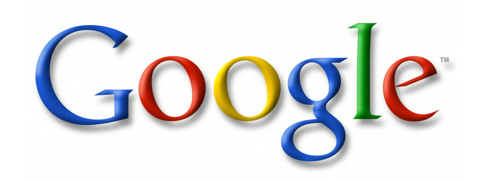



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06819079 6





HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME

DANS TOUTES LES CONTRÉES OÙ IL A PÉNÉTRÉ

DEPUIS LE TEMPS DE JÉSUS-CHRIST

D'après l'allemand de C. G. Blumhardt,

Par A. BOST,

MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

Tome Quatrième.

VALENCE,

MARC AUREL FRÈRES, Impr.-Libr., Éditeurs.

GENÈVE,

Chez L'AUTEUR, Plainpalais, chemin [illegible], 50

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

183[illegible].



HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

IV.



SE TROUVE AUSSI :

A PARIS, chez Cherbuliez, et Risler, libraires.

A NIMES, chez Bianquis-Gignoux, libraire.

A BORDEAUX, chez Reclus, libraire.

A STRASBOURG, chez Levrault, libraire.

A MONTAUBAN, chez Renous jeune, libraire.

A GENÈVE, chez Cherbuliez, Suzanne Guers, et Kaufmann, libraires.

A LAUSANNE, chez Marc Ducloux, libraire.

A NEUCHATEL, chez Michaud, libraire.

A LONDRES. chez Nisbet, Berners Street, 21.

Typographie de Marc Aurel frères.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME

DANS TOUTES LES CONTRÉES OÙ IL A PÉNÉTRÉ
DEPUIS LE TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

D'après l'allemand de C. G. Blumhardt,

Par A. BOST,

MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

●

Tome Quatrième.

●

VALENCE,
MARC AUREL FRÈRES, Impr.-Libr., Éditeurs.

GENÈVE,
Chez **L'AUTEUR**, Plainpalais, chemin des Savoises, 60.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1838.

AVIS. Cet ouvrage est accompagné de quatre cartes, et ne se vend pas sans elles.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

LIVRE NEUVIÈME.

PEUPLES SLAVES DE L'EUROPE.
DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'À LA RÉFORMATION.
(771—1517.)

CHAPITRE XLI.

COUP-D'OEIL GÉNÉRAL SUR LES POPULATIONS ESCLAVONES ET VÉNDES (1).

Les tribus esclavones et véndes, qui occupent surtout le midi et l'orient de l'Europe, et au milieu desquelles commence maintenant à pénétrer notre histoire des missions, forment incontestablement

(1) Nous donnons à ce mot une orthographe qui n'est pas ordinaire en français ; mais il faut s'habituer à ne pas trouver étrange tout ce qui est étranger. Le mot *Vénèdes* employé par quelques auteurs est trop francisé et trop moderne.

la famille de peuples la plus nombreuse de toutes celles qui se sont partagées l'Europe depuis la fin du cinquième siècle. Étendues dans les vastes steppes de l'est comme un arbre puissant, leurs branches innombrables recouvrent toutes les contrées qu'on trouve depuis les rives de l'Elbe jusqu'au Volga, depuis les côtes de la mer Baltique jusqu'à la mer Noire et à la mer Adriatique, et jusque dans les contrées supérieures du Danube. Quoique différant entre elles par la physionomie, les coutumes, la religion et le langage, et se distinguant pareillement, sous ces rapports, de tous les autres peuples de l'Europe, ces peuplades présentent cependant quelques traits communs; et à l'époque où les missionnaires pénétrèrent chez elles, cette parenté se manifesta particulièrement par un même attachement pour leur idolâtrie et pour le sol qu'elles tenaient de leurs ancêtres. Depuis le nord-est jusqu'au sud-ouest une même haine animait ces peuples contre les peuples grecs ou germains qui menaçaient leur indépendance; et il suffit quelquefois d'un cri d'alarme, poussé dans le temple d'une de leurs divinités, pour répandre les flammes de la guerre depuis les embouchures de l'Elbe jusqu'à celles du Danube.

L'histoire des missions de ces tribus a ses difficultés particulières, telles qu'on ne les trouve chez aucun autre peuple d'Europe au même degré. Les Slaves couvrent à peu près la moitié de cette partie du monde; ils se subdivisent en une multitude de tribus différentes; et ces peuplades manquent presque toutes d'une histoire de leurs pre-

miers temps, et bien plus encore de documens généraux sur l'ensemble de leur histoire. Martin Cramer, évêque du Wermeland, disait avec raison au commencement du seizième siècle (1) : « Les Polonais et les Slaves en général ont méprisé la science et les savans. S'étant établis comme barbares parmi des barbares, et ayant vécu en guerre continuelle avec leurs voisins, ils n'ont pu être amenés par les loisirs de la paix à s'occuper d'une étude quelconque. Ils ne commencent à paraître dans l'histoire qu'à l'époque où l'invasion générale des Barbares détruisit pour des siècles toute la civilisation de l'Europe. Les Slaves aimaient mieux faire de grandes actions que les décrire; et ils ne tenaient pas beaucoup à la gloire de leur nom. Il y a maintenant (au commencement du seizième siècle) six ou sept cents ans que ces peuples ont reçu quelque connaissance du christianisme, et fait quelques pas dans la civilisation; et même depuis cette époque ils ont paru ne s'occuper jamais que du moment présent, sans songer ni au passé ni à l'avenir. »

A toutes ces difficultés de leur histoire primitive il s'en joint encore une autre : c'est que le peu qui nous en reste présente tant de contradictions, que l'historien tombe dans le même embarras que s'il se trouvait vis-à-vis d'une surabondance de matériaux : ce qui aboutit encore, en résultat, à l'incertitude. Ce n'est que dans le cours du siècle dernier qu'on est parvenu à débrouiller jusqu'à un

(1) *Chronic. de origine et rebus gestis Polonorum*, l. 1, c. 3.

certain point la confusion extrême de cette histoire si compliquée (1).

Les Slaves (Slowines; de Slowo, la parole; c'est-à-dire peuple qui parle un même langage) apparaissent subitement dans l'histoire de l'Europe au sixième siècle sans qu'on sache rien sur leur histoire précédente. Le premier auteur qui en parle est Jornandès (527—565) (2). Là, racontant les émigrations des Goths, de 332 à 376, il mentionne aussi les Véndes et les Slaves. Les Véndes demeuraient alors sur les rives de la Vistule, dont ils occupaient toute la longueur; les Slaves étaient établis le long du Dniéper et du Volga, et sur les rives septentrionales de la mer Noire. Le savant Jos. Sim. Assemani, dans son *Calendaria ecclesiæ universæ* (T. 2, p. 68) (3) pense que les peuples Slaves habitèrent primitivement la Scythie et la Sarmatie;

(1) *Gatterer* a, le premier, fait une tentative de ce genre dans son *Introduction à l'histoire universelle synchronistique.* — *Schloezer* a travaillé plus heureusement encore sur ce même sujet dans son *Histoire générale du Nord.* — Mais l'auteur qui a répandu le plus de lumière sur cette histoire difficile est *Guebhardi* dans son *Histoire des peuples Vénde-Slaves*, qu'on trouve jointe au grand ouvrage de l'*Histoire universelle.* (T. 50 et 52. Halle 1790—1793.)

(2) *De Rebus Geticis*, c. 5.

(3) Cet ouvrage est capital pour l'histoire ecclésiastique des premiers temps, et surtout pour celle des peuples esclavons. L'auteur y a rassemblé en six volumes in-4° (1775, à Rome) tout ce que les sources originales peuvent présenter sur le sujet. C'est dommage que ce travail, d'une érudition si remarquable, présente d'ailleurs un aussi grand désordre, et tant de longueurs et de répétitions; de sorte qu'on pourrait souvent réduire à quelques pages ce qu'il a mis en quelques chapitres. Cependant l'auteur de l'histoire actuelle lui doit l'aveu que sans ses travaux il eût bien eu de la peine à se tirer du labyrinthe de l'histoire des missions slaves.

puis, qu'ils vinrent, à une époque inconnue, remplir en Allemagne, dans la Pannonie, la Bohême et la Pologne, les places vides qu'y avaient laissées les Vandales et les Goths.

Selon Procope (l. 3, c. 4) qui écrivait vers l'an 560, « ces peuples sont nerveux et corpulens; leurs cheveux tirent sur le roux, et leur couleur est brune. Ils supportent facilement le chaud, le froid et la faim. Ils sont d'une souplesse inconcevable; ils peuvent se tapir dans des coins qui paraissent trop étroits pour contenir un corps humain, et s'y tenir pendant des heures entières dans les positions les plus gênantes, jusqu'à ce qu'ils voient paraître l'ennemi qu'ils veulent surprendre. Ils savent même se tenir long-temps sous l'eau, en se couchant immobiles sur le dos, et en respirant au moyen de roseaux qu'ils tiennent à la bouche. Ils courent au combat nus et sans défense; ils ne mangent que des alimens crus; et semblent devoir périr dans les ordures dont leurs corps sont couverts de toutes parts. »

Helmold, qui écrivit vers l'an 1170 son intéressante *Chronique des Slaves*, et qui nous a laissé sur les tribus des Véndes des notices précieuses, comme le sont toujours celles d'un témoin oculaire, Helmold représente ces Barbares comme des idolâtres zélés, vivant dans le vagabondage, à charge à tous leurs voisins par leurs pirateries et leurs brigandages sur terre et sur mer (l. 1, c. 2).

Ce fut cette vie nomade et sauvage qui engagea ces peuples, dès leur apparition dans l'histoire, dans des guerres continuelles, soit avec l'empire

d'Orient, soit avec les peuples germains : et ce fut là aussi la raison qui empêcha les missionnaires, pendant des siècles entiers, de pénétrer parmi eux, ou au moins de pouvoir y donner quelque permanence à leurs travaux. La chose était d'autant plus difficile que les Slaves étaient partout divisés en centaines de petites tribus : et l'histoire entière nous montre que cette circonstance a toujours été défavorable aux progrès de l'évangile, et que la mission chrétienne a toujours trouvé une entrée plus facile chez les peuples soumis à un même sceptre. C'est par cette raison que les évangélistes du moyen-âge s'adressèrent de préférence, même au péril de leurs jours, aux farouches Normans plutôt qu'aux Slaves absolument indisciplinés.

Il est facile de comprendre que la religion de ces peuples présentera peu d'unité. Cependant il y a une différence marquée entre l'idolâtrie des Slaves orientaux, et celle des Slaves du nord ou des Vénèdes : la première s'approche davantage du caractère des religions asiatiques, et la dernière de celui de l'idolâtrie septentrionale; ce qui provient naturellement de ce que les Slaves orientaux se mêlèrent avec les Scytes et les Sarmates, tandis que ceux du nord subirent à un haut degré l'influence des Normans, qui les subjuguèrent.

La religion la plus ancienne des Slaves paraît avoir été le culte pur de la nature, qui ne tomba que par gradation dans un polythéisme plus grossier. On y voit régner un dualisme religieux prononcé, c'est-à-dire la foi à un seul être bon, à côté de celle à un être méchant. Le premier s'appelait

Bjelbog (le dieu blanc), tandis que l'autre recevait le nom de *Czernibog* (le dieu noir) ou *Tschart*; et ce dualisme dans la foi des Slaves, indice évident d'une origine asiatique, distinguait assez nettement ces tribus des peuplades finnoises dans lesquelles domine la foi à la Trinité de Dieu. Les Slaves adoraient Bjelbog comme l'Être suprême, qui avait engendré tous les autres dieux; et ils lui offraient en sacrifice des taureaux, et toute sorte d'autres objets.

Procope appuie tout ce que nous venons de dire sur la simplicité des idées religieuses de cette race : il avance positivement (1) que ces peuples n'honorent qu'un Dieu, le maître du tonnerre. Helmold en dit autant. Mais d'après les mêmes auteurs les Slaves rendaient pourtant, comme les autres peuples païens de l'Orient, un culte à la lumière ou au soleil. Il paraît qu'ils ne faisaient d'ailleurs point d'image de leur dieu, qu'ils ne lui consacraient point de temples, et qu'en général ils le jugeaient trop élevé pour oser s'approcher de lui.

En opposition à Bjelbog, mais au-dessous de lui, était, comme nous avons dit, le dieu noir, Czernibog, être méchant, cause de tout mal. On lui rendait un culte, afin de gagner sa bienveillance, et de détourner sa colère sur l'ennemi; et à chaque festin on lui offrait les premières coupes, aussi bien qu'au dieu de la lumière. — « Les Slaves, dit Helmold (l. 1, c. 52), vivent dans une singulière erreur. Dans leurs festins ils font circuler une coupe, sur laquelle on prononce des paroles, non de con-

(1) *De bello Gothico*, l. 3, c. 14.

sécration et de bénédiction, mais de malédiction, parce qu'on pense que le mauvais dieu est la cause de tous les malheurs. » — Les Véndes figuraient ordinairement ce dieu noir sous l'image d'un lion, peut-être parce qu'ils voyaient cet animal sur la bannière des Saxons, leurs ennemis acharnés, et qu'ils le considéraient comme le dieu tutélaire de ces destructeurs de leur idolâtrie.

Plus tard, chaque tribu particulière tomba dans le polythéisme le plus grossier, en se formant une multitude de dieux tutélaires, ou en accueillant ceux de ses voisins. Nous verrons des dieux pour tout le peuple et des dieux pour chaque individu, des dieux pour la vie animale et d'autres pour la nature inanimée : le dieu blanc à la tête de tous les dieux favorables d'un ordre inférieur, et le dieu noir, chef de tous les lutins et de tous les revenans (*straschidlo*), qui venaient tourmenter les hommes, et qu'on tâchait de bannir au moyen d'une multitude de sorciers. Du reste pas trace de foi à l'immortalité de l'ame : au contraire : les Slaves pensaient, selon Ditmar (1), qu'avec la mort tout était fini ; il est visible qu'ils avaient emprunté cette opinion au boudhisme d'Asie. C'est pourquoi, lorsque les premiers missionnaires chrétiens voulurent donner aux Slaves une idée de l'enfer, ils ne trouvèrent dans cette langue aucun mot qui pût l'exprimer, et ils le désignèrent par le nom d'un four (*sinila*).

On vient de dire que dans l'origine les Véndes

(1) *Chronicon*, l. 1, p. 327.

n'avaient point de temples; ils se bornaient, pour offrir un sacrifice, à former en rase campagne un enclos de pierres brutes, au milieu duquel ils dressaient un autel avec les mêmes matériaux. Ces autels avaient souvent une hauteur de dix aunes; et il en reste encore des vestiges qui excitent l'étonnement, vu qu'on ne sait comment ces Barbares pouvaient, sans le secours de la mécanique, élever des masses de pierres aussi pesantes à une pareille hauteur. Plus tard on dressa ces lieux sacrés dans des forêts épaisses; et il n'était permis qu'aux initiés de s'approcher du sanctuaire. C'est dans les environs de ces hauts-lieux qu'on élevait aussi ces énormes tombeaux dont on trouve encore les restes dans quelques contrées de l'Allemagne.

Bientôt la superstition du peuple trouva bon de changer ces bosquets en des temples, qu'on orna de sculptures en bois et de toute sorte d'autres embellissemens. Il n'y eut d'abord pour une même tribu qu'un seul temple, qui devint un lieu de pélerinage pour les hommes pieux, et un lieu de refuge pour les criminels. Mais dans la suite chaque localité finit par se bâtir son propre temple, dans lequel on honorait toujours quelque idole d'une grandeur colossale. C'est ainsi que, selon le récit de Séfrid (*Vita Ottonis*), il se trouva à Stettin quatre de ces temples (*contines*), dont le plus beau était orné en dedans et en dehors de ciselures merveilleuses; les côtés en étaient couverts d'images de quadrupèdes, d'oiseaux et d'hommes, peints avec tant d'art et avec des couleurs si vives qu'il semblait que ces êtres fussent en nature, et que les

injures du temps n'eussent rien diminué de la vivacité du premier coloris.

C'est dans ces lieux qu'on apportait les armes prises sur les ennemis, et toute espèce de butin, dont la dîme appartenait nécessairement aux prêtres. On y trouvait aussi des coupes d'or et d'argent, qui servaient à la divination et au culte idolâtre : au milieu du temple était dressée la statue gigantesque du *Triglav* à trois têtes; enfin le temple était garni de tables et de bancs, autour desquels le peuple se rassemblait quand il voulait boire, ou jouer, ou tenir conseil.

Ces temples idolâtres étaient la propriété des prêtres, qui vivaient des revenus de ces lieux saints. Outre leur part des sacrifices et la dîme du butin, ils recevaient de chaque habitant une capitation annuelle, indépendamment du salaire qu'ils retiraient pour leurs oracles, qu'on venait souvent rechercher de loin et qu'on payait à haut prix. Le prêtre principal de tous ces temples résidait à *Arkona*, dans l'île de Rugen, où il régnait au nom de son dieu sur le prince et sur tous ses sujets : c'était lui seul, comme représentant du Dieu de la nation, qui décidait de la paix et de la guerre.

Les fonctions des prêtres consistaient à faire des prédictions et à présenter les sacrifices du peuple. Dans les temps les plus reculés on ne sacrifiait que des bœufs; mais on en vint plus tard aux sacrifices humains. Ordinairement on choisissait pour cela des prisonniers de guerre et surtout des chrétiens; les pirates finirent même par établir dans les ports de la Baltique un commerce très-lucratif de victimes

de ce genre, dont ils fournissaient les temples les plus renommés. Selon Helmold (1), les choses se passaient ainsi : le prêtre désignait par le sort le jour du sacrifice ; les hommes et les femmes, suivis de leurs petits enfans, venaient offrir leurs bœufs et leurs brebis, et souvent aussi des prisonniers chrétiens, dont le sang était particulièrement agréable aux dieux : le sacrifice fini, le prêtre buvait du sang de la victime pour s'exciter à la prophétie ; après le sacrifice venaient les oracles ; puis enfin les festins et la danse.

Les prophéties, ou plutôt les prédictions, se faisaient, selon l'ancienne pratique des Perses, au moyen de chevaux sacrés qu'on tenait à cet effet dans le temple. C'est particulièrement dans celui d'Arcona, si célèbre pendant quelques siècles, qu'on rendait un espèce de culte à un cheval blanc, qui, selon l'opinion populaire, servait pendant la nuit de monture aux idoles. Lorsqu'on voulait savoir d'avance l'issue d'une campagne, on le faisait courir par-dessus un certain nombre de lances couchées par terre : et c'était un indice de prospérité lorsque, à son premier pas, le cheval repoussait une lance du pied droit de devant. Mais cette manière de consulter les dieux variait : car dans le temple principal de Stettin quatre prêtres étaient chargés de la garde d'un cheval noir, qui ne devait pas toucher les lances du pied si la guerre devait se terminer heureusement.

Du reste cette idolâtrie, plus grossière peut-être

(1) *Chron. Slav.*, l. 1, c. 52.

que celle du Nord n'était pas moins cruelle et sanguinaire.

Nous devons dire un mot de la langue esclavone. C'est une langue originale, dans ses mots comme dans sa syntaxe; et elle diffère entièrement, sous ce double rapport, des langues germaine, latine et grecque, dont elle était entourée, quoiqu'on ne puisse méconnaître d'ailleurs l'influence que ces langues ont exercée sur elle. On peut bien s'attendre à ce qu'une famille qui couvre presque la moitié de l'Europe présentera une grande variété de dialectes; mais on y trouve un même fond très-évident.

Ce n'est qu'au neuvième siècle que les peuples Slaves commencèrent à fixer leur langue par l'écriture. Ce bienfait leur fut apporté, comme nous le raconterons, par Cyrille, l'apôtre de la Bulgarie et de la Moravie, qui fit ce don à ces peuples en même temps qu'il leur remit, pour premier fruit de ce travail, la sainte Parole de Dieu dans leur propre idiome. Cette ancienne langue, qui forme encore chez les Slaves l'unique langue du service divin, a souffert depuis le neuvième siècle de si grands changemens qu'elle n'est réellement plus qu'une langue morte. On rencontre le même fait chez les Arméniens et les Grecs de nos jours, qui ne comprennent plus l'idiome dans lequel seul ils possèdent la Bible.

La langue slave se divise ordinairement, selon ses deux branches principales, en *orientale* et en *occidentale* (1) : l'orientale comprend les

(1) V. *Adelung's Mithridates*, P. 2, p. 610.

Russes et les Slaves d'Illyrie ; l'occidentale le reste.

Le dialecte oriental a conservé son caractère asiatique originaire plus intact ; tandis que l'occidental s'est confondu davantage avec les langues d'Occident. Outre le russe ordinaire, que parle le peuple, et la langue esclavone-russe, on trouve encore dans cette famille les dialectes de la Servie, de la Bosnie, de la Croatie et de la Dalmatie; puis celui des Slaves méridionaux ou véndes, qui peuplent la Carinthie, la Carniole, la Styrie et une partie de la Hongrie. Un seul langage, légèrement modifié, traverse tous ces peuples depuis le lac Ladoga jusqu'à l'Adriatique, et les unit sensiblement sous ce rapport.

La branche occidentale renferme les Polonais, les Bohémiens, les Slowakes ou Moraves, les Serbes, les habitans de la Lusace et les Véndes septentrionaux (Brandebourg et Poméranie). Mais le dialecte de ces derniers a fini par être complètement supplanté par l'Allemand.

Nous avons déjà fait observer ailleurs la convenance de détails semblables dans une histoire des missions. Les phénomènes relatifs au langage des peuples y sont d'une importance évidente : la foi vient de l'ouïe ; et la difficulté de la mission se compose en grande partie des difficultés que présentent les langues. On voit dans ce que nous venons de dire une raison de plus pourquoi les missionnaires allemands et anglo-saxons du neuvième et du dixième siècle se rendirent de préférence chez les peuples du Nord : leur propre langue se rapprochait sensiblement de celle de ces peuples.

L'histoire représente les anciens Slaves comme un peuple sans malice, gai et ami de la paix, qui pouvait se vanter de ne pas savoir ce que c'était que guerre et qui se nourrissait généralement des produits de la terre et de ses troupeaux. Ce n'est qu'après être entrés dans des relations nombreuses avec les races germaines, et après être arrivés au polythéisme, que ces peuples perdirent leur simplicité patriarcale ; ils finirent alors par tomber dans une barbarie qui fut sur le point de les ruiner entièrement, et dont le christianisme seul put les retirer. Dès cette époque ils furent ou des sauvages indomptables, ou, quand on put les soumettre, de vils mercenaires, qui se firent tellement mépriser de leurs voisins Allemands que *Slave* et *esclave* ne furent plus pour ces derniers qu'une seule et même chose. Ils n'étaient redoutables à leurs ennemis , comme les bêtes des forêts, que lorsqu'ils pouvaient se tapir dans des chemins étroits, dans des taillis, ou dans des marais qui les préservaient de la cavalerie ; et ils ne savaient attaquer que par embûches. Ils n'apprirent pareillement la piraterie que des peuplades guerrières qui bordaient la Baltique : l'agriculture resta leur occupation favorite ; et c'est à eux que l'Allemagne du nord doit sa première culture.

Leur sauvage indépendance ne pouvait rien souffrir de pareil à un gouvernement ; et la jouissance d'une liberté illimitée était pour eux un plus grand trésor qu'aucun autre objet. Pendant des siècles ils vécurent sans rois ; et lors même que les empereurs d'Allemagne soumirent parfois quel-

ques-unes de leurs tribus, on ne pouvait pas compter un seul instant sur leur fidélité : ils ne manquaient jamais de ressaisir la première occasion de secouer le joug étranger, soit par la ruse soit par la force ; et il fallut que les princes du nord de l'Allemagne finissent, pour vivre en paix auprès d'eux, par les réduire en esclavage ou par les exterminer entièrement.

Chez ces tribus le père de famille régnait en souverain sur ses femmes, ses sœurs et ses esclaves. Le Slave avait coutume d'établir sa cabane isolée, au milieu de ses vastes steppes, dans un tel éloignement de tout autre voisin qu'il ne pût facilement être troublé dans sa solitude, et dans des conditions telles qu'il pût se défendre long-temps contre un assaut ; la forêt, le ruisseau, le champ qui entouraient la hutte étaient dès-lors un royaume que personne n'osait aborder sans la permission du propriétaire. Mais en même temps cette cabane solitaire était le lieu d'une hospitalité sans bornes pour l'étranger qui venait y chercher un asile. C'était un devoir sacré de la religion de ces peuples que de partager jusqu'au dernier morceau avec le voyageur ; et le Slave ne se fût nullement reproché de dérober à autrui pour faire les honneurs de sa maison à son hôte. S'il lui devenait impossible de l'entretenir ou de le protéger plus long-temps il le remettait à quelque voisin, qui ne pouvait dès ce moment s'exempter de continuer à l'étranger les mêmes soins et les mêmes égards.

Ces Slaves ne pouvaient souffrir les villes, parce qu'elles étaient contraires à la liberté ; et cette cir-

constance opposa un puissant obstacle à la propagation du christianisme chez ces tribus : le messager de Christ ne pouvait presque jamais y agir que sur de petits groupes : quand il avait trouvé l'hospitalité quelque part, il n'osait, par respect pour les droits de l'hospitalité même, entretenir des relations trop étroites avec les maisons voisines ; car celui qui le logeait eût pu en concevoir de l'ombrage : ainsi toute action en grand était presque interdite.

Il est vrai cependant qu'il se présentait quelquefois dans l'année, certaines occasions où le Slave se réunissait à ses compatriotes, et agissait comme membre d'une grande famille ; c'étaient les fêtes religieuses, où le peuple tout entier venait de temps à autre sacrifier à ses dieux ; ou aussi des assemblées délibérantes dans lesquelles on décidait la guerre et la paix. Certains temples fameux servaient non-seulement à unir entre eux les membres d'une même tribu, mais encore les tribus aux tribus, et établissaient ainsi entre tous ces peuples comme une vaste confédération pour les temps de détresse. Par ce moyen les prêtres pouvaient dans un court espace de temps, rassembler toute une nation, et allumer un incendie qui se répandait avec la rapidité de l'éclair.

A la guerre on élisait un chef qui, lorsque la campagne se prolongeait, s'habituait peu à peu à conserver l'autorité. De là naquirent avec le temps les *princes* et les *ducs* des différentes tribus, auxquelles les empereurs allemands opposèrent ensuite dans les mêmes pays des ducs et des margraves

destinés à les combattre : les grandes tribus orientales des Slaves élurent même des rois, qui se rendirent quelquefois formidables à l'empire d'Orient : et en général on remarquait chez ces peuples un assez grand nombre de dignités différentes. Le nom de *Gospodzyn* (Gospodin et Hospodar) désignait d'abord un père de famille ; puis il devint un nom si honorable que les liturgies slaves appliquèrent cette dénomination à Dieu comme au Souverain du ciel et de la terre. *Knèse* désigne en Bohême et en Russie le possesseur de grands domaines, un prince. Le nom de *woïwode* indique un général, un chef, mais s'applique souvent au simple chef d'une bande de brigands, etc.

Les Slaves païens ne savaient ce que c'étaient que des lois fixes : les anciennes coutumes ou les oracles des prêtres décidaient pour tous les cas ; et jusqu'à l'établissement du christianisme parmi eux ces peuples étaient entraînés tour-à-tour par le torrent des passions populaires ou par la ruse des prêtres.

Et cependant malgré tous les défauts inhérens à une pareille constitution, ou plutôt malgré cette espèce d'anarchie et de sauvagerie dans leur manière d'être, les Slaves se firent souvent aimer des princes allemands à cause de ce goût pour l'agriculture qu'on retrouvait toujours plus ou moins chez eux tous, et en particulier chez quelques-unes de leurs tribus : les gouvernemens attirèrent de temps en temps des colons Slaves dans certaines parties incultes de l'Allemagne. Boniface en particulier en fit venir plusieurs lors de la fondation

de son couvent de Foulde, et il forma ainsi peu à peu, le long du Mein, les districts esclavons qu'on trouve plus tard dans les évêchés de Wurtsbourg et de Bamberg, de même que dans la contrée de Baireuth. Boniface ne demanda d'abord à ces colons que la profession du christianisme; mais plus tard (752), afin de les plier au sentiment de leur dépendance, il les assujétit à un cens territorial. Plus tard encore on trouve des colons slaves en Souabe, et surtout dans la principauté de Hohenlohe, dans les contrées du Rhin, et à Bade, entre Manheim et Heidelberg. Ces établissemens servirent non-seulement à gagner à la foi les colons eux-mêmes, mais encore à préparer les voies aux missionnaires allemands, dans les pays d'où ces colons étaient venus.

Le même penchant à la colonisation se montra aussi chez les Slaves orientaux. Quelque heureuses que fussent les guerres qu'ils firent à l'empire d'Orient pendant le sixième et le septième siècle, ils réussirent rarement à s'agrandir par la conquête; mais ils s'appliquèrent d'autant plus à s'établir en paix chez leurs voisins, et à gagner leur bienveillance par l'industrie et l'activité. Et c'est de cette manière qu'au bout de peu de siècles, et presque toujours sans guerre, on voit leurs nombreuses colonies s'avancer depuis les embouchures du Volga et du Dniéper jusqu'aux rives du Danube, couvrir dans le sud-ouest la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, l'Illyrie et la Dalmatie jusqu'à la Save et à l'Inn, et pénétrer dans le nord-ouest jusqu'en Moravie et en Bohême. Ils perçaient ainsi dans les pays chré-

tiens, en même temps qu'ils attiraient des missionnaires chez le reste de leurs compatriotes.

Selon Rhus (*Handbuch der Geschichte des Mittelalters*), on pourrait classer la population si nombreuse et si diversifiée des Slaves, d'après l'influence qu'ont exercée sur eux l'Orient ou l'Occident, en Slaves *germanisés* et en Slaves *purs*. Les *Slaves germanisés* se subdiviseraient en *septentrionaux* et *méridionaux*. Les septentrionaux (die nord-teutschen Slaven) ou Véndes, commencent à l'extrémité nord de l'Allemagne, et forment l'ancien état des Véndes, qui se subdivise, dans l'Orient, en Wilzes et en Poméraniens, et qui comprend dans l'ouest les Wagriens, les Obotrites, les Rugiens et les Serbes ou Sorbes. (Voyez notre carte de l'Allemagne.)

Les méridionaux se trouvent dans les possessions autrichiennes (la Carinthie, la Styrie, la Carniole), en Bohême, en Moravie et en Silésie. Il est vrai qu'il faut encore y ajouter les tribus Lettes qui ont peuplé la Prusse et la Livonie. De sorte que cette subdivision devrait proprement s'appeler méridionale et orientale.

Les peuples *Slaves purs* ont formé la Lithuanie, la Pologne et la Russie, puis, dans le midi de l'Europe, la Servie, la Bosnie, la Slavonie, la Dalmatie, la Croatie, la Moldavie et la Valachie, terminant ainsi l'immense étendue de pays que les Esclavons ont couvert depuis l'Elbe jusqu'aux monts Ourals, et depuis la Baltique jusqu'au golfe de Venise.

Voilà le vaste champ de missions dans lequel vont nous conduire les documens, trop incomplets et

trop imparfaits, qui nous restent sur cette portion de l'Europe dont nous n'avons point encore parlé. Ce n'est pas sans étonnement qu'on verra les faibles moyens et le petit nombre d'ouvriers dont Dieu s'est servi pour couvrir de la semence de sa Parole un champ aussi étendu.

Mais il est vrai que dès ce moment la nature des missions change totalement, et qu'à la honte, non pas du christianisme mais du papisme, la conversion de la plupart de ces peuples va se faire comme celles dont s'honorent les Mahométans, par le sabre : et que si on n'employa pas beaucoup d'évangélistes on employa d'autant plus de soldats.

Cependant si l'établissement du christianisme dans ces contrées fut indigne de l'évangile, ce saint évangile lui-même n'a pas manqué également d'introduire avec le temps chez ces peuples, en plus ou moins grande proportion, sa force vivifiante et civilisatrice. De plus, l'influence que les divers peuples chrétiens ont exercée sur la culture des tribus esclavones a été très-différente; et il n'est nullement difficile à l'histoire des missions de marquer la ligne qu'ont tirée à travers ces vastes contrées les deux communions d'Orient ou d'Occident. L'église d'Orient a agi de meilleure heure et d'une manière plus bienfaisante : et si elle semble avoir déployé trop peu de moyens pour répandre la foi chrétienne chez les Slaves, elle mérite cependant le double éloge d'avoir commencé ce travail avant l'église d'Occident, et surtout de n'avoir presque jamais souillé son œuvre, comme cette dernière, par l'effusion du sang et par l'emploi de la force

brutale; car ce ne fut qu'assez long-temps après les Grecs, et qu'à la suite de guerres sanglantes, que l'église d'Occident s'avança dans l'arène des missions slaves, pour occuper peu à peu toute la ligne qui s'étend de l'Elbe à la Vistule, et pour remonter ce dernier fleuve jusqu'au Danube et à la mer Adriatique. Et quelque salutaire qu'ait pu être par la suite l'action de cette église sur ces vastes contrées, en vertu de cette sagesse de Dieu qui tire le bien du mal, ce n'est pas sans horreur qu'on suivra les sillons ensanglantés qu'elle a tracés sur ces vastes champs pour les ouvrir à l'évangile.

La seule circonstance qui fasse quelque diversion à la peine que cause cette histoire des missions romaines (et encore n'est-ce qu'un fait littéraire) c'est que les documens relatifs à ces missions sont beaucoup plus complets et plus authentiques que pour l'Orient; et qu'ainsi on a de temps à autre la facilité de voir de près les dispositions et les sentimens pieux qui animaient quelques-uns des évangélistes qui figurent dans cette histoire.

Comme la lumière de l'évangile s'alluma presque dans le même temps dans les diverses contrées peuplées par les Slaves, et qu'une histoire de toutes ces missions menée de front ne produirait que du désordre, nous allons les prendre successivement; et nous suivrons, pour établir cette succession, l'ordre purement géographique. Nous commencerons sur les rives de l'Ens et du Danube, dans la Pannonie supérieure; nous passerons par les possessions autrichiennes qui entourent ces dernières de plus près; de là nous traverserons les steppes

de la Bulgarie, pour entrer en Moravie et en Bohême, et dire les commencemens de l'église chrétienne dans la Hongrie. Notre chemin nous conduira ensuite le long du Volga en Russie, en Pologne, chez les Véndes, dans le Brandebourg et la Poméranie. De là nous arriverons enfin aux races finnoises et lettes de la Livonie, de la Prusse et de la Lithuanie; et c'est là que se termineront tout ensemble notre histoire des missions d'Europe, notre quatrième volume, et, sauf quelques mots sur l'Amérique que nous renvoyons à un volume suivant, l'histoire générale des missions qui ont précédé la bienheureuse réformation.

CHAPITRE XLII.

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉVANGILE EN PANNONIE.
(BAVIÈRE, AUTRICHE, HONGRIE).

Les ravages de l'invasion des Barbares furent si grands et se prolongèrent si long-temps dans cette malheureuse contrée, que tout ce qui s'y était fait dans les premiers siècles fut, plus tard, détruit de fond en comble, et qu'après ce que nous en avons dit précédemment (surtout dans les c. 11, 18 et 26) nous sommes obligés de reprendre l'histoire des missions de ces contrées depuis le commencement.

Nous parlerons d'abord de l'*Illyrie*, parce que cette province entrait par quelques-unes de ses parties dans la Pannonie, et reçut l'évangile avant tout le reste.

Cette province comprenait quelquefois, au temps des Romains, tout le pays qui s'étend le long de la mer Adriatique, jusqu'à la Save, au Danube et aux rives de la mer Noire; et comme elle touchait à la Macédoine et à la Grèce, elle avait vu luire l'évangile dès les premiers temps, comme le dit l'apôtre Paul (Rom. 15, 19), et on y trouva de bonne heure des églises chrétiennes, dont l'influence s'étendit

rapidement jusqu'en Allemagne. Cependant les Barbares, qui vinrent dès le quatrième siècle presser l'empire romain, eurent bientôt inondé toutes ces contrées au point d'y étouffer presque entièrement l'église naissante. Il est vrai qu'à la même époque Dieu avait allumé le flambeau de son évangile chez les Goths, dans la Moesie et le long du Danube; et que ce peuple trouva, dans la traduction de la Bible qui lui fut donnée par Ulphilas, un fondement solide pour sa foi. Mais ces Goths eux-mêmes ne séjournèrent pas long-temps dans ces contrées; ils allèrent s'établir en Italie et en Espagne; et ils furent remplacés, en Pannonie et dans tous les environs, par des hordes païennes, qui vinrent couvrir ces malheureuses contrées une seconde fois, et qui n'y laissèrent alors plus que des ruines et la désolation. C'est au milieu de ces décombres que nous avons vu marcher le pieux Séverin (T. 2, c. 18). Lorsqu'Attila, battu dans les Gaules, fut forcé de se retirer, quelques portions détachées de son immense armée vinrent se rabattre sur les contrées du Danube, où elles figurèrent bientôt sous le nom d'*Avares*, en se mêlant aux indigènes, après avoir chassé au-delà de l'Ens des multitudes de Bojares. Mais les Avares eux-mêmes se virent bientôt de toutes parts entourés d'ennemis; au nord-ouest les Francs, qui gagnaient toujours plus de terrain, et à l'orient des multitudes de Slaves, qui venaient couvrir l'Illyrie, la Dalmatie et la Croatie en s'avançant dans la direction du midi; de sorte que cette peuplade finit par disparaître dans le neuvième siècle, et que l'évangile y languit tout ce temps.

Colomban avait déjà eu le désir de se rendre dans ces contrées, lorsqu'il était venu, en 613, s'établir avec St Gall chez les Allemans, sur les bords du lac de Constance (T. 2, p. 365). Mais selon son biographe, un ange du ciel le détourna de ce projet, en lui disant que les Slaves n'étaient pas encore mûrs pour recevoir l'évangile. Peu après, son disciple Eustase effectua ce qui n'avait été que le projet du maître (T. 2, p. 401 et suiv.); mais il s'arrêta chez les Slaves de la Norique, qui portaient plus particulièrement le nom de Bojares.

Plus tard, comme nous l'avons aussi vu (même chapitre) un négociant franc du nom de Samo, avait réussi (vers 626) dans ses courses commerciales, et par ses richesses, à se former un tel parti chez ce peuple qu'il en fut élu prince, et qu'il étendit bientôt son influence sur une vaste étendue de pays, où il parvint à accoutumer insensiblement ses peuples au joug d'une vie régulière. C'est alors que St Amand, évêque de Worms, parut dans ces contrées. Mais il n'y eut que bien peu d'habitans qui l'écoutèrent; et au bout de quelques années il s'en retourna découragé en Austrasie, pour se rendre de là sur les rives de l'Escaut inférieur, où nous l'avons retrouvé plus tard. Mais, s'il ne réussit pas sur le moment, il avait au moins commencé la nouvelle mission de la Pannonie, et jeté les premiers germes de l'œuvre qui s'y développa plus tard; et l'heure de la grâce ne tarda même pas à sonner pour les habitans de quelques-unes de ces contrées, comme vont le montrer les récits dans lesquels nous entrons.

La nombreuse tribu des *Chrobates* (Croates-esclavons) s'était établie, vers le cinquième siècle, en Dalmatie avec la permission de l'empereur d'Orient: voici comment le raconte Constantin Porphyrogénète (1). « Quand les Slaves (ce sont ces Chrobates mêmes) arrivèrent dans le pays, ils le couvrirent dans toute son étendue; et les citoyens romains, qui avaient jusqu'alors habité les villes, se réfugièrent dans les îles, où ils s'établirent. Mais comme ils se voyaient exposés tous les jours aux attaques de ces païens nouveaux venus qui les menaçaient d'une ruine totale, ils quittèrent ces îles, et vinrent de nouveau chercher un asile sur le continent. Les Chrobates les en empêchaient d'abord, parce que ces Romains ne voulaient pas leur payer le tribut à eux, mais toujours au préteur de l'empire d'Orient. Cependant ces derniers durent céder à la force, et finirent par se mêler avec les vainqueurs, » — qui reçurent dès-lors quelques impressions de la foi chrétienne. Mais tout-à-coup, vers 639, ils furent surpris par les Avares, qui détruisirent Salonne leur capitale (dont les ruines se voient encore près de Spalatro), qui massacrèrent un grand nombre de chrétiens, et en emmenèrent plusieurs autres prisonniers. A cette nouvelle le pape Jean IV envoya (vers 640) l'abbé *Martin* en Dalmatie et en Illyrie, afin d'y secourir les chrétiens opprimés, et de délivrer s'il était possible les prisonniers des mains des Avares.

Il paraît que cet homme travailla avec bénédic-

(1) *De Administr. imperii*, c. 30.

tion; car, selon l'auteur que nous venons de citer, un grand nombre de Chrobates reçurent le baptême et signèrent avec serment la promesse (que le pape faisait déjà adresser à St Pierre plutôt qu'à Dieu) : « qu'ils n'iraient jamais les armes à la main sur le territoire voisin, mais qu'ils garderaient la paix avec tous. » D'un autre côté l'évêque de Rome prononça un « anathème contre tous les peuples qui oseraient faire la guerre aux Chrobates, en assurant que Dieu combattrait pour ces derniers, et que St Pierre leur donnerait la victoire. »

Peu après (649) il se prit encore d'autres mesures pour la conversion des Chrobates. Le même Constantin qu'on vient de citer raconte (dans l'histoire de son aïeul Basile) que vers 650 Héraclius avait envoyé une ambassade à Rome, afin d'y demander au pape Martin Ier (649—655) des prêtres pour les peuples de la Dalmatie et de l'Illyrie : que lorsque ceux-ci furent arrivés dans le pays, l'empereur avait pris d'entre eux un archevêque, un évêque, des prêtres et des diacres, qui avaient introduit *tout* le peuple des Chrobates par le baptême dans l'église chrétienne. » La suite montrera qu'il y avait de l'exagération à parler de la totalité du peuple : mais il faut bien que ce récit repose sur un fond de vérité quelconque. Ces choses se passaient du temps où *Porga* régnait sur cette peuplade.

Farlatus (1) donne là-dessus quelques autres détails : « Le pape Martin, dit-il, avait envoyé en

(1) *Illyricum sacrum*, t. 1, p. 573.

649 le prêtre *Jean*, de Ravenne, comme son légat en Dalmatie. Cet homme eut une mission extrêmement heureuse et reçut en récompense de ses travaux l'archevêché de Spalatum (Salone), qui devint la métropole de la Dalmatie. » — Si nous en croyons Constantin, l'église de la Dalmatie avait déjà pris à cette époque une grande étendue, et cet auteur nomme des troupeaux et des prédicateurs dans les villes de Nona, Belgrade, Belitzin, Scordona, Chlebena, Stolpe, Zene, Kori et Clapoca. Enfin Constantin ajoute qu'on ne doit pas confondre cette contrée, qui avait pris aussi le nom de *Croatie*, avec celle qu'il appelle *la blanche*; que cette dernière est restée païenne jusqu'à son temps (912—959); qu'elle n'a pas non plus une armée aussi puissante que la Croatie chrétienne, parce qu'elle est constamment dévastée par les incursions des Francs et des Turcs (Hongrois) : qu'enfin elle ne possède point non plus de marine, parce qu'elle est éloignée de trente jours de marche, soit de l'Adriatique soit de la mer Noire. »

Voilà ce qui se passait dans ces contrées au milieu du septième siècle. Nous les quittons maintenant pour environ deux siècles, pendant lesquels elles restèrent plus ou moins stationnaires, afin d'y revenir en son temps; et nous arrivons à l'histoire de la Pannonie proprement dite.

Nous avons, pour l'histoire de la *Pannonie supérieure*, durant le cours d'environ cent quatre-vingts ans, un document qui, sans provenir d'un homme bien éclairé, nous fournit cependant un guide bienvenu pour cette portion de l'histoire

des missions de la Bavière et de la Carinthie : c'est un écrit intitulé : « *Quomodo Bojoarii et Carantani facti sunt christiani* » (1). L'écrit paraît avoir été rédigé vers l'an 870 ; en voici le sommaire.

Vers la fin du septième siècle *Rupert*, ce fidèle missionnaire de la Bavière (T. 2, p. 405), était mort sans avoir obtenu le désir de son cœur, la conversion des Slaves de la Styrie et de la Moravie. On a vu qu'il avait descendu le Danube, avec la permission du duc de Bavière, jusqu'aux limites de la Pannonie inférieure, afin d'y répandre les germes de la foi chrétienne; puis il était retourné de là au célèbre couvent de Lorch. Mais s'il n'eut pas la douceur de voir s'accomplir, de son vivant, dans cette contrée une œuvre éclatante, le legs béni qu'il lui avait fait dans l'établissement du couvent de Salzbourg fut pourtant une base sur laquelle l'église s'appuya dès-lors, pour se répandre insensiblement en Bavière, dans la Carinthie, et jusque dans la Basse-Pannonie.

Mais il fallait que les Slaves de ces contrées, comme c'est le cas sauf un petit nombre d'exceptions pour tous les peuples et pour tous les individus, passassent par de fortes humiliations, avant que leurs cœurs brisés s'ouvrissent à la prédication de l'évangile : et dès le commencement du huitième siècle ils se virent engagés dans une suite de guerres sanglantes, d'abord avec les rois francs et leurs gouverneurs, puis avec le puissant Charlemagne : ce ne fut qu'en 796 que ce dernier

(1) Dans *Canisius*, t. 2, p. 1139.

réussit à les soumettre définitivement. Sans doute on vit encore ce peuple s'agiter long-temps sous le joug; mais il était cependant soumis, et sa défaite excita une grande joie à la cour. Alcuin écrivait à ce sujet (ép. 112) : «.... Notre peuple a remporté une grande victoire sur les Avares; et s'il est vrai, ce que Dieu veuille, que ce peuple ait envoyé des ambassadeurs à notre roi pour lui exprimer sa disposition à embrasser l'évangile, quel est le serviteur de Christ qui voudrait se soustraire à l'honorable vocation d'aller détruire chez ces païens la domination du diable et y établir le règne de Christ? »

Et en effet Charlemagne eut soin de ne pas laisser perdre cette conquête dans les intérêts de l'église. Lorsqu'il vint, en 803, en Bavière, il approuva tous les arrangemens qu'avait déjà faits, son fils Charles, d'après lesquels le pays des Avares, le long de la Drave jusqu'à sa jonction avec le Danube, était incorporé au diocèse de Salzbourg, dont le pieux *Arno* avait alors la direction (T. 3, p. 193); et bientôt il se rendit dans ces contrées un grand nombre de Slaves et de Bavarois, qui venaient vivre en paix sous la direction d'une église chrétienne régulièrement constituée. Après avoir pris dans le pays toutes les dispositions nécessaires, Arno demanda à l'empereur d'y envoyer un homme spécial et capable; et on choisit à cet effet un évêque du nom de *Théodoric.*

Charlemagne avait alors assez fait d'expériences, pour avoir appris que les nouveaux établissemens de ces contrées n'auraient aucune permanence à

moins qu'il ne les appuyât d'institutions civiles fortes et solides, soutenues elles-mêmes par des hommes influens et fidèles. En conséquence tout le pays compris entre l'Ens et le Danube, l'Adriatique et l'Empire grec, fut divisé en cinq margraviats, sur lesquels furent préposés autant de ducs, choisis dans les principales familles de l'Allemagne, et qui devaient non-seulement protéger les frontières contre les Barbares voisins, mais encore maintenir l'ordre dans l'intérieur, rappeler sans cesse la souveraineté des empereurs, et appuyer les ministres de l'église dans leur œuvre pastorale et missionnaire. Ce fut là sans doute un pas important que fit Charles, pour affermir l'influence de l'archevêché de Salzbourg parmi les Slaves. La majorité de ces Barbares restait, il est vrai, encore plongée dans le paganisme, et la plupart des chefs n'étaient encore soumis à l'empereur d'Allemagne et à l'église chrétienne que par la force. Mais au moins les prédicateurs de l'Évangile pouvaient maintenant parcourir le pays sans danger, y fonder des églises et des écoles, et y annoncer la Parole : Arno, secondé des conseils d'Alcuin, s'appliqua à profiter de ces avantages; et on s'aperçoit avec plaisir, dans l'histoire de ces temps, que Charlemagne avait appris, après trente-trois ans de guerres continuelles avec les Saxons, que les cœurs des païens ne pouvaient se gagner que par l'amour : sans doute il est très-probable que les sages conseils d'Alcuin contribuèrent aussi à exciter cette conviction chez ce monarque d'ailleurs si clairvoyant. Dans tous les cas l'histoire des Avares et des Slaves de cette épo-

que n'indique rien de pareil à l'emploi de la violence, ni même à cet impôt de la dîme, qui exaspérait si vivement les Saxons. Au contraire, pour accoutumer les Slaves au joug des margraves allemands, Charlemagne eut la précaution de laisser aux ducs du pays, sous la direction des premiers, un reste d'autorité, qui adoucissait à leurs yeux l'humiliation de leur peuple.

Malgré tout cela il reste encore vrai que les succès de l'évangile ne furent pas bien grands dans le pays pendant quelque temps; il éclata bientôt dans quelques districts une révolte, où deux des margraves allemands qui s'étaient le plus occupés à subjuguer les Avares perdirent la vie : mais d'un autre côté toutes les tentatives que put faire le parti païen pour relever l'idolâtrie précédente furent cependant vaines et sans effet.

A la mort de Charlemagne on vit bientôt que Louis le Débonnaire, son fils, s'entendait moins que lui à manier les rênes de l'empire : il éclata de nouveau en Pannonie, sous son long gouvernement (814-840), des troubles auxquels son fils Louis, qui avait reçu la Bavière en partage, et qui se révolta contre lui, ne fut pas étranger. Cependant l'œuvre des missions se continua néanmoins. *Urolph*, moine pieux, vint prêcher l'évangile dans ces contrées, puis dans le pays voisin, la Moravie, depuis 820 à 826 : et il eut le bonheur d'y amener un grand nombre de païens à la foi. Il crut devoir aller rendre compte du résultat de ses travaux à l'évêque de Rome, Eugène II, qui le reçut avec joie, rétablit à cette occasion et en sa faveur l'archevêché de

Lorch (T. 1, p. 366), et le renvoya muni de pleins pouvoirs et de lettres de recommandation pour les évêques et les ducs de la Pannonie (1). — « Vous savez par l'histoire, leur dit-il, comment, dès le temps des Romains et des Gépides, votre pays était divisé en sept diocèses épiscopaux sous un siége métropolitain (celui de Lorch). Nous avons appris à connaître Urolf comme un homme expérimenté et instruit dans la Parole de Dieu; et nous le renvoyons avec le pouvoir de présider, comme notre vicaire, non-seulement l'église de la Hunnie (qu'on appelle aussi Avarie), mais celles de la Moravie et de toute la Pannonie et la Moesie. Nous l'avons nommé à cet effet archevêque de la sainte église de Lorch, en lui donnant le pallium qu'ont porté ses prédécesseurs. Et comme le petit nombre des évêques établis sur vos contrées est très-insuffisant pour la foule des païens, nous vous ordonnons de fournir au vénérable archevêque Urolf tous les secours nécessaires pour qu'il puisse augmenter le nombre des évêchés suivant le besoin. »

Ainsi l'antique et vénérable métropole de Lorch renaissait de ses ruines, pour répandre la lumière sur les peuples slaves comme elle l'avait fait précédemment sur d'autres peuples barbares. Elle aussi, comme tant d'autres lieux chers aux christianisme, avait été réduite en cendres pendant l'invasion; et lorsque Rupert recommençait à bâtir près de là l'ancienne Juvavo, Lorch était encore dans ses décombres. Boniface ne sentit que trop, lorsqu'il s'occupa

(1) *Concilia*, t. 7.

de constituer régulièrement l'église de Bavière, le désordre que les trois derniers siècles avaient introduit dans toutes les contrées qu'arrose le Danube; car depuis quatre-vingts ans, il ne s'était plus tenu de synode dans tout le midi de l'Allemagne, ni dans l'orient de la monarchie franque. En 798 Charlemagne avait reporté à Salzbourg le siége métropolitain de toute la Pannonie, en lui assignant le précédent diocèse de Lorch : mais l'église ayant recommencé à s'étendre dans toutes ces contrées, le siége pontifical crut devoir rétablir l'archevêché primitif dans ses attributions, ou du moins lui rendre une partie de son diocèse, en lui restituant quatre des évêchés qui avaient été donnés à Salzbourg.

Cependant la joie du pieux Urolf et du siége pontifical au sujet de cette nouvelle création ne fut pas longue; car il éclata bientôt entre les deux métropolitains une indigne rivalité; et à peine Urolf fut-il mort que le pape, pour faire cesser ce scandale, se vit obligé de supprimer le siége de Lorch, qui ne fut de nouveau rétabli qu'un siècle plus tard, en 937; et dès ce moment aussi la mission des rives du Danube recommença à languir : les Slaves opposèrent une plus grande résistance; plusieurs retombèrent dans le paganisme; puis, en 889, les Hongrois vinrent se jeter sur le pays, et firent dans l'église de Christ des ravages dont elle souffrit long-temps.

Cependant l'œuvre ne fut pas complètement arrêtée, et plusieurs des évêques de Salzbourg continuèrent à s'en occuper avec plus ou moins de zèle.

On distingue dans leur nombre *Adalram* et *Luitpram* qui se succédèrent de 821 à 859. Ils établirent pour la contrée un évêque spécial (ce qu'on appelait un *regionarius*), qui était particulièrement chargé de la propagation de l'évangile dans tout le pays. L'histoire nomme trois de ces évêques, Théodoric, Otton et Oswald; et quoiqu'elle n'en raconte rien de bien particulier le chrétien aime à espérer que leurs noms sont inscrits dans le livre de vie.

A cette époque il se passa en Moravie une chose qui eut pour les missions de la Pannonie des suites importantes. Deux ducs de ce pays, Moymar et Privinna, devinrent ennemis. Le dernier ayant été obligé de s'enfuir, pour chercher un asile auprès de Ratbod, margrave de Carinthie (828), celui-ci le reçut avec bonté; et bientôt *Privinna* fut baptisé dans la Treisma (au midi de la Bavière). Pour récompenser ce prince slave de sa conversion, l'empereur *Louis II, le Germanique*, lui assigna un district considérable dans la Basse-Pannonie, entre la Save et la Drave, l'Esclavonie actuelle, sur laquelle il régna comme vassal de l'empereur d'Allemagne. Privinna, en retour de ce don, s'appliqua avez zèle à la propagation de l'évangile dans ces mêmes contrées : il établit lui-même une résidence, près de la ville de *Cilly*, au milieu d'un pays couvert de forêts : il y rassembla de nombreux colons slaves; et il y bâtit une église (850), que l'archevêque Luitpram vint consacrer avec grande solennité, et que Privinna et son fils *Hézilo* dotèrent richement en biens de terre. Cet exemple excita dans tout le pays le besoin de l'imiter, et l'histoire de ces temps

mentionne un grand nombre de petites villes ou de villages dans lesquels on éleva des églises, et auxquels on donna des prêtres, avec des paroisses plus ou moins considérables. Quelques-uns de ces noms sont *Dudlepin*, *Usitin*, *Keusi Beaten Chirchen*, *Steppile Perch*, *Lindolves Chirchen*, *Isan-Grimes Chirchen*, *Otachers Chirchen*, *Palprumes Chirchen*. L'évêché de Salzbourg fournissait les frais de construction pour les temples, et Privinna les dotations en terrain.

Ce temps fut donc un temps de joie et de bénédiction pour l'église de ces contrées; et quoique les docteurs chrétiens, et le peuple par conséquent, manquassent presque généralement de la connaissance exacte des vérités du salut et des moyens de se la procurer, tout ce qui se fit alors dériva cependant d'une intention pieuse, qui dut attirer la bénédiction de Dieu sur toute l'œuvre. Du reste cette observation s'applique mieux aux deux princes qui conduisaient tous ces travaux qu'aux archevêques de Salzbourg, qui paraissent avoir été mus en grande partie par le seul désir d'agrandir leur diocèse.

Quoi qu'il en soit l'ancienne histoire (1) rend témoignage à Luitpram en particulier : « qu'il parcourait assidûment les vastes provinces soumises à l'archevêché de Salzbourg, et surtout leurs portions encore barbares et incultes. Il le faisait sous la protection des préfets, dont le nombre avait été augmenté, parce qu'on s'était aperçu qu'un seul homme était insuffisant pour la direction et la conservation

(1) V. *Hansitz*, *Germania sacra*, t. 2, p. 128.

de ces grandes provinces, qui s'étendaient jusqu'en Istrie et en Liburnie, et sur une grande portion de la Dalmatie. Il arriva même, lorsque les Bulgares eurent fait une irruption en Pannonie (827) et eurent dévasté tout le pays, que toute la marche fut divisée en quatre comtés ».

Moymar de son côté n'était pas resté inactif non plus pour l'évangile dans ses états, qui embrassaient le duché de Moravie et une grande portion de la Carinthie; et nous en parlons ici à cause de l'influence que cette œuvre de la Moravie eut sur celle de la Pannonie. Depuis qu'Eugène II lui eut envoyé, en 825, un évêque spécial, cet Urolf qu'on a nommé plus haut, ce missionnaire zélé travailla vivement à l'agrandissement de son nouveau diocèse, comme on le voit par une lettre d'Eugène II (1), adressée aux évêques de *Faviana* (Vienne), de *Speculum Juliense* (Olmutz), de *Nitraava* (probablement *Neitra*, nord-est de Presbourg) et de *Vetuara* (Wellihrad), résidence des ducs moraves. Ce pape annonce à ces évêques, par la lettre dont nous parlons, qu'il a établi Urolf, non-seulement sur les pays que nous venons de nommer, mais aussi sur la Pannonie et sur la Moesie. Et si, comme il n'y a guère lieu d'en douter, cet écrit est authentique, il en résulterait que l'église de Christ s'était étendue dès-lors sur la rive orientale du Danube aussi bien que sur sa rive droite, et que, trente-cinq ans avant l'apparition de Cyrille et de Méthodius en Moravie,

(1) *Labbei Conc.*, t. 7, p. 1542.

l'église romaine aurait effectivement, comme elle le soutient aussi, jeté dans ce pays les premiers germes de la foi chrétienne.

Quoi qu'il en soit la paix du mouvement religieux de la Pannonie fut bientôt troublée par l'orgueil d'un prélat. Luitpram fut remplacé (de 859 à 872) dans l'archevêché de Salzbourg par *Adalwin*, homme fier et arrogant; et avant qu'il fût peu il s'éleva de violentes disputes entre lui et les évêques de la Pannonie, et ces derniers se détachèrent de plus en plus de lui pour s'allier à l'église morave, qui commençait à s'établir par les travaux de Cyrille et de Méthodius (863), et qui avait non-seulement les mêmes mœurs nationales mais aussi la même langue qu'eux. Pour rémédier à cet état de choses, Adalwin jugea nécessaire de supprimer les évêchés du pays, de prendre sur lui seul la direction de tout son vaste diocèse, et d'établir, sous sa propre direction immédiate, un seul archi-prêtre, au lieu des quatre évêques destitués: puis il résolut encore, peu après (865), de faire une tournée par toute la province, pour y prendre une connaissance plus exacte de l'état de l'église. Le pieux Privinna venait de mourir, de la main d'assassins moraves, à ce qu'on présume; et il avait été remplacé par son fils Hézilo: Adalwin alla le trouver dans sa nouvelle résidence de Moseburch; et Hézilo l'assista avec zèle dans ses efforts pour former partout de nouvelles églises. C'est ainsi que naquirent en ces jours celles de Witcimar, d'Orcabu, de Werde, de Spihuhu, d'Iremberch, et plusieurs autres, qui furent confiées à des ecclésiastiques,

placés sous le gouvernement de l'archi-prêtre (1).

Voilà où en était l'église de la Pannonie vers l'an 871. Il n'y avait que soixante-quinze ans que Charlemagne avait confié à l'archevêque *Arno* les missions de cette contrée (796) : il s'était beaucoup fait pendant cet espace de temps parmi les Slaves; et depuis les frontières de la Bavière jusqu'à la jonction de la Save et du Danube l'évangile s'était établi en plus d'un endroit. Mais l'influence de l'archevêché de Salzbourg eût été bien plus puissante encore et plus bénie, sans l'ambition de plusieurs des prélats qui l'occupèrent, et l'aveugle opiniâtreté avec laquelle ils s'attachaient à forcer les chrétiens slaves à embrasser le rituel de l'église latine, tandis que la langue et le caractère de ces peuples tenaient beaucoup plus de l'Orient et de l'église grecque. En voulant contraindre ces tribus à prendre toutes les manières d'un peuple allemand on les irrita, et on les jeta pour longtemps dans les bras de cette dernière communion : car nous allons bientôt voir Cyrille et Méthodius arriver en Moravie, y traduire la Parole en langue esclavone, obtenir même de Rome la permission de célébrer dans ce pays le culte dans la langue du pays, et tout le peuple de la Basse-Pannonie se soumettre à leur direction. La chose fut même portée à un tel point que, depuis l'époque où nous sommes parvenus, l'œuvre de la conversion des Slaves du Danube se confond entièrement avec

(1) Ces villes, comme presque toutes celles de ce chapitre, manquent sur les cartes, parce qu'elles ont péri ou changé de nom.

l'histoire des missions de Moravie que nous allons traiter. C'est ce qui nous permet d'en finir ici sur la Pannonie proprement dite, pour rentrer en *Dalmatie* et dans la *Croatie*, et y ressaisir le fil de l'histoire de ces contrées que nous avions abandonné (p. 28) à l'époque de Porga, en 650.

La longue suite de ducs qui succédèrent à ce chef jusqu'à Sédeslav, en 878, n'offre presque aucun événement remarquable, si ce n'est que vers 830, sous un nommé *Porinus*, un certain nombre d'habitans du pays consentirent à recevoir le baptême chrétien, après avoir éprouvé une défaite de la part de Louis le Germanique. L'époque entière fut celle d'une grande agitation. On a vu que les habitans originaires du pays, déplacés par les Croates, puis revenus dans leur pays, ne cessaient d'être inquiétés par ces Barbares qui en étaient les maîtres. Une irruption des Avares interrompit momentanément ces vexations par une calamité commune. Mais les mêmes frottemens s'étant renouvelés par la suite, les malheureux colons romains, ne pouvant plus supporter leur position, firent connaître leur détresse à l'empereur Basile (868-886); et ce souverain leur donna le conseil de payer à l'avenir aux princes slaves le tribut qu'ils avaient payé jusqu'alors au préteur de l'empire d'Orient, et de ne plus donner à celui-ci qu'une chétive somme, uniquement pour marquer qu'ils continuaient de se reconnaître encore vassaux de l'empire. Voici comment Constantin Porphyrogénète raconte la chose (1):

(1) *De adm. imp.*, c. 29.

« Depuis le gouvernement d'Héraclius (en 641, et par conséquent sous le gouvernement de ce Porga que nous venons de rappeler) les Dalmates, les Chrobates, les Serbles, les Jachlunites, les Serbuniotes, les Canalites, les Dioclétiains et les Arentains, qui sont encore tous païens (912-959), s'étaient soustraits à l'autorité de l'empire romain (d'Orient), dont les empereurs étaient incapables de manier les rênes. Il arriva de là que les habitans des villes de la Dalmatie, de même que tous les peuples voisins, secouèrent le joug de Rome, et se rendirent complètement indépendans. Ces peuplades n'ont pas de princes, mais des *zupans* (anciens, grafes) comme tous les autres peuples slaves. La plupart de ces Slaves ne voulaient pas entendre parler de la foi chrétienne. Mais lorsque l'empereur Basile fut monté sur le trône de Constantinople, ils envoyèrent tout d'un coup des députés à ce prince, avec la prière d'accorder le baptême à ceux d'entre eux qui ne l'avaient pas encore reçu, et de les tenir, comme autrefois, pour sujets de l'empire romain. Le glorieux empereur leur accorda leur demande, et leur envoya un ambassadeur (βασιλικὸν) et des prêtres. Il accorda en même temps à ceux qui reçurent le baptême, de se choisir des princes d'entre eux-mêmes : mais les païens (qu'on appelle Arentains dans la langue romaine) durent s'enfuir dans les parties incultes du pays pour échapper au baptême, jusqu'à ce qu'enfin ils finirent aussi par se soumettre et furent joints à l'église. »

Il résulte de ce récit que le nombre des Slaves

qui s'étaient fait baptiser sous Porga fut assez petit; que le troupeau des chrétiens ne s'accrut que très-lentement depuis le milieu du septième jusqu'au milieu du neuvième siècle; que la conversion générale des peuples de la Dalmatie n'eut lieu qu'à la dernière de ces époques, celle dont nous venons de parler, sous l'empereur Basile; et que ces chrétiens furent considérés avec raison comme membres de l'église grecque, puisque c'est de prêtres grecs qu'ils reçurent le baptême.

Nous avons déjà vu bien souvent de ces conversions en masse, au moyen de la seule administration du baptême; et nous avons convenu qu'elles sont très-contraires à l'institution évangélique; mais au moins celle que nous venons de raconter eut, sur beaucoup d'autres, l'avantage d'avoir été volontaire, et de n'avoir pas coûté une goutte de sang humain. On doit même observer encore qu'elle avait été préparée jusqu'à un certain point, soit par les conversions qui avaient eu lieu sous Porga, 200 ans auparavant, soit par un certain nombre de colons grecs, qui demeuraient dans le pays, et qui restaient fidèles à la foi de leurs pères, soit enfin par les quelques autres conversions qui avaient eu lieu en 830 sous Porinus. Enfin on ne nie pas qu'après le mouvement plus général, qui eut lieu sous Basile, il ne restât encore dans le pays bien des idolâtres plus ou moins prononcés; mais ils finirent par se joindre avec le temps à la religion de la masse.

Peu après cette scène remarquable le peuple élut, avec la permission de l'empereur Basile, *Sedeslav* pour prince du pays (878). A cette époque la Dal-

matie comprenait une beaucoup plus grande étendue de pays que de nos jours. Selon Dandale (1), elle était bornée à l'orient par la Macédoine, à l'occident par l'Istrie, au midi par l'Adriatique, et au nord par la Basse-Pannonie ; et elle s'étendait ainsi depuis la Trine jusqu'à la Save. Comme tous ces pays venaient d'être amenés à la foi par les empereurs d'Orient ou leurs évêques, on pouvait bien s'attendre à ce que le siége de Rome ne vît pas sans jalousie cet accroissement considérable de l'église grecque : la rivalité entre les deux siéges de Rome et de Constantinople avait déjà atteint un haut degré ; elle n'avait fait que s'accroître dernièrement par l'entrée des missionnaires grecs sur le territoire des Bulgares et des Moraves dont nous allons bientôt parler; et le roi des Bulgares lui-même, Michael, ayant reçu d'eux la foi chrétienne, l'église grecque semblait prête à pénétrer ainsi jusque dans le cœur de l'Allemagne. — C'est ce qui fait que, quoique nous renvoyions au chapitre suivant de traiter plus directement des rois bulgares, les rapports étroits qu'ils soutinrent dès ce moment avec la Pannonie les introduisent dans l'histoire même de cette province.

Le pape Jean VIII (872-882) crut devoir faire quelques démarches pour avoir au moins sa part de ces conquêtes parmi les Slaves; car il pensait avoir d'autant plus de droits sur ce peuple, que les missionnaires qui avaient fait, deux cents ans auparavant, les premiers pas en Dalmatie, y avaient été

(1) *Chronicon Venetum*, ed *Murator. scriptor. rer. ital.* t. 12, p. 183.

envoyés par le siége de Rome, et que le diocèse de Salzbourg, pareillement romain, s'étendait depuis long-temps jusqu'à la Save et jusqu'en Moravie. Le pape adressa donc tout à la fois un légat au roi des Bulgares, et une lettre flatteuse au nouveau prince de la Dalmatie : « Le bruit de tes vertus et de ta piété (écrivait-il à ce dernier en 878) est parvenu jusqu'à nous, et nous avons la confiance que, par amour pour les saints apôtres, tu feras accompagner en sûreté notre bien-aimé fils notre légat, que nous envoyons au glorieux roi des Bulgares, Michael, et que tu pourvoiras ce missionnaire de tout ce qui lui sera nécessaire pour le voyage » (1). — Puis cette lettre insinue en peu de mots le fait, ou l'assertion, que les nouveaux chrétiens de la Dalmatie avaient déjà précédemment embrassé la foi, et elle laisse au légat le soin de développer le reste de vive voix.

Sédeslav répondit la même année, et envoya sa lettre à Rome par un prêtre du nom de Jean : un de ses évêques même, Théodose de Nona, saisit cette occasion pour aller témoigner au pape Jean VIII, au nom de l'église de Dalmatie, sa profonde vénération. Cependant Sédeslav mourut tout-à-coup, la même année, et, comme le suppose Dandale, d'une mort violente. Il eut pour successeur *Branimir*, qui écrivit aussitôt au pape ; et bientôt (879) on vit arriver des réponses de Rome. Le pape écrivait à tous les ecclésiastiques et à tout le peuple de la Dalmatie : « Nous avons

(1) *Concil.*, t. 9, p. 114.

vu par la lettre de votre prince Branimir la sincérité de votre foi et l'amour que vous portez à saint Pierre le prince des apôtres et à nous (1). Nous avons aussi été remplis de joie en apercevant comment vous désiriez retourner à l'église romaine, dont vos ancêtres ont reçu, comme vous le savez très-bien, les doctrines, douces comme le miel, de la prédication divine. » — On voit que le pape fait allusion à la mission de l'abbé *Martin* en 640 (p. 26), et qu'il suppose tacitement, ce qui n'était point le cas, que le peuple esclavon tout entier avait depuis lors renoncé à l'idolâtrie et embrassé le christianisme.

Le pape ajoutait encore : « Nous avons appris avec une grande joie par tes lettres, ta foi et ton respect sincère envers l'église des saints apôtres et envers nous. Tu t'y prononces comme un enfant bien-aimé envers saint Pierre et envers nous, qui tenons sa place sur terre ; et tu désires te montrer fidèle et obéissant en toutes choses. Nous te remercions cordialement pour cette expression de tes sentimens, qui sont dignes de ta noblesse, et nous t'embrassons avec une tendresse paternelle, comme un fils bien-aimé qui revient dans le sein de sa mère, l'église apostolique, dans la pure source de laquelle tes ancêtres ont puisé les ondes pures de la Parole divine. »

(1) Si ce n'était l'habitude de rencontrer des propos de ce genre, quel ne serait pas notre étonnement de voir un prétendu chef de l'église chrétienne mettre l'amour pour S[t] Pierre et pour le pape à la place de l'amour de Christ !

Quant au roi des *Bulgares* le pape se plaignait expressément, dans la lettre qu'il lui envoyait, de ce que ce souverain avait négligé jusqu'à ce moment d'envoyer des ambassadeurs à Rome, selon la promesse qu'il en avait donnée; et cet évêque ambitieux préparait ainsi, à force d'intrigues, la division tranchée et scandaleuse qui éclata enfin entre l'église d'Orient et celle d'Occident. Au lieu de ne s'occuper que des intérêts éternels des peuples, on ne vit plus chez ces peuples qu'une pâture à dévorer.

Mais le châtiment de Dieu se montre souvent à la suite de pareils péchés. Tandis que le siége de Rome s'occupait ainsi à étendre son influence jusqu'aux portes de Constantinople, il se vit tout d'un coup en danger d'être renversé par les païens en son propre lieu : car au milieu de la profonde paix dont les pays du Danube jouissaient depuis long-temps, les Hongrois s'avancèrent tout-à-coup (900) dans la Carinthie et la Pannonie, de là en Moravie et en Bohême : deux margraves allemands succombèrent dans une bataille : la Carinthie et la Styrie furent pillées : les ecclésiastiques de ces contrées s'enfuirent dans toutes les directions : les Hongrois couvrirent la Bulgarie jusqu'à la mer Adriatique; et Rome elle-même trembla devant cet ennemi redoutable.

Cependant l'église de Christ était déjà si solidement établie dans ces contrées que ces orages ne purent l'y détruire entièrement; et la nature des premiers enseignemens qu'elle avait reçus la préserva long-temps de tomber dans la même déca-

dence spirituelle que beaucoup d'autres états catholiques romains. Car si d'un côté le pape réussit à attirer ces pays sous sa domination et à y introduire le rite de l'église d'Occident, de l'autre il crut prudent d'accorder à leurs habitans, aussi bien qu'aux Moraves et aux Bohémiens, l'usage de leur langue nationale dans le culte, au lieu de celui du latin, et celui de la Bible esclavone; et cette circonstance contribua fortement à répandre au loin dans ces vastes contrées la profession de l'évangile. Dès le milieu du onzième siècle on y comptait déjà deux métropoles considérables, *Salone* et *Antibaris* (Antivari, près de Scutari), avec un grand nombre d'évêchés régulièrement constitués. Sans doute les papes firent plus tard des efforts pour ressaisir la liberté qu'ils avaient été obligés d'accorder; et aussi tard que 1073 ils faisaient encore ordonner, dans un synode tenu à Salone, que l'office ne se célèbrerait à l'avenir qu'en latin ou en grec, et que personne ne serait consacré prêtre s'il n'avait appris ces langues, et ne s'était engagé à s'en servir dans le culte. Cependant les choses en restèrent encore long-temps sur l'ancien pied; et toutes les tentatives qu'on fit pour enlever aux Esclavons l'usage de leur langue maternelle dans le service divin furent long-temps inutiles.

Mais si les papes ne purent interdire en ces lieux une langue morte, leur acharnement pour la mort ne se laissa pas abattre pour tout cela, et ils arrivèrent par une autre voie au même résultat. Par la suite du temps la langue esclavone elle-même subit de telles altérations que, déjà vers la

fin du neuvième siècle, le peuple commençait à ne plus comprendre sa traduction de la Bible, et qu'actuellement cette version ne présente plus qu'une langue aussi morte que le latin lui-même. Or le siége pontifical refusa de bonne heure avec opiniâtreté de remédier à cette circonstance, et de donner à ces populations la Parole de Dieu et les liturgies de l'église dans la nouvelle langue qui s'y était formée avec le temps. Au contraire le concile de Trente décréta, en 1562 (1), qu'il fallait garder partout l'ancienne pratique, et qu'on ne devait célébrer nulle part la messe dans la langue du peuple. Le cardinal Bona donne de ce canon ecclésiastique une curieuse explication (2) : « La mutabilité de toutes les choses humaines a donc cet effet, que les langues des peuples éprouvent aussi des changemens divers, et se modifient ou se corrompent par les rapports des nations entre elles. Or afin que la religion soit mise en sûreté contre des innovations de ce genre, l'église orthodoxe a conservé dans tous les temps dans son culte l'ancien langage (3); parce que la dignité et la majesté des choses saintes exige qu'on n'y change rien, et qu'il ne se glisse dans la religion aucune erreur ni aucune impureté, ce qui arriverait aisément s'il était permis de traduire les saints Écrits, de la langue dans laquelle les apô-

(1) *Session* 22, c. 8. (2) *Rerum liturg.*, l. 1, c. 5.

(3) Bona oublie que l'église primitive parlait araméen et grec; et que par son propre raisonnement le latin serait donc une fâcheuse et dangereuse innovation!

tres nous les ont transmis, dans une langue nouvelle. »

C'est sur le même canon cité plus haut, que s'appuie aussi la bulle que Benoit XIV donna, vers 1590, pour ordonner dans les églises de Dalmatie, de Bosnie et de Servie, l'usage et le maintien de l'ancienne traduction esclavone devenue inintelligible pour le peuple :

« .... Nos ancêtres, dit-il, ont tenu la main en tous temps, selon le devoir pastoral qui leur en était imposé, à ce que chaque peuple conservât scrupuleusement dans le culte divin les usages régulièrement introduits, et la même langue dont s'étaient servis ses pères........ Or, comme nous avons appris qu'il s'est glissé divers abus dans le rite esclavon latin que notre prédécesseur, le pape Jean VIII, a introduit chez le peuple d'Illyrie, concurremment avec la langue et l'écriture que les Slaves possédaient à cette époque, et que plusieurs se donnent la liberté dangereuse de se servir de la langue du peuple dans leurs discours et dans les prières de l'église, comme aussi de traduire des portions détachées de l'Écriture sans en avoir obtenu notre consentement, nous ordonnons en vertu de notre puissance apostolique, que tous les ecclésiastiques et les prêtres qui professent le rite esclavon latin soient tenus de ne se servir dans le culte que de l'ancienne langue esclavone. »

Cette barrière, brutalement placée sur la route de la civilisation de ces peuples, subsiste dans ces contrées jusqu'à ce jour; et les chrétiens doivent

supplier le Seigneur de lever, là comme en tan d'autres lieux, les obstacles qu'oppose à l'avance ment de son règne l'endurcissement de cette églis romaine qui offre tant de ressemblances avec c que l'Écriture décrit comme « l'homme de péché (2 Thess. 2, 3).

CHAPITRE XLIII.

CYRILLE ET MÉTHODIUS.
(CHASARES DE LA CRIMÉE, BULGARES ET MORAVES).

L'histoire de la conversion de ces trois peuples se rattache immédiatement à celle de deux des hommes les plus distingués de l'église d'Orient, *Cyrille* et *Méthodius*, qui ont consumé leur vie parmi les Slaves de l'Europe méridionale, et se sont acquis le nom honorable d'apôtres de ces peuples : c'est pourquoi aussi nous unissons ces trois histoires sous un même chef. Les deux hommes pieux que nous venons de nommer jouirent, peu après leur mort, d'un tel respect chez tous les peuples que renferment ces trois dénominations, que chacune de leurs tribus, depuis l'Adriatique jusqu'à la Baltique, les a honorés comme ceux qui avaient posé chez elle les fondemens de la foi chrétienne, et que leurs noms ont été placés avec gloire dans la liste des saints que révère l'église grecque esclavone.

Le temps de leurs premières études, qu'ils firent

à Constantinople, tombe précisément à l'époque la plus triste de l'église d'Orient, où des armées de moines furieux se faisaient la guerre pour ou contre l'adoration des images, et se laissaient employer par le gouvernement comme des persécuteurs sanguinaires contre de prétendus hérétiques. Cette lutte scandaleuse en faveur de l'idolâtrie avait déchiré l'église d'Orient jusque dans ses entrailles déjà depuis quelques siècles, tandis que les hordes des Sarrasins courbaient la multitude des chrétiens d'Asie sous le joug de leur despotisme; mais c'est au commencement du neuvième siècle que ce combat des adorateurs des images contre les partisans du culte primitif parvint à son point culminant, et atteignit un degré de fureur qui semblait devoir amener la ruine inévitable de l'église. L'empereur grec d'alors, *Michel le Bègue*, écrivait (824) une lettre remarquable à *Louis le Débonnaire*, en se lamentant sur les scènes scandaleuses que les moines offraient à ses yeux jusque dans les églises, et qu'avec tout son pouvoir il n'était plus en état de réprimer. « Un grand nombre d'ecclésiastiques, dit-il, aussi bien que de laïques de notre empire, ont abandonné la doctrine apostolique : ils retirent les croix des temples pour mettre à leur place les images des saints : on allume devant elles des cierges, on leur brûle de l'encens et on les honore au même degré que le bois vivifiant auquel le Christ fut crucifié. On chante des psaumes devant elles, on les adore, et on cherche du secours auprès d'elles. Plusieurs prêtres et moines raclent ces images pour en avoir les couleurs, et pour les mêler au pain et au vin de

la cène; d'autres, méprisant l'église, vont jusqu'à célébrer la cène dans leurs maisons sur des tables peintes; enfin il se commet encore dans les temples une foule d'autres choses illicites et qui répugnent à la religion. Un synode, il est vrai, a condamné tous ces désordres, ajoute l'empereur, et moi-même je suis d'accord avec ce décret; mais les moines ont imaginé de s'adresser dans cette affaire au siége de Rome, et d'y calomnier l'église et la vraie religion. »

Le fils et successeur de Michel, *Théophile*, qui monta sur le trône en 829, était encore beaucoup plus vivement opposé au culte des images que son père. Il défendit de donner à aucune représentation l'épithète de sainte, en disant que ce nom convenait à Dieu seul; et d'après son ordre on enleva des églises toutes les images; on mit en prison tous les évêques et autres ecclésiastiques qui soutenaient le culte des idoles; ou on les chassa dans les montagnes, où ils périrent de faim et de soif. Cependant l'empereur ne put empêcher avec toute sa sévérité que ce nouveau paganisme ne se pratiquât, même dans sa propre famille; et lorsqu'il mourut, en 842, sa veuve *Théodora*, qui se trouva à la tête du gouvernement pendant la minorité de son fils *Michel III*, rétablit bientôt le culte idolâtre, qui depuis lors a régné dans l'église grecque, à un plus haut degré encore que dans celle de Rome. En 857 elle fut obligée de quitter la cour, et de laisser la couronne à son fils : mais la victoire qu'elle avait donnée au culte des images lui valut la canonisation; et comme elle ne rétablit cette idolâtrie qu'en

répandant des torrens de sang innocent, on voit que l'objet, les moyens employés, et la récompense accordée ont été dignes l'un de l'autre.

C'est au milieu de ces agitations que naquirent les deux frères Cyrille et Méthodius. Ils appartenaient à une famille sénatoriale de la ville, alors encore célèbre et considérable, de Thessalonique (1) : Diocléas dit que leur père était un patricien nommé Léon. Les enfans reçurent dans le sein de leur famille une très-bonne éducation, acquirent un grand nombre de connaissances, et apprirent, à côté du grec qui était leur langue maternelle, le latin et l'esclavon.

Nous avons dit (c. 41, p. 18) que depuis deux siècles il s'était établi, dans toutes les contrées qui s'étendent depuis la Dalmatie jusqu'à la Macédoine, de nombreuses colonies slaves qui s'occupaient d'agriculture et de commerce, et qui soutenaient par cette raison des rapports nombreux avec Thessalonique, la ville la plus commerçante de tous ces

(1) Le nom primitif de Cyrille était Constantin : il ne le changea que vers la fin de ses jours. Nous avons sur lui deux courtes biographies assez anciennes, connues sous le nom de « *la Légende morave*, » et que publia le savant jésuite Henschénius dans les Bollandistes (*Acta Sanctorum*).

On les retrouve, rédigées dans un esprit de saine critique et avec des observations fort judicieuses, dans les deux petits écrits d'un savant distingué de la Bohême, Joseph Dobrowsky (*Légende Morave de Cyrille et Méthodius*, Prague 1826, — et : *Cyrille et Méthodius, apôtre des Slaves*, Prague 1823.

Les légendes russes ont ajouté à ces biographies quelques traits de plus, qu'on trouve dans les *Annales de Nestor*, traduites et accompagnées d'observations critiques par *Schlœzer*.

Enfin *Diocléas* et d'autres chroniqueurs grecs de la même époque ont aussi conservé, au milieu de beaucoup de récits inexacts, plusieurs faits qui complètent la biographie de ces deux hommes respectables.

pays. Ces colons slaves durent d'autant plus attirer, à cette époque, l'attention des futurs missionnaires que, dans le même temps, il s'était fait en Dalmatie, comme on vient de le voir, des tentatives heureuses pour y répandre la connaissance de Dieu; et il est bien possible que ç'aient été des nouvelles de ce genre qui aient réveillé les premières dans ces jeunes cœurs l'esprit des missions. Les deux frères allèrent achever leurs études à Constantinople, qui continuait encore de passer pour le siége des connaissances du monde grec. Cyrille s'appliqua particulièrement aux sciences, Méthodius aux arts et à la politique. Une légende russe porte que Cyrille reçut son éducation avec le jeune prince Michel, à la cour de l'impératrice Théodora; dans tous les cas l'accès à la cour lui était ouvert en sa qualité de fils d'un patricien considéré. Bientôt Cyrille obtint le surnom honorable de *philosophe*, qu'on donnait alors aux jeunes gens qui se distinguaient par leurs progrès.

Cependant ces deux frères, qui paraissent avoir reçu dans la maison de leurs parens la véritable connaissance de Christ, ne pouvaient se trouver à leur aise dans cette bruyante capitale, qui présentait alors, comme on vient de le dire, les scènes les plus scandaleuses au sujet de la dispute des images. Un but plus élevé que celui des passions humaines était devant leurs yeux, et leur fit un besoin d'aller vivre dans la solitude pour s'occuper de leur Dieu. Cyrille entra dans un couvent, sur les rives de la mer Noire, afin d'y chercher pendant quelque temps, dans le recueillement, des vues claires

et assurées sur son avenir, et de s'y préparer, dans les exercices de la piété, aux expériences et aux travaux de la vie chrétienne. Du reste il est bien possible que cette retraite momentanée n'ait fait qu'augmenter chez lui le désir qu'il avait déjà éprouvé de se consacrer à quelque mission chrétienne.

Son frère Méthodius avait pris service dans l'armée grecque, et y était parvenu en peu de temps à un poste honorable. Mais lui aussi, il se détermina bientôt à entrer dans la solitude. Il choisit pour cela un couvent du mont Olympe, où il embrassa avec ardeur la vie monastique, afin d'apprendre à diriger ses vues sur les choses éternelles et sur le côté sérieux et véritable de la destinée humaine.

C'est ainsi que s'écoulèrent pour ces deux jeunes gens quelques années de préparation, jusqu'à ce qu'en 857 Cyrille fut appelé à retourner à Constantinople. Il y arriva précisément dans le moment critique où l'impératrice Théodora était obligée de déposer les rênes du gouvernement entre les mains de son fils et de s'éloigner de la cour, et où en même temps, *Ignace*, patriarche de Constantinople depuis 846, se trouvait engagé dans une vive lutte contre Photius, rival rusé, qui parvint plus tard à lui enlever le siége patriarcal.

Les tristes débats dont il se trouvait de nouveau entouré redoublèrent chez Cyrille le désir d'aller quelque part se consacrer à l'œuvre de l'évangile chez un peuple païen; et Dieu lui en présenta une occasion directe : car à ce moment même le prince des *Chasares* de la *Crimée* envoyait une ambassade

solennelle à Michel III pour le prier de lui accorder des docteurs qui instruisissent son peuple dans la foi chrétienne; et Cyrille s'offrit avec joie pour cette entreprise. Cette contrée avait reçu l'évangile de très-bonne heure, immédiatement même après le temps des apôtres : la persécution de Dioclétien avait trouvé là ses martyrs, comme dans tout le reste de l'empire romain; et le petit nombre de chrétiens qu'on rencontrait encore dans le pays se souvenaient toujours avec respect d'un Clément, qui doit avoir souffert le martyre sur ces rivages, et dont le nom figure encore aujourd'hui dans le calendrier grec comme celui d'un saint, et comme le patron de cette église. Cependant le temps avait presque entièrement détruit cette œuvre des premiers siècles.

Les Chasares, qui occupaient, à l'époque où nous sommes parvenus, les rives septentrionales de la mer Noire, et qui s'étendaient même jusqu'au pied du Caucase, étaient une race nomade de Turcs ou de Huns, qui s'était établie dans ces contrées après la campagne dévastatrice d'Attila, et qui s'était rendue plus d'une fois redoutable à l'empire grec. Ce peuple était divisé, au sixième siècle, en sept tribus indépendantes; il avait poussé devant lui, du côté de l'occident, les Avares et d'autres tribus de Huns, puis il s'était mis en rapport avec le peuple grec et en particulier avec Constantinople.

M. Henderson a donné (1), sur l'ancienne histoire de ce peuple, et sur les traces qui restent de son

(1) *Biblical Researches*, p. 415, Londres 1826.

existence passée une notice curieuse. « A douze werstes environ au nord d'Astracan, dit-il, nous arrivâmes aux ruines d'une ancienne ville, très-probablement de la ville d'*Atel*, qui avait été la capitale du pays des Chasares, et qui reçut son nom du Volga que les Turcs appelaient alors, comme encore aujourd'hui, du nom d'Atel. Ces ruines sont répandues par monceaux dans un vaste circuit; et elles doivent avoir été autrefois plus étendues encore, car le Volga en entraîne toujours une grande partie dans ses fréquentes inondations. Notre attention fut d'abord attirée par des ossemens humains et par de grands fragmens de vases de terre qui sortaient du sable le long du rivage du fleuve; et la ville était entourée d'une haute muraille de terre glaise dont il reste encore des vestiges très-visibles. »

Les Chasares se sont rendus célèbres dans l'histoire par leurs guerres et leurs alliances, avec les Grecs et les Russes d'un côté, puis de l'autre avec les Perses et les Arabes. Ils paraissent avoir occupé, dans le huitième et le neuvième siècle, les vastes steppes qui s'étendent du Volga au Dniéper, et du Don à ces portes de fer de Derbent que les Persans avaient dressées sur leur territoire pour se préserver des incursions de ces mêmes Barbares. Outre Atel ce peuple avait encore trois autres grandes villes : Bélenjer, Sémiender et Chamlige, situées entre les embouchures du Volga et la Crimée. La seconde de ces villes est connue encore à présent sous le nom d'*Endéry*, et ses habitans continuent de se distinguer sensiblement de tout le reste de la population.

Ce peuple excite un intérêt particulier par une circonstance singulière de son histoire; c'est qu'il a été gouverné pendant un certain temps par une suite de rois juifs. Le livre hébreu *Sepher Cosri* (1) raconte avec détail certaines transactions qui eurent lieu, à une époque assez reculée, entre un prince des Chasares et un Israëlite, et qui se terminèrent par la conversion du prince et d'une grande partie de son peuple à la foi juive. On a traité le tout de fable; mais une connaissance plus exacte de l'histoire de ce peuple, telle qu'on la trouve dans certains écrivains, ne permet nullement de douter que cette histoire n'ait un fond de vérité: on trouve dans le livre indiqué plus haut une connaissance de l'histoire et de la géographie de ces contrées, qu'on ne peut s'expliquer chez des Juifs occidentaux que par la supposition qu'ils avaient effectivement été établis dans le pays. Le roi Joseph, treizième du nom dans la suite de ces rois juifs, décrit son royaume et sa résidence d'une manière qui est parfaitement confirmée par d'autres témoignages tirés d'écrivains arabes: il indique trois villes principales dans ses états; il ajoute que celle dans laquelle il réside est aux embouchures du fleuve (Atel sur le Volga): que le fleuve traverse la ville, et autres circonstances qui sont confirmées par Jhn-Fotzlan. Nous verrons plus loin encore une preuve de plus de l'authenticité de ce fait remarquable.

A l'époque où se fit cette singulière conversion,

(1) Basil. 1660.

la majorité du peuple était cependant déjà partagée entre le mahométisme et le christianisme; mais il paraît qu'on ne mit pas d'opposition à ce que le chagan (prince) et ses courtisans embrassassent le judaïsme ; une forte portion de la nation resta païenne. Un fait singulier de plus chez ce peuple c'est que, d'après une loi positive établie chez lui, le chagan ne devait jamais régner plus de quarante ans (1). S'il vivait un jour de plus, lors même qu'il eût renoncé librement au gouvernement il devait mourir; et on ne lui laissait que le choix du moyen de finir ses jours.

Au neuvième siècle, soit que le parti juif eût perdu son ascendant, ou que les princes eussent cessé de professer la foi mosaïque, ou qu'en général le paganisme eût repris le dessus pendant quelque temps, il paraît qu'un grand nombre de colons grecs avaient réussi à exercer une influence décisive en faveur de la foi chrétienne; et c'est alors que l'ambassade dont nous avons parlé arriva auprès de l'empereur Michel. Cyrille se rendit à l'appel, et alla d'abord s'établir dans la Chersonèse à l'embouchure du Dniéper, pour y apprendre la langue du peuple, qui était un dialecte de la langue des Turcs ou des Huns; puis il se mit à parcourir le pays, pour y répandre la semence de la Parole de Dieu, et pour y montrer en sa personne la puissance de cette même Parole. Plusieurs

(1) Ce terme de quarante ans viendrait-il de ce que les trois premiers rois de Juda regnèrent ce nombre d'années ni plus ni moins, si du moins on doit prendre à la rigueur ce nombre rond, trois fois de suite le même?

renoncèrent au culte des idoles; d'autres, déjà déclarés pour le christianisme, furent affermis dans leur foi; et les nouveaux convertis se trouvaient si heureux de leur foi à l'évangile qu'ils voulaient en témoigner leur reconnaissance à Cyrille en lui offrant des présens considérables. Mais il les refusa noblement, en se bornant à exprimer le vœu qu'ils rendissent la liberté aux chrétiens qu'ils avaient faits prisonniers de guerre; ce qu'on lui accorda aussitôt. Puis, après avoir pris les mesures que l'état de l'église rendait nécessaires dans le pays, il retourna plein de joie à Constantinople, pour s'y préparer à de nouvelles missions.

S'il faut en croire la légende, il avait eu le bonheur, avant de partir, de trouver dans le sable qui bordait la mer les ossemens de Clément, premier apôtre du pays, puis les ruines de son église : et il emporta avec lui tout ce qu'il put de ces saintes reliques.

Le nouveau champ d'activité que recherchait cet homme zélé ne tarda pas à se présenter; il se trouva chez les *Bulgares* (1). Cyrille ne pouvait manquer d'avoir vu et appris bien des choses touchant ce peuple, qui s'était avancé jusque tout près de sa ville natale, Thessalonique; et les circonstances du moment étaient favorables à l'entreprise d'une mission auprès de cette nation. Avant

(1) Ce qu'on a de mieux pour l'histoire des Bulgares se trouve dans le second et le troisième volume du *Calendrier de l'église universelle* d'Assemani, qui déploie à ce sujet une saine critique et de vastes connaissances, mais toujours à côté d'un grand désordre.

de les exposer, donnons d'abord ce qui concerne l'histoire précédente de cette puissante tribu.

Les Bulgares se distinguaient, par leur langage et leurs mœurs, des Chasares, au midi desquels ils s'étaient fixés. Établis d'abord sur les rives du Volga, ils furent poussés en avant par le flot de l'invasion, et finirent par s'arrêter, dans le cours du neuvième siècle, en Moesie et en Dacie, d'où ils s'étendirent peu à peu au point d'entrer en contact avec le royaume de Moravie, qui de son côté avait envahi une forte portion de la Hongrie. Ils devinrent ainsi les redoutables voisins de l'empire grec, qui trembla plus d'une fois devant eux. L'empereur Constantin Copronyme (765—775) fut le premier qui réussit, par quelques succès qu'il eut sur eux, à fixer leurs frontières. En 776 leur roi Czérigus épousa une sœur de l'impératrice et embrassa la foi chrétienne. Mais au bout de quelque temps les Bulgares se jetèrent de nouveau sur l'empire d'Orient, et pénétrèrent jusqu'aux portes de Constantinople : en 811 l'empereur Nicéphore périt même dans une nouvelle guerre qu'il eut à soutenir contre eux ; Andrinople fut pris ; des milliers d'habitans massacrés dans les rues ; et une foule d'autres emmenés comme esclaves en *Bulgarie* avec leur pieux archevêque (813). Cédrinus (1) raconte cet événement en ces termes : « *Crumus*, roi des Bulgares, ayant vaincu les Romains (c'est ainsi qu'on appela encore pendant long-temps les sujets de l'empire

(1) Moine grec qui écrivit, au onzième siècle, une chronique qui va jusqu'à 1057.

d'Orient), mit le siége devant Andrinople, qui dut se rendre : on emmena une multitude de prisonniers, et dans leur nombre l'archevêque *Manuel*, et le père et la mère de l'empereur *Basile le Macédonien*, qui emportèrent avec eux leur faible nourrisson. L'archevêque et les autres chrétiens, prisonniers comme lui, trouvèrent dans cet événement des occasions abondantes de répandre la semence de la Parole divine chez le peuple vainqueur, et d'amener beaucoup de Bulgares à la fois. »

A Crumus succéda en 814, *Murtagon*, ennemi déclaré de la foi chrétienne, au sujet duquel Cédrinus ajoute ce qui suit : « Murtagon fit d'abord appeler auprès de lui Manuel et ses principaux associés pour tâcher de les détourner de la foi chrétienne par les voies de la persuasion : et comme il ne put rien obtenir par promesses ni par menaces, il les fit périr dans les tortures. Mais Dieu prépara aux autres prisonniers le moyen de retourner dans leur patrie : le roi des Bulgares éprouva échec sur échec ; et voyant qu'il ne pouvait résister aux Romains il préféra la paix et relâcha les prisonniers. Ces derniers s'étaient déjà réunis pour le départ, lorsque Murtagon aperçut parmi eux le petit Basile, joli enfant qui courait d'une personne à l'autre en souriant ; il l'appela à lui, le prit dans ses bras pour le baiser, et lui donna une pomme d'une rare grosseur. Ce jeune enfant se jeta dans ses bras d'un air libre et noble; et quoique les courtisans eussent peine à contenir leur colère de ce que le roi permettait à un pareil enfant de retourner dans sa patrie, Murtagon per-

sévéra dans sa résolution; et les parens de Basile emmenèrent avec eux leur fils bien-aimé. »

Cependant *Théodora* monta (en 842) sur le trône d'Orient, en même temps que *Bogoris* parvenait à celui des Bulgares. Celui-ci crut pouvoir profiter du règne d'une femme pour tenter une nouvelle expédition contre l'empire grec; mais l'impératrice se montra si ferme, que Bogoris demanda la paix, et témoigna le désir de faire avec elle une alliance durable. L'impératrice avait appris qu'un certain moine, Théodore Cuphara, était resté depuis long-temps prisonnier chez les Bulgares, tandis qu'elle avait de son côté à sa cour plusieurs prisonniers bulgares, et dans leur nombre la propre sœur de Bogoris, qui pendant sa captivité avait embrassé le christianisme, et acquis une certaine connaissance des écrivains grecs. Les deux prisonniers furent échangés; et à peine la sœur du roi fut-elle retournée à sa cour qu'elle ne put trouver assez de paroles pour exhorter son frère à embrasser la foi chrétienne. Il s'endurcit long-temps contre ces instances; mais enfin une famine terrible ayant éclaté chez les Bulgares (845), et ceux-ci s'étant jetés sur les frontières de l'empire d'Orient afin d'y trouver des vivres, Bogoris se vit sur le point d'avoir à la fois la famine et la guerre. Sa pieuse sœur l'exhorta à avoir recours au Dieu des chrétiens; il devint plus traitable; et il eut bientôt la joie de voir les chrétiens grecs du voisinage s'empresser de soulager son peuple. Profondément touché alors de ces preuves de charité il ne refusa plus d'ouvrir ses états aux évangélistes.

C'est au milieu de ces circonstances que Cyrille était revenu à Constantinople (vers 859). Les désordres crians de cette ville se joignirent à la perspective engageante que présentait la position actuelle des Bulgares pour le déterminer à se rendre chez ce peuple, et à y commencer une mission grecque. Depuis plusieurs siècles l'église grecque, déchirée par des dissensions intestines, n'avait rien fait pour les païens; elle dépérissait au milieu des disputes théologiques et du culte des cérémonies : quoique jalouse des agrandissemens du siége romain, elle n'avait pas su le combattre en faisant mieux, ou au moins en l'imitant dans son zèle pour les missions, tout impur qu'il était; de sorte que cette église était à la fois devancée, en Occident par celle de Rome, et en Orient par sa rivale, celle des Nestoriens, qui couvrait l'Asie de ses missions, tandis que le siége de Constantinople laissait depuis des siècles, jusqu'aux portes mêmes de cette capitale, des nations païennes croupir dans leur idolâtrie. Tout s'unissait donc pour engager Cyrille à la tentative dont nous parlons. Ce qui acheva sans doute de le déterminer, c'est que son frère Méthodius, qui revenait précisément à cette époque de son couvent sur le mont Olympe, se trouva disposé à partager avec lui les peines de son entreprise : les deux frères partirent donc (vers l'an 860) pour la Bulgarie.

La sœur de Bogoris les reçut avec joie; et les deux missionnaires entrèrent aussitôt dans leur œuvre toute préparée. Ils eurent la sagesse de comprendre, dès le début, que l'église de Christ ne

pouvait s'établir solidement chez cette nation sans que les saintes Écritures fussent traduites dans la langue du peuple; ils sentirent aussi qu'il fallait, pour cela, d'abord régler la langue elle-même, puis lui donner un alphabet, et enfin établir dans tout le pays des institutions pour l'éducation des ecclésiastiques et du peuple. Mais ils ne reculèrent nullement devant l'entreprise; et plusieurs fragmens qui nous restent de l'histoire de ces premiers temps de l'église de *Bulgarie* nous montrent que ces deux serviteurs de Christ comprirent toute l'importance de la tâche qu'ils s'imposaient. Le biographe d'un nommé Clément, archevêque de ces contrées, dit par exemple : « Comme le peuple des Slaves (des Bulgares) ne comprenait pas les Écritures grecques, ces deux saints hommes demandèrent au Saint-Esprit, à ce Protecteur des chrétiens, dont dérive le don des langues et la puissance de la parole, qu'il les assistât pour inventer des caractères convenables à cette langue : puis ils se mirent à traduire les écrits inspirés, et s'empressèrent de les communiquer à des disciples capables de les comprendre. Au nombre de ceux qui puisèrent à la source de leurs enseignemens se trouvèrent les coryphées (chefs de chœur, τοῦ χοροῦ κορυφαῖοι) Gorasd, Aimon, Naum, Angelar et Sabbas, etc. » — Ailleurs le même auteur ajoute : « Avant d'aller en Moravie, Méthodius avait instruit Boris, roi des Bulgares sous l'empereur Michel; et en lui procurant sans cesse les bénédictions de la Parole, il lui avait inspiré l'amour des beautés de sa langue maternelle (le grec); car Boris avait des dispositions pour toute

espèce d'instruction et pour toute sorte de bien. »

L'invention d'une écriture particulière aux Slaves fut, comme on le conçoit, un don capital qui fut fait à ces peuples. Leurs nombreuses tribus n'avaient jusque là qu'une écriture imparfaite, l'écriture runnique, qu'on trouvait chez toutes les races esclavones depuis les bords de la Baltique jusqu'en Illyrie : cette écriture n'avait que seize lettres, et ne suffisait pas à tous les sons de la langue. Cyrille profita, autant qu'il le put, des vieilles lettres onciales des Grecs; puis il emprunta aux alphabets d'Orient les quelques caractères que la langue grecque ne lui fournissait pas. Au lieu des noms phéniciens que les caractères esclavons avaient portés jusqu'alors, il en tira de nouveaux de la langue elle-même; et ce fut là l'origine de ce qu'on nomme actuellement les caractères de Cyrille. On a de bonnes raisons de croire que les lettres appelées *glagolitiques* ou *hiéronymiques*, dont se servent aujourd'hui les Slaves de la Dalmatie, ont été introduites plus tard par un moine de cette dernière province, qui voulant faire honneur à son ancien compatriote S[t] Jérome, introduisit sous son nom parmi les Slaves une invention qui ne venait que de lui-même.

Quant à la traduction des Écritures, tous les témoignages historiques du moyen-âge, grecs, latins et slaves, sont d'accord pour indiquer Cyrille et Méthodius comme les deux auteurs de la traduction dont il s'agit : mais ils ne s'accordent pas sur la question de savoir s'ils ont traduit l'Écriture sainte en entier ou seulement en partie. Le prêtre *Dioclèas*,

qui écrivit sa chronique vers l'an 1161, désigne Constantin (Cyrille) comme un homme profondément versé dans les Écritures; puis il ajoute: « Qu'après avoir été ordonné prêtre il avait traduit en esclavon l'Évangile de Christ, le Psautier et *toutes les saintes Écritures* de l'Ancien et du Nouveau Testament; et qu'il avait aussi introduit chez ce peuple la messe selon le rite grec. » Un autre auteur qui affirme encore la traduction complète de l'Écriture sainte, est un nommé *Jean*, exarque de Bulgarie, qui vivait au neuvième et au dixième siècle, et qui dit positivement que le saint homme de Dieu *Cosdjatin* (Constantin), le philosophe, avait pris la peine de traduire des morceaux choisis des évangiles et de l'apôtre (des Actes des apôtres et de toutes les épîtres); mais qu'après lui le grand archevêque de Dieu *Méthodius* avait traduit du grec en esclavon *les soixante livres ecclésiastiques* » (1). Si cette donnée est exacte, nous devons entendre par ces soixante livres ecclésiastiques, non-seulement les écrits de l'Ancien Testament (chacun sait qu'il n'y en a pas autant), mais encore d'autres livres ecclésiastiques de la liturgie grecque : et cette dernière supposition semblerait même parfaitement justifiée par un passage des *Annales de Nestor*, qui porte : « Que les deux frères traduisirent *l'Apôtre* et *l'Évangile*, à la grande joie des Slaves, qui entendaient dans leur langue les actions de Dieu; et qu'après cela ils traduisirent encore *le Psautier*, *l'Oktoich*, *et les autres livres.* » Dans ce passage

(1) V. *Cyrill. und Méthod. von J. Dobrowsky*, p. 43.

le mot *Apôtre* désigne les Actes des apôtres et le recueil entier des Épîtres (l'Apocalypse ne se trouve pas indiquée dans cette énumération, parce qu'elle n'était pas introduite publiquement dans l'église grecque-esclavone). *L'Oktoich* (livre de cantiques à huit voix) est le célèbre ouvrage liturgique de Jean Damascène dont on se servait dans les églises grecques. Enfin l'expression « *et les autres livres* » désigne, selon quelques-uns, les autres écrits de l'Ancien Testament; mais comme ils ne sont nommés qu'après l'Oktoich, il est plus probable qu'ils indiquent d'autres livres liturgiques de l'église grecque, alors déjà en usage dans les églises de Bulgarie et de Moravie (1).

Mais le savant bohémien *Dobrowsky*, l'auteur qui a peut-être étudié la littérature esclavone le plus à fond, pense (2) que, sauf le livre des *Psaumes*, il n'y eut pas d'autres portions de l'Ancien Testament qui furent traduites à cette époque. Il nous semble cependant qu'il faudrait au moins ajouter encore le livre des Proverbes, dont Nestor fait dans ses *Annales* de fréquentes citations.

Pour tout le reste il paraît certain que le livre de Job, les Prophètes et les Apocryphes, n'ont été traduits qu'au treizième et au quatorzième siècles : et les cinq livres de Moïse et le reste des livres

(1) A l'occasion de ce passage un auteur russe, qui a ajouté à la chronique de Nestor un dixième chapitre, dit aussi quelques mots sur la langue même des Slaves. « Les Slaves du Danube, de la Moravie et de la Bohême, les Ljachs, les Poljanes, etc., ne parlent qu'une seule langue esclavone ; et c'est une seule et même écriture dont on se sert en Russie et en Bulgarie. »

(2) V. *Institut.* linguæ slavicæ 1822. Préface, p. 70.

historiques de l'Ancien Testament ne paraissent même en Russie ou en Pologne, dans la langue esclavone, qu'au quinzième siècle ; ce n'est du moins qu'alors qu'ils furent mis en circulation comme recueil complet de tous les saints écrits : et alors ils furent rangés dans l'ordre que présente la Bible bohémienne, qui fut imprimée pour la première fois en 1488. Ce qui achève d'appuyer la supposition, que les écrits qu'on vient de désigner ne furent tratraduits que plus tard, c'est qu'on ne trouve qu'à ces dernières époques des manuscrits complets de la Bible chez les peuples esclavons. Il n'y a dans toute la Russie que trois manuscrits slaves de la Bible ; et le plus ancien, qui se conserve dans la bibliothèque du Saint-Synode à Moscou, n'est que de 1499. Mais on trouve en beaucoup plus grand nombre des manuscrits du Nouveau Testament ; et ces écrits sont en même temps d'une date plus ancienne : le document le plus précieux de cette espèce est un manuscrit des quatre évangiles qu'écrivit le diacre *Grégoire*, en 1056, pour un homme considéré de Novogorod nommé Ostromir; on le voit maintenant dans la bibliothèque impériale de Pétersbourg.

En donnant cette courte notice sur la traduction de Cyrille et de Méthodius, nous avons dit à peu près tout ce qu'il y a de plus intéressant à dire sur l'œuvre de ces deux missionnaires distingués; car nous avons déjà observé avec peine le silence presque absolu que garde l'histoire ecclésiastique de l'église grecque sur la vie intérieure de ses missionnaires. Il est vrai qu'en même temps nous de-

vons aussi nous rappeler la compensation que nous présente cette histoire, en ne racontant presque jamais des œuvres de violence, telles qu'en présente en si grand nombre l'histoire des missions romaines du moyen-âge. A peu d'exception près les Grecs n'ont jamais agi que dans un esprit de paix et de persuasion, et par la propagation de la Parole de Dieu.

L'histoire n'entre donc dans aucun détail sur les travaux apostoliques de Cyrille et de Méthodius. Elle se borne à dire qu'ils eurent le bonheur de gagner à la foi chrétienne une grande partie du peuple des Bulgares, et enfin le roi même de cette nation. Voici sur ce dernier événement le récit de Constantin Porphyrogénète (1). « Le prince *Bogoris* était grand amateur de la chasse, et avait une passion particulière pour les peintures qui représentaient cet amusement. Il fit donc venir auprès de lui le moine Méthodius, qui s'entendait à cet art; et lorsque cet homme de Dieu parut devant lui, le roi lui dit, d'après une direction particulière de Dieu : « Je ne demande pas que tu me représentes des scènes de carnage ou des combats, ni le massacre des animaux à la chasse; mais j'aimerais avoir de toi un tableau qui effrayât à sa seule vue, et qui ébranlât l'ame par son objet aussi bien que par la vivacité des couleurs. » Méthodius pensa avec raison que rien ne pouvait être plus frappant dans ce genre qu'un tableau de l'avénement de Jésus-Christ pour juger le monde, et il y mit tout

(1) *Chronographie de Théophane*, l. 4, c. 13.

son talent; d'un côté les justes, appelés à la récompense éternelle, de l'autre les méchans, repoussés dans le lieu des tourmens. Le tableau produisit en effet le plus vif ébranlement dans l'ame du prince : il se fit instruire, et fut baptisé (de nuit) pour être admis dans la société des chrétiens. » — Bogoris reçut le nom de l'empereur *Michel*, qui régnait alors à Constantinople, et qui prit sûrement une vive part à cette conversion du prince des Bulgares (861).

Constantin ajoute que ce baptême du roi produisit une révolte chez sa nation, ce qui indique évidemment qu'une grande partie des Bulgares étaient encore païens : mais Michel (Bogoris) rassembla la petite troupe des nouveaux convertis, s'avança au-devant des rebelles, avec la croix pour étendard, et les repoussa dans la ville. Dès-lors il régna chez cette nation une plus grande liberté de conscience; et l'église de Christ put se considérer comme établie dans ces contrées. Cyrille se remit alors en chemin pour Constantinople (862), tandis que Méthodius, à ce qu'il paraît, resta encore quelque temps dans le pays pour y affermir les nouveaux convertis.

Cyrille put voir que, pour la paix de son ame, il n'était encore revenu que trop tôt dans la grande capitale de l'empire grec : la jalousie des deux patriarches dont nous avons parlé précédemment, ou plutôt l'ambition d'un seul, qui aspirait à supplanter l'autre, celle de Photius contre Ignace, avait commencé dans cette ville une lutte qui ne finit que par une entière séparation des églises

grecque et romaine. Comme ces débats se font sentir dans toute l'histoire des missions de ces contrées, nous devons en dire quelques mots.

Ignace était du sang impérial; car son père Michel Rangabe avait régné pendant deux ou trois ans à Constantinople (811—813), jusqu'à ce que son général Léon l'Arménien l'en chassa. Ignace s'en alla en exil avec la famille de son père, dans une île de la mer Noire, où il reçut dans le sein de sa parenté une bonne éducation; puis il entra dans un couvent; et parvenu à l'âge mûr il en fut fait abbé. L'impératrice *Théodora* étant montée sur le trône le nomma, en 846, au siége patriarcal de Constantinople. Mais *Bardas*, frère de l'impératrice, homme vicieux, qui était parvenu à s'emparer des rênes du gouvernement au nom de sa sœur, se déclara bientôt contre cet homme pieux, qui l'avait exclus de la cène pour avoir répudié son épouse légitime et épousé sa belle-fille. Il chercha d'abord à éloigner sa propre sœur Théodora, qui tenait le parti du patriarche; et il parvint en effet, en 855, à l'obliger à se retirer dans un couvent: puis il força pareillement, deux ans plus tard, Ignace à entrer dans un monastère de l'île de Thérébinte, pour faire place à l'intrigant *Photius*, son propre parent, homme de talens mais dévoré par l'ambition. Ceci ce passait trois ans avant le départ de Cyrille pour la Bulgarie. Les évêques qui restèrent attachés à Ignace furent persécutés, et Ignace lui-même transféré dans un cachot de Constantinople, où il fut mis aux fers. En vain les évêques de la province se rassemblèrent-

ils pour interdire Photius. Ignace, toujours enchaîné, fut emmené dans l'île de Lesbos; et Photius envoya, en 859, au pape Nicolas Ier des ambassadeurs qui devaient lui faire connaître la déposition d'Ignace et son avénement au siége patriarcal. Le pape, qui craignait plus Photius qu'Ignace, agit avec précaution : il envoya de son côté à Constantinople deux autres ambassadeurs; mais Photius réussit à les gagner à son parti; et un synode confirma solennellement, en 861, la déposition d'Ignace. Ce dernier fut obligé, pour sauver sa vie, de s'enfuir d'une île à l'autre sous les vêtemens d'un esclave; et il ne fallut rien moins qu'un tremblement de terre qui ébranla la capitale pendant plusieurs jours, pour mettre fin à la poursuite de Photius contre son rival.

Cependant, après le retour des légats, le pape Nicolas invalida les résolutions du synode, se plaignit hautement de la déposition d'Ignace et de la nomination illégale de Photius, et mit tout en mouvement pour gagner à ses vues les évêques de l'Orient. Ces démarches du pape jetèrent Photius dans un embarras d'autant plus grand, que Bardas son protecteur venait de succomber (866) dans une révolte qu'il avait tentée contre l'empereur Michel III et d'y perdre la vie. Il ne resta donc à Photius d'autre ressource que de rompre ouvertement avec l'évêque de Rome; et c'est ce qu'il fit encore la même année. Il convoqua à Constantinople un concile qui déposa le pape Nicolas, et qui lança sur lui les foudres de l'excommunication, ce qui fut le premier pas vers la rupture complète

qui éclata plus tard entre les églises d'Orient et d'Occident. Le siége de Rome, de son côté, ne resta pas oisif : car les conversions qui avaient lieu depuis quelque temps parmi les Slaves de l'Europe orientale étaient pour lui une raison de plus d'engager une lutte soutenue avec le patriarche de Constantinople, qui devenait un rival redoutable.

Cependant le faible Michel III, incapable de gouverner par lui-même, s'était associé dans le gouvernement, à la place de son oncle Bardas, un général célèbre, *Basile le Macédonien.* Il est vrai qu'il s'en repentit bientôt après; mais Basile qui s'en aperçut le fit assassiner (en 867), et devint seul empereur. Ce fut le coup de mort pour Photius. Dès le le lendemain il fut banni du pays; et le respectable Ignace fut ramené, au bout de neuf ans, dans la capitale, au milieu d'une joie presque universelle, et rétabli dans son poste qu'il occupa encore pendant onze ans, pour mourir en 878, dans sa quatre-vingtième année.

Nous reculons maintenant de quelques années pour revenir à Cyrille, que nous avons laissé seul à Constantinople, en 863, vivement affligé de la lutte scandaleuse qu'on vient de décrire. Alors Ignace n'avait pas encore été rétabli dans sa charge; et Cyrille était sûrement occupé à chercher quelque nouveau champ de travail, lorsqu'on vit arriver à Constantinople, auprès de Michel III, des ambassadeurs de *Rastislav*, roi de *Moravie*, qui demandait des docteurs chrétiens. Ce roi avait entendu parler des heureux résultats du travail de Cyrille chez les Chasares; il avait dû pareillement

connaître quelque chose des effets de l'évangile dans la Bulgarie ; et l'état où se trouvait alors son royaume lui faisait désirer d'attirer chez lui les docteurs distingués de ces deux autres peuples, pour établir ainsi des rapports de bonne harmonie entre ses états et la cour de Constantinople : Rastislav faisait dire à l'empereur que son peuple avait déjà renoncé à l'idolâtrie, et qu'il demandait à se soumettre à la loi des chrétiens, mais qu'il manquait de docteurs qui lui fissent connaître cette loi.

L'empereur accorda volontiers au roi de Moravie une demande aussi engageante ; et comme c'était alors encore Photius qui occupait le siége de Constantinople, cet homme ambitieux saisit avec joie cette occasion d'étendre le cercle de son gouvernement jusque dans ces contrées lointaines. Cyrille et Méthodius reçurent donc ordre, de l'empereur et du patriarche, de se rendre en Moravie ; le premier partit la même année (863) pour la Bulgarie, où il avait laissé son frère, et ils arrivèrent tous deux chez Rastislav, abondamment fournis de tout le nécessaire, aux frais du trésor impérial.

Nous avons déjà eu occasion (c. 42, p. 35) de dire quelque chose des premiers pas de la foi chrétienne en Moravie. Avant d'en continuer l'histoire nous allons reprendre en peu de mots ce qui concerne les premiers temps de ce peuple (1).

(1) V. *Stredowsky Sacra Moraviæ historia sive Vita SS. Cyrilli et Methodii*, Sulzbach 1710. C'est un ouvrage indigeste, mais qui contient un grand nombre de données originales.

L'histoire de la Moravie ne commence à s'éclaircir que vers la fin du cinquième siècle. A cette époque, quelques-unes des hordes qui formèrent l'invasion se fixent dans ce pays, et s'y adonnent à la culture des terres. Au temps de Charlemagne on voit ce prince, à l'occasion de sa guerre avec les Avares (791), faire quelques tentatives pour répandre l'évangile dans cette même contrée, comme chez tous les autres peuples qui bordaient ses états vers le nord et l'orient. Après avoir soumis les Avares et les Saxons il ne se borna plus, quant aux Moraves, à ces mesures de paix; il les subjugua pareillement, mais en leur accordant une paix honorable, et un haut degré de liberté. Arno, évêque de Salzbourg (p. 30), doit avoir réussi le premier à répandre la foi chrétienne chez ce peuple, et même à en convertir le roi *Samoslav*. Un peu plus tard, l'histoire mentionne comme premier missionnaire de cette nation, un nommé *Godwin*, qui doit s'être établi dans le pays vers l'an 801.

Louis le Débonnaire travailla avec plus de zèle encore que son père à la conversion de ce peuple. On a vu plus haut (c. 42, p. 32) comment, par ses soins, l'antique archevêché de *Lorch* avait été rétabli; et qu'*Urolf* travailla en Moravie (vers 825) pendant quelques années, et y érigea un certain nombre d'évêchés. D'après la lettre du pape Eugène II que nous avons citée à cette occasion, il est évident que l'église devait avoir fait, en 826, date de cette lettre, des progrès considérables dans le pays : car la lettre nomme quatre évêques, dont les diocèses sont représentés comme embrassant

tout le pays; et elle mentionne aussi deux ducs moraves d'une manière qui suppose qu'ils travaillaient pareillement de leur côté à la propagation de l'évangile. Tout cela avait lieu déjà sous *Moymar*, qui mourut vers 850.

Son neveu *Rastislav* fut nommé son successeur par le roi Louis, et embrassa la foi, du moins quant à la profession extérieure. Mais il survint cependant encore dans le pays une longue suite de troubles : le peuple et les princes eux-mêmes s'irritaient sans cesse du joug allemand; il éclata pendant plusieurs années une suite d'insurrections opiniâtres; et les Slaves parvinrent même à secouer entièrement le joug étranger. Les Sorbes, les Véndes, les Bohémiens, et autres tribus esclavones s'unirent au duc de Moravie : le fils même de Louis, Karlman, entra dans cette alliance; et Rastislav se vit au bout de quelques années, souverain d'un puissant empire, qui dépassa de beaucoup, pendant quelque temps, les limites de la Moravie même, et qui s'étendit rapidement depuis la Pannonie jusqu'en Bohême. On comprend que pendant toute cette époque le christianisme ne put faire que peu de progrès. Le nouvel archevêché national de Lorch venait déjà d'être supprimé; celui de Salzbourg envoya il est vrai, de temps à autre, quelques évêques missionnaires dans ces contrées; mais ces hommes ne pouvaient, en leur qualité d'Allemands, être bien vus ni du roi ni du peuple, et c'est tout au plus s'ils étaient tolérés.

Cependant à peine Rastislav eut-il achevé de mettre en règle et d'affermir sa position politique,

que l'état intellectuel et moral de son peuple lui fit sentir le besoin de consacrer au moins ses derniers jours à la propagation du christianisme dans ses états. La politique seule aurait suffi pour l'y porter : il était entouré presque de tous côtés de peuples chrétiens; et s'il ne voulait pas s'exposer à des guerres continuelles, il devait chercher par tous les moyens à amener son peuple au même degré de culture que les nations environnantes. D'ailleurs le peuple lui-même éprouvait ce désir, comme on l'a dit, et sentait l'absurdité et la misère de son culte. Mais les moyens employés jusqu'alors par la communion romaine étaient insuffisans : le pays ne manquait pas de moines ignorans, sortis des couvens de la Bavière, pour essayer de dresser le peuple à de vaines cérémonies; mais aucun parmi eux n'était en état de remplir l'office qu'avait en vue avec raison le roi de Moravie, l'instruction du peuple au moyen de la lecture de la Parole de Dieu. Rastislav sentit donc le besoin de porter ses regards ailleurs : et cela d'autant plus qu'il ne voulait pas s'adresser à des souverains allemands, dont il redoutait toujours les empiétemens : il ne lui restait d'autre voie que celle dans laquelle il entra; il s'adressa aux empereurs d'Orient; et c'est là que nous l'avons rencontré en poursuivant l'histoire de nos deux missionnaires.

Cyrille et Méthodius se mirent donc à l'œuvre avec toutes les apparences de succès; et ils passèrent d'abord une heureuse époque de quatre ans et demi dans ce pays si bien préparé (863—867). « Cyrille, nous dit son biographe, parcourait tous

les jours, avec son frère Méthodius, les villes et les villages; il enseignait aux peuples le pardon des péchés par le baptême, et proclamait au milieu de tous qu'il n'y avait de salut qu'en Jésus. Le cœur du roi et de son peuple fut éclairé par la grâce d'en haut; et ils ne voulurent pas rester à moitié chemin. Le roi conduisit les saints hommes dans sa résidence de Welehrad, où il fonda une cathédrale et un siége épiscopal. Pénétré de sentimens de repentance, il déposa sa couronne royale et supplia Dieu, dans la poussière et la cendre, de lui pardonner ses péchés précédens. Les hommes de Dieu voyant cela en pleurèrent de joie; ils supplièrent instamment le Seigneur de convertir tout le peuple; et ils offrirent au roi immortel, comme un sacrifice agréable, un roi mortel purifié par le saint baptême. Trouvant chez le roi, et chez tout le peuple, un désir ardent de participer à la lumière de la foi, ils leur exposèrent soigneusement l'Ancien et le Nouveau Testament; et comme ils avaient traduit beaucoup de choses, du grec et du latin, en esclavon, ils apprirent au peuple à chanter la messe et les heures publiquement dans l'église de Dieu. »

C'est probablement une erreur de la part de l'écrivain morave, de penser que Rastislav ne fut baptisé qu'à cette époque; car les annalistes francs s'accordent à dire, comme d'autres circonstances le rendent aussi plus probable, que Rastislav avait été baptisé, d'après la volonté de Louis II, déjà dès 846, avant même son avènement au gouvernement. Mais il paraît que la prédication de la Parole de Dieu produisit un heureux effet sur son cœur, et

sur une grande partie de son peuple; et si l'on rapporte ces conversions à l'époque où nous sommes parvenus, il n'y a rien là dans le fond que de raisonnable; car les deux missionnaires apportaient au peuple la sainte Parole de Dieu dans sa langue. Non-seulement ils bâtirent des églises, mais aussi ils fondèrent des écoles; et le changement qu'ils produisirent pendant leur courte mission sur la masse du peuple, doit avoir été bien grand pour avoir pu inspirer au chroniqueur que nous avons déjà cité des exclamations d'admiration et de joie aussi vives que celles qu'on trouve dans son écrit: « Le peuple morave est donc devenu maintenant une race élue, un peuple particulier, afin qu'il annonce les vertus de Celui qui l'a appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière! Quelle n'a pas été la joie de l'église de Dieu lorsqu'elle a vu le roi de Ninive descendre de son trône à la prédication de Jonas, et humilier son front dans la poudre et la cendre à côté de ces serviteurs de Christ! O grâce admirable du Dieu tout-puissant, qui regarde avec bonté ceux qui recherchent sa face! Il n'abandonnera pas non plus à l'avenir ceux qui espèrent en lui! »

A la même époque où il y avait en Moravie une si grande joie sur les travaux bénis de ces deux serviteurs de Christ, il paraît que le roi Bogoris sentait vivement leur absence dans ses états de *Bulgarie*. On a vu que là aussi le Seigneur avait commencé une œuvre; or cette œuvre avait d'autant plus besoin d'être continuée avec attention que la version slave de l'Écriture, répandue dans ces contrées,

y avait excité un désir général d'en poursuivre l'étude. Bogoris, qui sentait le besoin d'entretenir cet heureux mouvement, mais qui ne pouvait se faire une juste idée de la différence importante qui distinguait le rite de Rome et celui de Constantinople, envoya en 866 quelques députés au pape Nicolas Ier, pour lui demander ses directions sur ce qu'il avait à faire, soit pour maintenir l'église déjà établie dans le pays, soit pour répandre l'évangile chez ceux des habitans qui professaient encore le paganisme. Il demandait en même temps des docteurs chrétiens. Le pape lui envoya deux évêques, *Paul* et *Formose*. Ces deux missionnaires revinrent à Rome au bout de quelque temps pour faire leur rapport sur ce qu'ils avaient vu ; et, soit que les principes personnels de Nicolas fussent plus évangéliques que ceux de la plupart des autres papes, soit toute autre raison, lorsque ce pontife apprit que Cyrille et Méthodius instruisaient jusqu'aux enfans dans la lecture de la Parole de Dieu, établissaient des docteurs, et répandaient de tous côtés la semence de la Parole divine, il en fut rempli de joie, et il invita ces deux serviteurs de Christ à se rendre auprès de lui (fin de 867). Ceux-ci, réjouis de cette invitation honorable, se mirent aussitôt en route, en emmenant avec eux ceux de leurs disciples qu'ils crurent les plus capables de recevoir l'ordination épiscopale. Les habitans de Rome s'avancèrent en grande pompe au-devant des deux voyageurs, parce que ceux-ci apportaient avec eux les saintes reliques du martyr Clément, martyr si vénéré à Rome que depuis

long-temps on lui avait bâti dans cette ville un temple magnifique. C'est là qu'on déposa effectivement le trésor superstitieux apporté par les deux missionnaires, que le peuple combla d'honneur.

Le nouveau pape, Adrien II, se réjouissait sans nul doute de la perspective d'associer à jamais les églises de Moravie et de Bulgarie au siége de Rome, et de gagner ainsi l'accès de tous les peuples slaves : et toutes les circonstances semblaient favorables à ce projet ; l'empereur Michel III venait de périr à Constantinople sous les mains des assassins ; Photius, ce redoutable ennemi de Rome, venait d'être renversé du siége patriarcal, sur lequel remontait Ignace dont les papes avaient pris le parti : on ne savait pas encore, il est vrai, quels seraient les sentimens du nouvel empereur Basile, mais toutes les autres circonstances du moment présentaient les plus belles espérances. Cyrille et Méthodius allaient donc être ordonnés évêques, et leurs disciples prêtres et diacres. Mais le pape actuel, moins bien disposé ou plus hardi que son prédécesseur, ne voulut pas faire ce pas important sans tenter d'obtenir de Cyrille qu'il substituât dans le service divin la langue latine à l'esclavone, et qu'il s'enrôlât ainsi ouvertement au service de Rome. Mais Cyrille répondit avec modestie et fermeté aux évêques que le pape avait réunis à cette occasion : « Pensez, mes seigneurs et mes frères, à cette règle de l'apôtre « Vous ne devez pas défendre de parler » dans des langues étrangères ; » je l'ai suivie et vous voudriez la combattre ! » — Et comme on lui répliquait que l'apôtre n'entendait pas sans doute

par-là qu'on dût chanter en langues étrangères les prières de l'église, Cyrille cita la parole de David : « Que tout ce qui respire loue l'Éternel! » Or, ajouta-t-il, si tout ce qui respire doit louer l'Éternel, comment pouvez-vous me défendre de chanter les heures ecclésiastiques en langue esclavone? Quand je trouvai ce pauvre peuple entièrement ignorant des choses divines et du chemin du salut, l'Esprit du Seigneur me mit au cœur de lui annoncer la douce Parole de Dieu dans sa langue maternelle; et tel aussi a été le moyen par lequel j'ai gagné un peuple nombreux à l'adoration du vrai Dieu. Jugez donc, mes frères bien-aimés, s'il est sage de se retirer du sentier dans lequel je suis entré! » — Toute l'assemblée écouta avec admiration les paroles de cet homme, et loua son zèle et sa foi; et après mûr examen, on résolut qu'il lui serait permis de célébrer le culte en langue esclavone dans tous les pays qu'il aurait amenés à la foi, lui ou son frère.

Il n'y avait donc plus d'obstacle à l'ordination des deux missionnaires, et on allait y procéder, lorsque Cyrille sentant approcher sa fin demanda un délai. Mais après avoir passé à Rome quarante jours il y mourut, le 14 février 868.

Méthodius ne tarda pas à s'en retourner, avec les siens, dans le champ de ses travaux. Il avait reçu la qualité d'archevêque de Moravie et de Pannonie; c'est du moins le titre qui lui est donné quelques années plus tard dans une lettre du pape Jean VIII; et ce titre imposant lui ouvrait une vaste porte pour répandre l'évangile de Christ parmi les

nombreuses tribus des Slaves, depuis les monts Carpathes jusque dans les contrées du bas Danube. Le privilége exceptionnel qu'il venait d'acquérir, de pouvoir célébrer le service divin dans la langue du peuple augmentait infiniment la chance de ses succès : Rastislav, qui s'était associé depuis quelques années son neveu *Swatopluk*, étendait son empire, comme on vient de le voir, non-seulement sur la Moravie actuelle, mais encore sur une portion considérable de l'Autriche et de la Hongrie : Méthodius parcourait ce pays tout entier en véritable évêque missionnaire; et tout semblait promettre qu'avant peu le christianisme serait admis dans toute l'étendue de ce grand royaume.

Ainsi les papes voyaient s'avancer leur domination d'une manière définitive dans toutes ces contrées; ils y avaient envoyé, sous les ordres de Méthodius, ou déjà avant son arrivée, de nombreux missionnaires, tous soumis à leur autorité : tout semblait donc annoncer que l'église de Bulgarie allait être amenée à rompre ses relations avec le patriarche grec.

Cependant le projet ne réussit pas encore; car à peine le patriarche Ignace fut-il remonté sur le siége patriarcal (867), qu'il envoya dans ces contrées un évêque grec, Théophilacte, qui reprit en main la direction de l'église; et comme les prêtres latins ne voulaient pas se soumettre au rite oriental, il les obligea au bout de quelques années à quitter le pays.

Mais ces choses ne troublèrent point l'action de Méthodius, qui se trouvait tenir aux deux commu-

nions; et il continua de travailler encore pendant quelque temps avec zèle et avec succès dans toute l'étendue de son vaste diocèse. Les Slaves de la Pannonie se sentaient heureux de pouvoir, avec l'assentiment même du saint siége, échanger dans leur culte le latin contre leur langue maternelle: *Hézilo*, qui avait succédé à son père Privinna (p. 38), se faisait comme lui une joie de couvrir ses états d'églises chrétiennes; et quoiqu'il fût aussi soumis au rite romain, et ami des évêques de Salzbourg, il ne put empêcher que son peuple n'inclinât pour l'instruction supérieure qu'il recevait de l'église morave, et ne fut irrité de cette jalousie des métropolitains de Salzbourg qui avait fait supprimer l'archevêché plus national de Lorch pour n'établir dans ce lieu qu'un archiprêtre (Richabald) dépendant de Salzbourg (p. 38).

Ainsi tout se présentait pour Méthodius sous les apparences les plus favorables; et son biographe fait de brillantes descriptions de ses succès, aussi bien que de ses travaux. « L'église, dit-il, s'accroissait en paix; et tous se réjouissaient de la connaissance de la vérité et de la pureté de la foi chrétienne. »

Mais, comme il n'arrive que trop souvent ici-bas, cette prospérité de l'église morave ne dura pas long-temps. L'empereur d'Allemagne, Louis II, ne pouvait oublier que Rastislav avait été autrefois son vassal; et Charles, fils cadet de l'empereur, s'avança en 869 contre la Moravie avec une armée de Francs et de Souabes, et s'empara de toutes les places fortes du pays, même de la forteresse de

Thèbe réputée imprenable. La portion de Swatopluk ayant été la plus maltraitée, celui-ci se soumit le premier : Rastislav, indigné de la lâcheté de son neveu, chercha à lui ôter la vie; mais Swatopluk, averti à temps, s'empara au contraire de Rastislav et le livra au prince allemand : le malheureux prince morave fut emmené chargé de chaînes en Bavière, où les tribunaux de Louis II le condamnèrent à mort. Cet empereur lui fit grâce de la vie, mais le fit priver de la vue, et enfermer dans un couvent où il finit ses jours. Peu après, Swatopluk lui-même fut mis en prison (871) par l'empereur, qui ambitionnait une domination plus complète sur ses états : mais les Moraves, pour défendre leur nationalité, placèrent un prêtre, parent de Swatopluk, à la tête du gouvernement; ce dernier, ayant feint de se réconcilier avec la cour impériale, fut envoyé pour le combattre; mais au moment de la bataille il se tourna du côté des Moraves, et remonta sur le trône.

Tous ces événemens avaient fait passer sur le cœur de Méthodius trois longues et pénibles années : il paraît qu'il se retira pendant la guerre chez le prince Hézilo en Pannonie. Les prêtres allemands qu'il y trouva travaillaient avec zèle, sous la direction d'Adalwin, archevêque de Salzbourg : on nomme entre autres un Dominique, un Suwernagel, un Alfrid. Méthodius trouva à leur tête cet archiprêtre Richabald dont on vient de parler, qui ne pouvait prendre son parti de voir les Slaves de la Pannonie témoigner une préférence opiniâtre pour la célébration du culte dans leur langue ma-

ternelle. On sent facilement que l'arrivée de Méthodius ne fit qu'empirer le mal. « Lors donc, dit un chroniqueur, que l'auteur de tout ce désordre, Méthodius lui-même vint dans le pays, il ne fut plus question d'opposer une digue à la pente du peuple; et Richabald se vit obligé de quitter le pays et de retourner à Salzbourg; » — car, ajoute un autre chroniqueur anonyme, « un certain Grec était venu supplanter la langue latine et la doctrine romaine par ses sophismes, et par une nouvelle littérature esclavone, qu'il avait inventée, en apprenant ainsi au peuple à mépriser les portions latines des évangiles et de la messe. » — Méthodius ne se laissa pas déconcerter; il descendit jusque dans les contrées du bas Danube, prêcha aux païens, rassembla les chrétiens; et comme après tout il professait pourtant de rester soumis aux papes, ceux-ci continuèrent à le soutenir, afin de maintenir leurs prétentions sur cette Pannonie, qui avait autrefois appartenu à leur jurisdiction, comme ils ne pouvaient l'oublier.

Jean VIII, qui monta sur le trône pontifical en 872, chercha, plus encore que son prédécesseur, à se soumettre directement tous les peuples Slaves, tout en les laissant sous l'autorité immédiate de Méthodius. C'est en vain que les évêques de Salzbourg s'adressèrent à l'empereur Louis et à son fils, duc de Bavière, pour faire valoir leurs droits sur le diocèse de la Pannonie; le pape défendit Méthodius auprès des deux princes, et cet évêque continua en paix son œuvre dans la province et dans tous les environs, jusqu'en Bohême.

Au bout de quelque temps, la Moravie recouvra la paix, et Méthodius s'empressa d'y retourner; mais la longue suite de perfidies que Swatopluk s'était permises envers son oncle et envers l'armée allemande, avait nécessairement détourné son cœur de la foi chrétienne; il en vint jusqu'à la persécuter. « A peine, nous dit le biographe morave (c. 10), Swatopluk eut-il repris les rênes du gouvernement, que, d'accord avec quelques méchans hommes pleins d'audace, il déclara que la doctrine de l'homme de Dieu ne convenait pas au peuple, et menaça de mort ceux qui l'embrasseraient. Cependant le courageux prédicateur de l'évangile exhortait les croyans à rester fidèles à Dieu et à la vérité, et ce peuple reçut ses exhortations avec joie, tandis que les rebelles maltraitaient en toute manière les serviteurs de Dieu. » — Ces épreuves ne firent que purifier l'église, et ne durèrent d'ailleurs pas long-temps : le pape ayant menacé Swatopluk de son anathème s'il continuait à maltraiter les chrétiens, la persécution cessa, à ce qu'il paraît, entièrement.

Cependant la suite des événemens nous ramène un instant à l'histoire de la *Bulgarie*. Encore avant la mort d'Ignace le pape avait écrit à ce patriarche, pour lui demander de rappeler de ce pays l'évêque grec et son clergé, et d'y faire place aux envoyés de l'église romaine. « Voilà la seconde fois, lui écrit-il, que je t'exhorte dans des lettres apostoliques à te contenter du siége métropolitain que tu tiens de la grâce de Dieu, et de la faveur du chef visible de l'église, et à ne pas dépasser présomptueusement les limites que tes prédécesseurs t'ont posées.

Nous aurions donc toutes les raisons de t'exclure de notre communion après nos avertissemens répétés. Mais comme nous aimons à user de la douceur du siége apostolique, nous te rappelons une troisième fois, par nos légats, d'envoyer sans aucun délai en Bulgarie des hommes de poids, qui parcourent tout le pays, et emmènent aussitôt avec eux tous ceux qui ont reçu la consécration de toi ou des tiens. Nous attendons en conséquence, que trente jours après la réception de cette lettre, il ne se trouve plus en Bulgarie d'évêque qui ait reçu ton ordination bâtarde; car nous ne pouvons nullement permettre que des hommes, depuis long-temps repoussés de l'église par le siége apostolique, souillent de leurs erreurs les cœurs des nouveaux serviteurs de Christ. Si après les trente jours indiqués nos ordres n'étaient pas exécutés en Bulgarie, nous t'excluons du corps sacré et du précieux sang de Jésus-Christ aussi long-temps que tu t'opiniâtreras à refuser d'obéir à nos ordres. »

Ignace ne reçut plus cette lettre *apostolique*, car il venait de mourir, et Photius avait repris sa place; le pape eut donc affaire à forte partie; et pour le moment la chose n'eut pas de suite.

Jean VIII avait écrit en même temps à l'empereur *Basile*, et à *Michel*, roi des Bulgares : « Nous nous étions réjouis, écrit-il au dernier, d'apprendre ta conversion, et nous en avions rendu grâce à Dieu; mais depuis que la ruse des méchans t'a séduit, nous gémissons à ton sujet; car nous craignons que tu ne suives la voie des Grecs, plongés dans l'erreur, et que tu ne te précipites ainsi avec eux dans la ruine. »

On voit que le pape entreprenait une rude tâche; car Photius qui venait de reprendre les rênes de l'église grecque n'était pas moins ambitieux que le patriarche de Rome: le peuple préférait la communion qui lui laissait l'usage de la Bible : et tout le terrain des missions esclavones devenait ainsi un champ de bataille entre deux puissances rivales et impures. On sent combien l'œuvre des missions dût souffrir de cet état de choses.

Cependant Jean VIII ne se donna aucun repos, et il écrivit lettre sur lettre au roi des Bulgares et à ses hommes les plus influens pour les gagner à son parti; car il sentait qu'aussi long-temps que Photius serait patriarche de Constantinople, Rome avait tout à craindre de sa part, et il ne cessait de travailler à contrebalancer son influence auprès des grands. Il écrivait par exemple à un comte morave : « Comme nous envoyons des lettres à notre bien-aimé frère Michel, roi très-chrétien, nous avons cru convenable d'écrire aussi à ta Magnificence, et de répandre dans ton cœur les soupirs de notre cœur. Comment le plus sage des rois, et vous avec lui, avez-vous pu vous oublier au point de vous détourner du siége de St Pierre ! Nous t'écrivons donc comme à notre intime ami. Tu as été jusqu'à présent le conseiller et le directeur du roi; et Dieu soit béni de ce que tout ce qui s'est fait pour la conversion du peuple des Bulgares se soit fait sous ta puissante coopération ! Tu ne peux ignorer non plus combien de soucis et de peines nous nous sommes donnés pour votre instruction. Notre ame se réjouissait déjà de votre prospérité;

mais maintenant nous ne savons qui vous a ensorcelés ! Exhorte donc le roi à regarder en avant et non pas en arrière! »

Dans une autre lettre adressée au roi lui-même, Jean VIII exprime son étonnement sur ce que le roi a négligé depuis si long-temps d'envoyer des députés *à sa mère*, l'église romaine, et il lui demande la cause de cette négligence. « Dieu ne t'a-t-il pas précédemment appris à envoyer tes députés à notre prédécesseur Nicolas, dans la sainte église de l'apôtre Pierre, laquelle est établie comme tête et directrice de toutes les églises de Dieu, et de laquelle tous les rois et les princes ont reçu la Parole de la vérité ? Nous rappelons donc à ta Magnificence qu'elle doit retourner à sa sainte mère avec un cœur pieux ; et comme nous t'aimons si tendrement, nous avons résolu de t'envoyer un député qui doit te visiter, comme le berger visite le troupeau qui lui est confié. Cependant nous désirons savoir de toi auparavant si tu es disposé à recevoir notre ambassade apostolique. »

Michel fut insensible à toutes ces caresses de crocodile; il résista jusque dans un âge avancé; puis, après avoir confié le tiers de son royaume au gouvernement de l'archevêque *Clément*, il en céda le reste à un successeur, du nom de *Siméon*, et alla finir ses jours en paix dans la solitude d'un monastère.

Depuis cette époque on trouve en Bulgarie une église chrétienne bien établie et généralement répandue, conduite par une suite d'évêques dont les noms ont été conservés par l'histoire. Clément,

que nous venons de nommer, mourut en 916; et comme il ne se joignit jamais à l'église romaine, les annalistes de cette communion le citent en général comme un schismatique. Il n'y avait encore, au commencement du dixième siècle, aucun lieu fixé pour la métropole; et il paraît qu'à cette époque les évêques se considéraient toujours comme des missionnaires chargés d'annoncer l'évangile de lieu en lieu. Sans que l'histoire donne à ce sujet de détails suffisans, on voit que les papes finirent par arracher la Bulgarie à la direction de Constantinople. Après la mort de Michel il s'éleva dans cet état de grandes divisions, soit civiles soit religieuses : les comtes du pays partagèrent le gouvernement entre eux, secouèrent le joug de l'empereur d'Orient, et tombèrent peu à peu sous celui de Rome, qui commençait à distribuer les couronnes et les sceptres. Le beau-Jean (Καλο Ιώαννης) dit, dans une lettre qu'il envoyait au pape Innocent III (vers 1202), que les deux princes bulgares, Pierre et Samuel, ont d'abord reçu leur couronne du pape, et se sont soumis avec tous leurs états au siége de Rome. C'étaient des restes d'Hildebrand.

Mais nous revenons une dernière fois à *Méthodius* pour achever ce qui le concerne. Nous l'avions laissé sous la persécution de Swatopluk. Les menaces de Jean VIII avaient fait cesser, il est vrai, les vexations; mais un nouvel orage menaçait ce zélé missionnaire. Les archevêques de Salzbourg, et d'autres prêtres allemands, qui ne pouvaient oublier que Méthodius avait envahi une partie considérable de leurs anciens diocèses, ne laissaient passer aucune

occasion de rendre cet évangéliste suspect au pape, en sa qualité de missionnaire grec. Comme l'usage de la langue esclavone avait été accordé par le siége de Rome, on ne pouvait plus faire de cette circonstance un chef d'accusation; mais on chercha à jeter des soupçons sur la doctrine que prêchait cet ouvrier fidèle, en avançant qu'il enseignait autrement qu'il ne s'en exprimait dans les lettres qu'il écrivait à Rome, ou qu'il ne l'avait fait dans ses déclarations de bouche. Le pape témoigna son étonnement à ce sujet, dans une lettre qu'il écrivait en 879 à un prince morave. « Nous avons appris du prêtre Jean, ton député, que toi aussi tu as été ébranlé dans la vraie foi. Nous rappelons donc à ta charité qu'elle doit conformer sa foi à ce que la sainte église romaine a appris elle-même du prince des apôtres......... Mais si quelqu'un, soit votre évêque Gorasd, soit un autre prêtre quelconque, s'avise de prêcher autrement, nous vous sommons de rejeter sa fausse doctrine, d'un accord unanime, et de persister dans la tradition du saint siége. Et comme nous avons entendu que votre archevêque enseigne autrement qu'il n'a professé de le faire devant le siége apostolique, nous l'avons appelé aussitôt à paraître devant nous à Rome, afin d'apprendre de sa propre bouche s'il croit et s'il enseigne comme il nous l'avait promis. »

Effectivement Méthodius fut appelé à Rome encore la même année par une lettre du pape, qui ajoutait en outre : « Nous avons aussi appris que tu continues de chanter la messe dans la langue barbare, c'est-à-dire esclavone, tandis que nous te

l'avions pourtant défendu dans une lettre que notre évêque Paul d'Ancone t'avait apportée, et où nous t'avions ordonné de ne dire la sainte messe qu'en latin ou en grec. »

Méthodius se rendit donc à Rome, accompagné d'un ambassadeur que Swatopluk y envoyait en même temps à ce sujet, pour exprimer au pape sa soumission; et c'était au fond tout ce qu'avait désiré l'ambitieux pontife. Aussi fut-il bientôt tellement réconcilié avec la doctrine et la conduite de Méthodius, qu'il le renvoya (880) comblé d'honneurs et muni de pleins pouvoirs. Il ne put s'empêcher d'exprimer à Swatopluk, dans une longue lettre qu'il lui écrivit de sa propre main, la joie qu'il éprouvait sur l'heureuse tournure qu'avait prise cette affaire : « Notre honorable confrère, l'archevêque Méthodius, et ton ambassadeur, ont paru devant notre siége apostolique; et nous avons appris, par leurs discours pleins de lumière, la sincérité de ton dévouement, et l'attachement de tout ton peuple à notre siége apostolique. Nous avons vu comment, méprisant tous les autres princes de ce monde (l'empereur grec et le roi des Bulgares) tu n'as choisi pour ton patron que Pierre le prince des apôtres et son vicaire; nous t'embrassons pour cela comme notre fils bien-aimé..... Nous avons trouvé ton archevêque Méthodius orthodoxe en tous points, etc..... Enfin quant aux livres slaves traduits par un certain philosophe Constantin (Cyrille), nous les trouvons dignes de notre approbation, et nous ordonnons que les doctrines et les actions de notre Seigneur Jésus-Christ soient annoncées dans

cette langue. L'écriture nous rappelle que nous devons louer le Seigneur, non pas seulement dans trois langues (l'hébreu, le grec et latin), mais dans toutes les langues, puisqu'elle dit : « Louez le Seigneur, » vous toutes les nations, et célébrez-le, vous tous » les peuples. » Aussi les apôtres, poussés par le Saint-Esprit, ont-ils annoncé les grandes œuvres de Dieu dans toutes les langues; et Paul ordonne que toute langue confesse que Jésus est le Seigneur, à l'honneur de Dieu le Père. Et il n'est point non plus contraire à la saine doctrine de lire le saint Évangile, ou des fragmens de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou les prières de l'église, en langue esclavone, pourvu que la traduction soit exacte. Cependant nous ordonnons qu'en signe de respect, l'évangile soit d'abord lu en latin dans toutes les églises du pays, puis, qu'il soit traduit et expliqué en esclavon pour le peuple qui ne comprend pas le latin (1). »

Méthodius revint donc avec un nouveau courage au vaste champ de ses travaux, après avoir éprouvé que le Seigneur n'abandonne point dans l'épreuve ceux qui se confient en lui. La majorité du peuple de Moravie avait embrassé l'évangile; et personne n'y songeait plus à un retour au paganisme : voilà ce que les chroniques nous en disent: mais du reste c'est là tout. L'histoire, qui ne sait presque jamais raconter que les combats et les disputes, ne rapporte plus d'autre détail sur les travaux de Méthodius : le biographe bohémien Chris-

(1) *Assemani Calend.*, t. 3, p. 150.

tannus (1) dit seulement que Méthodius avait sous lui, en Moravie, sept évêchés. Assemani met la chose en doute, il est vrai (vol. 3, p. 178); mais il n'allègue pas de raisons suffisantes.

Dans tous les cas, Méthodius trouva d'abondans sujets de joie dans la grande œuvre que Dieu lui avait fait la grâce de fonder en Moravie et en Bulgarie; et il pouvait s'en réjouir avec d'autant plus de sécurité que son travail ne reposait pas seulement sur l'enseignement oral, qui se défigure toujours si facilement, mais sur la Parole de Dieu, traduite dans la langue de ces peuples.

Cependant la paix dont il jouissait ne dura que peu d'années. L'ambition de Swatopluk, qui lui avait déjà attiré tant de désagrémens, précipita ce prince lui-même dans une suite presque continuelle de guerres, qui troublèrent grandement l'œuvre des missions de ces contrées. *Arnoulph* qui venait de monter sur le trône de l'Allemagne (888), voulut s'attacher Swatopluk par la reconnaissance, et ajouta la Bohême aux états qu'il gouvernait déjà sous la suzeraineté, plus ou moins contestée, des empereurs d'Allemagne; Swatopluk n'usa de ses bienfaits que pour trahir de nouveau son bienfaiteur, dont il essaya de secouer entièrement le joug : mais il fut battu, et il mourut en 894. Puis vinrent ensuite les Hongrois, qui répandirent la désolation dans toutes ces contrées; de sorte qu'elles furent long-temps dans une agitation extrême; et c'est au milieu du tumulte de ces événemens, dans les derniers temps

(1) *In Vita S. Ludmillæ*, p. 43.

de Swatopluk, que Méthodius disparaît entièrement de l'histoire; car on ne retrouve plus aucune trace assurée concernant ses travaux, ni concernant sa mort. Quelques-uns croient que Méthodius s'était enfui à Rome pour la troisième fois dès 881, et qu'il serait mort en cette ville : d'autres disent qu'il prit au contraire encore long-temps une part active aux affaires de l'état; mais la seule chose certaine en ceci, c'est que dès 899 le pape nomma à ce missionnaire distingué un successeur dans l'archevêché de la Moravie. — Mais si Méthodius disparaît dans l'obscurité, quant à l'histoire des hommes, il n'y a pas de doute qu'il ne brille un jour dans les cieux comme ayant amené un grand nombre d'ames à la connaissance de la vérité.

Après lui un évêque intrigant, qui avait causé beaucoup de peine à Méthodius dans ses derniers jours, parvint, à la cour de l'empereur Arnoulph, jusqu'à la dignité de chancelier de l'état, qui absorba toute son attention, tandis que les Hongrois ne cessaient de ravager son diocèse de Moravie et de Pannonie; et ce fut une merveille de la grâce de Dieu que l'église de ces contrées n'ait pas péri à cette terrible époque; mais Dieu veillait sur elle. En 899 on y voit paraître un archevêque de Moravie, nommé *Jean*, accompagné de deux évêques, *Benoît* et *Daniel*. A cette époque on ne trouve encore aucune trace d'une division du pays en évêchés; à part ceux de *Passau* et de *Nitrie* (Neitra, nord-ouest de Bude?) en Pannonie, qui existaient déjà avant Méthodius, il n'est jamais fait mention que d'un archevêque de Moravie, et de deux ou trois chorévêques

(évêques pour la contrée), qui travaillaient à ses côtés sans avoir de siége fixe.

Du reste la dispute avec les archevêques de Salzbourg continuait toujours : elle s'étendit même encore, et elle se compliqua; mais nous ne croyons pas devoir entrer dans ces détails : on voit dans toutes ces rivalités combien est vraie cette parole du Seigneur : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui sema de bonne semence dans son champ; mais comme les gens dormaient, l'ennemi vint, et sema de l'ivraie parmi le bon grain! » (1).

A peine Méthodius fut-il mort que les évêques de Bavière se mirent à l'œuvre pour attirer sous leur jurisdiction le champ des missions de la Moravie. L'archevêque de Mayence, *Hatto*, se chargea de porter leurs plaintes devant le pape (en 900) : on représenta les Moraves comme toujours disposés à s'insurger contre la domination allemande, et comme se vantant d'être autorisés par le pape à vivre sous un métropolitain spécial, tandis qu'il était bien connu qu'ils n'en avaient jamais eu avant ces derniers temps.

L'année suivante, 901, les évêques de Salzbourg appuyèrent ces mêmes plaintes, en rappelant que c'était de Bavière que la connaissance de l'évangile était d'abord arrivée dans ces pays : et on demandait au pape de ne pas appuyer plus long-temps ce méchant parti païen, ces Slaves qui avaient depuis long-temps fait tant de mal au royaume chrétien, etc. On a déjà vu par tout ce qui précède

(1) Matt. 13, 24, 25.

que l'opiniâtreté du parti romain finit par l'emporter; l'histoire de la Bohême et de la Hongrie nous montrera la même lutte et le même résultat.

Un auteur allemand fait sur la lettre du clergé de Bavière que nous venons de citer l'observation bien juste : « Que les plaintes de ces prêtres sur cette prétendue violation de leur diocèse semblent à peine applicables à des missionnaires qui rétablissent les premiers le christianisme dans un pays redevenu presque tout païen. »

Mais l'ambition, mais le péché en général ne raisonne pas : il n'est pas de la vérité : celui-là seul qui soumet ses penchans à la loi de Dieu fait ce qui est vrai (1re ép. de Jean, ch. 3).

CHAPITRE XLIV.

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE EN BOHÊME (1).

D'après la plus ancienne tradition de ce pays il y avait dans la Croatie illyrienne, habitée par des Slaves, un homme considérable nommé *Tschech*, qui eut le malheur de tuer un voisin en duel. Craignant le vengeur du sang il émigra avec sa nombreuse famille et une multitude de ses compatriotes, au nombre desquels était son frère *Lech*. La colonie arriva en Moravie, puis se dirigea sur la Bohême, qu'elle trouva presque entièrement dé-

(1) Sources. *Chronica Bohemorum* (dans les *Scriptor. rer. bohemicar.* Hanover 1602), que Cosmas, doyen de la cathédrale de Prague, rédigea en 1125, et qui prend depuis l'an 894. — De *Bohemorum origine et gestis* 1450, par Aneas Sylvius, plus tard pape Pie II. — *Historia bojemica*, de J. Dubrav. — *Geschichte des Reiches Böhmen*, par Guebhardi, qui se trouve dans la continuation de l'*Allgemeine Welthistorie*, part. 52.

Quant aux missions proprement dites de ce pays on a la *Vita S. Ludmilla*, écrite vers l'an 993 par le moine Christian (ou Christan). Elle se trouve dans *Balbini Epitome historica rer. Bohemicar.* Pragœ 1677. — Puis surtout la grande collection de matériaux dans les *Calendaria* d'*Assemani*, v. 4, p. 142.

serte. Tschech, parvenu au pied d'une haute montagne, entre la Moldau et l'Elbe, gravit sur une de ses sommités : il vit à ses pieds une immense contrée, couverte d'épaisses forêts, entremêlées de gras pâturages, et arrosée de ruisseaux qu'il reconnut plus tard abonder en poissons. Son ame fut ravie à cet aspect ; il offrit un sacrifice aux dieux sur un autel en pierre, et redescendit vers les siens, qui tous se décidèrent à choisir ce pays pour le lieu de leur séjour. Aussitôt on se mit à bâtir des cabanes, on cultiva le terrain ; et bientôt une foule de Véndes et de Dalmates vinrent augmenter rapidement la population de cette paisible contrée.

Lech de son côté tira vers le nord, et trouva pareillement un pays sans maître. Bientôt sa petite troupe s'augmenta de nouveaux colons, et devint l'origine de la population polonaise : Tschech posa les fondemens de la ville de Prague ; et les deux frères gagnèrent la reconnaissance de la postérité à tel point, que pendant quelques siècles leurs descendans prirent en leur souvenir le nom de *Tschéches* et de *Léches*, par où l'histoire elle-même désigna long-temps les Bohémiens et les Polonais. Procope trace en ces mots, dans son histoire des Goths et des Vandales (vers 562), le tableau que les Bohémiens présentaient à cette époque : « Les peuples esclavons, dit-il, ne sont pas gouvernés par un prince ; ils passent leur vie, dès les temps les plus anciens, dans une liberté populaire, et ils traitent en commun toutes les affaires importantes de la tribu..... Dans les commencemens aucun ne dominait sur les autres, et il n'y avait chez eux

aucun mélange de peuples étrangers..... Mais plus tard il s'éleva parmi eux des troubles; la violence et le mépris de l'autorité prirent la place de l'ordre, et tout fut abandonné à l'arbitraire des hommes les plus forts. »

Bientôt en effet les Bohémiens se choisirent un roi; ce fut un homme rusé qui prétendait posséder l'art de la divination; il s'appelait *Crocous*. Secondé par ses trois filles, qui furent de célèbres devineresses, il introduisit le polythéisme. Le peuple se fit des idoles sans nombre; et non content de cela, il fit amener en grande procession, de l'île de Rugen depuis long-temps célèbre par son idolâtrie, la fameuse idole de *Swantewit;* puis on dressa un temple à son image colossale. Croccus fonda aussi la ville de Cracovie, qui tire de lui son nom. Libussa, fille cadette de Croccus, fut particulièrement célèbre par sa beauté et son don de divination : ce fut elle qui régna après la mort de son père. Les femmes, dit la chronique, ne voulurent pas être gouvernées plus long-temps par des hommes; et il s'établit entre les deux sexes une guerre de sept ans, qui finit par le massacre d'une garnison de filles qui s'était réunie à Diewen.

Ce n'est qu'à l'époque de Charlemagne que l'histoire de la Bohême entre en rapport avec celle des Francs : on trouve dès-lors de temps en temps, dans le camp de ces derniers, des généraux bohémiens; puis au bout de quelque temps les Francs soumettent complètement le pays. En 843, Louis II rendit la Bohême tributaire du nouvel empire d'Allemagne; et en 882 Arnoulph, duc de Pannonie,

étant monté sur le trône d'Allemagne, comme on l'a déjà vu, joignit la Bohême au royaume de Moravie, sur lequel régnait son vassal Swatopluk.

On a dit dans le chapitre précédent tout ce que Méthodius avait fait en Moravie depuis vingt-cinq ans; son action pénétra plus ou moins jusqu'en Bohême. On ne sait si ce missionnaire vint de sa personne dans ces contrées; mais dans tous les cas il eut la joie de prendre part aux premiers succès que l'évangile y obtint. A peine l'ambitieux Swatopluk eut-il été établi sur la Bohême (p. 97) que le duc de cette contrée, *Boriwoy*, vint lui présenter ses hommages. C'était un dimanche, jour où le roi de Moravie avait célébré la sainte cène. Boriwoy ne fut pas invité au dîner; et on lui dit que c'était parce qu'il ne convenait pas à un chrétien de manger à la même table avec un idolâtre. Boriwoy fut d'autant plus piqué de cet affront qu'il voyait d'ailleurs tous les avantages que Swatopluk avait retirés de sa conversion au christianisme; car, peu auparavant, l'empereur d'Allemagne avait fait à ce dernier l'honneur de le prendre pour parrain de son fils, et lui avait en même temps abandonné le tribut que les ducs de Bohême avaient jusqu'alors payé à l'empereur comme leurs vassaux. Boriwoy demanda donc le baptême et voulut être instruit par Méthodius. Il paraît même que ce prince apprit à connaître des biens supérieurs à ceux qu'il avait recherchés, et qu'il s'en retourna chez lui joyeux d'avoir cru du cœur. Méthodius le fit accompagner d'un prêtre morave nommé *Kaich*, qui fixa son séjour principal à *Hradez* (Kœnigin-Graetz), où s'éleva

plus tard la première église bohémienne. Mais à peine Boriwoy eut-il fait quelques tentatives pour attirer les Bohémiens à la foi chrétienne que son peuple s'insurgea, Boriwoy s'enfuit avec son épouse Ludmilla et ses petits enfans chez son beau-père *Slavibor*; mais là aussi il se vit bientôt menacé de perdre la vie, et il alla se retirer chez Swatopluk, en Moravie, où il trouva l'occasion de s'instruire toujours plus sérieusement des vraies doctrines du christianisme; et ainsi l'école de l'adversité s'unit à l'enseignement direct pour le préparer à devenir lui-même le fondateur de l'église de Christ dans ses états : car c'était à cela que le Seigneur l'avait destiné.

Cependant l'anarchie désolait la Bohême; il y régnait un brigandage général; et les hommes les plus considérables du peuple finirent par se réunir pour délibérer s'il fallait élire un nouveau prince, ou rappeler Boriwoy. On méprisa d'abord celui qui avait méprisé les dieux de la nation, et on choisit pour chef un homme qui, obligé précédemment de fuir son pays, avait long-temps erré dans la Bavière, et y avait presque oublié sa langue: mais les Bohémiens s'en lassèrent au bout de quelques mois; et comme Swatopluk faisait de grands préparatifs pour rétablir Boriwoy sur le trône par la force des armes, les amis de ce dernier parvinrent à le faire rappeler. Il revint effectivement, accompagné d'un nombreux clergé : son épouse *Ludmilla* fut la première à recevoir le baptême; elle fut suivie de ses enfans, puis de son père Slavibor, puis d'une grande multitude de peu-

ple ; on éleva des églises chrétiennes à Prague et en d'autres endroits ; puis on érigea des écoles, où s'enseignait, à côté du christianisme, la langue latine ; et l'église de la Bohême, fortement soutenue de Ludmilla, vit paraître ses plus beaux jours.

Ces choses se passaient entre 890 et 900; et par conséquent elles avaient commencé encore du vivant de Méthodius, qui s'y intéressait d'autant plus, qu'à la mort de Swatopluk (894) il éclata dans ce dernier pays entre ses trois fils des divisions qui troublèrent au plus haut degré l'œuvre des missions. Peut-être Méthodius vint-il lui-même en Bohême à cette époque; dans tous les cas il est certain qu'on y vit arriver un grand nombre de prêtres moraves. Ici encore les travaux des missionnaires furent puissamment secondés par la propagation de la Parole de Dieu dans la langue du peuple; et il semble même que l'effet de cette circonstance fut tout particulièrement sensible en Bohême, les papes n'ayant pu encore se mêler de cette œuvre excellente pour l'entraver, parce que les Hongrois, qui avaient ravagé une portion de l'Allemagne (p. 46), menaçaient maintenant l'Italie, et ne permettaient pas aux évêques de Rome de s'occuper d'autre chose que de leur sûreté.

Il paraîtrait que les deux partis de la Bohême, les chrétiens et les païens, s'accordèrent insensiblement pour occuper différentes portions du royaume; du moins appelait-on déjà en ces jours à la cour de Constantinople *Croatie blanche* la portion païenne de la Bohême, et *Croatie noire* celle

où l'évangile avait pris pied (Voyez c. 42, p. 28). Boriwoy essaya de remettre le gouvernement du pays à son fils *Spittigner*, sous la direction de deux hommes chrétiens, et de se retirer avec son épouse Ludmilla dans la solitude. Le jeune régent fit bien pendant quelque temps, et fonda à Putek, près de Prague, un collége où se rendaient les jeunes gens les plus considérés du pays. Mais à peine se vit-il majeur et gouverna-t-il seul, que, pour attirer dans le pays des colons Slaves, il recommença à favoriser l'idolâtrie. Heureusement il mourut de bonne heure; et Boriwoy se vit obligé de reprendre les rênes du gouvernement pendant la minorité de son second fils *Wratislav*. C'était un jeune homme plein d'espérance. Il épousa *Drahomire*, fille d'une des plus nobles maisons de la Bohême, qui n'était pas encore baptisée, mais qui consentit à se faire instruire dans le christianisme. Cependant Boriwoy étant mort, son épouse, la pieuse Ludmilla chercha à le remplacer dans les intérêts de l'église; mais elle vit bientôt que sa belle-fille Drahomire était restée fortement attachée au paganisme, et le montrait en chaque occasion. Heureusement Wratislav resta chrétien; il augmenta encore le nombre des églises dans ses états; ses relations avec Arnoulph, empereur d'Allemagne, lui fournirent un puissant point d'appui; et pour en trouver encore un autre dans une union plus étroite avec la Bavière, il soumit les églises de la Bohême à l'archevêché de Ratisbonne.

Mais l'œuvre de Dieu éprouva tout-à-coup un choc violent. Les Moraves venaient de se révolter

contre l'empereur d'Allemagne; et Arnoulph, pour les combattre, appela malheureusement à son secours les Hongrois; le résultat de cette intervention fut la destruction totale du grand empire morave (908), ce qui empira sous plusieurs rapports l'état de l'église de cette même contrée. Les Hongrois, et les Polonais qui s'étaient mêlés parmi eux, païens les uns et les autres, s'établirent dans le pays; et l'église put s'y croire un moment au bord de sa ruine. Cependant celles des provinces moraves qui touchaient à la Bohême ayant heureusement été réunies à ce dernier royaume, elles se trouvèrent ainsi sous la protection de Wratislav, qui eut en cela un moyen de plus de favoriser la cause du christianisme. Même la Moravie souffrit moins qu'on n'eût pu le penser sous le rapport spirituel; car le contraste frappant que présentaient les mœurs farouches et déréglées des Hongrois avec la douceur du christianisme, gagna à l'évangile un grand nombre de ces païens eux-mêmes : quant aux chrétiens, ils n'en apprécièrent que d'autant plus leur sainte foi; et plusieurs d'entre eux d'ailleurs allèrent chercher un asile sous le sceptre paisible de Wratislav. Ce prince mourut en 925, après avoir beaucoup contribué à l'établissement de l'église dans ses états.

Son épouse Drahomire, toujours plus adonnée à l'idolâtrie, avait eu deux fils, *Wenzeslav* et *Boleslav*, qui faisaient l'espoir des chrétiens de Bohême. Leur grand'mère Ludmilla avait demandé à les élever tous deux; mais la jalouse Drahomire ne lui avait laissé que Wenzeslav, afin d'élever le cadet dans le

paganisme. A la mort du père, les grands du royaume demandèrent avec force que ce dernier fût également confié à sa grand'mère; mais Drahomire s'y opposa d'autant plus qu'elle avait tout lieu de croire qu'on désirait l'éloigner elle-même du gouvernement, et que Wenzeslav venait d'être proclamé duc avec beaucoup de solennité dans la capitale du pays. Cependant les deux fils étant encore mineurs, l'ambitieuse Drahomire pensa que c'était le moment d'essayer de se débarrasser de cette grand'mère et de son favori, et de s'emparer de la régence au nom de Boleslav, en s'appuyant sur le parti païen, qui se trouvait encore très-fort. Ludmilla s'était déjà éloignée de la capitale et enfermée dans le château de Tétin. Drahomire, non contente de cette retraite, et soutenue de quelques-uns des grands du pays, envoya (927) quelques agens chargés de l'étrangler. Celle-ci qui s'attendait à un sort pareil, demanda pour toute faveur à être décapitée comme les anciens martyrs, afin de pouvoir se consoler par la pensée qu'elle aurait versé son sang pour Christ : on lui accorda cette triste faveur; et ce fut ainsi qu'elle mourut, après avoir travaillé selon la mesure de ses connaissances, pendant près de trente-six ans à établir l'église de Christ en Bohême. Wenzeslav, qui avait été témoin de cette mort chrétienne n'en perdit jamais l'impression. Sa mère, il est vrai, le fit garder sévèrement, pour prévenir toute relation de lui avec des ecclésiastiques chrétiens, qui devaient être punis de mort s'ils approchaient de sa demeure : mais le pieux jeune homme trouva pourtant moyen de recevoir des

visites nocturnes de ce genre; et on lui fit même parvenir les saintes Écritures dans la langue du pays.

Cependant Drahomire organisa une persécution ouverte du christianisme; les temples et les écoles furent fermés; et l'enseignement fut interdit aux ecclésiastiques, sous peine d'emprisonnement et de mort : on destitua les magistrats chrétiens; on releva solennellement les idoles; et si quelque chrétien imprudent profitait de la nuit pour les renverser de nouveau, les païens en tiraient une vengeance sanglante : il sembla donc pendant quelque temps que Drahomire remporterait la victoire. Mais le conseil du Seigneur en avait autrement décidé, et la persécution devait être là, comme en tant d'autres occasions, un moyen d'établir la foi chrétienne d'une manière encore plus solide (1).

Drahomire avait confié l'exécution de ses plans de persécution à un magistrat spécial de Prague, qui s'entoura d'une troupe d'idolâtres pour commencer par exterminer les chrétiens dans Prague même. Ceux-ci hésitèrent s'ils devaient résister au mal ou céder; mais enfin l'excès des mauvais traitemens leur mit les armes aux mains, et le parti païen fut défait. Cependant Drahomire ordonna à tous ceux qui professaient le christianisme de poser les armes; et à peine cette mesure fut-elle exécutée que cette femme cruelle fit surprendre les chrétiens dans leurs maisons, où ils furent tous assassinés. Alors les chrétiens du dehors se réunirent de nou-

(1) *Christannus*, *Vita Ludmillæ*, p. 46.

veau pour se défendre d'un sort pareil; les troupes païennes qu'on leur opposa furent défaites; et le magistrat qui conduisait toute cette persécution, perdit lui-même la vie dans la bataille. Drahomire ayant fait retomber sa fureur sur les temples chrétiens qu'elle incendia, sans en excepter même celui de Saint-Georges où étaient renfermées les cendres de son mari, les grands du pays se réunirent pour sauver la nation d'une ruine totale; et ils convinrent d'établir d'une manière définitive et légale ce partage de la Bohême qui s'était déjà commencé entre les deux partis : ils divisèrent le royaume entre les deux frères, en prenant l'Elbe pour ligne de démarcation : la portion nord-est échut à Boleslav et à sa mère, et prit de là le nom de Boleslavie : l'autre portion, qui renfermait Prague, échut à Wenzeslav; et chacun put choisir, selon sa foi, la portion de pays où il lui convenait de s'établir.

Cet arrangement donna quelque repos au royaume, et Wenzeslav fit tout son possible pour bander les plaies qu'avait faites à sa patrie une si longue guerre de religion. Le tableau que nous fait Christannus de son caractère et de son gouvernement (1), porte sans doute toutes les couleurs qu'on trouve dans le portrait d'un saint de cette époque, et se ressent de l'éducation monastique qu'avait reçue le jeune homme : mais on voit à côté de cela, dans ce tableau, une fermeté de foi, un amour de Christ, un esprit d'humilité et de renoncement, qui méritent le respect de tout vrai chrétien, et qui

(1) *Vita sanct. Ludm.*, p. 53-65.

sont bien propres à faire rentrer en eux-mêmes des hommes qui jouissent de lumières plus pures. Après avoir passé le jour dans les travaux continuels auxquels l'appelait sa vocation temporelle, Wenzeslav employait une partie de la nuit à la prière et au chant des psaumes : c'était une joie pour lui que de soutenir les pauvres, de vêtir ceux qui étaient nus et de visiter les malades : sévère dans la pratique du jeûne, il cherchait encore à dépasser sa pieuse grand'mère dans ce saint exercice; il visitait les églises de tous les pays sans jamais se laisser arrêter par le plus mauvais temps; et il avait coutume de se rendre nu-pieds à l'église, même au cœur de l'hiver. D'ordinaire, sous ses vêtemens royaux il portait, à la façon des moines, un sac de poil rude sur la peau : il apportait tous les jours à l'église des offrandes qu'il avait préparées de sa propre main; et au temps de la moisson c'était lui qui, aidé de ses plus fidèles serviteurs, coupait le froment dont on devait faire la farine destinée au pain de la cène. Il était doux et affable envers tous, et dépassait tout autre en assiduité au travail, en dévouement, et en toute espèce de vertus domestiques. Il ne se croyait pas permis d'appliquer la peine de mort, même aux plus grands criminels, parce qu'il pensait que ce mot du Seigneur : « Ne jugez pas, » lui interdisait de prononcer une si grave sentence. On conçoit qu'avec l'éducation qu'il avait reçue il devait porter le plus profond respect à tous les ecclésiastiques; et il résulta de là une affluence extraordinaire de prêtres et de moines, qui venaient de tous les pays d'Alle-

magne lui apporter des livres et des reliques qu'il payait libéralement. Il rétablit à ses frais les temples qu'avait renversés sa mère, et il en fit bâtir dans sa capitale deux qui furent magnifiques pour l'époque et pour les lieux : l'un qui reçut le nom de sa pieuse grand'mère Ludmilla, l'autre consacré aux deux fondateurs de l'église morave et bohémienne, Cyrille et Méthodius. Sans doute notre époque trouvera plus d'un reproche à faire à ce tableau ; mais il est bien probable que si Wenzeslav avait vécu de nos jours, sa vie eût présenté des traits plus réguliers. D'ailleurs il faut toujours en revenir là : Quand saurons-nous pardonner à un homme d'avoir vécu à son époque? Et surtout quand saurons-nous nous attacher en toutes choses plutôt au bien, pour l'imiter, qu'au mal pour nous glorifier de ne l'avoir pas, ou plutôt pour nous vanter d'en avoir un autre, l'indifférence ou la tiédeur ?

Cependant *Otton le Grand* venait de monter sur le trône d'Allemagne (936); et il fit aussitôt convoquer devant le conseil des princes, à Worms, les deux frères qui s'étaient partagé la Bohême, afin de les rapprocher. Il était facile de prévoir de quel côté pencherait la sentence : Wenzeslav fut reçu des princes allemands avec une grande distinction ; et l'empereur lui mit sur la tête la couronne royale. Ce prince parut vouloir refuser cette faveur; mais la chose resta faite; et le frère détrôné, irrité de cet affront jura de s'en venger. Un jour que Wenzeslav se rendait à Boleslav (Bunzlau) (938) pour rendre visite à son frère, il fut assassiné devant la porte d'une église au moment où il allait y entrer :

il se défendit long-temps avec valeur, lui et sa suite, mais il succomba avec les siens.

Avec lui périt un prince ami de son peuple et de l'église de Christ; et son souvenir resta sacré pour le peuple de la Bohême, qui le vénéra bientôt comme le génie tutélaire du pays, tandis que les ducs et les rois de Bohême s'accoutumèrent, jusqu'à nos derniers temps, à faire graver son image sur leurs monnaies. Le meurtrier lui-même se repentit bientôt de son crime; et pour l'expier en quelque degré, il fit baptiser son jeune fils, qui entra ensuite dans le couvent bénédictin de Saint-Emmeram à Ratisbonne et prit le nom de *Christianus* (ou Christannus). L'histoire assure que c'est le même Christannus qui a écrit la vie de son aïeule Ludmilla, et qui nous a fourni ainsi le document le plus ancien qui existe pour les missions de Bohême. Il paraît que la cruelle Drahomire reçut aussi, peu de temps après, la récompense de ses crimes. Quand la légende raconte que le terrain qui avait reçu le sang de son fils s'ouvrit pour engloutir cette femme elle-même, elle rapporte là un miracle qui ne s'appuie que sur cette seule assertion; mais dans tous les cas la postérité lui garde dans son souvenir une place bien différente de celle qu'elle a conservée à son fils; et surtout Drahomire paraîtra un jour en jugement, comme tout autre pécheur, pour rendre compte de sa vie.

Boleslav Ier, que l'histoire désigne par le surnom de *Cruel* à cause de son fratricide, devint, par ce coup, seul maître de la Bohême; et les chrétiens de cet état purent craindre de lui toute sorte de

maux. Heureusement cependant le remords de son crime, et l'indignation générale qu'il excita, l'empêchèrent de s'abandonner à son inimitié contre l'église chrétienne; il était aussi retenu par la pensée du châtiment que pourrait lui infliger l'empereur Otton, pour l'attentat qu'il avait commis contre un prince chrétien. Tourmenté d'inquiétude, il se retrancha donc derrière les remparts de sa résidence de Bunzlau, tandis que les chrétiens de son royaume purent se réunir librement, et travailler sans obstacle à l'affermissement de l'église dans tout le pays.

Cependant Otton se préparait en effet à punir Boleslav de son crime. Il avait été d'abord préoccupé par la nécessité de repousser les Hongrois; mais ses troupes purent enfin s'avancer sur la Bohême, et vinrent assiéger le duc dans sa capitale (950). Celui-ci tenta les voies de la négociation. Otton voulait que le duc lui fût livré, et continua le siége; mais Boleslav obtint à la fin la retraite des Allemands, sous condition qu'il ferait réparation pour son crime en rappelant les chrétiens exilés, en donnant pleine liberté de conscience à tous ceux que renfermaient ses états, et en payant à l'avenir un tribut à l'empereur d'Allemagne, dont il se reconnaissait le vassal.

Depuis ce temps les églises de Bohême purent s'édifier en paix. Jusqu'alors les païens avaient eu l'avantage de se recruter hors du pays, parce que Drahomire avait introduit en Bohême de nombreuses colonies païennes, dans le double but d'accroître la population de ses états et les forces du parti

idolâtre. Les Polonais, établis sur la frontière, s'étaient également opposés autant qu'il était en eux aux progrès du christianisme dans la Bohême; enfin la terreur panique qu'avaient répandue de tous côtés les farouches Hongrois avait encore contribué à paralyser dans tous les pays slaves les progrès de l'église chrétienne. Maintenant tous ces obstacles avaient ou disparu ou considérablement diminué, et les épreuves avaient porté leur fruit spirituel. Otton avait complètement défait les Hongrois dans une grande bataille en Pannonie (955); la Pologne venait de recevoir quelques étincelles de christianisme : les chrétiens de Bohême, ainsi favorisés de tous côtés, crurent donc que le moment était venu de demander un évêque spécial pour eux, comme il y en avait déjà un pour les Moraves et pour les Sorbes leurs voisins. Jusqu'à ce moment les missions de Bohême avaient été placées comme on l'a vu (p. 107), sous la direction de l'évêché de Ratisbonne (Bavière). Mais, outre que le nombre des chrétiens était devenu assez considérable en Bohême pour qu'ils fussent autorisés à faire la demande dont il s'agit, le dernier traité de paix avait rompu jusqu'à un certain point les liens qui unissaient ce pays à la Bavière, en annexant la Bohême au duché de Saxe avec lequel, d'ailleurs, elle se trouvait déjà dans des rapports assez étroits. A toutes ces raisons se joignait la considération que l'église de Bohême ne pourrait guerre être considérée comme appartenant à la grande confédération chrétienne qu'après avoir été régulièrement constituée.

Boleslav Ier sentit le poids de toutes ces raisons;

et comme il se trouvait dans des rapports plus étroits avec les chrétiens allemands soumis au pape, qu'avec les Grecs, et que Méthodius même avait cru devoir aller chercher sa consécration à Rome, il envoya de même dans cette ville une députation chargée de demander au « saint siége » qu'il érigeât en évêché l'église de Saint-Vit à Prague. Les ambassadeurs partirent donc, pleins de vénération pour ce siége si fameux. Mais quelle ne fut pas leur stupeur à la vue des scènes scandaleuses et sanglantes que présentait alors cette capitale prétendue du monde chrétien : un pape contre un autre pape ! des hordes de prêtres fanatiques qui se battaient pour l'homme de leur choix, et qui n'épargnaient ni les cadavres ni les tombeaux! un rival qui renversait un autre rival ! et le pape d'aujourd'hui qui devait s'attendre aux anathèmes du pape du lendemain ! Les députés de la Bohême préférèrent retourner chez eux sans avoir rempli leur mission, plutôt que d'aller prendre un évêque à une pareille école.

Cependant Boleslav, qui avait appris, à ce qu'il paraît, par expérience qu'il contribuerait plus au bonheur de son peuple en favorisant le christianisme, qu'en cherchant à soutenir l'idolâtrie expirante et déracinée, consacra, malgré le mauvais succès de cette ambassade, ses dernières années à favoriser dans ses états cet évangile qu'il y avait d'abord persécuté si cruellement; et ce fut même lui qui contribua à faire répandre les premiers germes du christianisme en *Pologne*. Ce dernier pays se trouvait alors sous les lois du duc *Miecislav*

(Miesko), qui avait fait demander à Boleslav sa sœur Dombrouka en mariage (965). Le prince bohémien y consentit sous condition que Miesko embrasserait le christianisme : Miesko n'hésita point : et son mariage avec Dombrouka fut encore solennisé par la conversion et le baptême d'un bon nombre des hommes les plus puissans de la Pologne.

Bientôt après, Boleslav Ier mourut (965), et fut remplacé par son fils *Boleslav II*, surnommé *le pieux*, qui se proposa pour but de sa vie de réparer les maux que son père avait faits à l'église chrétienne pendant un si grand nombre d'années, et de répandre la foi dans tous ses états. Le vieux historien Dubrav fait, sur l'avènement de ce prince au trône de Bohême, et sur les espérances qu'en conçurent les chrétiens cette charmante comparaison (l. 6, p. 44) : « Comme, avant les premières » lueurs de l'aurore, dans le silence de minuit, » on n'entend que par-ci par-là la voix faible d'un » coq isolé, mais qu'au premier rayon du jour » tous les coqs font retentir leur chant fort et » joyeux, et qu'il s'élève entre eux un ramage et » une gaîté qui réveille de toutes parts tous les » oiseaux encore endormis, — de même on entendit » s'élever vers les cieux à l'avènement de ce » prince pieux les hymnes joyeux des chrétiens, » qui se rassemblèrent chaque matin avec leurs » pasteurs dans la maison de Dieu, pour y chanter » au Seigneur leurs hymnes d'actions de grâces. »

Boleslav II avait une sœur non mariée, la pieuse Mlada, qui avait consacré sa vie à la religion. A

peine eut-elle appris que l'empereur Otton était parvenu à apaiser les orages qui avaient agité la ville de Rome, qu'elle résolut de se rendre dans cette cité pour y présenter de nouveau la demande que faisaient les chrétiens de Bohême d'un évêque pour leur pays; et le pape Jean XIII (965—972) accorda cette demande avec joie. L'église de Saint-Vit à Prague, dans laquelle se trouvait le corps de S[t] Wenzeslav, fut érigée en archevêché, et on fonda en outre dans la même ville un couvent de Bénédictins attaché à l'église de Saint-Georges. Mais le pape ne voulut pas renier le principe de mort qui avait envahi l'église romaine; il ordonna dans sa bulle à ce sujet « que le culte public se tiendrait en latin, d'accord avec l'église catholique apostolique, et non en langue esclavone, selon le rite de la secte bulgare; et que ce seraient des prêtres du rite latin qui seraient assignés à cette église. » Cette bulle est de 967. Par-là l'église bohémienne était rendue indépendante il est vrai de l'évêché de Ratisbonne, et elle pouvait se développer par ses propres moyens; mais en même temps le pape jetait dans cette église un ferment de discorde qui y produisit dans la suite de lamentables divisions. Cependant il est aussi vrai que cette église continua de conserver, dans la Bible de Méthodius, un précieux levain de réformation qui éclata en son temps, et qui, au milieu d'une lutte acharnée, transporta la brillante lumière de la Parole divine, du sein de l'église romaine où elle restait enfouie, dans celui de la protestante.

Le premier évêque de Prague fut un *Diethmar*,

moine du couvent de Magdebourg, qui possédait parfaitement la langue bohémienne; il reçut la consécration de l'archevêque de Prague, la crosse et l'anneau pastoral des mains de l'empereur. Son diocèse était extrêmement étendu, puisqu'il comprenait aussi toute la Moravie, et qu'il s'avançait encore jusqu'en Pologne, au-delà de la ville de Cracovie; et comme il restait encore dans la Bohême un puissant parti païen, Diethmar eut de l'ouvrage à pleines mains; car il s'agissait de tout constituer, de tout organiser. Sa position était rendue bien plus difficile encore par l'obligation qui lui était imposée d'introduire un nouveau rituel dans une langue inconnue : car les pauvres Bohémiens ne pouvaient se résoudre à entendre lire l'évangile et la messe en latin. Ainsi il arriva, comme le raconte Kosmas, que lors de l'entrée solennelle de Diethmar, le clergé latin qui formait son cortége, chantait le *Te Deum laudamus*, tandis que le duc, avec ses grands, psalmodiait le *Christe Keynado* (Seigneur, aie pitié de nous) !

Cependant Diethmar ne travailla pas sans bénédiction; et Boleslav II le seconda fidèlement : tandis que l'évêque parcourait le pays pour organiser les églises et baptiser les nouveaux convertis, le duc bâtissait des temples; on n'en rapporte pas moins de vingt à l'époque de son gouvernement.

Diethmar mourut après un ministère de dix ans, vers 980. Les Bohémiens tâchèrent de le faire remplacer par un de leurs compatriotes, dans l'espérance qu'il les débarrasserait de ce rituel en langue étrangère auquel ils ne pouvaient se faire :

et ils tombèrent sur le fils d'un des puissans woywodes de la Bohême, Woycech, jeune homme qui avait été instruit à Magdebourg, et qui rapportait de là une bibliothèque fort nombreuse pour l'époque. L'archevêque de cette dernière ville, *Adalbert*, lui avait donné, par attachement, son propre nom à l'époque de sa confirmation (1) : son père Slawnik possédait de vastes domaines dans le comté de Lubik : et tout contribuait à le porter au poste honorable qu'il s'agissait de repourvoir. Adalbert fut donc nommé évêque de Prague (983); mais les espérances que les Bohémiens avaient pu concevoir de cette nomination furent bientôt détruites. Adalbert était partisan zélé du siége de Rome et du rite latin, d'un caractère rigoureux, et habitué au commandement par sa haute naissance: sévère pour lui-même, il était disposé à faire régner sa volonté d'une manière absolue parmi le peuple; et il opposait à toutes les résistances une barrière de fer. De cette manière il déplut tout à la fois aux chrétiens et aux païens. Appuyé de l'empereur Otton III et de l'influence de sa puissante famille, il foulait aux pieds les anciennes lois du pays, pour leur substituer celles du pape, et il n'ambitionnait rien moins que de soumettre les juges temporels au clergé allemand qu'il avait amené à sa suite, et de bannir du culte public jusqu'aux derniers vestiges

(1) On trouve deux biographies différentes d'Adalbert (de Prague) dans les *Acta Sanct.*, t. 3. — Diethmar (dans sa *Chronique*, l. 14) et la *Chronique de Hildesheim*, nous transmettent également sur son compte des notices assez étendues.

de la langue esclavone. Selon les préceptes de Rome encore, qui ne s'inquiète pas que son clergé soit marié de fait pourvu qu'il le soit illégalement, il exigeait des ecclésiastiques du pays qu'ils vécussent dans le célibat; et même aux employés civils il prescrivait, sous le rapport du mariage, les règles les plus minutieuses relativement aux degrés de parenté, sous peine de voir leurs mariages déclarés illicites.

Il se manifesta donc chez tout le peuple un mécontentement général.

D'un autre côté Adalbert avait aussi ses justes sujets de plainte; et quoiqu'on puisse bien croire que les tableaux qui nous restent de cette lutte ont été chargés par les annalistes romains, il est naturel de penser qu'une grande partie des griefs qu'ils lui mettent dans la bouche avaient quelque fondement. Il se plaignait de la paresse du clergé bohémien, qui négligeait le culte et l'instruction du peuple; et il représente ces prêtres comme des libertins qui ne pouvaient être ramenés au devoir que par la sévérité. Le peuple, ajoutait encore l'évêque, se livre impunément à tous les désordres imaginables, sans écouter la voix du christianisme; il associe aux pratiques chrétiennes des superstitions païennes dans lesquelles il s'opiniâtre; il va voler dans les pays voisins des femmes et des enfans qu'il vend à des marchands juifs, lesquels à leur tour vont les vendre aux nations les plus barbares, qui en font des esclaves ou qui les sacrifient à leurs dieux.

Il est clair qu'on ne pouvait faire des plaintes

pareilles sans que l'église de la Bohême y eût donné quelque occasion; mais d'un autre côté il était bien injuste d'exiger d'une population nouvellement convertie, qui sortait à peine des ténèbres et des horreurs de l'idolâtrie, une vertu monacale ou des mœurs de chrétiens exercés. D'ailleurs le joug romain qu'on voulait imposer à ces Bohémiens devait nécessairement les irriter; et la chose ne pouvait finir sans un éclat.

Adalbert découragé, offrit en vain sa place d'évêque au frère aîné du duc régnant, ce Christannus dont on a parlé plus haut. Il refusa, effrayé d'intervenir dans une lutte entre Rome et son propre peuple. Alors Adalbert, sous prétexte d'un pélerinage au saint sépulcre, partit pour Rome dès 984, accompagné de quelques-uns de ses amis. C'était Jean XIV qui en occupait alors le siége. Le pape permit à Adalbert de déposer sa houlette entre ses mains, et de se rendre dans le couvent du mont Cassin pour continuer de là son pélerinage projeté. Mais les attraits de la vie monastique retinrent Adalbert dans le pays. On voulait le garder dans le couvent même où il était entré, afin d'y profiter de ses connaissances étendues, et parce qu'on s'y faisait honneur de sa qualité d'évêque: mais Adalbert préféra se retirer dans un couvent de Rome où, dans la compagnie de son ami *Gaudentius*, il consacra tout son temps aux pratiques austères de la sainteté monastique. Il couchait habituellement sur la dure, vêtu d'étoffes rudes, n'ayant pour chevet qu'une pierre: il passait des jours entiers dans une abstinence complète, don-

nant aux pauvres les alimens qui lui avaient été destinés; il employait la plupart des nuits à veiller des malades indigens; et il travaillait pendant le jour comme le moindre des frères du couvent aux fonctions les plus basses, à nettoyer la cuisine, à puiser de l'eau et à servir ses frères à table!

Cependant l'archevêque de Mayence, ému par les plaintes du duc de Bohême, au sujet du désordre qui envahissait l'église de ses états depuis le départ d'Adalbert, envoya à Rome deux évêques, pour y demander au pape ou le retour de cet évêque, ou un homme qui le remplaçât dans sa charge. Aussitôt on convoqua un synode; et sur les conclusions de cette assemblée le pape demanda à Adalbert de retourner à Prague y reprendre ses fonctions. Ce ne fut qu'avec larmes que cet ami de la solitude quitta son asile de paix; et il exprima au pape toutes les craintes qu'il concevait pour l'avenir. Mais celui-ci lui répondit : « S'ils vous écoutent ils vous garderont pour leur propre bénédiction; mais s'ils ne veulent pas se retirer de leur égarement, vous aurez sauvé votre ame, et alors vous pourrez songer à vous retirer définitivement de la société des impies. »

C'est ainsi qu'Adalbert revint en Bohême, bien inattendu pour le plus grand nombre (993); il avait fait, avec son ami Gaudentius, le voyage de Rome à Ancone; de là il se rendit, et toujours avec lui, par la mer Adriatique dans un port de la Dalmatie, d'où il se dirigea à travers la Pannonie et la Hongrie vers son ancien évêché, suivi d'un cortége considérable. Boleslav le reçut avec bonté : car ce

prince désirait ardemment rapprocher l'évêque et son peuple. Adalbert s'occupa aussitôt d'établir un monastère considérable, qui devait recevoir surtout des moines étrangers : il espérait habituer par là les Bohémiens à la vue et aux manières des catholiques romains. Le couvent prit le nom de *Breunovia.* Il se remplit de moines italiens, et il fut placé sous la conduite d'un nommé Anastase, qui avait déjà acquis la réputation d'un grand saint, et qui passait pour avoir le don des miracles. Boleslav, pour donner l'exemple à son peuple, cherchait à s'accommoder aux formes étrangères de ces moines ; il passait les dimanches avec eux, il prenait part à leurs repas, et il assistait à leurs heures de dévotion ; mais son peuple, ami de la liberté, ne voyait qu'avec chagrin une confiance poussée aussi loin, et craignait de voir son prince devenir bientôt lui-même le défenseur des pratiques romaines. Il ne fallait donc plus qu'une étincelle pour faire éclater une révolte; et cette étincelle parut. La femme d'un homme considéré entretenait un commerce impur avec un ecclésiastique de Prague. Les parens du mari manifestèrent l'intention de tuer cette femme, comme l'usage du pays le permettait à l'égard des adultères ; mais elle se réfugia sous la protection de l'évêque, qui eut le tort de lui assigner un couvent pour retraite. Alors scandale et indignation générale! Comment, s'écriait-on partout, comment ce zélote, cet homme si austère, fait-il pour prendre sous sa protection une adultère, et pour lui offrir un asile dans les murs sacrés d'un couvent? Est-ce parce qu'elle a com-

mis son péché avec un ecclésiastique qu'on doit la protéger? N'est-ce pas ce qui la rend doublement coupable? Et n'est-ce pas encourager d'autres prêtres à nous débaucher nos femmes que d'offrir un abri à celles qu'ils auront séduites?...... Le peuple furieux s'avança en armes vers la demeure de l'évêque, et demanda à grands cris qu'on lui livrât la femme coupable. Adalbert au contraire s'avança, plein d'un courage digne d'une meilleure cause; et non-seulement il refusa la demande du peuple, mais encore, avec cette exagération de sainteté et de renoncement qu'a souvent présenté la piété monastique, il se donna faussement lui-même pour le prêtre criminel, espérant par-là gagner d'autant plus sûrement la couronne du martyre. Mais le bon sens du peuple ne se prit pas à ce mensonge: la foule alla se jeter sur le couvent même, en enfonça les murailles, s'empara de l'adultère et la livra à son mari; et comme celui-ci ne voulait pas exécuter lui-même le châtiment que demandait la justice du peuple, on chargea une fille d'entre la populace de lui abattre la tête.

Cet événement pénétra l'ame d'Adalbert d'une profonde douleur. Indigné de cette violation de l'asile sacré d'un couvent, irrité par les injures, les calomnies et les menaces que le peuple vomissait contre lui, et désespérant de l'amener jamais à de meilleurs sentimens, il déposa de nouveau l'épiscopat, et retourna encore une fois à Rome dans le silence de son couvent (995).

C'est peut-être à cette époque qu'il passa par la Hongrie, et qu'il baptisa le fils de Geysa, le jeune

Waïk, qui reçut le nom d'Étienne, et plus tard celui de *S*[t] *Étienne*, et qui devint roi de Hongrie. Le baptême eut lieu à *Gran* (sur le Danube, au nord de Bude), en présence d'Otton III et du duc Henri de Bavière, qui succéda plus tard à ce souverain sur le trône d'Allemagne (1).

Ce tumulte de Prague affligea profondément Boleslav; car non-seulement le siége romain, et l'empereur d'Allemagne, pouvaient entreprendre de punir la Bohême de cette expulsion réitérée d'un métropolitain, mais le parti païen du royaume était encore assez puissant pour qu'on pût craindre qu'il profitât de ces troubles pour se relever. Et en effet on vit un certain nombre d'idolâtres se réunir en armes sur une montagne située auprès de Prague, où ils se retranchèrent, et d'où ils commencèrent à inquiéter les chrétiens par des incursions et par le pillage : les troupes de Boleslav qui s'avancèrent pour les disperser furent battues; et il y eut une suite continue d'escarmouches jusqu'au milieu de l'hiver, où le parti chrétien, secondé des Juifs, parvint cependant à exterminer ses ennemis. La domination de l'église chrétienne se rétablit; et comme les Juifs avaient fortement contribué à la victoire, on leur permit de se bâtir une synagogue à Prague, et d'y exercer leur culte en liberté.

Adalbert et le peuple ne manquèrent pas de s'attribuer réciproquement l'un à l'autre tous ces malheurs. L'évêque, pour sa part, éleva contre les

(1) *Chron. epp. Verdens. ap. Leibnitz.*, t. 2, p. 215.

Bohémiens, auprès du siége de Rome, les plaintes les plus amères : et de son côté le peuple se jeta sur les membres de la famille d'Adalbert et sur ses vastes possessions, qui furent confisquées, en même temps qu'on en massacra les possesseurs. Adalbert ignorait encore ces terribles nouvelles lorsque l'empereur d'Allemagne obtint de lui, à force d'instances et de promesses, qu'il retournât encore faire une troisième tentative à Prague. Adalbert céda de nouveau (996) et arriva pour la troisième fois à Prague, suivi d'un nombreux cortége. Mais il fut reçu avec une froideur et un mépris général; et la nouvelle de la fin déplorable de toute sa famille acheva complètement de l'abattre : sa patrie fut désormais perdue pour son cœur; et il se hâta de s'éloigner, encore la même année, de ce pays couvert du sang des siens, pour se rendre parmi les païens de la Pologne, puis de là en Prusse, résolu d'aller y gagner la couronne du martyre. Nous verrons plus loin qu'il y réussit.

Cet homme malheureux entrait à ce moment, sans s'en douter, dans la dernière année de sa vie; et tout ce qu'on a vu de lui, et ce qu'on en verra encore, semble indiquer que ses talens, son caractère et son esprit de renoncement, l'avaient destiné à une carrière plus heureuse dans le service du Seigneur. Il n'y a même pas de doute qu'il n'eût pu faire de grandes choses parmi ces Slaves auxquels il se dévouait, s'il avait su dominer son caractère impérieux. Mais sans cette force par laquelle le missionnaire se surmonte lui-même, ses plus beaux talens et ses qualités les plus précieuses peuvent se perdre

pour lui et pour les autres, et ne produire même que les plus grands malheurs.

Le pieux Boleslav dut être d'autant plus affligé de cette catastrophe qu'il voyait par-là périr tous ses projets d'union entre l'église de Bohême et l'église romaine, cette église d'Occident à laquelle il désirait si vivement s'allier. Il avait espéré adoucir les mœurs barbares de son peuple par des relations étroites et nombreuses avec elle; maintenant la retraite d'Adalbert lui faisait craindre au contraire une rupture fatale, aussi bien avec les princes chrétiens qu'avec le pape.

Et ses craintes étaient fondées en un certain sens; car l'église de Bohême se trouva dès-lors vis-à-vis du siége de Rome dans un état de tension continuelle. Mais admirons les voies profondes de la Providence ! Cette résistance du peuple de Bohême contre Adalbert et contre son culte latin étaient dans le fond un protestantisme naissant; et quoique le despote de Rome soit parvenu, un demi-siècle plus tard, à forcer pour un temps l'introduction de son rituel dans la Bohême, et à faire bannir du culte de cette contrée la langue du peuple, le penchant opiniâtre de cette nation pour la liberté religieuse ne put se détruire entièrement. Il dut se passer, il est vrai, encore quatre siècles entiers avant la bienheureuse réformation ; mais cependant, lorsque le temps en fut venu, c'est de Bohême que partit un des premiers et des plus puissans signaux qui précédèrent ce grand événement (Huss, les Frères, etc.), comme c'est par ce pays aussi que commença cette guerre de trente ans qui

a donné le coup de mort au règne du papisme.

Depuis l'époque où nous sommes arrivés, l'histoire ne présente plus de détails intéressans ni pour la Bohême, ni pour la Moravie, dont les destinées s'unirent si souvent à la sienne. L'instruction du peuple avançait lentement; et la propagation de la Parole de Dieu était entravée en mille manières: un seul mot peut faire juger de l'état des choses. Après la retraite d'Adalbert, Boleslav II envoya (997) à la cour de l'empereur Othon III pour lui demander un homme qui fût digne d'occuper le siége vacant de Prague, « afin (ajoutèrent les ambassadeurs) « que le troupeau tout nouvellement » gagné à Christ ne retombât pas dans l'idolâtrie. » Ces ambassadeurs dirent encore qu'il ne se trouvait pas, dans toute la Bohême, un seul ecclésiastique qui fût digne de ce poste important. Sans doute Adalbert avait laissé dans son couvent de Brenov un bon nombre de moines allemands et italiens, parmi lesquels plusieurs acquirent une grande réputation de sainteté, un Mattius, un Isaac, un Jean, et d'autres encore; mais comme ils étaient tous étrangers et asservis au rite latin, le roi n'osait donner à son peuple un évêque de ce genre: d'ailleurs Boleslav espérait, par l'humble démarche que nous venons d'indiquer, adoucir l'irritation de l'empereur au sujet de l'expulsion d'Adalbert. Otton proposa un prêtre de sa cour, nommé *Thegdad* (Théodat), homme de talens et de mœurs irréprochables, qui avait autrefois été médecin à la cour de Boleslav, et qui y avait appris la langue esclavone; et il fut accepté. L'archevêque de Mayence

lui ayant donné la consécration, il arriva, en 998, avec sa suite à Prague, où il fut accueilli avec joie par le duc et par le peuple. Il occupa son siége pendant dix-neuf ans; mais l'histoire donne très-peu de détails sur ses travaux. C'est peut-être une preuve qu'ils furent bénis; car on sait que le mal fait plus d'éclat que le bien. Il paraît dans tous les cas qu'il s'entendit mieux qu'Adalbert à ménager le caractère de la nation.

Peu après son arrivée (999), mourut Boleslav II, que la postérité a justement surnommé le Pieux. Dieu lui fit la grâce, pendant un règne de trente-deux ans, d'établir et de propager l'église de Bohême et de Moravie avec un succès marqué, malgré les obstacles formidables qui s'opposaient à cette œuvre. Il eut pour successeur son fils *Boleslav III*, surnommé *le Roux*, que l'histoire dépeint comme un homme avare, paresseux et cruel. Ce prince entra bientôt en guerre avec le duc de Pologne, Boleslav I[er]; mais celui-ci lui enleva Cracovie et tout son territoire, qu'il unit à la Pologne, et où il érigea un nouvel évêché. Boleslav III fit encore d'autres mauvaises actions : il refusa de partager, selon la coutume du pays, ses états avec ses deux frères : il chercha au contraire à leur ôter la vie, et il les obligea de s'enfuir avec leur mère. Il chassa pareillement l'évêque Thegdad, qui lui reprochait sa cruauté, et qui ne put rentrer dans ses fonctions que précédé d'un margrave allemand, qui l'y ramena avec un corps de troupes. En général jusqu'à *Brezislav I[er]* (1037) l'histoire de Bohême ne parle guère que des troubles de ce pays, et ne rapporte presque rien

sur l'établissement ou les progrès de l'église. Mais en 1031 on trouve un nommé *Sévère* comme évêque (ou archevêque) de Prague; et les trente-six ans que ce prélat passa sur ce siége présentent des détails qui jettent passablement de lumière sur l'état religieux et moral où se trouvaient alors la Bohême et la Moravie. Brezislav Ier se distingua de plusieurs de ses ancêtres, non-seulement par une sage politique et par sa valeur, mais aussi par sa piété et sa bienfaisance envers les pauvres. Il eut pourtant à soutenir avec Sévère, dans les premières années de son règne, une lutte pénible; l'archevêché de Prague s'étendait depuis assez long-temps non-seulement sur la Bohême, mais encore sur une portion considérable de la Moravie; l'église n'avait cessé de s'accroître dans ces contrées; et ce diocèse était devenu si vaste qu'il ne pouvait plus être administré convenablement par un homme seul; et comme il y avait, depuis quatre-vingt-dix ans, un évêché à Olmutz en Moravie, le duc de Bohême pensait à séparer ce dernier de celui de ses états. Sévère s'opposa long-temps à ce projet; et les choses en vinrent même au point que le prince le mit en prison et dans les chaînes. Mais Sévère ayant fini par céder, il regagna entièrement l'affection du prince et celle du peuple.

Peu après son avénement le duc Brezislav eut à soutenir une guerre assez rude avec la Pologne, qui se trouvait depuis la mort de Miesko (p. 118) dans une grande confusion. On vient de voir que le prince de Pologne avait enlevé au prédécesseur de Brezislav des portions de territoire importantes,

la Cracovie et toute la Silésie. Brezislav les reprit, et s'empara en outre, au bout de peu de temps, de la ville de *Gnèse*, puis enfin de toute la Pologne. Gnèse était remarquable par sa célèbre citadelle, où avait été déposé quarante ans auparavant le corps du martyr Adalbert, de cet Adalbert de Prague dont nous avons déjà parlé, et dont nous raconterons la mort quand nous en serons à l'histoire de la Prusse. Selon la persuasion généralement répandue à cette époque, ses reliques faisaient des miracles si extraordinaires, que depuis longtemps des milliers de pélerins venaient de toutes parts pour contempler le corps miraculeux, et pour être témoins de ses vertus surnaturelles : tout l'occident chrétien enviait cette ville pour cet objet sacré ; et celui même qui n'aurait regardé qu'au profit qu'en retirait le pays aurait encore pu convoiter cette conquête; car la masse des pélerins amenait dans la contrée des richesses énormes, qui s'étaient encore accrues par l'attente où s'était trouvé alors tout l'Occident, que la fin du monde arriverait vers l'an 1000, qui venait de passer. L'empereur d'Allemagne lui-même, Otton III, n'avait pas trouvé au-dessous de sa dignité d'accomplir un vœu qu'il avait fait pendant une maladie, et de venir dans cette fameuse année à Gnèse, comme pénitent, rendre ses hommages au cercueil de St Adalbert.

La prise de cette ville avait donc fait tomber dans les mains du duc de Bohême des richesses immenses : et l'expérience ayant montré de quel énorme rapport était ce corps merveilleux du mar-

tyr, Brezislav pensa devoir le transporter de ce lieu dans l'église archiépiscopale de Prague. L'archevêque Sévère s'apprêta à exécuter ce transport: et comme cet événement solennel devait devenir le moyen de tenir en bride la rudesse qu'avait jusqu'alors montrée la nation, Sévère crut nécessaire d'y intéresser sa superstition. Les soldats voulaient ouvrir avec violence, et sous ses yeux même, cette tombe si riche afin d'en piller les trésors : mais il en sortit un feu véhément qui éblouit ou aveugla les soldats les plus avancés. Du reste nous devons dire, pour être vrais, que c'est l'auteur protestant d'après lequel nous donnons ce récit, qui avance que ce feu avait été préparé par Sévère; et qu'il se borne à l'affirmer sans en donner de preuves. Mais comme il ne convient pas plus de nier les vrais miracles que de croire les faux, nous nous bornons à exposer le fait, en l'abandonnant au jugement de chaque lecteur. Sans doute il y a eu des milliers de prétendus miracles qui n'étaient que des jongleries et des impostures; mais passer de cette concession à un rejet absolu de tout ce qui a pu être surnaturel depuis le temps des apôtres, c'est un pas que nous ne nous sentons pas autorisés à faire; non plus, du reste, que notre guide allemand lui-même, comme on a pu le voir par beaucoup d'endroits de cet ouvrage.

Quoi qu'il en soit, il paraît qu'un événement quelconque de ce genre eut lieu. Le bruit s'en répandit dans toute l'armée, comme d'un châtiment miraculeux contre les soldats qui avaient osé fouler de leurs pieds profanes le seuil du sanctuaire : le

duc lui-même et son armée furent saisis de terreur; et l'évêque profita de ce mouvement pour déclarer au peuple quelles étaient les seules conditions qui pouvaient apaiser la colère de Dieu envers le peuple. Les Bohémiens devaient dès ce moment renoncer à la polygamie, au divorce arbitraire et à l'impureté de deux époux divisés : celui qui refusait une réconciliation devait être vendu comme esclave aux Hongrois : le meurtre commis sur de proches parens ou des prêtres devait être puni de l'exil, etc. — L'évêque décida en outre, dans cet informe projet de loi, qu'on introduirait dans le pays, au lieu des vengeances personnelles, le jugement de Dieu par le fer rouge; qu'à l'avenir on n'enterrerait plus sur les collines, mais dans des cimetières situés autour des églises; que tous les crimes seraient dénoncés au comte du district par ceux qui en auraient connaissance; et qu'on ne souffrirait plus de cabarets dans le pays. L'évêque justifia ce dernier réglement en disant que c'était surtout au cabaret qu'on devait aller chercher la racine des vols, des adultères, des meurtres et des autres vices régnans. Le duc et tout le peuple, rassemblé sur la tombe d'Adalbert, ordonnèrent donc que tous les cabarets du pays seraient rasés, que le vin qui s'y trouverait serait répandu en terre; que tout cabaretier qui transgresserait le nouvel ordre de choses serait puni publiquement de la peine du fouet, et que tout homme qui fréquenterait encore une maison de ce genre serait puni d'une amende de trois cents pfennings d'argent et de la prison.

Et voilà comment le pauvre Adalbert agit sur

le peuple de la Bohême après sa mort plus puissamment et plus salutairement que pendant sa vie: le duc et le peuple promirent solennellement et avec de terribles imprécations, sur le cercueil du saint, de se conformer à toutes les lois qu'on vient d'indiquer.

Certainement toutes ces choses nous prouvent que les Bohémiens étaient encore bien reculés sous le rapport moral; mais nous devons pourtant réfléchir que les mêmes observations pourraient s'appliquer presque sans restriction aux peuples chrétiens de nos jours; et que le christianisme était encore une chose nouvelle dans ces contrées: Sévère eut donc raison de chercher à obtenir du peuple des engagemens du genre de ceux dont on vient de parler. Il est vrai que s'il chercha dans cette occasion, comme il n'est que trop possible, à exciter la superstition en usant de quelque moyen frauduleux pour produire l'apparence d'un miracle, il fit une œuvre bien nuisible: car dès ce jour l'adoration des reliques du saint martyr devint une fureur; elle donna une impulsion excessive à l'influence que le siége de Rome cherchait depuis long-temps à exercer sur le pays; et l'on vit bientôt que l'acquisition qu'avait faite le duc de Bohême des restes d'Adalbert avait infiniment plus favorisé la superstition que la piété et les bonnes mœurs.

Le pape Benoit IX et son conclave furent très-mécontens de cette démarche de Brezislav; et la chose en vint même au point que ce prince jugea nécessaire d'envoyer à Rome (1039) une ambassade, dans le but exprès de se justifier sur cet article.

« Ce tribunal élevé, dit Cosmas, hésita long-temps sur la sentence qu'il devait porter dans cette affaire. Quelques-uns de ses membres demandaient la peine de mort, d'autres la déposition et le bannissement du duc. Mais ce fut pourtant un jugement plus doux qui l'emporta. Brezislav fut simplement condamné à employer une partie de son immense butin à fonder et à doter un vaste couvent à *Vieux-Buntzlau* sur l'Elbe, et à le peupler de moines latins. »

A Rome on répare tous ses péchés avec de l'argent.

Brezislav Ier mourut en 1055; et son fils *Spitignev* se montra complètement asservi au nouveau clergé que Rome avait placé dans ses états; il chassa de leur poste les ecclésiastiques du pays qui refusaient de célébrer le culte en latin; il fonda de son propre mouvement à *Leitmeritz* un chapitre de chanoines; et comme le pape Nicolas II lui avait accordé la faveur de pouvoir assister, au culte public, assis parmi les chanoines avec le manteau épiscopal, il s'obligea en retour à un tribut annuel de cent livres d'argent envers le trésor pontifical.

Trente ans auparavant un duc de Bohême n'eût pu faire des choses pareilles sans y risquer la vie.

Heureusement le règne de Spitignev ne fut pas long; et ce roi bigot fut remplacé par *Wratislav II* (1061), qui tint aux libertés nationales. Le vieux Sévère paraît, il est vrai, avoir été trop ami du repos pour seconder son roi sur ce point; mais il fut remplacé par *Jaromir*, qui montra plus de cou-

rage, et qui s'unit à Wratislav II pour lutter contre l'asservissement auquel le pape voulait soumettre sa patrie : il ne pouvait supporter la pensée que la langue nationale fût bannie du culte public. Comme le pape Jean VIII avait accordé, déjà cent ans auparavant, à l'église naissante de la Moravie l'usage de la langue esclavone, l'évêché d'Olmutz avait moins à lutter sous ce rapport; mais Prague était de plus en plus oppressée par les prétentions des papes. Wratislav, probablement plus pur encore dans ses vues que l'archevêque Jaromir lui-même, et convaincu de tout le mal que devait produire sur son peuple un culte en langue inintelligible, s'adressa (1079) dans une lettre pleine d'humilité au terrible Grégoire VII, devant qui alors tout tremblait : mais il s'adressait mal et à la maleheure. Voici la réponse du vicaire de Jésus-Christ (ou de saint Pierre si l'on veut) :

» Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de » Dieu, au prince Wratislav, salut et bénédiction » apostolique! Vous demandez de nous la permis- » sion que le service soit célébré chez vous, selon » l'ancien usage, en langue esclavone; mais sachez, » cher fils, que nous ne pouvons en aucune ma- » nière vous accorder votre prière; car après avoir » *beaucoup pesé les Écritures* nous trouvons qu'il » a plu et qu'il plaît au Dieu tout-puissant de faire » célébrer le culte en langue étrangère, *de peur* » *qu'il ne soit compris de tous*, et *particulièrement* » *des simples;* car *s'il était chanté* et *entendu* de » tous *intelligiblement*, il pourrait très-facilement » être exposé *au mépris et au dégoût;* ou bien

» les demi-savans qui le comprendraient mal pour-
» raient, en l'entendant ou *en l'examinant trop*
» *souvent*, introduire parmi le peuple des erreurs
» qu'il serait ensuite très-difficile d'extirper de
» leurs cœurs. Qu'on n'allègue pas ici le subterfuge
» qu'autrefois on a accordé en ceci quelque chose
» à de nouveaux convertis ou à des peuples en-
» tiers. Il est vrai qu'on l'a fait autrefois; mais il
» en est provenu de grands maux, qu'on n'a pu
» détruire et déraciner qu'avec beaucoup de peine,
» lorsque l'église chrétienne s'est étendue et affer-
» mie; et on a vu que cette indulgence déplacée a
» été la racine de nombreuses erreurs. C'est pour-
» quoi ce que votre peuple demande si déraison-
» nablement ne doit nullement se faire; car nous
» le défendons en vertu du pouvoir de Dieu et de
» S[t] Pierre; et nous vous exhortons vous-même à
» vous opposer de toutes manières possibles à une
» pareille légèreté! Ordonné ainsi à Rome en l'an
» 1079. »

Voilà la manière dont se menait l'église! Voilà les profondes ténèbres au milieu desquelles gémissait alors l'Europe!

Mais on sait que l'église de Christ ne peut jamais périr. Le Seigneur suscita donc, ou fit jaillir de l'excès même de tant de maux, vers cette même époque, une association chrétienne qui présenta une puissante opposition à l'odieux despotisme des papes, et qui vint tendre la main aux chrétiens de Bohême. Dans les gorges presque impénétrables du Piémont, des hommes fidèles s'étaient unis depuis long-temps pour ne prendre que la Parole de

Dieu pour règle de conduite et pour règle de foi; pour repousser avec vigueur, en matière de foi, tout ce qui n'était que tradition humaine; et pour travailler à rétablir l'église dans sa pureté primitive, par tous les moyens qui seraient en leur pouvoir. Cette association ne se composait, pour la plupart, que de gens pauvres selon ce monde, mais disposés à sacrifier à leur foi tout ce qu'ils possédaient encore de plus cher. Elle trouva des amis nombreux dans le midi de la France; et dans leur nombre surtout un riche négociant de Lyon, *Pierre Valdo*, qui fut converti au Seigneur vers l'an 1160. Dès le moment où il eut reçu la vérité en son cœur, cet homme de bien consacra à Celui qui l'avait sauvé, et à la propagation des saintes Écritures, non-seulement sa fortune considérable, mais sa vie tout entière. Son zèle ardent et son dévouement lui firent une telle réputation que c'est de lui, à ce qu'on prétend, que les protestans de cette époque reçurent le nom de *Vaudois* (Valdenses). On sait que plusieurs cherchent l'origine de cette dénomination dans les *vallées* au milieu desquelles ces chrétiens apparurent ou furent obligés de s'enfuir.

Quoi qu'il en soit, le respectable Valdo fit d'abord traduire les saintes Écritures en français, puis en piémontais. Et comme la multiplication des exemplaires de la Bible ne pouvait avancer que lentement par la voie des copistes, et que d'ailleurs elle était trop coûteuse, on usa de l'excellent expédient de faire apprendre par cœur les passages les plus importans, et même des portions entières de l'Écriture, par des ecclésiastiques, par des laï-

ques pieux, et même par des enfans, qui allaient ensuite dans tout le pays réciter ces saintes Paroles dans les familles.

L'un des ennemis les plus acharnés de ces chrétiens, Sacchoni Reinerius, nous fait connaître lui-même (1) cette manière ingénieuse dont les Frères s'y prenaient pour répandre partout la Parole de Dieu. — « Afin de se procurer un accès plus libre chez les riches comme chez les pauvres, dit-il, ils avaient coutume de porter avec eux des caisses pleines de marchandises de toute espèce, et d'aller les vendre de maison en maison : « Monsieur, di- » saient-ils, ne voudriez-vous pas acheter un bel » anneau? Voyez ce beau mouchoir de col, ma- » dame, je vous le donne à bon marché! » Si l'acheteur venait à demander au marchand s'il n'avait plus rien, celui-ci répondait : « J'ai encore avec moi » un trésor beaucoup plus précieux que tout cela, » et je vous le montrerai pourvu que vous me pro- » tégiez contre le clergé. » — Dès qu'on le lui avait promis, il ajoutait : « La perle précieuse dont je » vous parle est la Parole de Dieu, dans laquelle » l'Éternel a révélé sa volonté au monde, et qui, » si nous la recevons, enflamme notre cœur d'a- » mour envers lui. Si vous le jugez bon, convo- » quez votre famille, et je vous communiquerai » pour rien et sans argent quelque chose de ce tré- » sor précieux. » — Puis il se mettait à réciter par cœur, et avec une chaleur extrême, des chapitres entiers de l'Écriture, en les disant mot à mot, et en

(1) Dans son écrit *Contra Valdenses*, c. 8.

en expliquant ensuite le contenu. » — Rien de nouveau sous le soleil. Il y avait donc alors des colporteurs chrétiens comme aujourd'hui, mais plus de liberté sous quelques rapports.

Dès le commencement du douzième siècle cette association chrétienne s'était fait jour au loin, dans presque tous les pays de l'Europe, au milieu de sanglantes persécutions : les témoignages sur ce sujet sont très-nombreux ; nous n'en citerons que ce seul mot d'une vieille chronique de la célèbre abbaye de Corvey, rédigée au commencement du douzième siècle. « De simples laïques de la Souabe,
» de la Suisse et de la Bavière, dit-elle, se don-
» nent toutes les peines pour rendre méprisable
» la foi des chrétiens *de l'église latine* : ce sont des
» gens qui se sont laissé séduire par cette vieille
» mauvaise race d'hommes qui habitent les Alpes
» et leurs environs, *et qui ne veulent pas lâcher la*
» *vieille tradition*. Des marchands suisses de cette
» espèce, qui ont appris la Bible par cœur, parcou-
» rent souvent la Souabe, la Bavière, et le nord de
» l'Italie, où ils rendent méprisables les usages de
» l'église qu'ils traitent de nouveautés. Ils inter-
» disent l'adoration des images, et rejettent les
» saintes reliques. Leur manière de vivre est extrê-
» mement simple; car ils ne se nourrissent que
» des produits de la terre, sans jamais manger de
» viande; c'est pourquoi nous avons coutume de
» les appeler Manichéens. Puis il y en a d'autres
» qui viennent se joindre à eux, de Hongrie, de
» Moravie et de Bohême, et qui vivent avec eux
» comme des gens qui se connaissent très-bien. »

Nous regrettons de devoir abréger sur ce sujet si intéressant; mais comme il appartient plutôt à l'histoire ecclésiastique qu'à notre histoire des missions, nous nous bornerons à ajouter qu'au douzième siècle ce réseau de chrétiens protestans paraît avoir couvert l'Europe à tel point, que les membres de l'association pouvaient partir du fond de la Calabre pour se rendre jusqu'en Russie, en trouvant partout des frères qui leur donnaient l'hospitalité, et que c'était peut-être cette circonstance qui leur avait valu entre autres sobriquets, celui de pélerins (*peregrini*). Nous pouvons ajouter, et en parlant toujours d'après leurs adversaires, que ces chrétiens se trouvaient dans les seuls états de l'Autriche en telle quantité qu'on en évaluait le nombre à quatre-vingt mille; nombre que nous croyons évidemment exagéré, et qui serait encore étonnamment fort quand nous le réduirions à la dixième. Ces chrétiens en étaient même venus à fonder des écoles, où ils formaient leur jeunesse, et surtout leurs prédicateurs. En un mot il ne serait pas impossible, tant les voies de Dieu sont différentes de nos voies, que cette époque centrale du moyen-âge, si généralement réputée comme celle des plus profondes ténèbres de l'église chrétienne, ait au contraire compté un plus grand nombre de vrais fidèles qu'aucune autre. Du reste c'est Dieu seul qui connaît les siens; et nous nous bornons à constater d'une manière bien sensible qu'au moment où Satan pouvait se croire au comble de ses vœux par l'asservissement de l'église, Dieu se plaisait à manifester d'une façon toute particulière

la puissance de sa Parole et de son évangile dans des hommes que les beaux-esprits d'alors, comme ceux de nos jours, regardaient comme des hérétiques. Les mêmes gens qui préfèrent maintenant Léon X à Luther, comme le fait M. de Châteaubriand, auraient, alors aussi, traité les saints discours des hommes de Dieu d'ignobles « croassemens »; mais le jour vient qui discernera entre la paille et le vrai froment, entre les adorateurs de la Vierge et des beaux-arts, et ceux du Sauveur de l'évangile. Nous revenons à notre histoire.

On comprend que, privés de l'usage de la Parole de Dieu dans leur propre langue, les chrétiens de Bohême durent entrer de bonne heure en relation avec ces chrétiens fondés sur la Bible : la cause des Vaudois trouva effectivement en peu de temps, dans les contrées dont nous donnons l'histoire, une vive sympathie; et une foule d'habitans du pays se joignirent à eux. Pierre Valdo, chassé de France avec une foule de ses adhérens, s'enfuit en Allemagne, où la persécution atteignit aussitôt les réfugiés, et les chassa en Bohême. Le séjour de ces frères dans le pays fut une bénédiction pour ses habitans; la connaissance des Écritures s'y répandit de plus en plus : les petites associations chrétiennes s'y multiplièrent : et le noble Valdo mourut en 1179, avec la joie de n'avoir pas vécu en vain pour le bien de l'église et le service de son Maître

Cependant il se passa encore un siècle entier jusqu'à ce que la semence sainte répandue en Bohême et en Moravie eût pu s'affermir au point de faire face, avec quelques succès, au torrent de su

perstitions qui ravageait l'église; mais les matériaux étaient tout prêts pour un vaste incendie; et il ne fallait qu'une seule étincelle pour le faire éclater. Les écrits de Valdo avaient aussi paru en Angleterre, et allumé quelques lumignons dans sa profonde nuit : ces écrits éclairèrent *Wiclef*, dans le cours du quatorzième siècle, et l'engagèrent à tenter pour l'Angleterre la première traduction complète de la Bible qu'elle ait possédée. Il acheva cette œuvre importante en 1380 : la lumière brillante que cet ouvrage fit éclater aux yeux du peuple lui rendit plus sensible l'abîme de superstitions où l'église se trouvait plongée, et engagea Wiclef lui-même à composer une suite d'ouvrages où il signalait cette décadence de l'église. Puis les écrits de Wiclef revinrent à leur tour dans cette Bohême qui en avait été la première source, et y rencontrèrent aussitôt un grand nombre d'ames pénétrées des mêmes sentimens : l'origine de ces nouveaux rapports entre les deux pays est singulièrement providentielle. Un roi d'Angleterre, Richard II, épousa une pieuse princesse de Bohême, *Anne*, qui se rendit dans la Grande-Bretagne, accompagnée d'un certain nombre de chevaliers bohémiens, dont quelques-uns rapportèrent avec eux quelques écrits de Wiclef. On distingue dans leur nombre un *Jérome Faulfisch* qui, amené par la lecture de ces écrits à la vie divine, consacra le reste de ses jours à les répandre dans sa patrie. De là la connaissance qu'en eurent plusieurs des professeurs de la célèbre université de Prague : ceux-ci communiquèrent leurs nouvelles vues à la jeunesse qui leur était

confiée ; ce fut un enthousiasme presque universel : puis vint *Jean Huss* (1400) : chacun sait le reste.

Il semble que de nos jours les partisans du papisme s'imaginent terrasser la réformation en ressassant l'exécution de Servet. Mais Huss était bien un autre homme que Servet : et on l'a brûlé !!! Et que parlons-nous du seul Jean Huss ? — Multipliez par un million le jugement que vous appuyez sur le supplice de Servet, puis faites retomber ce jugement sur les papes et sur leur système : alors vous aurez dit la vérité.

Huss était prédicateur d'une église qui avait été fondée par un riche citoyen de Prague, sous la condition expresse qu'on y prêcherait la Parole de Dieu dans la langue du pays, non-seulement le dimanche, mais tous les autres jours de la semaine. Sa prédication produisit un réveil de plusieurs milliers d'ames. Alors les écrits de Wiclef furent brûlés publiquement, et Jean Huss chassé de Prague. Il profita de ses nouveaux loisirs pour traduire quelques portions de l'Ancien et du Nouveau Testament dans la nouvelle langue bohémienne, qui depuis quelques siècles s'était sensiblement écartée de l'ancienne langue esclavone. Il fut brûlé pour cela le 6 juillet 1415 ; mais sa mort donna naissance, d'abord au parti des Hussites, puis à l'association plus spirituelle des Frères de la loi de Christ, qui précédèrent la grande réformation, et qui ensuite la secondèrent quand elle eut éclaté. A ces mêmes antécédens se rattachent enfin les premiers germes de l'église renouvelée des Frères, laquelle rentre dans le champ de

notre histoire par les travaux fidèles et pleins de succès qu'elle a entrepris pour l'œuvre des missions. On peut trouver quelques détails de plus sur tous ces sujets dans l'*Histoire ancienne et moderne de l'église des Frères de Bohême et de Moravie.*

CHAPITRE XLV.

HONGRIE (1).

Notre histoire des missions soupire après les jours heureux où elle verra renaître dans l'église l'esprit des premiers témoins. Mais, du point où nous nous trouvons maintenant placés, nous avons devant nous encore cinq siècles d'épaisses et de profondes ténèbres, dans lesquelles à peine on verra paraître au loin la faible aurore qui promettait de meilleurs jours ; car les fidèles dont nous avons parlé en finissant le chapitre précédent, quoique

(1) Sources. — Les sources de cette histoire sont très-peu abondantes; et il est probable que les *Scriptores rerum hungaricarum veteres*, vol. I.-III, *Vindob.* 1746 fol.; renferment tout ce que le moyen-âge présente sur notre sujet. — On y trouve entre autres, de même que dans les *Acta Sanctorum* (ad. 2 sept.) une *Vita S. Stephani*, rédigée vers 1100 par un évêque du nom de Carthuitus. — On peut consulter encore *Initia Rel. Christ. inter Hungaros ecclesiæ Orientali adserta; Francof.* 1740, par *Gabr. de Juxta Hornas* : — *Annales veteres Hunnorum et Hungarorum* (Vindob. 1761 fol.); par Georges Pray — et surtout *Assemani* dans ses *Kalendaria*, vol. 3, p. 213; et vol. 4, p. 99. C'est une collection des chroniques franques et grecques du moyen-âge sur notre sujet. — Enfin *Schröckh Kirchengeck.*, t. 21, p. 525 et suiv.

nombreux relativement à ce qu'on en pense en général, étaient cependant comme inaperçus dans la masse, et surtout étaient repoussés de toute coopération à l'œuvre de la prédication parmi les païens. Ils étaient les prédicateurs de la chrétienté.

Ce n'est nullement une communauté d'origine, ni une parenté de langage ou de mœurs, mais simplement la proximité géographique, qui nous conduit de Bohême et de Moravie chez les *Hongrois.* Ce peuple qui prenait, quant à lui, le nom de *Magyares*, et que les historiens grecs du moyen-âge désignent sous le nom de *Turcs*, était une race *finnoise-mongole* que le déluge des Barbares amena, des vastes steppes de l'ancienne Scythie, par la grande route que suivaient ces Barbares entre la mer Noire et la mer Caspienne, dans la Sarmatie d'Europe. Son ancienne patrie était au pied des monts Ourals; là les belliqueux Hongrois vivaient, comme les Bédouins de nos jours, presque toujours occupés de parcourir la contrée sur leurs chevaux agiles et légers. Un ancien annaliste de Metz parle en ces termes de ce peuple et de ses mœurs :

« En 889 arriva, de Scythie et des immenses marais de l'embouchure du Dniéper, le peuple des Hongrois, plus féroce et plus cruel que les bêtes sauvages de la forêt, dont on ne savait rien dans les siècles précédens. Les nombreuses tribus qui peuplent cette Scythie ne sont séparées par aucune espèce de frontière. Ces gens cultivent rarement la campagne; ils ne demeurent pas non plus dans des maisons; mais ils parcourent sans cesse avec leurs

troupeaux les vastes steppes du pays. Ils mènent avec eux, dans des chariots, leurs femmes et leurs enfans, qu'un toit met à l'abri de la pluie, et qui n'ont pas d'autre demeure. Ils regardent le vol comme le plus grand des crimes. Et en effet, puisque leur propriété n'est jamais protégée par aucune muraille, que leur resterait-il d'autre que le terrain tout nu sur lequel ils se trouvent, s'il était permis de voler ? Ils ne recherchent nullement l'or et l'argent, comme d'autres créatures humaines : pour eux la chasse est tout; à part cela, ils n'ont pour nourriture que du miel et du lait. Ils ignorent entièrement l'usage de la laine et des vêtemens; et quoique exposés à un froid continuel, ils ne se couvrent cependant qu'avec des peaux d'animaux. Ils ont trois fois tenté de se soumettre l'Asie, et eux-mêmes n'ont jamais senti le joug de l'étranger; car chez eux les femmes ne se distinguent pas moins que les hommes par la valeur; ils sont habitués à des travaux durs et à la guerre; et leur force corporelle est énorme. Ils ont seulement entendu parler des armes des Romains; mais ils ne les ont jamais senties. Ces tribus sont si nombreuses que le sol où elles vivent ne suffit pas pour leur entretien; car plus un climat est froid, plus il est sain, et par conséquent favorable à la propagation de l'espèce humaine : de là vient que le nord produit de si grandes masses de peuples qui viennent se jeter sur notre occident comme un torrent grossi dans les montagnes..... »

« Ces peuples, continue le même auteur, qui avaient d'abord occupé les rives septentrionales de

la mer Caspienne, puis qui étaient venus, ou qui avaient été poussés jusque dans les marais du Palus Méotide, en furent chassés par une peuplade voisine, qui ne trouvait plus assez de terre pour se nourrir. Ils s'avancèrent donc dans les provinces désertes de la Pannonie et de l'Avarie, où ils se nourrirent de chasse; un peu plus tard c'est la Carinthie, la Moravie et la Bulgarie qui furent exposées à leurs déprédations. Les Hongrois n'ont pas accoutumé de combattre avec l'épée, mais avec des flèches, qu'ils placent avec tant d'adresse sur des arcs en corne, qu'il est difficile d'échapper à leurs traits. Ils ne s'entendent pas à des batailles rangées ni au siége des villes; tout leur art consiste à s'avancer ou à reculer avec leurs chevaux qui sont d'une vitesse incroyable; le moment où ils sont le plus dangereux est celui où ils paraissent fuir; et leur attaque serait invincible si elle était aussi persévérante qu'impétueuse. Ces Hongrois ne vivent pas à la manière des hommes, mais à celle des bêtes féroces; il mangent la chair crue et boivent le sang; on dit aussi qu'ils arrachent le cœur aux prisonniers qu'ils font à la guerre, et qu'ils s'en servent comme d'un remède particulier : ni la compassion, ni les liens de famille ne peuvent attendrir leur cœur....... Ils se coupent les cheveux avec un fer tranchant jusque près du sommet de la tête. Ils enseignent avec beaucoup de soin à leurs jeunes garçons à monter des chevaux indomptés, et à lancer des flèches. C'est une race orgueilleuse, rebelle, trompeuse et irritable; et les femmes y sont aussi farouches que les hommes : silencieux

par nature, ils sont plus disposés à agir qu'à parler; cette terrible race a dévasté de fond en comble, non-seulement la Pannonie et la Moravie, mais aussi la plus grande partie de l'Italie. »

Les vieilles traditions des Hongrois ne nous donnent qu'une idée très-imparfaite de leur genre d'idolâtrie ; il paraît que comme les autres peuples finnois ils servaient leurs dieux, non dans des cavernes, mais le long des fleuves et sur les montagnes : c'est ainsi que ces peuples nouveaux venus célébrèrent leur culte dans les îles du Danube, dans les sept châteaux qui ont donné le nom à toute une province (*Siebenbürgen*, Transylvanie), et le long des sept fleuves sur lesquels ils se fixèrent. Lorsque, cent ans après leur arrivée sur le Danube, leur premier roi Étienne eut généralement établi dans ses états la profession du christianisme, et qu'après sa mort son successeur eut momentanément ramené l'idolâtrie, un partisan ardent des coutumes païennes, nommé *Vatha*, introduisit le premier la tonsure caractérisque de son faux culte, qui consistait à ne laisser pendre que quelques touffes de cheveux de trois côtés de la tête : et son fils *Janus* réunit une foule de sorcières, par les enchantemens desquelles il s'efforça de ramener le précédent paganisme. On regardait ces sorcières comme des déesses. S'il faut en croire l'ancienne histoire, les partisans de Janus se dévouaient aux malins esprits, mangeaient de la viande de cheval, et chantaient des satires contre le christianisme. Il paraît de là que la magie formait, comme chez les tribus finnoises, le trait principal de l'ido-

lâtrie hongroise. Il est probable enfin que l'alliance qu'ils firent contre le christianisme fut aussi sanctionnée par un mélange de leur propre sang qu'ils burent entre eux, comme le firent les sept ducs lorsqu'ils s'unirent pour subjuguer le pays : les chants et les arts magiques furent un des principaux moyens par lesquels les religions des tribus finnoises se soutinrent pendant long-temps.

A en croire les anciennes chroniques, les Hongrois se seraient divisés, lors de leur invasion de la Pannonie, en sept corps d'armée, chacun composé de 30,000 guerriers; la masse totale des hommes armés aurait monté à 260,000 hommes. Ils avaient à leur tête sept ducs qui élevèrent dans le pays les sept châteaux dont la contrée a reçu son nom. *Arpat*, le principal de ces ducs, fut appelé comme nous l'avons vu (p. 108 et 97) par l'imprudence d'un empereur d'Allemagne dans une guerre qu'il soutenait contre Swatopluk, duc de Moravie (892). Ce chef de Barbares envoya alors au dernier un ambassadeur avec douze chevaux blancs, dont les selles et les harnais étaient garnis d'or; et il fit demander au prince morave de la terre, de l'herbe et de l'eau. Celui-ci lui envoya deux barils remplis de l'eau du Danube et un sac plein d'herbes : Arpat déclara que par-là le prince morave lui avait cédé son pays, jusqu'à l'endroit où l'on avait pris l'eau et l'herbe; puis il se mit à la conquête de ce royaume, qu'il poussa jusqu'aux rivières de Gran et de Waag.

Les hordes hongroises ayant une fois fait connaissance des pays arrosés par le Danube et effrayé

de leur innombrable cavalerie toutes les populations de ces contrées, commencèrent (907) des campagnes plus réglées. Ils battirent le duc de Bavière : ils inondèrent de leurs forces presque irrésistibles la Souabe et la Franconie ; ils pillèrent la Thuringe : ils se versèrent sur la Saxe. L'histoire de ces jours fait un tableau effrayant des dévastations qu'ils laissèrent après eux. Fixés dans la Pannonie morave dès l'époque où Arnoulph commit la faute de les appeler, ils infestèrent de là l'Allemagne et l'Italie. « A peine les Hongrois eurent-ils passé le Danube, dit Aventin (1) qu'ils se jetèrent sur la Bavière, où tout fut foulé aux pieds, assassiné et dévasté, les villes réduites en cendres, le peuple sans défense massacré avec férocité, la noblesse, les femmes et les enfans emmenés en esclavage, et les prêtres et les moines brûlés dans leurs églises. La désolation fut telle que dans la Bavière orientale (l'Autriche de nos jours) et dans la Pannonie, qui avaient formé jusqu'alors quatre évêchés, il ne resta pas une seule église ; et la Bavière orientale en particulier fut tellement dévastée qu'au temps d'Otton le Grand on n'y trouvait plus un seul habitant chrétien ! » — Les Hongrois, comme toutes les autres nations païennes de la Germanie, s'attachaient à la ruine du christianisme parce qu'ils n'y voyaient qu'un joug de fer que les princes allemands leur jetaient sur le cou pour les asservir.

Les Allemands éprouvèrent une défaite terrible dans les plaines qu'arrose le *Lech*, près d'*Augs-*

(1) *Historia Boyorum*, l. 4, p. 256.

bourg; et ils ne purent obtenir la paix que sous la condition humiliante d'un tribut annuel à payer aux Hongrois. Ces Barbares continuèrent de pousser leurs dévastations sans plus de résistance jusqu'à Brême et Hambourg, où ils se rencontrèrent avec les Normands, alors également occupés de pillage (p. 282 et 283). De là ils vinrent sur le Rhin, et ils dévastèrent l'Alsace, la Lorraine et la Bourgogne : puis ils entrèrent en Italie (p. 46). Pavie est livrée aux flammes, et toute l'Italie tremble devant ce nouveau fléau. Il semblait à cette époque que l'Occident n'eût plus aucune force à opposer aux assauts du paganisme, et que l'Allemagne et la France, jusqu'au pied des Pyrénées, dussent voir rétablir l'idolâtrie que les missionnaires avaient mis tant de siècles à détruire; et les chrétiens de ces jours crurent voir, dans ces troupes farouches, ce Gog et ce Magog que les prophéties annonçaient comme devant exercer un dernier jugement sur les peuples occidentaux en attendant la prochaine venue du dernier jour.

C'est au milieu de tous ces désastres que *Henri l'Oiseleur* (ou *le Ier*) arriva au trône d'Allemagne (919); et les premiers temps de son règne ne promirent rien de mieux à l'Europe. Son armée fut battue; lui-même ne trouva d'asile que dans une forteresse; et les Hongrois s'étendirent de nouveau comme un déluge depuis l'Enz jusqu'à l'Elbe. Enfin il se conclut pourtant une trêve de neuf ans, pendant laquelle les peuples soumis à Henri durent payer aux vainqueurs idolâtres un tribut annuel.

Mais l'empereur profita sagement de cet inter-

valle de paix pour préparer une vigoureuse résistance au retour futur de l'ennemi. Jusqu'alors l'Allemagne n'avait eu de villes que sur les rives du Rhin ou du Danube, parce que le peuple répugnait, comme on l'a dit, au séjour des villes comme à un asservissement. Mais maintenant Henri fit entourer de murailles tout endroit dans lequel se trouvait une église chrétienne; et d'entre les hommes en état de porter les armes il y en eut toujours un sur neuf qui dut se soumettre à s'établir dans ce lieu pour le défendre en cas de besoin. Telle est l'origine des villes actuelles de la Germanie; et cette sage mesure, non-seulement préserva la nation de retomber sous la domination des tribus païennes, mais contribua encore puissamment à civiliser la nation allemande pour tous les siècles suivans et à y maintenir l'église de Christ.

Lorsque la trêve fut sur le point d'expirer, Henri rassembla son peuple et lui demanda s'il voulait continuer de livrer ses propriétés et les trésors de l'église aux ennemis de Dieu, ou s'il ne voulait pas plutôt, en résistant vaillamment aux idolâtres, attirer sur lui-même la bénédiction de Dieu, et se délivrer à jamais du joug étranger: et tous ayant fait le vœu de combattre les oppresseurs à outrance, Henri renvoya injurieusement les ambassadeurs hongrois qui étaient venus réclamer le tribut convenu. Les Hongrois irrités se jettent alors sur l'Allemagne avec deux puissantes armées (933); mais la première est défaite par les Francs près de Sondershausen (au nord d'Erfurt), et Henri s'avance contre la seconde, bien résolu à vaincre ou à mourir.

Ce fut près de *Mersebourg* que se rencontrèrent les deux armées. Celle des Allemands entonna le *Kyrie eleison* (Seigneur, aie pitié de nous!); et Henri, précédé de la grande bannière de l'archange Michel, se précipita sur les Barbares, qui furent tellement mis en fuite que leur camp tout entier avec un grand nombre de prisonniers chrétiens tomba au pouvoir du vainqueur : ce fut pour quelques années une victoire décisive.

Mais quoique ce peuple fût dompté, on sent qu'il ne pouvait encore être question de songer à sa conversion : sa haine contre tout ce qui s'appelait chrétien était si vive et si générale, qu'aucun missionnaire allemand n'osa hasarder d'y faire une première tentative. Cependant le Seigneur lui avait préparé des prédicateurs par des voies plus détournées; car depuis cinquante ans que les Hongrois faisaient la guerre à l'Europe civilisée ils avaient emmené chez eux des milliers de prisonniers chrétiens dont ils se servaient pour cultiver leurs terres; et un grand nombre de ces captifs furent fidèles à jeter dans le cœur de leurs maîtres les germes de la foi chrétienne; cette supposition est justifiée par le succès, sans cela presque inexplicable, avec lequel Étienne parvint, quarante ans plus tard, à introduire presque subitement le christianisme chez son peuple.

Pour le moment, ces Barbares, repoussés par les Allemands, jetèrent les yeux pour quelque nouvel exploit sur le malheureux Orient, qui avançait à grand pas au-devant de sa dissolution. Constantinople fut inquiétée de tous côtés; tous ses environs

furent mis à feu et à sang pendant neuf années consécutives (934—943); et la situation de l'empire grec paraissait désespérée, lorsque la force mystérieuse renfermée dans le christianisme, cette puissance spirituelle qui lui donne la victoire sur ceux même qui le dominent au-dehors, lui prépara une nouvelle voie de salut, en gagnant le cœur des Barbares : voici le récit que nous en donnent les annalistes grecs, *Scylizes Curopalata* (maréchal-des-logis), *Cédrène* et *Zonaras :*

« Les Turcs (les Hongrois) ne cessaient de faire des incursions dévastatrices sur le territoire de l'empire d'Orient, jusqu'à ce que leur chef *Bologudès* (ou Bolesodes) prit la résolution d'embrasser la foi chrétienne, et vint à cet effet à Constantinople. Il y fut effectivement baptisé sous Constantin, il fut élevé à la dignité de patrice, et il s'en retourna chargé de richesses. Peu après, un second chef des Turcs, *Gylas*, vint pareillement à Constantinople y recevoir le baptême, et s'en retourna également comblé d'honneurs et de richesses. Il amena avec lui un moine nommé *Hiérotheus*, qui passait pour un homme pieux et zélé, et qui fut sacré évêque de Turcie (Hongrie) par le patriarche de Constantinople. Dieu lui fit la grâce de ramener de leurs erreurs païennes et de gagner au christianisme un grand nombre de Barbares. Le chef Gylas resta fidèle à la foi chrétienne et cessa dès ce moment de faire des irruptions dans l'empire : il s'intéressa aux chrétiens prisonniers, il les racheta de l'esclavage et leur donna la liberté. Mais Bologudès rompit l'alliance divine, et conduisit fré-

quemment son armée contre les Romains (l'empire grec). Cependant comme il s'engagea aussi dans une guerre avec les Francs, leur roi Otton le fit prisonnier et le fit mourir en croix. »

Telles sont les premières traces que nous présente l'histoire, sur la manière dont l'évangile pénétra chez les Hongrois : ce furent, on le voit, des missionnaires grecs dont Dieu se servit pour ces premiers travaux. Du reste nous ne nous donnerons aucune peine pour résoudre la question tant débattue de savoir si, pour cela, la Hongrie appartient à l'église d'Orient ou à celle d'Occident : la seule qui intéresse un chrétien est de savoir si ceux qu'on donne pour convertis le sont réellement, et s'ils entendent la voix de Dieu. L'autre question se trouve, dans le cas actuel, d'autant plus indifférente, qu'à l'époque dont nous parlons les deux églises d'Orient et d'Occident se trouvaient également dépravées.

Il paraît en tout cas que ces premiers commencemens n'eurent d'abord que de très-faibles résultats; car les années qui suivent dans l'histoire de ce peuple ne présentent de nouveau que le tumulte des armes, et semblent effacer jusqu'à la dernière trace d'une œuvre missionnaire. Cependant nous avons dans ces événemens un fil que nous ne laisserons plus tomber. Et d'ailleurs nous ne devons pas oublier que les victoires des Allemands eurent un heureux résultat immédiat, c'est-à-dire la délivrance de cette foule de prisonniers chrétiens que le sort de la guerre avait entraînés dans le pays.

Mais les Hongrois avaient encore besoin d'être sévèrement châtiés avant de savoir plier sous le

joug de Christ; et le bras de l'Éternel les trouva plus tôt qu'ils ne s'y attendaient après leurs nombreuses victoires sur l'empire d'Orient. Henri I[er] étant mort en 936, eut pour successeur son fils *Otton le Grand*, qui fut couronné à Aix-la-Chapelle. Ce monarque gouverna l'Allemagne pendant trente-six ans d'une main vigoureuse, et éleva son empire au-dessus de celui de tous les autres peuples alors connus : ce fut lui qui eut l'honneur de dompter définitivement les redoutables Hongrois. Malgré la victoire qu'Henri avait remportée sur eux à Mersebourg, ces Barbares avaient renouvelé au bout de quelque temps leurs incursions en Allemagne. Ils recommencèrent par le midi; puis ils rentrèrent en Saxe, et jusque dans la contrée de Brunswick; et la position de l'Allemagne devint d'autant plus dangereuse que les ducs de Souabe, de Lorraine et de Bavière, mécontens d'être gouvernés par un Saxon, se révoltèrent contre Otton et appelèrent eux-mêmes les Hongrois, avec de riches présens, à se joindre à leur confédération. Ces Barbares fondirent donc sur la Bavière (955); le peuple épouvanté s'enfuit dans les places fortes, dans les châteaux, dans les forêts, ou sur le haut des montagnes; les couvens furent violés, les moines massacrés, et les Hongrois orgueilleux se vantaient de ne plus pouvoir être vaincus, à moins que la terre ne s'ouvrît sous les fers de leurs chevaux ou que le ciel ne s'écroulât sur eux. Augsbourg, dont les murs étaient remplis de fuyards, eut à supporter un terrible assaut, et ne dut qu'à l'intrépidité de son évêque, Ulrich, de pouvoir se défendre pendant quelque temps et arrêter l'armée des Barbares.

Cependant Otton était parvenu à en finir avec ses ducs rebelles; et, pour la première fois, un danger commun obligea les peuples allemands à marcher ensemble contre l'ennemi de tous. Alors Otton s'avança avec une puissante armée divisée en sept corps différens, contre les ennemis acharnés du nom chrétien et du repos de l'Allemagne, et il se livra, le 10 août 955, dans ces mêmes plaines du Lech où les Allemands avaient précédemment été défaits, une des plus terribles batailles qui aient décidé du sort de l'Allemagne et de celui de l'église chrétienne en Occident. Les guerriers allemands s'étaient disposés à cette lutte solennelle par le jeûne et la prière : ils avaient célébré la sainte cène : ils s'étaient pardonné les uns aux autres leurs offenses réciproques : Otton lui-même, reconnaissant ses péchés, se prosterna en terre, et fit le vœu que si Dieu lui donnait la victoire il ferait, du nouveau palais qu'il venait de bâtir à Merserbourg un temple, et qu'il érigerait cette même ville en évêché. Ulrich, évêque d'Augsbourg, qui assista à cette bataille, coupa une portion de sa robe sacerdotale, l'attacha autour de sa lance, et cria aux soldats, en l'élevant dans les airs, qu'ils n'avaient qu'à marcher avec courage au-devant de l'ennemi, parce que leur adversaire, le diable, serait renversé par St Laurent. Ce jour était celui de la fête de ce saint, et ce fut aussi son nom que l'empereur promit de donner à l'église dont il venait de faire le vœu. Puis, après avoir prononcé sa prière à haute voix à la tête de ses troupes, et avoir exhorté les siens en peu de paroles, ce monarque

saisit le bouclier, l'épée et la sainte lance qu'on lui avait donnée à son sacre, comme un symbole de la terreur qu'il inspirerait aux ennemis, et il se jeta avec les Saxons et les Bavarois au plus fort de la bataille. Le combat fut terrible; plusieurs héros allemands succombèrent; deux évêques mêmes, ceux d'Eichstædt et de Ratisbonne, furent emportés de dessus le champ de bataille grièvement blessés; mais la victoire se décida enfin pour les Allemands; et les Hongrois furent précipités dans le Lech, ou massacrés par milliers. A la fin du combat trois des généraux ennemis pris vivans, Bologudès, (celui, probablement, dont nous avons parlé plus haut), Toxus et Leel furent pendus devant les portes d'Augsbourg. S'il fallait en croire les récits du temps, de soixante mille Hongrois il n'en aurait échappé que sept, qui auraient été marqués chez eux d'un opprobre éternel. Dans tous les cas, ceux des Hongrois qui étaient restés dans le pays reçurent une leçon qu'ils n'oublièrent plus; ils conçurent même des Allemands une telle frayeur, qu'ils se retranchèrent derrière des remparts dans des endroits marécageux, et que depuis lors ils n'ont plus essayé d'inquiéter les peuples occidentaux.

Aussi est-ce à cette époque que recommence, et avec plus de sécurité, notre histoire des missions chez ce peuple; car combien de fois le fléau sanglant de la guerre n'a-t-il pas été dans les mains du Seigneur le moyen de briser l'opiniâtreté d'une nation, et de vaincre la résistance qu'elle opposait à la doctrine du salut! Les Hongrois ne virent plus d'autre moyen de subsister vis-à-vis des peuples de

l'Occident, que d'embrasser leur foi. Chez eux-mêmes, sur ce terrain de la Moravie et de la Pannonie dont ils avaient pris possession, on trouvait encore quelques débris dispersés d'une ancienne église chrétienne; et ces débris furent dans ces jours malheureux un levain salutaire, destiné à se répandre dans toute la masse païenne à laquelle il se trouvait mêlé. Les voisins les plus rapprochés de la Hongrie, les Bulgares et les Bohémiens, qui venaient d'embrasser la foi chrétienne, durent aussi contribuer pour quelque chose à pousser les Hongrois vers ce but; car ces peuples nouvellement convertis n'étaient point disposés à souffrir long-temps auprès d'eux un peuple dont ils pouvaient connaître par eux-mêmes la haine envers les nations chrétiennes.

Mais c'est sans doute une chose déplorable que, dans ce moment si important, ce soient justement ceux dont on devait attendre le plus qui aient fait le moins. Au milieu des rudes épreuves dont Dieu visitait ces contrées, les prélats de Bavière et de Moravie, fanatiques pour leur seule ambition, au lieu de penser aux intérêts de leur Maître et de leur Sauveur, ne songeaient qu'à se disputer sur la circonscription de leurs diocèses (p. 34). Pour mettre fin à cette honteuse dispute, le pape Agapet II avait ordonné, déjà en 946, que l'archevêque de *Salzbourg* aurait la Pannonie occidentale, tandis que celui de *Lorch et Passau*, vu la vénérable antiquité de ce poste, aurait la Pannonie orientale, la Moravie et le pays des Avares et des Slaves : — il avait ajouté que comme ces pays étaient entrés tout nouvellement dans l'église chrétienne, et se trouvaient

en partie encore païens, l'évêque de Lorch serait chargé d'y annoncer l'évangile, d'y établir des évêques, et en un mot d'y prendre toutes les mesures nécessaires pour l'établissement d'une nouvelle église. Mais l'évêque qui fut nommé à ce poste mourut la même année; son successeur, qui vécut jusqu'en 970, ne se donna aucune peine pour avancer l'œuvre de l'évangile chez les Hongrois; puis après sa mort, l'ambitieux archevêque de Salzbourg sut de nouveau attirer sous sa suprématie tout le diocèse, qu'il prétendait si faussement qu'on lui avait enlevé. Mais il n'en prit aucun soin.

Voilà la manière indigne dont le temps s'écoula pour l'œuvre qui eût dû se faire chez les Hongrois, depuis la grande humiliation de ce peuple en 955 jusqu'à l'année 972. Mais alors le Seigneur pourvut d'une autre manière aux desseins de grâce qu'il avait sur cette nation. *Gylas*, que nous avons vu recevoir, douze ans auparavant, le baptême à Constantinople (p. 158), vivait encore; et c'est sans doute sa persévérance dans la foi qui l'avait préservé du sort ignominieux qui frappa les autres ducs hongrois après la bataille du Lech. L'histoire ne nous dit rien des travaux d'Hiérothée qu'il avait emmené avec lui, ni s'il vivait encore. Mais à la place de Toxus, l'un des généraux hongrois qui avaient été exécutés en 955, on nomma son fils *Geysa* (972), dont l'épouse était probablement fille de Gylas. L'histoire dit de lui que, quoique sévère et même cruel envers son peuple, il témoigna cependant beaucoup d'humanité et de bonté envers les chrétiens. Lors même qu'il était encore païen il voulut

qu'on respectât les croyans dans tous ses états; il permit aux ecclésiastiques et aux moines de se présenter à sa cour aussi souvent qu'ils le voudraient; il les écoutait avec complaisance, et la foi s'ouvrit peu à peu l'accès de son cœur. Il paraît que ce fut surtout sa femme *Sarolta*, que le chroniqueur Ditmar appelle *Beloknegini* (la belle femme), qui contribua à cette tournure que prirent les sentimens du prince. Le même auteur dit que lorsqu'elle était encore païenne, elle avait rivalisé avec les hommes pour la boisson et pour l'art de diriger les chevaux; qu'un jour même, dans un moment de fureur, elle avait tué un homme de sa propre main; mais qu'elle avait complètement déposé ces mœurs brutales à l'école du christianisme, et qu'elle s'était montrée, depuis sa conversion, d'autant plus zélée à répandre la foi parmi ses sujets.

Vers cette même époque (971) arriva au siége épiscopal de Passau (ou Lorch) *Piligrin*, plus zélé que tous ses prédécesseurs pour la conversion des païens. L'archevêque de Salzbourg venait d'obtenir du pape, il est vrai, une surintendance absolue sur le diocèse de Lorch, et le droit d'en nommer les évêques, ce qui bornait l'influence de ces prélats; mais Piligrin n'en eut pas moins de nombreuses occasions de travailler à la propagation de l'évangile parmi les Hongrois; et il s'en présenta surtout une qui fut aussi favorable qu'inattendue : ce fut une alliance étroite que les Hongrois conclurent à cette époque avec les Allemands. A peine, en effet, Otton I[er] eut-il appris que Geysa désirait vivre en paix avec tous ses voisins, qu'il lui députa l'évêque

Bruno pour conclure avec lui une alliance. Bruno fut extrêmement bien accueilli du duc : l'alliance eut lieu, et l'une de ses principales conditions fut une stipulation positive de la libre prédication du christianisme dans tout le pays. Depuis l'époque de Charlemagne cette condition avait toujours été la première dans tous les traités que les empereurs d'Allemagne avaient faits avec les princes païens; et Otton en particulier s'était imposé cette règle comme invariable. Geysa fut enchanté des témoignages d'affection et d'estime que lui donnait l'empereur, et les missionnaires eurent dès ce moment, encore plus que jusqu'ici, un libre accès dans toute la Hongrie. Il semblerait même que Geysa reçut le baptême de l'évêque Bruno : quelques autres auteurs placent cet événement un peu plus tard, au passage d'Adalbert, archevêque de Prague (c. 44, p. 127).

Cet heureux changement causa beaucoup de joie au cœur de Piligrin, qui voyait s'ouvrir devant lui un vaste champ de travaux. Il lui aurait fallu encore des ouvriers zélés, pour faire de tout le diocèse une véritable église de Christ; mais c'est là ce qu'il eut de la peine à trouver. Il eut pour un moment auprès de lui un moine pieux d'un des couvens de la forêt Noire, *Wolfgang*, qui avait quitté sa tranquille cellule pour venir annoncer l'évangile aux païens de la Pannonie : Piligrin l'envoya aussitôt en Hongrie; mais il fut bientôt rappelé en Bavière (972), pour y occuper l'évêché de Ratisbonne.

Piligrin se vit donc de nouveau entravé dans ses projets; mais il ne s'en appliqua qu'avec d'autant

plus de zèle à l'œuvre de sa mission. Il se rendit lui-même en Hongrie (973) accompagné d'un certain nombre d'hommes pieux, pour cultiver de sa propre main le beau champ qui s'offrait à lui; et Geysa de son côté, parut s'occuper sérieusement et sincèrement de cette même œuvre; non-seulement c'était lui qui avait invité Piligrin à se rendre dans ses états, mais encore il envoya dans la même année des ambassadeurs à l'empereur Otton, à Quedlinbourg, pour achever d'établir entre son peuple et le peuple allemand les rapports d'une alliance et d'une affection solide et chrétienne.

Au bout de peu de temps Piligrin eut la joie de voir ses travaux se couronner de succès : voici comme il en parle lui-même dans une lettre qu'il écrivit au pape Benoit VII, en 974, pour tâcher d'obtenir de nouveau l'indépendance de son évêché de Lorch-Passau depuis si long-temps enlevée et rendue, et pour recouvrer par-là le pouvoir de fonder dans ce diocèse les évêchés nécessaires et de les pourvoir d'ecclésiastiques.

« Depuis long-temps, disait-il au pape, c'était le désir de mon cœur de m'approcher moi-même des pieds du siége apostolique, et de communiquer à votre cœur paternel ce que je suis maintenant obligé de confier à des députés; mais le peuple nouvellement converti des Hongrois m'a retenu jusqu'à ce moment; et comme il vient de contracter une alliance solennelle, je me suis cru obligé de profiter de ce moment pour lui annoncer l'évangile. Pendant long-temps la terreur qu'inspirait ce peuple aux ecclésiastiques de mon diocèse et aux

missionnaires du dehors avait empêché les évangélistes de s'y rendre; mais le Dieu tout-puissant qui a coutume, selon sa grande miséricorde, de rassembler partout les brebis perdues, a ouvert enfin la porte si long-temps fermée du cœur de ces païens et a amolli leur dureté..... Sur la demande pressante de ce peuple je lui ai donc envoyé des hommes pieux, tirés des couvens et des différentes classes du clergé, et j'ai institué toute l'œuvre des missions selon que je l'avais appris dans l'histoire des missions anglaises. La grâce divine a aussitôt béni les travaux de ces missionnaires de telle manière, qu'il y a déjà cinq mille ames qui ont reçu l'instruction chrétienne et le baptême. Maintenant les chrétiens qui demeuraient parmi eux et qui formaient la plus grande partie de la nation, (c'étaient des hommes arrachés à leur patrie par les Barbares, et amenés ici de toutes les parties du monde comme prisonniers de guerre ou comme esclaves), ces chrétiens, qui ne pouvaient baptiser leurs enfans qu'en secret, se montrent à l'envi et avec joie; ils ont une nouvelle patrie; on leur permet de bâtir des maisons de prière, où leur langue se délie; les païens mêmes ont appris à supporter les chrétiens, et à vivre en paix entre eux; de sorte qu'il semble qu'on voit ici l'accomplissement de la prophétie d'Ésaïe : « Le loup paîtra avec » l'agneau, les lions et les bœufs seront ensemble, » et se nourriront de l'herbe des champs » (Ésaïe XI, 6)..... Les autres provinces des Slaves sont pareillement prêtes à embrasser la foi; la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers; c'est pour-

quoi il serait nécessaire, à mon avis, que Votre Sainteté fît consacrer quelques évêques pour ce pays. La Pannonie orientale et la Mésie avaient, du temps des Romains et des Gépides sept évêchés, autrefois soumis à l'archevêché de Lorch, dont je suis l'indigne serviteur. Quatre de ces évêchés ont subsisté en Moravie, comme on s'en souvient encore aujourd'hui, jusqu'au moment où les Hongrois envahirent la Bavière : c'est une charge beaucoup trop grande pour moi que de parcourir seul toutes les paroisses de mon archevêché, et je n'ose non plus abandonner trop long-temps le soin de mon propre troupeau..... Mes députés sont donc chargés de prier Votre Sainteté de m'envoyer le pallium, ce symbole ordinaire de la dignité de l'archevêque, et de me confirmer les pleins pouvoirs nécessaires pour prendre, auprès du peuple qui m'est confié, tous les arrangemens nécessaires au bien de l'église, afin qu'au jour du jugement Votre Sainteté ait aussi sa part aux récompenses de ceux qui auront rassemblé dans ces contrées une nouvelle église du Seigneur. »

Le pape reçut un pareil message avec une vive joie..... « Notre bouche, » répondit-il, « déborde » des louanges de Dieu en apprenant tout ce qui » se passe dans le diocèse de *Lorch*, etc. »

Il ordonna en conséquence dans sa bulle : « Que le siége de Lorch comprendrait toute la Hongrie (l'Avarie), la Pannonie, la Mésie, la Moravie, et tous les autres pays slaves que Piligrin amènerait à la connaissance de l'évangile, selon que le pape Agapet II l'avait ordonné trente ans auparavant. »

Mais avant qu'il fût peu, la joie de Piligrin sur toute cette œuvre fut troublée d'une manière bien douloureuse. Otton II venait de monter sur le trône d'Allemagne (973); et Henri, duc de Bavière, en voyant un Saxon à la tête des peuples allemands, s'abandonna de nouveau à son ancienne jalousie : il se révolta contre l'empereur; les ducs de Bohême et de Pologne se joignirent à lui; et les flammes de la discorde éclatèrent avec fureur. Les Hongrois mêmes semblèrent vouloir se réveiller pour se venger de leur défaite d'Augsbourg. Ils se jetèrent sur la Norique et la Pannonie allemandes : le diocèse de Ratisbonne, qui s'était repeuplé peu auparavant de nouveaux colons chrétiens, fut dévasté; et Piligrin, qui se déclara pour l'empereur, vit en peu d'années son vaste diocèse ravagé dans tous les sens. Cette guerre dura, avec de courtes interruptions, pendant dix ans; et Otton III, qui arriva mineur au trône d'Allemagne en 983, ne fut pas d'abord en état d'y remédier. Deux ans plus tard encore, il publia un manifeste impuissant, dans lequel il citait lui-même les plaintes que faisait l'archevêque Piligrin sur les dévastations que les Barbares exerçaient dans son diocèse, devenu un désert sans hommes et sans habitations.

On conçoit quels ravages cet état de choses dut faire dans l'église de ces contrées. Cependant le Seigneur avait déjà préparé un remède à tous ces maux : Geysa qui commençait à vieillir eut, en 983, un fils nommé *Waik* (plus tard *Étienne*); et c'est lui que Dieu avait choisi pour établir son église chez les Hongrois. Et en attendant même

ces heureux jours Geysa s'appliqua, selon les faibles lumières qu'il avait reçues, à maintenir et à étendre de plus en plus le christianisme dans ses états. Seulement il s'y prit par la voie qui se présente le plus naturellement au cœur humain, et par celle que Rome commençait de plus en plus à introduire par son exemple, celle de la force. Déjà redouté pour la rudesse avec laquelle il gouvernait ses sujets, il essaya aussi de les contraindre à entrer dans l'église; et comme il n'avait pas assez de troupes pour parvenir à ses fins, il écrivit secrètement à quelques princes chrétiens pour qu'ils lui en envoyassent. Ils le firent; et alors il publia par un héraut, dans tous ses états, que c'était sa volonté que son peuple abandonnât l'égarement de ses voies et adorât le vrai Dieu; qu'il ne pouvait, lui, souffrir plus long-temps qu'ils servissent les démons; et que si on ne voulait pas obéir à ses ordres, il avait en main les moyens d'y contraindre les rebelles. Là-dessus une grande partie du peuple se fit baptiser.

C'est dans ces temps que certains historiens amènent en Hongrie cet Adalbert que nous avons rappelé il y a peu, et qui avait si vivement indisposé les Bohémiens; mais on ignore l'époque précise de ce passage. Geysa reçut ce prélat avec beaucoup de respect et d'affection; Adalbert baptisa le jeune Waik qui reçut alors le nom d'Étienne, et peut-être Geysa lui-même; mais on ignore s'il fit quelque chose de plus chez ce peuple.

Les détails qu'on a sur cette époque nous montrent à quel point elle était encore reculée dans

ses connaissances religieuses. L'évêque *Ditmar*, contemporain de Geysa, raconte de ce dernier dans sa Chronique, qu'il offrait des sacrifices tout à la fois au Dieu tout-puissant et à des idoles, et que quand l'évêque lui en fit des reproches, il lui répondit « qu'il était riche, et qu'il était libre de se conduire comme il l'entendait ». Cosmas assure aussi, de son côté « qu'en ces jours la foi chrétienne était » tellement défigurée par des superstitions païennes » qu'elle paraissait même plus absurde et plus » morte que l'idolâtrie elle-même. » — Mais qui pourrait s'empêcher de s'étonner à son tour de ces plaintes de Cosmas? Qu'était alors et qu'est encore, en une foule de lieux, le papisme, si ce n'est la plus grossière et la plus patente des idolâtries?

En partant, Adalbert laissa dans le pays son ami et disciple *Pappates* (d'autres l'appellent *Radla*), frère, à ce qu'il paraît, de Boleslav, duc de Bohême, et qui ne travailla pas en vain : car bientôt après, Adalbert cherchait à l'engager à le rejoindre, en y mettant même de l'instance : « Si tu peux, » lui écrivait-il, venir avec la permission du duc, » tant mieux; sinon cherche à t'échapper comme » tu pourras, car ton Adalbert à besoin de toi. » Mais heureusement l'écrit tomba entre les mains de la duchesse, qui parvint à engager Pappates à rester à la cour, et à se charger de l'éducation du jeune prince Étienne. Il y resta jusqu'en 997, où il alla rejoindre Adalbert pour se rendre avec lui en Prusse, et y partager probablement avec lui les honneurs du martyre.

Geysa mourut en 997, et fut remplacé par son

fils *Étienne*, avec qui commence pour les missions de Hongrie une époque de gloire et de prospérité. Étienne épousa Gisèle, fille de Henri, duc de Bavière, et sœur de Henri II qui obtint en 1002 la couronne impériale. Ces deux époux firent l'affaire la plus importante de leur vie de répandre le christianisme dans leurs états, et d'employer à ce but sacré, soit le pouvoir dont ils jouissaient dans le pays, soit leurs relations avec plusieurs princes d'Allemagne. Et le Seigneur bénit leurs pieux travaux. Le caractère affable du prince, son long gouvernement de quarante-un ans, et le zèle pour l'œuvre de Christ dont il donna des preuves en toute occasion, firent bientôt de la Hongrie un nouveau monde. Étienne fut assez sage pour comprendre que l'église de Christ ne pouvait s'affermir chez son peuple que par la paix du dehors et du dedans : les guerres continuelles, dans lesquelles son père avait plongé le peuple pendant tant d'années, avaient presque entièrement détruit les travaux que les messagers de Christ y avaient entrepris depuis trente ans : mais le mariage du nouveau souverain avec une princesse bavaroise lui procura la paix avec tous ses alentours; et bientôt on vit accourir une multitude de prêtres et de moines qui venaient travailler à achever la conversion du peuple. Étienne ordonna que, dans tout le pays, sur dix villages on bâtît une église, qui devenait le centre d'une paroisse, et qui recevait un ecclésiastique venu de l'étranger. Lui-même n'épargna ni peines ni dépenses pour cette œuvre : il parcourut fréquemment le pays, dans la compagnie des mis-

sionnaires, exhortant son peuple, par ses discours et par son exemple, à abandonner l'ancienne idolâtrie, et à obéir aux enseignemens des serviteurs de Christ. Aussi Dieu bénit en peu de temps ses pieux efforts à tel point, que sous ce règne la capitale du royaume, *Gran* (*Strigonium*), posséda un archevêché, qui vit naître en peu de temps dix évêchés, d'où la connaissance du salut se répandit rapidement par tout le pays. Au nombre de ces derniers on nomme ceux de Weszprim (sur le Platten-See, ou lac Balaton), de Fünfkirchen (plus au midi) d'Osanad (15 l. nord-ouest de Temeswar), et de Raab. Du reste il est permis de supposer que tout cela n'étaient encore que les cadres d'une église en espérance; mais ces choses prouvent pourtant que les espérances étaient vives, et que la position de l'église se régularisait et s'affermissait.

On établit aussi en quelques endroits des monastères, soit pour l'édification de ceux qui pouvaient avoir besoin de ce genre de vie, soit pour former en ces lieux des ecclésiastiques nationaux. Le plus célèbre de ces établissemens fut celui de *Saint-Martin*, qui fut ainsi nommé parce que, selon une ancienne légende, le saint de ce nom, dans une de ses courses missionnaires, s'était arrêté pendant quelque temps dans cette solitude. Quelque défectueuse que fût la doctrine qui émanait, dans ces temps, des institutions de ce genre, il est cependant incontestable que ces asiles formèrent encore des points d'appui pour l'œuvre de Christ, et répandirent au milieu des peuplades barbares une influence plus douce et plus salutaire que ne l'était

dans tous les cas celle de l'idolâtrie : l'un des ecclésiastiques les plus actifs dans l'œuvre de la conversion des Hongrois, fut *Astrich* (Anastasius), abbé du couvent que nous venons de nommer. Comme il jouissait d'une estime particulière auprès de la cour et du peuple, il put exercer une action très-étendue.

Une chose vraiment édifiante dans cette histoire, c'est que l'archevêque de *Lorch*, dont le diocèse s'étendait alors, comme on l'a vu, sur toute la Hongrie, loin d'être jaloux de ces travaux faits par d'autres mains que les siennes, consentit sans aucune opposition à l'établissement de l'archevêché indépendant dont nous venons de parler, montrant ainsi qu'il tenait plus à la prospérité de l'œuvre de Christ qu'à l'honneur d'être appelé évêque de Hongrie.

Mais à côté de cette conduite édifiante on retrouve avec douleur l'opiniâtre et impure intervention des papes. Dans sa joie sur l'heureuse réussite de l'œuvre, Étienne, pressé par un mouvement d'en haut s'il fallait en croire l'histoire, envoya dans la quatrième année de son règne l'abbé Astrich à Rome, pour y prier le pape de donner sa bénédiction à la Pannonie nouvellement convertie, et pour lui demander qu'il sanctionnât l'érection de l'église de Gran en archevêché; qu'il confirmât les nouveaux évêchés; et qu'il accordât au duc lui-même la couronne royale, afin qu'il pût accomplir son œuvre avec d'autant plus de succès. Le pape reçut l'envoyé du prince hongrois avec bonté; et lorsqu'il apprit de sa bouche combien d'infidèles

Étienne avait déjà appelés à la connaissance de Christ, non-seulement il lui accorda toutes ses demandes, mais il y ajouta encore, pour preuve de sa satisfaction, une distinction particulière : le roi eut la permission de faire porter devant lui une croix, comme l'insigne de sa vocation apostolique : « car, » ajouta le pape, je suis il est vrai l'évêque apostolique, mais celui-là s'appelle avec raison l'apôtre de Christ, par qui Christ s'est acquis un » si grand peuple. » Étienne fut donc sacré roi dans une assemblée solennelle de ses évêques; et on lui donna la couronne qui porte encore de nos jours le nom de sainte et d'apostolique.

Sans doute ce pouvait être une chose attrayante, et une sorte de protection dans les dangers innombrables de la carrière du missionnaire, que de recevoir un pallium épiscopal et une couronne royale; mais l'évangile renie tous ces moyens. « Les rois » de ce monde dominent, dit Jésus, et on appelle » gracieux seigneurs ceux qui ont le pouvoir : qu'il » n'en soit pas ainsi de vous!.... Si quelqu'un veut » me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il se » charge journellement de sa croix et qu'il vienne » après moi! » — Mais les choses en étaient venues depuis long-temps, dans l'église de Christ, au point que son prétendu Chef, semblable à celui qui a été Tentateur dès le commencement, jouait avec les royaumes de ce monde et avec leur gloire, et disait de nouveau à Jésus, dans la personne de ses membres : « Je te donnerai toutes ces choses si tu » te prosternes devant moi et m'adores! »

Et effectivement Sylvestre II atteignit bien son

but; car toutes les fois qu'à la lecture publique de la bulle on prononçait le nom du pape, Étienne se prosternait en terre et adorait; et dès ce moment le siége de Rome acquit une telle influence sur l'église de Hongrie que celle-ci n'eut jamais le bonheur de posséder les saintes Écritures dans la langue du peuple, et qu'elle fut ainsi privée de la source de la vérité divine.

Quoi qu'il en soit, Étienne était maintenant en pleine liberté de propager chez son peuple, sous le manteau de la hiérarchie romaine, sinon le christianisme au moins son ombre défigurée; et il fut abondamment secondé par une foule de prêtres allemands et italiens. Cependant ces étrangers étaient une épine dans les yeux de la plupart des Hongrois, qui répugnaient peut-être moins à embrasser la nouvelle religion qu'à la recevoir des mains de ces hommes venus du dehors : on peut se souvenir que la conversion des contrées voisines, et celle de la Bohême en particulier, fut une œuvre très-nationale. Aussi le mécontentement du peuple ne tarda-t-il pas d'éclater et de menacer d'une entière destruction toute l'œuvre d'Étienne. Un oncle de ce prince, qui régnait sur les contrées situées entre la Theisse et le Danube (la Transylvanie de nos jours), et sur une partie de la Valachie, alors appelée la Hongrie noire, se mit à la tête des mécontens pour chasser tous ces nouveaux prêtres, et rétablir l'ancienne idolâtrie. Mais Étienne défit cette troupe en 1003, s'empara de la personne de son adversaire et de ses fils, dont il réunit les états aux siens; et les habitans de ces deux provinces,

cédant à la crainte, embrassèrent la religion des vainqueurs.

Quelque imparfaite qu'ait été, comme on le voit, cette conversion de la Hongrie, les rapports du peuple avec les autres peuples et ceux des Hongrois entre eux devinrent évidemment plus pacifiques, et acquirent peu à peu quelque chose de délicat jusqu'alors inconnu à ces Barbares : car c'est ici l'un des traits de la divinité du christianisme, que non-seulement il enseigne à l'homme ses rapports avec le monde invisible, mais qu'il vient encore servir de règle suprême à tout ce qui concerne sa vie présente. Le christianisme le plus dépravé par l'ignorance et la superstition conserve toujours une force mystérieuse, qui s'oppose d'une manière frappante à l'état de barbarie dans lequel l'idolâtrie peut retenir un peuple pendant des milliers d'années : toutes les pensées d'un peuple chrétien, toutes ses mœurs, sa vie domestique, ses rapports civils, même ses travaux les plus matériels, son agriculture, son industrie, et bien plus encore tous ses rapports avec d'autres peuples, éprouvent par l'admission d'un christianisme quelconque un changement auquel toute l'histoire rend témoignage.

C'est ainsi, par exemple, qu'Étienne devint le législateur de son peuple aussi bien qu'il en fut le missionnaire, et s'acquit par là des droits immortels à la reconnaissance des Hongrois, qui vénèrent encore aujourd'hui son nom comme celui de leur patron. A la manière des peuples francs et allemands, il divisa son royaume en comtés, à la tête

lesquels il plaça des officiers royaux. Au lieu des simples coutumes qui avaient régné jusqu'alors, il esquissa, de concert avec ses états (1016), un corps de lois qui forme encore aujourd'hui la base de la constitution hongroise. Il s'attacha surtout, dans ces lois, à modérer l'humeur farouche de son peuple et son amour pour la guerre, en dirigeant son attention sur l'agriculture et sur l'industrie. La collection de ces lois est adressée à son fils *Émmerich*, sur qui se portait alors l'espérance du pays. Le roi y exhorte son fils à une humilité sincère, qu'il appelle la vraie grandeur d'un roi, à la patience, à la douceur, à la prière du cœur, à la compassion envers les pauvres, et à la défense des opprimés ; il lui rappelle aussi le devoir sacré qui lui est imposé de marcher devant son peuple comme un modèle chrétien. Ce recueil comprend encore plusieurs ordonnances ecclésiastiques concernant la sanctification du dimanche, le jeûne, la discipline ecclésiastique, etc.

Du reste il ne faut pas s'imaginer qu'à cette époque le peuple, ni même les grands, sussent écrire, ou seulement lire quelque chose d'écrit. Les tributs finnoises, au nombre desquelles on doit sous plusieurs rapports ranger les Hongrois, étaient en ce point fort en arrière des tribus germaines ou slaves, ou même des Nordmans. Une passion farouche de la guerre et du pillage, ou les plaisirs des sens les absorbaient entièrement. Ce fut donc, et même plusieurs siècles encore après la mort d'Étienne, l'usage général des Hongrois de faire connaître verbalement, par des hérauts envoyés aux

comtes, les résolutions qui avaient été prises dans le conseil du roi : puis les comtes les faisaient à leur tour proclamer de bouche, en présence du peuple, dans les jours de foire ou de marché, ou au sortir de la messe.

La civilisation qu'Étienne introduisait ainsi peu à peu en Hongrie valut au pays un avantage particulier. La superstition de ces jours engageait des multitudes de pélerins d'Allemagne, de France, d'Espagne, d'Angleterre et du Nord à se rendre à Jérusalem pour y adorer au saint sépulcre. Ces étrangers s'étaient dirigés jusqu'alors sur la Haute-Italie, pour gagner de là les rives de l'Adriatique, où ils s'embarquaient pour Constantinople, d'où ils continuaient ensuite leur voyage à pied jusqu'à Jérusalem. Mais depuis la conversion des Hongrois, ces pélerins prirent une autre direction. « Alors, dit un vieux chroniqueur, presque tous ceux qui se rendaient à Jérusalem abandonnèrent la route qu'ils avaient suivie précédemment, et se mirent à traverser les états du pieux roi de Hongrie, qui les recevait, de quelque côté qu'ils arrivassent, comme des frères, les comblait de présens, et les faisait accompagner à travers son royaume sous bonne escorte. Cette circonstance engagea des multitudes d'hommes de la noblesse et du peuple à entreprendre le voyage de Jérusalem, qui devenait ainsi presque lucratif. Le roi poussa la piété encore plus loin; il fonda à Rome, à Constantinople, à Jérusalem et en d'autres endroits de grandes hôtelleries destinées aux pélerins; car il faisait, ajoute l'historien, les vœux les plus ardens pour qu'avant

sa mort encore le peuple hongrois tout entier fit partie de l'église de Christ. »

Quelque superstitieux et déraisonnables qu'aient pu être ces voyages sans nombre au saint sépulcre, dont nous venons de parler, il est certain cependant qu'ils eurent plus d'un heureux résultat. En mêlant en quelque sorte tous les peuples de l'Europe ils en adoucirent les mœurs, ils exercèrent le sentiment d'un amour général, ils étendirent la vertu de l'hospitalité, ils firent connaître aux peuples d'Occident le monde et les hommes, et ils leur fournirent de nombreuses occasions d'échanger les produits de leur industrie et d'imiter ce qu'ils avaient vu de bien chez les autres.

Étienne mourut en 1038, après une vie pieuse et pleine d'activité. Ses dernières années furent troublées par beaucoup de peines, qui purent lui rappeler d'autant mieux l'instabilité de toutes les choses humaines. La nécessité de gouverner d'une main ferme le nouvel ordre de choses avait fait des mécontens, surtout parmi les grands de son empire; et quatre des principaux comtes avaient formé une conjuration contre sa vie. L'un d'eux se glissa de nuit avec un poignard dans l'appartement où le roi était retenu par une maladie; mais un seul mot du roi, son « qui va là? », inspira au coupable une telle terreur qu'il laissa tomber le poignard de ses mains et se jeta aux pieds du monarque, qui lui fit grâce. Cependant les trois autres conjurés subirent la peine de mort.

Du reste Étienne pouvait jeter les yeux sur sa vie passée avec joie et avec reconnaissance; toutes

les circonstances s'étaient réunies pour favoriser en ces jours la propagation du christianisme dans ses états; lui-même il avait su unir la sévérité à la modération, la dignité royale à une bonté populaire, et gagner ainsi l'amour de la nation : ce fut sûrement cet amour seul que lui portaient ses sujets qui put le faire réussir à introduire chez son peuple ces prêtres et cette religion des Allemands pour lesquels la nation avait tant de répugnance, comme cela se vit bientôt après sa mort.

Nous ne quitterons pas l'histoire de ce roi pieux sans parler d'un homme qui contribua beaucoup avec lui au succès des missions de la Hongrie : ce fut un Vénitien, nommé *Gérard*, né au commencement du onzième siècle (1). Renonçant aux joies de cette vie, il s'était retiré de bonne heure dans un couvent de sa patrie, pour s'y préparer à la vocation de prédicateur. Après avoir achevé ses études, il se disposait à se rendre au saint sépulcre, et il prit son chemin par la Hongrie. Mais Étienne, frappé des talens et de la piété de cet homme, chercha à le retenir, en lui persuadant que Dieu ne lui avait donné la pensée d'un pélerinage à Jérusalem que pour lui faire trouver un vaste champ de travail dans cette Hongrie, où il y avait encore des milliers d'idolâtres qui couraient au-devant de leur ruine.

Gérard ne put se résoudre si tôt à abandonner son projet favori; il se bâtit provisoirement une cabane d'hermite à Béel pour rechercher la volonté

(1) V. *Acta Sanct. die* 23 *sept.* — et *Bonfinius, Hist. Hung.*, l. 1, c. 2.

de Dieu avec jeûnes et prières. Cependant le duc insista si vivement que Gérard finit par se décider à rester, et qu'il se mit à parcourir le pays pour y annoncer l'évangile. Son travail fut accompagné d'une grande bénédiction; et avant peu il se vit élevé à la dignité, ou plutôt à la charge, d'évêque d'*Ozanad* (ville située à quinze lieues de Temeswar au-delà de la Theisse). C'était un poste qui ne promettait que travail et peine, et peut-être, à la fin de tout, le martyre. La plupart des habitans de cette contrée étaient encore païens; et ceux qui portaient le nom de chrétiens n'avaient presque rien éprouvé de cette efficace régénératrice qui renouvelle le cœur de l'homme. La plus grande partie même de ceux qui habitaient dans des villes, et qui par cela même étaient un peu moins barbares, étaient encore attachés à des pratiques idolâtres; et d'ailleurs ils n'avaient que de l'aversion pour tout étranger, Italien ou Allemand, qui venait s'établir au milieu d'eux.

Gérard ne se laissa point effrayer. Il parcourut, toujours à pied, son vaste diocèse, en mettant tout en œuvre pour amener les idolâtres, par la douceur et la force de ses paroles, à la connaissance de Christ. Mais après la mort d'Étienne, il survint quarante ans de troubles qui arrêtèrent presque entièrement les progrès de l'évangile. *Emmerich*, fils d'Étienne, jeune homme plein d'espérances, dont la postérité a fait un saint, était mort encore avant son père : une suite de prétendans se firent la guerre les uns aux autres : l'un d'eux, *André I*er, fut appelé sur le trône par la nation en 1046, et

gouverna jusqu'en 1060 avec un sceptre de fer; il chassa du pays ou fit massacrer tous les étrangers; il opprima le christianisme; et rétablit à la fois les anciennes mœurs et l'idolâtrie précédente.

Gérard souffrait cruellement de cet état de choses. Accompagné de trois de ses collègues dans l'épiscopat il se mit en route pour la résidence royale d'Albe, afin d'essayer à tout prix d'apaiser ce roi ennemi. Déjà ces quatre ecclésiastiques étaient arrivés sur les rives du Danube et allaient le passer, lorsqu'ils se virent surpris par une troupe de Barbares. Couvert de pierres, Gérard se mit à genoux et fit la prière d'Étienne, ce premier martyr du christianisme : « Seigneur, ne leur impute point ce péché ! » — Puis il mourut, avec deux de ses collègues, de la mort des héros de Christ (1046).

Cependant tous ces troubles ne purent parvenir à détruire l'église de Christ déjà trop profondément enracinée dans le pays : la profession de la foi chrétienne continua de se répandre, lentement mais d'une manière irrésistible, et nous pouvons nous regarder comme arrivés au terme de cette partie de notre travail. Nous conclurons par une observation que Schroeck place à la fin de son histoire des missions de cette époque.

« On appelait alors conversion toute espèce de profession de foi que pouvaient faire des païens, soit qu'elle fût le fruit d'une persuasion irréfléchie, de l'imitation, de l'intérêt, de faux miracles, d'un sage enseignement, ou de la force brutale. Aussi ces conversions ne produisaient-elles que rarement, dans le cœur et dans la vie des hommes

ces effets si nobles de sainteté par lesquels la puissance de l'évangile s'est distinguée de tout temps des autres religions du monde........ Mais si une religion, aussi dégénérée que l'était alors la religion chrétienne, a pu néanmoins porter des fruits aussi salutaires et aussi durables que ceux qu'elle porta en effet, elle devrait, dans un siècle où l'on croit qu'elle est plus purifiée que jamais, produire les effets les plus brillans, si elle n'eût dégénéré de son côté en un tissu de vaines et d'innombrables —*spéculations*. »

Ceci est vrai. Qui a des oreilles pour entendre qu'il entende!

CHAPITRE XLVI.

LA RUSSIE (1). (CENTRE, NORD ET ORIENT).

§ 1.

Histoire ancienne jusque vers 866.

Disons d'entrée, pour préciser le titre de ce chapitre, qu'ayant déjà donné une esquisse des travaux de Cyrille dans la Crimée et dans le midi de la Russie (c. 43), nous n'aurons pas besoin de reprendre ici ce qui concerne cette dernière contrée. Nous ne parlerons pas non plus ici de la Finlande, de l'Esthonie, de la Courlande, de la Lithuanie, ni

(1) **Sources.** — L'histoire primitive du peuple russe possède une belle collection de sources historiques, qu'on ne commence pourtant à mettre en ordre que dans ces derniers temps ; notre histoire des missions y trouve des matériaux précieux, quoiqu'ils soient souvent difficiles à se procurer. On peut considérer comme le père de l'histoire russe, *Nestor*, moine du fameux couvent de Kiew. Il naquit en 1056, et rédigea des *Annales de l'histoire russe*, qu'il poussa jusqu'à l'an 1116, et qui ont été continuées par d'autres moines instruits. L'exemplaire le plus ancien qu'on connaisse de sa Chronique est le *Manuscrit Laurentin*.

« Le travail critique de *Schloezer* sur ces annales est la mine où il faut » puiser désormais pour l'histoire du Nord. » Tel est le jugement de

en général des parties occidentales de ce vaste empire, parce que nous traiterons ce qui les concerne dans d'autres chapitres. Il ne s'agit donc principalement ici que de la Russie centrale, septentrionale et orientale; et on ne mentionnera le reste qu'autant que l'histoire de ces dernières contrées l'exigera.

Les Russes formaient originairement une portion de la grande race esclavone qui vint s'établir, à une époque inconnue, dans les vastes plaines qui s'étendent entre la Baltique et l'Adriatique. Ils prirent différens noms suivant les tribus auxquelles ils appartenaient : il y avait les Déréwiens, les Drégowitsches, les Polotzkes, et une multitude d'autres peuples non moins considérables. Quelques-uns, qui vinrent des rives du Danube, se campèrent sur les bords du lac Ilmen où ils bâtirent

M. Ch. Villers et de M. Guizot sur ce sujet (*Hist. de la Déc. de l'emp. rom., par Gibbon, édit. de Guizot*, t. 11, c. 55, p. 71).

Nous devons encore au même Nestor une collection de biographies de plusieurs des hommes pieux qui habitèrent le monastère de Kiew. L'ouvrage porte le titre de *Paterikon*. — Enfin nous devons ajouter à la liste des sources de l'histoire actuelle : le *Livre des degrés* (Stufenbuch) qui commence à Roehrich et va jusqu'à l'an 1559 ; — de nombreuses *monologies* de la Russie ; — le grand ouvrage des Juifs d'Anvers, *Collection des légendes des saints*, dans son second volume ; — puis *Assemani Kalendaria ecclesiæ universæ*, t. 4.

Un meilleur ouvrage encore est la *Dissertatio de primis initiis Christianæ inter Russos religionis*, par J. S. Semler. Halle 1742.

Mais l'écrit le plus précieux peut-être de tous sur l'histoire ecclésiastique de la Russie est la *Geschichte der Russichen Kirche*, de Ph. Straal. — On a encore du même auteur : *Beitræge zur Russichen Kirchen-Geschichte* ; — puis *Geschichte der Gründung und Ausbreitung der Christlichen Lehre im Russichen Reiche*.

Enfin nous citerons encore l'ouvrage classique de Karamsin, *Geschichte des Russichen Reiches*.

la ville de *Nowgorod* (neuve ville); d'autres, de la même tribu que les Léches, s'établirent près du Dniéper, et reçurent des vastes campagnes qu'ils occupèrent le nom de *Polanes* (Polonais, habitans des champs). Ils bâtirent, à une époque qu'on ne peut assigner, la ville célèbre de *Kiew*, l'une des plus anciennes de l'Europe, qui devint déjà en 882 la capitale du nouvel état russe.

Les habitans de ces vastes steppes soutinrent dès les premiers siècles quelques relations avec les sujets de l'empire d'Orient; car « il y eut de très-bonne heure, selon Nestor, une route tracée depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire; et cette route était passablement fréquentée, soit par les Waraegers, habitans des parties nord-est de l'Europe, fort amis des voyages, soit par les Grecs. Un bac remontait le Dniéper et communiquait facilement à la *Lowat*, qui conduisait dans le grand lac d'*Ilmen* d'où s'écoule le *Wolchow*, qui va se jeter dans un autre grand lac, le *Newo* (Ladoga), lequel se verse dans la mer des Waraegers. »

Ces anciennes communications au moyen des routes sont d'une grande importance pour l'histoire des missions, en ce qu'elles indiquent les premières voies par lesquelles la lumière de l'évangile passa des pays chrétiens dans les pays idolâtres. Et c'est effectivement aussi sur la route que nous venons de décrire, route qui traverse la portion la plus peuplée de la Russie en liant le nord au sud, qu'on retrouve les premières traces du christianisme et les premiers missionnaires envoyés par l'église grecque dans ces vastes contrées.

Les Slaves russes avaient la même religion que le reste des tribus sorties de la même souche. On retrouve chez eux le dualisme de l'ancienne idolâtrie, l'idée d'un dieu bon et d'un dieu méchant : le premier s'appelait *Swätowit* (ou Swantowit) l'œil du monde; l'autre était *Tschernibog*, le dieu noir, qui répand le mal (p. 7 et. 103). Puis venaient d'autres divinités en sous ordre, qui gouvernaient les élémens et les différens phénomènes de la nature. *Péroun* était chez eux ce qu'était Jupiter chez les Romains, et Thor chez les Allemands et les Nordmans, savoir le créateur du tonnerre et de l'éclair. On trouvait son image colossale dressée sur les saintes collines de Kiew et dans les autres villes de la vieille Russie. Il tenait en ses mains un foudre resplendissant de rubis : un feu éternel brûlait sur son autel; et non-seulement on lui offrait des animaux et des prisonniers de guerre, mais des mères venaient lui sacrifier leurs enfans, afin d'adoucir sa colère par le sang des innocens. Il avait pour sanctuaire des forêts et des bois sacrés; et celui qui osait toucher de la hache un arbre qui lui avait été dévoué était à l'instant mis à mort.

Comme la principale richesse des Slaves consistait dans leur bétail, ce peuple avait placé les troupeaux sous la protection spéciale d'un autre dieu, qui portait le nom de Woloss. C'était par lui et par Péroun que les Slaves juraient dans les traités de paix, en les terminant ordinairement par la clause : « Si je ne tiens pas cet accord, que je sois frappé » de la malédiction du dieu auquel nous croyons, » de Péroun et de Woloss, le dieu du bétail. »

Ils avaient encore un *Stribog* et un *Daschbog*; le premier le dieu des vents, et le second de la pluie qui fertilise la terre. — Enfin ils avaient aussi, selon Procope (1), des dieux pour les fleuves, pour les forêts, pour les maisons et pour les sources: et l'on prédisait par les victimes qu'on leur offrait.

Il est vraisemblable que les Slaves russes n'adoraient pas ces dieux dans des temples, mais dans des forêts sur des hauteurs; car Nestor ne parle aucunement de temples idolâtres qui aient été détruits ou changés en temples chrétiens, lors de l'introduction du christianisme, mais seulement de bosquets et d'autels; et ce qui confirme cette supposition, c'est qu'on n'a trouvé jusqu'à présent en Russie aucune trace d'anciens temples. Nestor ne parle non plus d'aucune caste de prêtres; lorsqu'il fait mention d'un sacrifice dans quelque assemblée populaire, on ne voit jamais figurer dans ses récits que les anciens du peuple et les bojares. Ce qui semble avoir remplacé un corps de prêtres, ce sont les sorciers et les devins, qu'on trouve dès les premiers temps dans l'histoire de ce peuple. C'est sans doute là la raison pour laquelle, sauf une peur grossière des démons, on ne trouve chez la nation aucune trace d'idées religieuses ni d'une croyance à l'immortalité de l'ame, tandis que tout système d'idolâtrie qui présente un corps de prêtres offre aussi quelques dogmes dont ces prêtres sont les dépositaires.

Dès leur première apparition dans l'histoire les

(1) *De Bello Gothico*, l. 3, c. 14.

Russes se montrent comme un peuple hospitalier et vaillant, mais en même temps extrêmement barbare et cruel. Les Polanes étaient plus polis que les autres Slaves, et plus doux dans leurs mœurs; mais quelques autres de ces Barbares sont décrits comme des espèces de bêtes féroces, tapis dans l'épaisseur des forêts, toujours prêts à s'assassiner les uns les autres, ou à tuer ceux de leurs voisins qui leur donnaient la moindre raison de mécontentement. Et c'est ainsi que le christianisme les trouva en effet, lorsqu'il vint leur apporter les appels du royaume des cieux.

Au moment d'entrer dans l'histoire des missions de ce peuple nous nous retrouvons, comme pour toute autre, sur le chemin des obscurités ou des fables. Ce qui paraît le plus certain, ou du moins le plus admissible, dans la partie la plus reculée de cette histoire, c'est que l'apôtre André parcourut les pays situés autour de la mer Noire. Si quelque autre légende raconte qu'il arriva jusque dans le nord de la Russie, qu'il y admira les étuves de ce pays, et qu'il planta quelque part sa crosse épiscopale en terre, ce sont des histoires qu'on peut reléguer avec celle des vingt-cinq ans d'épiscopat que S[t] Pierre passa à Rome, et tant d'autres semblables.

Mais si ces premières données sont ou douteuses ou fausses, tout nous prouve d'autre part que le christianisme avait fait dès les premiers siècles des progrès considérables dans le midi de la Russie. Tertullien comptait déjà (1) parmi les peuples

(1) *Adv. Judæos*, c. 10, 7.

nombreux qui avaient reçu l'évangile de son temps (vers l'an 200) les *Sarmates*, c'est-à-dire les peuples mêmes dont nous parlons maintenant. Lorsque, au troisième siècle, les Goths établirent un puissant empire dans ces mêmes lieux, ils apprirent de bonne heure à connaître le christianisme par les nombreux prisonniers de guerre qu'ils faisaient sur les Romains; et on a vu au premier volume que, vers 376, Ulphilas porta la plus grande partie de sa nation à embrasser le christianisme. Or cette nation occupait alors encore la Russie méridionale (V. Carte de l'empire romain). Quoique poussés ensuite jusqu'en Italie par la masse des Barbares de l'Orient, les Goths laissèrent, sous le nom de *Tétraxites*, quelques-unes de leurs tribus sur les bords de la mer Noire et dans la Crimée, où le christianisme était déjà établi depuis longtemps. C'est du moins ce qu'atteste un ancien catalogue, qui porte que cette contrée, la Chersonèse, eut entre 250 et 288 sept évêques et une foule de martyrs, qui auraient succombé sous la persécution de *Licinius Valerianus*.

Il est probable qu'une des grandes causes qui favorisèrent l'arrivée de l'évangile dans le midi de la Russie, fut le commerce actif que Constantinople et les habitans du Pont; eux-mêmes convertis de bonne heure à la foi chrétienne, soutenaient avec les populations qui entouraient la mer Noire, ou qui habitaient le long des grands fleuves qui s'y jettent. L'Arménie et la Géorgie ne tardèrent pas non plus à embrasser l'évangile; et lorsque, plus tard, les missionnaires nestoriens vinrent tra-

vailler dans ces deux contrées, ils reconnurent à divers indices que le midi de la Russie avait entendu parler de l'évangile long-temps avant qu'il en fût question dans le Nord.

Sans doute les siècles de l'invasion durent détruire peut-être jusqu'à ses derniers germes toute cette œuvre des premiers siècles; car c'étaient précisément les rives de la mer Noire qui formaient la grande route des hordes sauvages; et ce que l'invasion avait encore épargné dut périr pendant les guerres sanglantes et continuelles des peuples slaves du Nord avec l'empire grec. On ne peut lire sans frémir les tableaux que les écrivains de Bizance ont laissés de la cruauté et de la féroce barbarie avec laquelle se conduisaient ces guerres; et l'effet de cet état de choses était double; d'une part les hordes qui habitaient ou parcouraient ces contrées détruisaient chez elles-mêmes toute civilisation et tout germe de conversion; et d'autre part les chrétiens grecs qui auraient été disposés à répandre ou à rappeler chez ces peuples quelque connaissance de l'évangile n'osaient s'en approcher. La détresse devint encore plus grande lorsque les Russes, déjà si divisés entre eux, se virent encore assaillis par les pirates nordmans, les redoutables *Waraegers* de la Suède, qui pénétraient sur leurs légers canots par les embouchures des fleuves jusque dans le cœur du pays, et qui se faisaient une joie féroce de détruire tout ce qu'ils pouvaient atteindre; tandis qu'au midi les puissans *Chazares* (p. 58) se répandaient toujours plus avant sur les rives du Volga, et repoussaient les colons slaves dans l'intérieur.

Et voilà comment il se fait qu'après ce que nous avons pu dire des premiers siècles, le septième et même le huitième siècle se passent tout entiers sans que l'histoire mentionne une seule tentative qui se soit faite pour répandre ou plutôt pour ramener l'évangile en Russie. Sans doute quelques restes des anciens habitans chrétiens, quelques prisonniers de guerre faits sur les Grecs purent tenter quelques faibles essais de ce genre, pour gagner quelques individus à la foi chrétienne; mais tout périssait sans cesse de nouveau; la masse du peuple restait complètement païenne, et il fallait une grande révolution pour rouvrir chez cette nation les voies à l'évangile.

Cependant Dieu en préparait lentement l'arrivée. Déjà en 700, sous *Ynguar le Grand*, roi de Suède, quelques aventuriers nordmans s'étaient établis sur les rives orientales de la Baltique; ils y avaient conquis sur les Slaves un royaume qu'ils nommaient *Holmgaerd*, et depuis lequel ils poussaient de temps à autre leurs redoutables excursions jusqu'aux portes de Constantinople. Or ce peuple aventurier paraît avoir reçu, par suite même de ses rapports avec les peuples chrétiens, quoiqu'ils fussent hostiles, quelques traces de la connaissance de l'évangile. Le fils d'Ynguar, le vaillant *Skira* (*le baptisé*) fixa sa résidence à Nowgorod vers 720; et puisqu'il professait le christianisme comme son nom nous l'apprend, il est bien probable qu'il y eut alors dans la Russie centrale quelques tentatives de faites pour la propagation de la foi. Mais il est évident que le train de guerre continuel des Warae-

gers dut s'opposer à toute œuvre permanente : souvent les conquérans étaient de nouveau chassés du pays, où ils ne faisaient d'ailleurs sentir leur domination que par un tribut annuel qu'ils se faisaient payer des Slaves.

Cependant le pauvre peuple se trouvait si mal de l'administration de ses propres bojares, que plusieurs de ses tribus envoyèrent, vers 860, une députation aux Waraegers de la Suède pour leur faire dire : — « Notre pays est grand et béni ; il n'y » manque que de l'ordre ; venez, soyez nos prin- » ces, et régnez sur nous ! » (1) Trois frères de la famille *Ross* ou *Russ*, nommés Rurik, Snio et Truwor acceptèrent l'invitation, et vinrent gouverner ces hommes qui ne savaient pas user de leur liberté. Rurik s'établit à Nowgorod, Snio sur les rives du lac Blanc, chez les Wesses, et Truwor chez les Kriwitsches (capitale Smolensk). Les deux derniers moururent bientôt ; et en 864 *Rurik* fut nommé seul chef de la nouvelle Russie, qui forma dès-lors une monarchie permanente. C'est depuis cette époque que commence l'histoire civile de la Russie, et avec elle son histoire religieuse, quoiqu'il dût se passer encore un siècle entier de luttes, quelquefois sanglantes, avant que l'évangile parvînt à étendre son influence salutaire sur tout le pays.

(1) *Schloezer Nestor*, II, 177.

§ 2.

Retour de l'évangile, depuis 866 à 1400.

Cependant les belliqueux compagnons de Rurik se lassèrent bien vîte de la possession tranquille de leur conquête. Dès 866 deux d'entre eux, Askold et Dir, allèrent chercher fortune avec leurs Waraegers du côté du midi. Ils trouvèrent sur les hautes rives du Dniéper une petite ville, et demandèrent à qui elle appartenait. « Il y a long-temps, lui » répondit-on, que ceux qui l'ont bâtie sont morts, » et ses paisibles habitans paient le tribu aux Cha» zares du voisinage. » Cette petite ville était *Kiew;* les deux aventuriers s'en emparèrent, firent venir de Nowgorod des renforts; et bientôt ils eurent conçu et mûri le projet d'étendre leur nouvel empire jusqu'à Constantinople. Ils descendent le Dniéper sur deux cents canots de guerre, ils ravagent les côtes voisines, et apparaissent tout d'un coup aux portes de Constantinople. C'était pour la première fois que le terrible nom des Russes faisait trembler cette ville. Michel III, le Néron de l'empire d'Orient, était alors absent, engagé dans une guerre avec les Arabes, sur les rives de la mer Noire. Un miracle seul, disent les écrivains Bizantins, pouvait sauver la ville. Le fameux Photius, qui s'était élevé quelques années auparavant par ses intrigues sur le siége patriarchal de Constantinople, eut recours, non à Dieu, mais à la mère de Dieu; car on a vu que Rome avait déjà depuis long-temps appris aux peuples à laisser là le mé-

diateur de l'évangile pour leur donner une médiatrice (*culte enchanteur!* selon le *Génie du Christianisme*). On porta donc sur la rive de la mer, en procession solennelle, le vêtement de Marie, « son vêtement très-réel » que deux frères avaient autrefois volé dans la maison d'une Juive de Galilée, et avaient apporté à Constantinople. Des milliers de supplians vinrent avec des torrens de larmes plonger ce vêtement dans la mer : et voici ! la mer s'élève extraordinairement, une tempête éclate, les vagues montent avec fureur, et les canots des Barbares sont engloutis. Les chefs russes ne retournèrent à Kiew qu'avec de faibles débris de leur flotte ; et frappés dans leur conscience, ils renvoyèrent des ambassadeurs à Constantinople pour y demander la paix, le baptême et des docteurs chrétiens.

On sent que cette histoire entière, peut être vraie pour le fond : le document le plus digne de foi à cet égard est une lettre pastorale que Photius adressa concernant cette affaire, en 866, aux évêques d'Orient (1). « Les Russes, » dit-il dans cette lettre, « célèbres par leur cruauté, vainqueurs des peu-
» ples voisins, et qui avaient eu l'audace d'attaquer
» l'empire romain, ont abandonné leurs supersti-
» tions, et sont devenus nos amis. Nous leur avons
» déjà envoyé un évêque et un prêtre ; et ils mon-
» trent un véritable zèle pour le culte chrétien. »

Cette lettre exagérait, en parlant comme elle le fait d'une sorte de conversion du peuple ; car c'étaient tout au plus les germes d'une œuvre chré-

(1) V. *Photii Epist. Cond.*, fol. 58.

…uaient de se montrer. Cependant ces …devaient en effet pas être perdus. Diver…stances avaient contribué, vers ce temps, à …dans l'église grecque l'esprit des missions: …et Méthodius y avaient donné une puissante …ion; leurs succès chez les *Bulgares* avaient … l'attention des patriarches grecs sur les popu…ations esclavones : Michel III venait d'être assas…siné par son successeur, Basile le Macédonien (867), Photius chassé du siége patriarcal, et le pieux Ignace rappelé (p. 75). A peine donc ce dernier fut-il revenu à son poste qu'un de ses premiers soins fut de relever le fil des relations qui s'étaient établies entre Kiew et Constantinople: voici ce qu'en dit Constantin Porphyrogénète dans la vie de son grand-père Basile le Macédonien.

« Basile, au moyen des plus riches présens d'or, d'argent et de vêtemens de soie, a engagé à une alliance la nation si indomptable et si irréligieuse des Russes (Nestor lui-même lui donne dans cette occasion l'épithète « d'impie ») ; et après avoir fait la paix avec elle, il lui a aussi persuadé d'accueillir l'archevêque consacré par Ignace, et avec lui le saint baptême. Lorsque ce prélat arriva chez les Russes à Kiew, leur roi tint une assemblée du peuple, à laquelle assistèrent ceux des grands de l'état qui étaient le plus adonnés à l'idolâtrie. On délibéra sur l'ancienne et sur la nouvelle foi; on fit entrer l'archevêque dans l'assemblée, et on lui demanda ce qu'il se proposait d'enseigner : celui-ci ouvrit le livre des évangiles, et raconta aux assistans quelques-uns des miracles de Christ, et de ceux de

Ancien Testament. — « Si nous ne voyons nous-
» mêmes quelque histoire pareille, répondirent les
» grands, et par exemple quelque chose qui res-
» semble aux trois jeunes gens de la fournaise, nous
» ne te croyons pas, et nous n'écouterons pas tes
» discours. » — Le pieux missionnaire, dit l'his-
toire, se confiant à cette promesse de Jésus : « Si
» vous demandez quelque chose en mon nom vous
» le recevrez, » crut qu'un chrétien était autorisé
à s'appuyer sur cette parole de Christ, lorsqu'il ne
cherchait pas l'éclat ni l'ostentation mais le bien
des âmes. Il répondit donc qu'il n'était pas permis
de tenter Dieu, mais que s'ils étaient sincèrement
résolus de s'approcher de lui, ils n'avaient qu'à lui
demander ce qu'ils voulaient, et que Dieu ne le
refuserait pas à leur foi. Les Russes voulurent
alors qu'Ignace plaçât le livre des évangiles sur
un bûcher qu'ils venaient d'allumer; ajoutant que
si ce livre en sortait intact ils embrasseraient sa
religion. L'évêque pria le Christ de glorifier son
nom devant les païens, et céda à leur demande; et
au bout de quelques heures on retira le livre in-
tact du milieu des cendres. Les Russes en furent
confondus d'étonnement, et plusieurs se firent
baptiser.

Nous avons raconté cette histoire telle qu'elle
nous est donnée. Sans doute le petit-fils de Basile
rapporte bien des choses qu'on doit repousser sans
hésitation dans le rang des fables; c'est pourquoi
nous n'osons entreprendre la défense de cette his-
toire, qui n'est d'ailleurs attestée que par l'évêque
lui-même. Cependant la chose telle qu'elle, ne ren-

ferme en elle-même rien qui soit indigne de Dieu ou contraire à l'évangile. Car pourquoi une humble foi en Christ, s'appliquant à l'œuvre de la propagation de son royaume sur terre, ne pourrait-elle pas se prévaloir encore de nos jours de la promesse alléguée plus haut, lorsqu'il s'agit de glorifier son nom devant le monde? Il n'y a aucune raison interne qui s'oppose à la crédibilité de ce récit (1).

Ainsi venait de se poser la première pierre du saint temple que la main de Dieu voulait fonder en Russie sur les débris du paganisme; et l'année 868 vit s'élever à *Kiew* la première église chrétienne de ce vaste empire.

Il ne paraît pas que le nombre des fidèles ait été encore bien grand; car l'histoire ne dit pas qu'un seul des princes de cette ville ou de ses bojares se soient déclarés pour la foi; il paraîtrait plutôt que les grands ne considérèrent l'œuvre des missions grecques que comme une chose à tolérer en vertu du traité de paix qui venait de se conclure. Comme l'évangile commençait à se répandre alors dans la Suède, leur patrie originaire, ils purent incliner à souffrir aussi chez eux une œuvre pareille pourvu qu'il leur restât permis de demeurer fidèles à leur Péroun.

Cependant ces petits commencemens donnaient d'autant plus d'espérance que l'évangile rempor-

(1) Ce récit et les réflexions qui l'accompagnent sont traduits tels quels du texte allemand; et le Seigneur bénira celui qui rend ainsi gloire à sa puissance, dans la simplicité de la foi. *Note du traducteur.*

ait en ces jours des victoires éclatantes chez le peuple voisin des Bulgares, et que Cyrille et Méthodius y avaient entrepris la traduction des saintes Écritures en langue esclavone. Ces circonstances ne pouvaient que contribuer puissamment à la propagation de l'évangile chez les Slaves de la Russie : car les Bulgares, qui parlaient la même langue qu'eux, pouvaient leur envoyer des prédicateurs ; et l'histoire des années qui suivirent montre effectivement que le travail de Cyrille devint un étendard sacré, autour duquel s'unirent les peuples de la Bulgarie, de la Moravie, de la Bohême, et bientôt après de la Pologne, une ancre de salut pour les jours de danger et d'épreuve, qui vinrent bientôt, à différentes époques, menacer l'œuvre des missions chez ces peuples divers.

Rurik, le fondateur de la monarchie russe, mourut en 879, après avoir gouverné, de sa résidence de Nowgorod, son petit empire pendant quinze ans. Il remit les rênes de l'état à *Oleg*, son parent, pour tout le temps que durerait la minorité de son fils *Igor*. Oleg était un homme sage et vaillant, mais païen, qui gagna bientôt par de brillantes victoires la confiance de ses sujets. Il parvint, dans l'espace de peu d'années, à réunir sous son sceptre la multitude des petites tribus morcelées qui composaient son empire ; et comme il lui arrivait sans cesse de Suède de nouveaux renforts de Waraegers, il pensa bientôt (882) qu'il était assez fort pour tenter quelque conquête importante. *Smolensk*, la ville des *Kriwitsches*, se rendit sans résistance. Il en fut de même de *Ljubetsch* sur le Dniéper :

alors Oleg descendit ce fleuve pour aller soumettre Kiew, avec ses deux chefs Askold et Dir. Il s'empara effectivement de la ville après un siége assez court, et il en fit la capitale de la Russie. Il paraît que les deux princes qui furent mis à mort dans cette occasion s'étaient convertis au christianisme; car avant qu'il fût peu ils furent honorés comme les premiers martyrs russes, et on éleva sur le tombeau d'*Askold* une église dédiée à St Nicolas, dont on montre encore aujourd'hui les ruines aux voyageurs.

Quoique l'histoire ne donne aucun détail positif sur ce que devinrent alors les missions grecques le long du Dniéper il paraît que les missionnaires n'y travaillèrent pas en vain; car les écrivains de ces jours (1) rapportent que les églises de Russie figuraient vers la fin du neuvième siècle comme soixantième archevêché dans le catalogue des éparchiés dépendantes du patriarcat de Constantinople. Sans doute ce titre d'archevêché se sera surtout appuyé sur l'envoi qu'avait fait, trente ans auparavant, le patriarche Ignace d'un archevêque, qui devait aller chercher son troupeau dans les environs de Kiew : mais ce qui semblerait cependant indiquer que le nombre des convertis de la Russie était assez grand à l'époque où nous sommes arrivés, c'est qu'on disputait alors sur le rang que ce diocèse devait occuper dans le catalogue des éparchiés, ce qui ne serait sûrement pas arrivé s'il n'avait encore existé qu'en espérance.

Cependant Cyrille et Méthodius étaient morts;

(1) *Stritters memoriæ*, l. 2, p. 1035.

et les heureux fruits de leur travail dans la Bulgarie et la Moravie devaient d'autant plus stimuler le zèle des patriarches de Constantinople que, malgré tous leurs efforts, les papes n'avaient pu réussir à séparer les Slaves nouvellement convertis de l'église grecque : d'ailleurs la division des deux siéges de Constantinople et de Rome devait encore exciter chez le premier la pensée de chercher dans le nord des compensations aux pertes dont il était menacé dans le midi et à l'orient.

Les circonstances politiques étaient pareillement très-favorables. Le victorieux *Oleg* avait fixé sa résidence à Kiew, et s'était soumis les *Sévériens* sur le Dniéper, et les *Radimitsches*, afin d'assurer ses communications avec Nowgorod. Il subjugua pareillement les *Chazares* de Vitepsk et de Tschernikow, sur la rive gauche du Dniéper, et tout le pays jusqu'au Dniester et au Bug. Cette unité de gouvernement préparait, comme nous l'avons toujours vu, une entrée plus facile aux missions chrétiennes.

Le jeune *Igor* étant devenu majeur, Oleg lui donna (903) pour épouse une jeune fille Waraeger de Psow encore païenne, du nom d'*Olga*, que nous verrons plus tard recevoir le baptême, prendre le nom d'Hélène, et s'immortaliser chez les Russes par son heureuse influence sur l'état et sur l'église. C'est celle dont nous avons fait mention depuis long-temps dans l'histoire des missions de Suède (T. 3, p. 306). Pour le moment les guerriers d'Oleg, de nouveau las de la paix, se rendirent par centaines à Constantinople pour y servir dans l'armée

ou dans la flotte, comme on a vu que cette nation le faisait depuis long-temps. Cette circonstance avait le double effet qu'un grand nombre de ces guerriers revenaient au bout de quelques années, non-seulement plus riches et avec des mœurs plus douces et un esprit plus cultivé, mais encore avec la foi chrétienne ou du moins avec des dispositions à l'embrasser : car on ne peut se lasser d'observer que l'église chrétienne la plus déchue conserve encore une immense supériorité sur une idolâtrie quelconque. L'histoire de ces temps nous apprend, par exemple, que la seule pompe et la seule majesté du culte chrétien avait souvent produit sur ces Barbares un effet sensible, et de telle nature que l'histoire des missions peut le relever comme salutaire.

Cependant il est vrai aussi que ces mêmes splendeurs qui en frappaient quelques-uns d'une manière religieuse n'excitaient chez d'autres que la rapacité et le désir de s'emparer de ces objets si brillans. Oleg en particulier conçut des pensées de ce genre; et en 907 il réunit une foule de ses nouveaux sujets sous les étendards de ses Waraegers, et redescendit une seconde fois le Dniéper avec deux mille canots. Les rives du Bosphore sont de nouveau mises à feu et à sang : Nestor lui-même dit « que ses compatriotes commencèrent à tout » dévaster autour de *Zargard* (ville du czar : Cons- » tantinople) ; qu'ils massacrèrent un grand nom- » bre de Grecs, détruisirent une foule de palais, et » incendièrent les églises. Quant à leurs prison- » niers ils en tuèrent quelques-uns par l'épée et à

» coups de flèches, ils en livrèrent d'autres à la
» torture et en jetèrent une partie à la mer; et ils
» firent, en un mot, aux Grecs toutes sortes d'au-
» tres maux, comme les guerriers ont coutume de
» faire. »

Le faible empereur *Léon le Philosophe*, qui s'occupait plus d'astrologie que de l'art militaire, ne sut se défendre qu'en fermant le port par une chaîne et en abandonnant la ville à son sort. Cependant il se conclut une paix; les signatures prouvent qu'alors le christianisme n'avait pas encore pénétré chez les Russes, ou du moins dans les classes élevées de la nation : car Oleg et ses guerriers jurèrent « par Péroun, leur dieu du tonnerre, et » par Woloss, le dieu de leur bétail. » Néanmoins le fait d'un traité de paix conclu avec l'empire grec, et quelques-uns des termes de ce traité montrent clairement que les Russes approchaient, quoique lentement, de la civilisation et du christianisme.

Oleg mourut en 912 dans un âge avancé, après un règne de trente-trois ans. Quant à sa personne il resta païen jusqu'à sa mort, et l'histoire ne raconte de lui que des exploits guerriers; mais il fut destiné à ne former qu'un seul corps des tribus désunies des Slaves de la Russie, et à les mettre en contact avec les peuples chrétiens et civilisés. *Igor* lui succéda pour régner à son tour le même nombre d'années (912—945); mais son règne n'a rien pour les missions. Nestor et les écrivains bizantins ne parlent, pendant toute cette époque, que de guerres et de dévastations, qui se firent autour de Constantinople; et les missionnaires n'eurent d'au-

tre parti à prendre que de travailler avec patience d'individu en individu jusqu'à des temps meilleurs. L'établissement de la civilisation ne pouvait guère se faire sans troubles; et c'est une observation pénible, mais que confirme l'histoire de tous les siècles, que les premières bases de tout état ne se posent guère que sur des monceaux de cadavres, et sont toujours arrosées de sang : c'est l'ordre de ce monde et du péché; car l'évangile en lui-même n'apporte aux hommes que la paix et l'amour.

Cependant la foi chrétienne ne resta pas absolument sans faire quelques progrès. Après une guerre mêlée de succès divers qu'Igor fit à l'empire d'Orient depuis 941, ce prince conclut en 945 un traité de paix qui fournit une preuve évidente des progrès que le christianisme avait faits alors parmi les Russes, quoique l'histoire ne donne sur l'époque aucun détail. Le premier article de ce traité porte: « Nous, ambassadeurs du grand prince russe Igor, » et de tous les knèses et grands de l'empire, nous » renouvelons avec les grands empereurs grecs » l'ancienne paix, *en dépit du diable* qui aime la » dissension et qui hait le bien; nous la renouve- » lons pour toutes les années, aussi long-temps » que le soleil brillera et que le monde subsistera. » Et qu'aucun Russe, *baptisé ou non baptisé*, ne se » permette de rompre l'alliance avec les Grecs. A » défaut de quoi puisse le Dieu tout-puissant con- » damner les premiers (les Russes baptisés) aux » peines temporelles et éternelles, et qu'aux autres » manque le secours du dieu Péroun : qu'ils tom- » bent par leur propre épée, et qu'ils soient escla-

» ves dans cette vie et dans celle qui est à venir! »

Le traité de paix précédent sous Oleg, ne contenait nulle clause pareille; et d'autres articles du même traité dont nous parlons, indiquent les mêmes progrès de la foi, comme par exemple celui-ci: « Si on ne peut retrouver un esclave fugitif, les » Russes chrétiens et païens en feront serment » chacun selon sa foi; » — et cet autre qui formait l'article final: « Nous avons rédigé tout ce contrat » sur deux papiers: l'un est auprès de notre em» pire du Zar (*unserm Zar-Reiche*) accompagné » de la *croix* et de notre nom; sur l'autre sont les » noms de vos ambassadeurs. L'acte doit être re» mis au grand prince russe et à ses gens, qui en » jureront le maintien, savoir *les chrétiens*, *dans* » *la cathédrale de Saint-Élie*, par la vénérable croix » ci-jointe; ceux qui ne sont pas baptisés, en cou» chant par terre leurs boucliers, leurs anneaux et » leurs épées nues. » — Voilà donc, en 945, à Kiew, des Russes chrétiens parmi les grands de l'état, et à ce qu'il paraît, plusieurs églises chrétiennes, puisqu'on parle d'une cathédrale; autant de circonstances qui confirment cette simple assertion de Nestor « qu'alors il y avait beaucoup de Waraegers chrétiens. »

Peu après cette pacification Igor fut assassiné par ses soldats; et sa veuve, la politique *Olga*, le remplaça sur le trône pendant la minorité de son fils *Swaetoslav*. Ce fut pour l'église de Russie une époque extrêmement heureuse, car l'église n'avait joui sous Oleg et sous Igor que d'une tolérance plus ou moins précaire. Olga commença mal, il est

vrai; car elle ne s'occupa qu'à venger cruellement la mort de son mari; mais bientôt son cœur parut sentir le vide que lui laissaient le pouvoir et l'éclat de la couronne, et éprouver le besoin de s'informer plus exactement de la foi qui se prêchait autour d'elle. Depuis long-temps le nom du vrai Dieu retentissait auprès de son palais; elle avait sous les yeux la célébration du culte chrétien, et elle pouvait s'entretenir tous les jours avec les conducteurs de l'église chrétienne. D'ailleurs elle avait l'âme naturellement élevée; et comme la parole de Dieu était traduite en sa langue, elle avait des occasions bien naturelles d'en prendre connaissance. Elle conçut donc bientôt le projet d'embrasser la foi chrétienne, et pour cela d'aller en faire profession publique et solennelle à Constantinople même, siége de la foi grecque; et elle l'exécuta dès l'an 955. Elle fut reçue par l'empereur grec de la manière la plus solennelle, comme il le raconte lui-même (1) : après une courte instruction elle reçut le baptême du patriarche; l'empereur Constantin fut son parrain; et elle prit le nouveau nom d'*Hélène :* c'est sous ce nom qu'elle est connue comme fondatrice de l'église russe.

Et en effet sa conversion au christianisme commence une nouvelle période de l'histoire des missions de la Russie; et le christianisme eut dès-lors à la cour un libre accès, tandis qu'il y avait encore trouvé jusqu'à ce moment de violens adversaires. Olga se montra dans cette nouvelle position

(1) *De Cerem. bizant.*, l. 2, c. 15. (V. de nouveau notre t. 3, p. 306.)

avec courage; et tout ce qu'on connaît de cet événement semble prouver qu'elle agit par des motifs plus nobles que ceux de la politique ou de l'ambition, et qu'elle avait connu et reçu en son cœur quelque chose de l'excellence du christianisme : peut-être quelques remords sur la vengeance cruelle qu'elle avait tirée de la mort de son mari contribuèrent-ils à lui faire faire le pas qu'elle venait de faire, ce pas si décisif pour son propre sort et pour celui de son peuple. Du reste elle n'eut rien de servile à l'égard des peuples chrétiens; et une preuve de l'esprit d'indépendance qu'elle conserva, même après son baptême, à l'égard de la cour de Constantinople, c'est que l'empereur d'Orient lui ayant envoyé des ambassadeurs pour lui demander des troupes auxiliaires en retour de tous les honneurs qu'on lui avait rendus à Constantinople, elle répondit : « Dès que votre empereur se sera décidé à » se tenir devant moi dans la Potschajéna (petite ri- » vière près de Kiew) aussi long-temps que je l'ai » fait devant lui dans la Suda (port de Constanti- » nople) je lui enverrai des présens et des troupes » auxiliaires. »

L'œuvre des missions venait donc de débuter pour la Russie d'une manière décisive : elle devait sans doute encore recevoir, comme partout ailleurs, son baptême de sang; mais elle commençait à faire des pas sensibles. Il est vrai qu'il y eut un objet important qu'Hélène ne put atteindre : elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour gagner son fils à la foi; mais l'orgueilleux *Swaetoslav* résista toujours. En vain sa mère lui parlait-elle du bonheur et de la

paix qui remplissait son ame depuis qu'elle avait reçu la grâce de reconnaître le seul vrai Dieu : son fils lui répondait avec impatience : « Dois-je embrasser seul cette nouvelle foi, pour que ma suite » se moque de moi ? » — Le jeune homme resta donc fidèle à la superstition de ses pères ; et quoiqu'il n'empêchât pas de se faire baptiser ceux qui le voulaient, cependant il se moquait d'eux; et en général il témoignait du mépris pour le christianisme.

Cette résistance de Swaetoslav pouvait être d'autant plus fâcheuse que le jeune prince était célèbre au milieu de ses guerriers comme un héros. Comme eux il vivait dans les habitudes les plus propres à endurcir son corps ; il n'avait ni lit ni voiture; sa selle lui servait de coussin ; il dormait en plein air; et il se nourrissait, avec ses guerriers, de viande de cheval, et de la chair des bêtes fauves qu'il avait abattues et qu'il grillait lui-même sur des charbons. Il fut grand guerrier. Les rives de l'Oka, du Don et du Volga furent le premier théâtre de ses exploits : de là il s'avança contre les Bulgares de la *Kama*, dont toutes les villes se soumirent à ses armes. Il ne faut pas confondre ces Bulgares-ci avec ceux dont il a été précédemment question et qui vivaient sur les bords du Danube: la Kama part des monts Ourals pour se jeter dans le Volga (Voyez la carte d'Europe) : il s'agit donc ici de la Russie orientale. Pendant cette expédition la tribu des Petschéneges, profitant de l'éloignement du prince, se jeta sur ses possessions, et vint assiéger Kiew où se trouvaient sa mère et ses en-

ans. Il revint fondre sur eux; et cet événement lui lonna occasion de montrer qu'il n'était pas étranger à ces affections naturelles qui sont quelquefois étouffées chez le barbare ou chez le conquérant : au milieu du tumulte de la joie publique il embrassa les siens avec une effusion de tendresse digne d'être remarquée chez un homme de son caractère et de ses habitudes.

Durant son absence la pieuse Olga avait gouverné le pays avec sagesse; et le bruit de sa conversion et de sa sagesse avait pénétré jusqu'aux rives du Rhin. Elle-même eut soin d'entrer en relation avec l'occident de l'Europe; car on vit arriver, vers 960, des ambassadeurs russes chez Otton le Grand, empereur d'Allemagne; ce fut peut-être la première fois que cette contrée entendit parler de la Russie. Ces ambassadeurs venaient pour demander à l'empereur un évêque et des ecclésiastiques (1). Il est vrai que cet événement présente des obscurités qu'on ne peut éclaircir d'une manière satisfaisante; et les chroniqueurs allemands semblent confondre cette demande d'Olga avec l'affaire des missions qu'on envoyait dans le même moment chez les *Rugiens* de la Baltique. Mais, quoi qu'il en soit de plusieurs obscurités de détail, le fait même dont nous parlons repose sur une diversité de témoignages qui ne permettent pas d'en douter. Il est bien possible qu'au nombre des motifs qui déterminèrent Olga à cette démarche, il y ait eu l'espoir, que des rapports amicaux avec l'empereur

(1) *Pistorii scriptor. rer. Germanic.*, t. 1, p. 101.

d'Allemagne, ce héros de son époque, pourraient exercer une influence salutaire sur le cœur de son propre fils, et le disposer à embrasser la foi chrétienne : un guerrier comme Otton devait se faire mieux écouter de Swaetoslav que le monarque mou et efféminé de Constantinople.

Cependant si Olga eut ce dernier espoir il fut déçu : le jeune prince resta païen et guerrier; et il en vint à ambitionner la conquête de la Bulgarie du Danube; car, dit-il à sa mère en présence de tous ses bojares, c'est là que se rencontrent toutes les beautés de l'art et de la nature. La mère affligée lui répondit que l'âge et la maladie ne tarderaient pas à mettre fin à ses jours, à elle : « enterre-moi donc, dit-elle, auparavant, et ensuite va où tu voudras. » — Quatre jours après Olga était morte (969). On l'enterra à Kiew à la manière des chrétiens. « Elle » fut, dit Nestor, semblable à l'étoile du matin » qui précède le soleil, à l'aurore qui annonce les » premiers feux de cet astre; elle brilla comme la » pleine lune au milieu de la nuit, et comme une » perle dans la boue » (1).

Hélène était donc morte sans avoir vu se réaliser le désir de son cœur, la conversion de Swaetoslav. Il paraîtrait au contraire que le nombre des ennemis de la foi s'était accru à la cour; car le chapelain de cette reine n'osa célébrer les cérémonies chrétiennes de son enterrement qu'en secret; et ce ne fut qu'au bout de peu d'années, et sous le règne suivant, que son petit-fils fit placer ses restes d'une

(1) *Laur. Nestor*, p. 38.

manière solennelle dans la cathédrale; alors Hélène fut canonisée par le métropolitain de Kiew, et on lui donna une place dans le calendrier des Russes.

Pour le moment Swaetoslav, seul maître, résolut de ne plus différer la conquête de la Bulgarie; il établit un de ses fils sur Kiew, un autre sur les Dréviens, et un troisième sur les habitans de Nowgorod: ce dernier était Wladimir, qui monta plus tard sur le trône. Puis il partit avec une petite troupe de ses braves pour sa conquête projetée. Mais il fut très-surpris de se voir attendu par une puissante armée. Il y eut une suite de combats sanglans: il s'empara de la capitale des Bulgares pour un temps très-court: mais il en fut bientôt chassé. Il avait à faire avec le vaillant *Zimiscès*, le héros de l'empire d'Orient à cette époque; il eut le dessous, et il finit par se voir obligé de se retirer à Kiew avec un petit reste des siens. Cependant ces malheurs ne l'avaient pas amené au christianisme; car on lit encore dans le traité de paix qu'il fit à cette occasion (971) ce serment qui en formait la conclusion: « Si je ne suis pas fidèle à ce traité, » que la malédiction m'atteigne de la part des » dieux en qui je crois, savoir Péroun et Woloss » le dieu du bétail; que je devienne jaune comme » l'or, et que je sois hâché en pièces avec mes » propres armes. »

Cette aversion du chef de la Russie pour le christianisme, et ses guerres avec l'empire grec durent naturellement entraver à un haut degré la propagation de l'évangile chez sa nation; et en effet les choses en vinrent au point que, peu d'années après,

le prince Wladimir, prêt à embrasser le christ
nisme, était réduit à demander où il y avait u
église pour se faire baptiser. Cependant Swaet
lav mourut (972) dans une bataille contre les P
schénégues qui avaient essayé de lui barrer
chemin de Kiew dans l'endroit des cataractes
Dniéper : ses fils se disputèrent sa succession p
dant huit ans ; et *Wladimir* ne l'obtint qu'en f
sant assassiner ses deux autres frères. Quoiq
élevé par Olga il était resté païen, et il se décl
tel d'une manière très-vive pendant les premiè
années de son règne. On fabriqua une nouve
image de Péroun avec une tête d'argent; on la pl
avec d'autres idoles sur la sainte colline de Kie
où l'on vit briller un nouveau temple des die
tel que la Russie n'en avait jamais vu auparava
Le peuple aveuglé s'y précipita en foule; et, com
si on eût voulu apaiser les dieux par un redo
blement de zèle dans l'idolâtrie, la terre fuma pl
que jamais du sang d'une multitude de sacrifi
humains. Wladimir s'appliqua pareillement à r
lever le paganisme déchu dans sa grande ville
Nowgorod; et quoique l'histoire de ces jours
parle point d'une persécution proprement dite,
position des chrétiens devenait si précaire da
ces contrées qu'un grand nombre émigrèrent da
l'empire d'Orient ou dans la Bulgarie, que d'aut
tinrent leur foi secrète, et que d'autres aposta
rent. Les choses empirèrent encore lorsque Wla
mir revint victorieux (983) d'une campagne con
les Polonais, qui venaient d'embrasser le christ
nisme sous Miécislav. Wladimir, ivre de joie, vou

offrir aux dieux un sacrifice humain. Sur le conseil de ses bojares on tira au sort pour savoir ceux des jeunes garçons de Kiew qui devaient être ainsi sacrifiés; et le sort indiqua un jeune Waraeger, beau de corps et d'ame, dont le père était chrétien. Celui-ci, poussé à la fois par l'amour paternel et par l'horreur contre l'idolâtrie, commença à parler publiquement et avec force contre la folie du paganisme : de son côté le peuple irrité se souleva, et vint en armes pour s'emparer de la victime désignée : mais le père prenant son fils dans ses bras s'écria : « Si vos idoles sont vraiment des » dieux qu'elles le tirent de mes bras! » Le peuple fanatique massacra le père et le fils, qui furent les premiers et aussi les seuls martyrs de Kiew. Peu de temps après, ils furent rangés, sous les noms de *Théodore* et d'*Ivan*, au nombre des saints de la Russie.

Heureusement que dans cette dernière moitié du dixième siècle la lumière du christianisme avait assez pénétré par toute l'Europe pour y faire détester généralement les sacrifices humains. Déjà l'église de Christ avait pris pied chez tous les autres peuples slaves, les Bulgares, les Moraves, les Bohémiens ; on va voir que c'était aussi le cas chez les Polonais; et Adalbert venait de commencer la même œuvre chez les Hongrois. Tous ces peuples, ni leurs princes ne pouvaient donc être indifférens aux dispositions de Wladimir; et les Grecs lui envoyèrent un philosophe chrétien qui eut un succès inattendu, quoiqu'il arrivât dans une circonstance singulière; car Wladimir se voyait sollicité au

même moment par des missionnaires mahométans, catholiques romains, juifs et grecs. Voici la raison de cette curieuse coïncidence.

Wladimir avait poussé ses conquêtes jusque chez cette tribu de Bulgares dont nous avons parlé tout à l'heure, qui était établie le long des rives de la Kama, à l'orient du Volga, entre Kasan et Simbirsk, et qui professait la foi mahométane. Les vaincus cherchèrent à gagner le vainqueur à leur foi, et lui envoyèrent (986) quelques députés à cet effet. Mais Wladimir leur répondit : « Quelque » attrayant que soit votre paradis, vous interdisez » le vin; et le vin fait la joie du Russe; je ne puis » m'en passer. »

Soit que cette tentative des Mahométans eût réveillé l'attention des chrétiens, soit toute autre cause, on vit bientôt paraître chez Wladimir des missionnaires allemands envoyés de Rome. C'étaient probablement des Bohémiens, depuis quelque temps incorporés à l'empire d'Allemagne, et qui pouvaient se promettre un accès d'autant plus libre à la cour de Wladimir, que ce prince avait une Bohémienne parmi ses femmes. Ils dirent à l'ambassadeur russe : « Ton pays est comme le » nôtre, mais ta foi diffère de notre foi. La nôtre » est un flambeau; et notre Dieu est créateur du » ciel et de la terre; mais le tien n'est que de bois.» — Il est probable qu'à côté de cela les missionnaires romains ne manquèrent pas de vicier leur message par quelques propos relatifs à la prétendue autorité de leur pape : car Wladimir les renvoya sèchement : « Allez-vous-en, leur répondit-il,

» *ce n'est pas du pape que nos ancêtres ont reçu*
» *la foi.* »

De leur côté les Chazares envoyaient des missionnaires juifs; car nous avons vu (c. 43, p. 59) que ce peuple, ou du moins une partie du peuple, et ses rois, avaient embrassé le judaïsme vers la fin du huitième siècle. Les députés des Chazares peignirent au prince leur foi sous les plus vives couleurs; mais comme, à la demande qu'il leur fit « où était leur patrie? » ils lui répondirent que c'était Jérusalem, d'où la colère de Dieu les avait chassés à cause de leurs péchés, il leur dit : « Et » vous autres, maudits de Dieu, vous vous avisez » d'enseigner autrui! Si Dieu vous avait aimés, » vous et votre foi, il ne vous aurait pas rejetés » par tout le monde! Nous ne voulons pas, comme » vous, perdre notre patrie! »

Cette histoire a quelque chose de singulier; mais lors même qu'on pourrait en révoquer en doute quelques-uns des détails, il est évident qu'il y avait alors parmi les peuples du sud et de l'ouest de l'Europe un esprit missionnaire très-prononcé, probablement allumé par les travaux de Cyrille et de Méthodius, et augmenté par la division qui régnait alors entre l'église d'Orient et celle d'Occident.

Cependant il s'était écoulé plus de cent vingt ans depuis la première tentative faite pour introduire l'évangile en Russie : et comme tous les travaux missionnaires destinés à la Russie étaient partis jusqu'alors de l'église grecque (il est bon de l'observer), ce fut encore cette communion qui, apprenant les divers efforts dont nous venons de parler,

députa un missionnaire instruit et possédant la langue esclavone, pour tâcher de gagner le monarque russe. Cet homme, que les vieilles chroniques désignent sous le nom alors usité de *philosophe*, réfuta en peu de mots les prétentions des autres prédicateurs; il exposa à Wladimir le contenu général des Écritures, il lui parla de la création du monde, de la chute de l'homme, du déluge, d'un peuple élu de Dieu, de l'envoi du Sauveur, de la divine doctrine qu'il a laissée au monde, des joies éternelles réservées aux justes, et des peines éternelles qui attendent les infidèles. Pour augmenter l'effet de ses paroles, le missionnaire représenta le jugement dernier au moyen d'une peinture, qui saisit le prince au point qu'il s'écria à cet aspect : « Heureux le juste, malheur au méchant! — Le missionnaire grec profita de ce moment pour dire au prince que s'il voulait être rangé au nombre des élus, il devait se faire baptiser. Wladimir mettant la main sur son cœur répondit : « Je veux » encore un peu attendre, et examiner auparavant » de plus près les diverses religions ! » — Mais le philosophe grec partit comblé de présens et d'honneurs.

Cette scène offre une très-grande ressemblance avec celle que racontent cent ans plus tôt les écrivains grecs en parlant de la mission de Méthodius chez Bogoris, roi des Bulgares (p. 71 et 72); mais il n'y a là aucune raison suffisante de mettre en doute la véracité de ce second récit; car il n'y a pas la moindre difficulté à croire qu'un missionnaire ait voulu en imiter un autre; et il est très-naturel

peut-être sage, de chercher à inculquer une grande vérité au moyen des sens, surtout quand on a affaire avec des Barbares.

Quant au désir que Wladimir exprima d'attendre encore quelque temps, il est probable que cette hésitation fut due à la résistance que le prince prévoyait de la part de ses bojares, et au désir qu'il eut de les préparer pendant quelque temps à la grande révolution qu'entraînerait un changement de religion chez le peuple.

Wladimir convoqua donc (987) tous les grands de sa cour pour les consulter; et probablement il laissa percer jusqu'à un certain point son penchant pour le christianisme. La réponse des grands fut sage. « Sache, lui dirent-ils, que personne ne dit du mal de sa propre foi, et que chacun la vante aux autres. Mais si tu veux t'éclairer et choisir ce qu'il y a de mieux, envoie en différens pays des hommes raisonnables; et charge-les de rechercher quel est le peuple qui honore Dieu de la manière la plus convenable. » — Le prince et le peuple s'accordèrent à approuver ce conseil. On ne doit point être étonné de ces bonnes dispositions chez ces idolâtres; car s'ils avaient eu des retours de paganisme, après avoir plus ou moins connu la foi chrétienne, ils pouvaient en avoir aussi à de meilleures impressions précédentes; l'église de Christ existait à Kiew depuis long-temps; et l'exemple de la pieuse Hélène ne pouvait s'effacer sitôt des souvenirs. On envoya donc dix hommes intelligens s'informer des diverses religions des peuples voisins.

Ces députés arrivèrent d'abord chez les Bulgares mahométans de la Kama; mais ils y trouvèrent, rapporte l'histoire, « de misérables temples, un service divin sans vie, et d'horribles visages »; ils retournèrent donc à Kiew pour déconseiller au prince d'avoir rien à faire avec la religion de Mahomet. — Wladimir leur ordonna alors de se rendre chez les Catholiques allemands, et de là, s'ils n'étaient pas contens, chez les Grecs; mais ils ne trouvèrent non plus dans le culte des Allemands ni élévation ni beauté. On ne sait pas, il est vrai, chez quels Allemands ils arrivèrent; il est probable que ce fut dans quelque pays slave du voisinage, en relation avec l'empereur d'Allemagne : le christianisme ne s'était établi dans ces contrées que depuis environ cinquante ans; et c'est sans doute pourquoi le culte y était encore pauvre et sans beauté. De là les envoyés se rendirent donc à Constantinople, où régnait Basile II. Lorsqu'ils lui eurent fait connaître l'objet de leur voyage, il leur dit : « Eh bien! venez voir la magnificence de notre » culte! » Il les fit entrer dans cette église de Sainte-Sophie, qui étonne la vue par la majesté de son architecture; et il choisit le moment où le patriarche célébrait le culte, revêtu de tous ses ornemens pontificaux. La splendeur de ce temple, surmonté d'une coupole magnifique qui reposait sur des colonnes de marbre, les murs tapissés de brillans tableaux, l'éclat de la porte royale au moment où elle s'ouvrit, le bruit que faisaient des rideaux chargés d'ornemens placés devant le chœur, et qu'on ouvrait et fermait tour-à-tour, tandis que le peuple

se prosternait et s'écriait « Seigneur, aie pitié de » nous! » l'éclat des lumières, les vètemens des ecclésiastiques resplendissans d'or et d'argent, les nuées d'encens qui parfumaient le temple, le chant harmonieux de quelques chœurs cachés dans quelques-unes des retraites de l'édifice, le profond silence et la dévotion de la foule qui se pressait dans ces parvis; mille autres choses faites pour captiver l'imagination des Russes les jetèrent effectivement dans un tel étonnement qu'ils ne purent contenir l'exclamation : « Laissez-nous retourner » dans notre patrie, et que nous racontions à notre » prince ce que nous avons vu et entendu; car le » Très-Haut demeure dans ce temple, et votre re- » ligion doit être la véritable! » — Voilà comment s'est décidé le sort religieux de la Russie. Petites causes, grands effets.

De retour à Kiew les envoyés donnèrent essor à l'enthousiasme qu'ils avaient conçu et terminèrent par ces mots : « Tout homme, quand il a goûté quelque chose de doux, a de la répugnance pour l'amer; de même, depuis que nous avons appris à connaître la foi des Grecs, nous n'en voulons plus d'autre, et nous prions qu'on nous laisse retourner à Constantinople pour y recevoir le baptême. » — Le prince demanda alors l'avis de ses bojares; et ceux-ci répondirent : « Ta grand'mère *Olga*, la plus sage entre tous les êtres humains, n'aurait certainement pas embrassé la foi grecque, si elle n'était pas meilleure que toutes les autres religions. » — « Eh bien! répondit Wladimir, nous nous ferons donc baptiser! Mais où devons-nous le faire? » —

« Où il te plaira, répondirent ses grands ; » — et il fut résolu que le christianisme s'assiérait sur le trône et serait déclaré religion nationale.

Il est facile de voir qu'en tout ceci la persuasion, s'il y en eut une, fut fortement secondée par la politique ; car Wladimir voyait que tous les peuples slaves qui avaient embrassé le christianisme avaient devancé le sien en civilisation et en puissance ; et il éprouvait en particulier le besoin de s'unir de plus près à la cour de Constantinople. Wladimir s'occupa donc des moyens d'exécuter la résolution qu'il venait de prendre. Le baptême ne pouvait guère se célébrer à Kiew ; soit parce que le but d'un rapprochement étroit avec Constantinople n'eût pas été atteint de cette manière, soit parce que l'église de Kiew, ou du moins son culte, avaient extrêmement dégénéré depuis la mort d'Olga, sous le mépris du prince et des grands de l'état. Constantinople seul pouvait fournir à cette grande action toute la solennité qu'on voulait lui donner : et il fallait que l'empereur grec et le patriarche lui prêtassent l'éclat de leur haute position. Mais s'humilier devant ces Grecs, qui avaient si souvent tremblé devant le nom des Russes, et leur demander le baptême comme une grâce, parut humiliant pour ces hommes de mœurs encore farouches. On décida que le baptême s'enlèverait comme un trophée, et que la conversion au christianisme serait associée à un triomphe ; c'est-à-dire qu'on irait chercher le christianisme, ou du moins le baptême, les armes à la main. Cela rappelle l'usage des indigènes de la Nouvelle-Hollande qui rouent de coups,

par manière de fiançailles, la femme qu'ils veulent épouser.

Wladimir rassemble donc une armée nombreuse (988), et s'avance sur une multitude de canots vers la Cherson des Grecs, dont les ruines se voient encore dans la Taurie, non loin de Sébastopol. Les habitans de cette grande ville de commerce étant chrétiens comptaient sur le secours de l'empereur grec, et se défendirent avec une vaillance extrême : le prince russe ne s'empara même de la ville que par le secours d'un traître. Alors il fit savoir à l'empereur Basile II et à son frère Constantin par des ambassadeurs : « qu'il avait pris leur ville; qu'il avait » ouï dire qu'ils avaient une sœur non mariée; et » qu'il leur offrait une paix éternelle, sous condition » qu'ils lui accordassent leur sœur, la princesse » Anne. Que s'ils lui refusaient sa demande, il arrive» rait devant Constantinople pour détruire la ville. »

L'empire grec était alors dans la plus triste position. Le héros Zimiscès était mort : l'anarchie était presque universelle; et l'état s'avançait vers sa ruine. Les deux empereurs osèrent donc d'autant moins refuser l'orgueilleuse demande de Wladimir, qu'ils espéraient au contraire sauver leur empire et leur couronne au moyen des Russes. En conséquence ils firent répondre à ce prince dont ils connaissaient sûrement les dispositions : « Il » ne convient pas à une chrétienne d'épouser un » homme qui n'a pas reçu le baptême; mais si tu » veux y consentir, elle te donne sa main. Alors » tu auras le royaume des cieux, et tu nous seras » uni par le sang et par la foi. »

Wladimir répondit qu'il était prêt, sur le rapport que lui avaient fait ses députés, à recevoir le baptême; mais qu'il demandait, comme un gage de la confiance et de l'amitié des empereurs grecs, qu'ils commençassent d'abord par lui envoyer leur sœur. La princesse Anne, effrayée de cette demande, céda pourtant, dans l'espoir de gagner le prince russe et son peuple à la foi chrétienne; et elle partit, quoique triste et tremblante, pour Cherson, accompagnée d'un ecclésiastique. Le peuple l'y reçut avec joie, et l'accompagna avec des acclamations jusque dans sa demeure. — Nestor achève le récit en ces mots, que nous abandonnons comme de coutume à la critique du lecteur: « Vers ce temps Wladimir souffrait beaucoup de maux d'yeux, qui lui avaient presque ôté la vue. La princesse Anne lui fit dire que s'il voulait se guérir il fallait qu'il se fît baptiser sans délai; que sans cela il serait aveugle pour le reste de ses jours. Wladimir répondit que s'il en était ainsi, le Dieu des chrétiens était vraiment un grand Dieu : il se fit baptiser par l'évêque de Cherson, accompagné des prêtres qui étaient venus avec Anne, et qui lui donnèrent le nom de Basile (Wassilii); et comme il recouvra aussitôt la vue il s'écria : « Maintenant je vois le vrai Dieu! » Les bojares qui formaient la suite du prince admirèrent cette guérison miraculeuse, et un grand nombre d'entre eux reçurent le baptême. »

Le mariage avec Anne eut lieu bientôt après. Wladimir laissa dans les mains de l'évêque les sommes nécessaires pour la construction d'un temple,

rendit la ville à l'empereur grec, et repartit pour Kiew, accompagné d'un grand nombre de prêtres. Il emporta aussi avec lui une collection de vases sacrés, de saintes reliques, d'images, et en un mot, tout l'attirail qui faisait alors partie nécessaire du culte chrétien. Puis, aussitôt de retour chez lui, le paganisme fut renversé de toutes parts; on brisa et brûla les statues des faux dieux; la grande idole de Péroun fut attachée à la queue d'un cheval, mise en pièces à coup de massue par une douzaine d'hommes, puis jetée dans le Dniéper du haut d'une éminence. Il est vrai que le peuple encore superstitieux la poursuivait de ses lamentations, en lui criant : « Reviens, reviens à nous! » mais la statue ne fut rejetée sur le rivage qu'au-dessous des cataractes que forme le fleuve. Il y eut dans tout le pays une grande tristesse sur cette chute des idoles; mais on osa d'autant moins résister à la volonté du prince que ces dieux n'avaient su se défendre eux-mêmes.

Quand toutes les idoles furent renversées et leurs autels sanglans démolis, il s'agit de baptiser toute la contrée. Les enfans du prince et les bojares de sa cour devaient donner l'exemple : ils reçurent le baptême dans les sources qui sont au-dessus du Dniéper, et qui s'appellent dès-lors *les sources du baptême*. Déjà avant son retour de Cherson, Wladimir avait renvoyé toutes ses femmes, pour vivre comme un mari chrétien avec la seule Anne; il fit dire entre autres à sa favorite Rogneda de se choisir un époux parmi les grands de l'empire; mais celle-ci lui fit répondre qu'ayant été princesse,

elle ne pouvait devenir maintenant l'esclave d'un serviteur, et qu'elle demandait aussi le baptême.

Après avoir réglé toutes choses à sa cour sur un pied chrétien le prince fit annoncer par des hérauts dans toute sa capitale, que le lendemain au point du jour tout le peuple devait paraître sur les rivages du Dniéper, riches et pauvres, maîtres et esclaves, pour s'y faire baptiser, sous peine d'encourir son mécontentement. Quoique le christianisme se fût établi depuis plus de cent ans parmi ce peuple, la majorité des habitans était encore païenne : mais ils se soumirent. « Il faut bien que » la nouvelle foi soit sage et sainte, disaient-ils, » puisque le prince et les bojares l'ont préférée » au culte de Péroun. » — Privés de tous leurs dieux, pressés par le commandement de leur prince, entraînés probablement aussi par l'attrait de la nouveauté, ils se précipitèrent donc en une masse épaisse vers les rivages du fleuve où ils attendirent leurs supérieurs, et où se passa effectivement une scène imposante et solennelle.

Wladimir parut, suivi du cortége nombreux des prêtres chrétiens, dont le nombre avait été augmenté par un envoi qu'on lui en avait fait de Constantinople ; et à un signal donné toute la multitude du peuple s'avança dans le fleuve pour y être baptisée. Selon le tableau pittoresque que Nestor donne de toute cette scène, les plus grands formaient un premier rang ayant de l'eau jusqu'aux épaules, d'autres jusqu'à la poitrine, et enfin les jeunes garçons et les jeunes filles plus près du bord. Les pères et les mères élevaient leurs petits enfans

dans leurs bras, les prêtres lisaient les prières du baptême, placés sur des radeaux; et le prince et son épouse, à genoux sur le rivage dans une vive émotion, adressaient à Dieu des supplications et des actions de grâces : « Grand Dieu, créateur du ciel et » de la terre, dit le prince, regarde ton peuple, bénis » tes nouveaux enfans, donne-leur de te reconnaître, toi le seul vrai Dieu, tel que les chrétiens » l'adorent! Affermis en eux la vraie foi, et assiste-moi contre les tentations du méchant; alors » je me confierai en toi, et toutes ses machinations » seront confondues! » — Un grand peuple fut donc baptisé en ce jour, et une joie générale remplit les cœurs des habitans; car, comme le dit Nestor : « en ce jour-là les cieux et la terre célébrèrent » une grande fête. »

Sans doute cette scène, éternellement mémorable dans les annales de la Russie, n'était pas littéralement conforme à l'ordre du souverain Chef de l'église qui avait dit : « Allez, *enseignez* les peuples et les baptisez; » et sûrement le profit que fit sur le moment l'église chrétienne ne fut pas considérable; mais cependant, outre les bénédictions momentanées que dut produire la profonde émotion, nécessairement attachée à un spectacle aussi imposant, il faut réfléchir que c'est pourtant cette scène et toutes les autres semblables qui décidèrent du sort religieux de la Russie et de toutes ses conséquences : c'est-à-dire que ce peuple ne serait plus idolâtre : qu'il ne serait pas mahométan : qu'il ne serait pas non plus l'aveugle esclave du pape, puisqu'il se tournait vers l'église grecque; et qu'au

milieu de toutes les superstitions dont cette dernière communion dépare le christianisme, le peuple aurait pourtant pour livre religieux la vraie parole de Dieu, et par-là même l'espoir de parvenir un jour à une foi vraiment chrétienne.

Dès ce moment il se forma aux frais du gouvernement des établissemens d'instruction; et, en un mot, on posa en ce jour solennel les bases de tout le bien que peut produire le christianisme.

L'heureux Wladimir fit aussitôt élever des temples et des croix dans tous les lieux où on n'avait vu que des idoles hideuses et des autels païens; il fit construire à *Kiew*, sous le nom de Saint-Basile, une église en bois, à la même place où avait été peu auparavant la statue de Péroun; et il appela de Constantinople des architectes habiles pour élever un temple en pierres à l'endroit où Théodore et Ivan avaient souffert le martyre. Les prêtres chrétiens se mirent à parcourir les diverses parties de l'empire : le grand prince lui-même se rendit avec quelques-uns d'eux dans le district de *Susdal* (Russie centrale; capitale *Rostow*; trente-huit lieues nord-est de Moscou), où un grand nombre d'habitans reçurent le baptême; partout on fonda des villes, on éleva des temples, et on envoya des missionnaires.

Cependant Wladimir, respectant la liberté des consciences et ne se permettant pas des moyens de contrainte, un grand nombre d'habitans restèrent païens; et ce fait se prolongea encore assez long-temps; de sorte qu'on trouvait des idolâtres en Russie encore fort avant dans le douzième siècle.

Au milieu de tout cela ce fut une circonstance bienheureuse, et qui favorisa grandement la propagation du christianisme en Russie, que cette traduction des saintes Écritures en langue esclavone qu'avaient faite cent ans auparavant Cyrille et Méthodius. Wladimir, qui ne voulait agir que par les voies de la persuasion, et qui établissait partout des écoles autant que le permettait l'ignorance de l'époque, profita de cette traduction pour en faire faire de nombreuses copies, et les répandre en différentes contrées. Il est vrai qu'il avait dû s'établir de bonne heure, parmi les nombreuses tribus esclavones répandues entre la Baltique et l'Adriatique et depuis le Volga jusqu'à l'Oder, une diversité de dialectes très-différens entre eux et très-différens de celui de la Bible de Cyrille; mais il se rencontra sous ce rapport une heureuse circonstance. Il est probable que Cyrille, qui avait appris l'esclavon à Thessalonique sa patrie, et qui l'avait apporté en Moravie, aura employé le dialecte qui se parlait sur les rives de la mer Noire et qu'on peut appeler l'oriental; or c'est celui qui formait le lien entre les idiomes russe, bulgaro-morave, serbe, et croate; tandis que la famille occidentale des Slaves, celle des Bohémiens, des Polonais et des Véndes, prit bientôt un caractère très-différent. La traduction de Cyrille dut donc rester encore long-temps accessible et intelligible au peuple russe; et la preuve en est que les annales de Nestor, qui furent rédigées vers 1108 et qui le furent dans la langue du pays, sont écrites dans la même langue que la Bible esclavone. Cette dernière

pouvait donc, à l'époque où nous sommes parvenus, être mise dans les mains du peuple : aussi Nestor dit-il qu'elle le fut effectivement. On a vu que Wladimir fonda des écoles. Mais c'était alors une telle nouveauté qu'il dut y contraindre les parens; et que les mères pleuraient comme morts les enfans qu'elles devaient y envoyer, parce que le peuple regardait en général la lecture comme un horrible sortilége. Cependant l'établissement de ces écoles contribua puissamment à la propagation de la foi, en exigeant une grande multiplication des copies de l'Écriture sainte; et ces institutions devinrent ainsi un instrument missionnaire qui mérite d'être remarqué dans notre histoire.

Wladimir divisa ses états, encore de son vivant, entre ses douze fils, qui devinrent autant de gouverneurs; et quoique cette division ait été plus tard l'origine de nombreuses et de cruelles dissensions, elle servit pourtant, sur le moment, à augmenter avec rapidité la propagation du christianisme. Ces chefs de province fondèrent des villes, fixèrent les populations, et veillèrent de près à l'abolition de l'idolâtrie et à la protection de la foi nouvelle. Il paraît que Wladimir avait conçu pour le christianisme un véritable attachement, et qu'il y voyait autre chose qu'un simple système de cérémonies; car quand on voit par l'histoire comment il avait été l'esclave des voluptés, à l'époque où il vivait encore dans l'idolâtrie, et qu'à côté d'un grand nombre de femmes qu'il avait prises à titre d'épouses il en avait encore trois cents autres d'un ordre inférieur, on ne peut attribuer qu'à la

puissance du christianisme la fidélité avec laquelle il s'attacha, dès sa conversion, à une épouse unique, la princesse Anne. Une force de renoncement aussi évidente devait exercer une heureuse influence, non-seulement sur sa vie privée, mais encore sur son gouvernement, puisque le prince pouvait alors exiger de ses sujets ce qu'il exigeait de lui-même.

Les annales d'une époque subséquente, comme le *Livre des degrés* et autres, parlent d'un prêtre nommé *Michel*, Syrien de naissance, qui fut ordonné comme métropolitain de la Russie par le patriarche de Constantinople dès l'an 988, et envoyé comme tel en Russie. Il parcourut tout le pays, baptisant les habitans, élevant des églises et des écoles, établissant des ecclésiastiques, et menant une vie sage et pieuse, mais quelquefois aussi très-sévère envers les autres. Après sa mort qui eut lieu en 992, il fut remplacé par un Grec nommé *Léontias*, qui gouverna la nouvelle église avec beaucoup de zèle et de sagesse. — Mais si le champ de travail était vaste, le nombre des ouvriers était encore très-petit, et le prince était obligé de faire venir tous ses ecclésiastiques de l'étranger.

Malheureusement nous manquons de détails sur la manière dont l'évangile s'établit dans les diverses villes ou contrées de l'état. Il paraîtrait qu'au *grand Nowgorod*, où le dieu Péroun avait été adoré tout particulièrement, le christianisme fut introduit avec violence, comme semble l'indiquer le vieux proverbe : « Putschaeta (le woyewode de Wladimir) » baptise avec l'épée, et Dobryna (l'oncle de Wla- » dimir) avec le feu. » Et en effet ce dernier, selon

le témoignage d'une ancienne chronique, doit avoir incendié et ravagé Nowgorod.

Vers 992 il arriva dans la même ville un évêque du nom de *Joachim*, qui doit y avoir travaillé avec succès, bâti trois églises en bois, entièrement détruit l'idolâtrie, et fondé une école où l'un de ses disciples, *Éphraïm*, enseigna les doctrines du christianisme et le grec. Ce Joachim mourut en 1030 après une mission laborieuse de trente-huit ans.

Il est probable que plusieurs de ces premiers missionnaires ignoraient la langue esclavone, et que pour pouvoir se rendre utiles au peuple ils furent obligés de lui enseigner le grec. Ce peuple qui ne faisait que sortir de la barbarie, en retira un grand avantage; il fut mis en possession des trésors de connaissances diverses que l'église grecque possédait depuis plus de cinq cents ans, et cette circonstance favorisa sensiblement son développement intellectuel.

A *Rostow*, capitale du district de Susdal, où Wladimir avait déjà pris part en personne à l'œuvre de la prédication, un prêtre grec, *Théodore*, établit en 991 les premières bases d'un évêché, et bâtit une église en chêne, qui dut être bien belle, puisque les anciennes chroniques disent qu'on n'en avait jamais vu et qu'on n'en verrait jamais une pareille. Il paraît que Théodore se lassa vite de son travail, et laissa l'évêché à un autre Grec nommé *Hilarion*, qui en fit autant au bout de peu d'années. Et la chose ne doit pas nous étonner; car les Grecs amollis de ces temps devaient trouver très-dur de passer leurs jours dans le froid climat de la Russie,

au milieu des mœurs grossières de ses habitans; et il ne paraît pas qu'il s'en soit trouvé un grand nombre qui aient su renoncer à eux-mêmes pour suivre Jésus dans ces contrées en portant sa croix. Cependant les deux évêques ci-dessus furent suivis d'un nommé *Léon*, qui paraît avoir travaillé avec plus de zèle et de succès encore que les précédens; car il a été placé après sa mort au nombre des saints que révère la Russie, et l'église de Rostow a consacré un jour de l'année à son souvenir.

Il se forma sous Wladimir encore d'autres évêchés, dans plusieurs villes dont quelques-unes furent elles-mêmes fondées ou rétablies à cette époque, comme *Tschernigow*, au nord de Kiew, *Bjelgerod*, sur le Dniéper, à l'orient de la même ville, et *Wladimir* en Volhynie, sur le Bug. Nestor n'entre pas dans des détails; mais le partage du royaume entre les douze fils de Wladimir permet de supposer que chacun d'eux se sera appliqué à faire répandre la nouvelle foi dans son gouvernement.

La joie de Wladimir fut grande lorsqu'il vit s'élever dans sa capitale après sept ans de travaux, une cathédrale en pierre richement ornée par les artistes grecs. Elle reçut le nom de Sainte-Marie. Pénétré d'amour pour son peuple il se rendit dans le nouveau temple et adressa au Très-Haut une ardente prière : « Seigneur, abaisse les yeux sur » nous du haut des cieux, et cultive cette vigne! » Dirige nos cœurs à l'intelligence afin que nous » te reconnaissions, toi le vrai Dieu! Bénis cette » église qu'a élevée ton indigne serviteur, et exauce » la prière de quiconque t'invoquera dans cette

» maison. » — Afin de doter cette église convenablement il lui abandonna la dîme de ses revenus royaux, ce qui fit surnommer cette église *l'église des dîmes*. On voit par le document qui fut rédigé à l'occasion de cette fondation, que le prince posa dans le même temps les bases de la constitution hiérarchique de la Russie, qui perfectionnée plus tard, fut érigée en loi fondamentale de l'état. « J'ai vu dans le livre des lois des Grecs, y est-il dit entre autres, qu'il n'est pas permis aux princes de juger des procès ecclésiastiques, ni de porter des sentences sur les prêtres. Après m'être consulté avec mes fils, mes ducs et mes nobles, nous avons donné au métropolitain et aux évêques, par toute la Russie, le plein pouvoir de juger de ces choses et de ces personnes. »

Quoique les expressions de cet acte soient très-générales quant au nombre des nouveaux convertis, il en résulte cependant avec évidence que ce nombre était fort grand, et que Wladimir pouvait espérer de voir bientôt l'église chrétienne généralement établie en Russie.

Il arriva à cette époque une ambassade bien suspecte, et qui pouvait avoir de grandes conséquences. C'étaient des députés de Rome qui se rendaient auprès de Wladimir « pour le féliciter. » Sans doute ce prince dut être flatté d'une pareille démarche, et incliner à établir des rapports avec l'Occident; mais le patriarche grec se montra bientôt mécontent de cette nouvelle connaissance, et déconseilla au prince de continuer sa correspondance avec le chef de l'église latine. Un juge impartial pensera

que les deux communions ne valaient pas mieux l'une que l'autre, et qu'il était naturel que la reconnaissance décidât les Russes à en rester au siége de Constantinople, qui avait commencé toute l'œuvre actuelle.

La Russie vit paraître dans le même temps un troisième parti, si l'on osait appeler de ce nom le parti des gens raisonnables et d'une foi pure, qui a toujours été jusqu'ici celui du petit nombre. Le *Livre des degrés* (1, p. 166) raconte qu'un moine, nommé *André*, exprima hautement (1003) son mécontentement sur la hiérarchie qui s'introduisait dans l'église, et qu'il se déclara pareillement contre l'adoration des images et autres superstitions pareilles. Il paraît que ce moine avait réellement des vues plus saines que la multitude de son époque sur l'essence de la foi chrétienne; et son courage à confesser ses vues lui fait honneur. Mais il n'eut point de succès; et Léontias ne se donna point de repos qu'il ne l'eût ramené à la foi qui avait cours dans l'église grecque, ou du moins engagé au silence.

Les missions de Wladimir, déjà si considérables, s'étendirent même au-delà des frontières de ses vastes états; un nommé *Marc*, de Macédoine, fut envoyé chez les *Bulgares du Volga*, où il eut quelques succès; quatre des princes de cette nation se rendirent à Kiew, pour s'y faire baptiser sous les yeux du prince. Il en fut de même du chef des *Petschénéges*.

On commença aussi, peu à peu, à bâtir des couvens. L'évêque *Joachim* fonda à Nowgorod en 990

le premier établissement de ce genre. Après lui (1010) vint *Abraham*, évêque de Rostow, qui fonda dans cette ville le couvent qui porte son nom. Puis *Hilarion*, prêtre de Berestov, qui embrassa la carrière monastique et qui devint célèbre par ses austérités, se creusa sur les hauteurs de Kiew une petite caverne, où il passa une grande partie de sa vie. *Wladimir* lui-même ne fut préservé de tomber dans les écarts de ces exercices exagérés que par l'élévation naturelle de son intelligence et par les conseils de quelques amis éclairés. Du reste l'histoire le révère comme un père des malheureux. Il permit toujours aux pauvres d'entrer au château pour s'y rassasier; il ne s'arrêta même pas là; car, dit-il, les malades n'ont pas la force de venir dans mon palais; et il ordonna qu'on parcourût les rues de Kiew avec du pain, de la viande, du poisson, des légumes et du vin, pour en pourvoir tous les pauvres et les malades. Nestor attribue avec raison toutes ces vertus du prince aux influences du christianisme. Les mots de l'évangile : « Heureux les » miséricordieux, car miséricorde leur sera faite, » avaient réveillé en son cœur un esprit de bienfaisance et de douceur qui finit même par passer les bornes de la prudence. Pendant un temps il voulut épargner jusqu'à la vie des meurtriers, qu'il ne punissait que d'une amende. Mais ceux-ci commencèrent à se multiplier et à ravager les campagnes. « Pourquoi n'extirpes-tu pas le crime? » lui disaient ses évêques. — « Je crains la colère du ciel, » répondait Wladimir. — « Non, dirent-ils, Dieu t'a établi pour punir les méchans et récompenser les

gens de bien. Il faut, après avoir bien examiné une cause, juger les criminels. » — Le prince dut en venir à suivre leur conseil; et la peine de mort fut rétablie avec quelques adoucissemens.

Cependant l'heure de la mort de Wladimir approchait (1015); et quoiqu'il dût encore avoir la douleur de voir les fils contre le père et les frères contre les frères se disputer le gouvernement, il put se consoler par la pensée d'avoir été employé à une œuvre grande et excellente, et il fut digne de l'honneur qu'on lui fit en le désignant à la postérité comme l'un des plus grands bienfaiteurs de sa patrie. C'est sous son long règne de quarante-huit ans que la Russie posa les bases de toute sa prospérité et de toute sa grandeur; et ce fut certainement une direction miséricordieuse du Seigneur que, sur un règne si long, l'église naissante de Russie put jouir pendant vingt-huit ans des soins et de la protection d'un souverain aussi zélé et aussi pieux. Ses conquêtes avaient étendu son empire dans l'ouest jusqu'à la Baltique, à la Dwina, au Bug et aux monts Krapacks; dans le midi jusque vers la mer Caspienne; et dans le nord jusqu'en Finlande. Ses liaisons avec l'empire grec favorisèrent considérablement le commerce de la Russie; et la prospérité de l'état s'accrut chaque année. Ce pays désert vit s'élever des villes grandes et nombreuses; et lors même qu'on admettrait beaucoup d'exagération dans les récits des chroniqueurs, il faut nécessairement que la Russie se soit trouvée dans un état bien florissant pour que l'un d'eux, Ditmar, ait pu avancer « qu'à Kiew, la grande ville, on trou-

» vait quatre cents églises et huit grandes places de » marché. » — Un autre, Adam de Brême, parle de cette même ville comme du plus bel ornement de la Russie, et l'appelle une seconde Constantinople.

Wladimir mourut sans avoir rien décidé quant à sa succession, ce qui fut l'occasion de guerres sanglantes entre les frères, et même de plusieurs assassinats qu'ils commirent les uns sur les autres. Son ingrat neveu, *Swaetopolk*, qui avait épousé la fille de Boleslav, roi de Pologne, profita de l'absence des fils de Wladimir pour se faire proclamer roi par les habitans de Kiew. Dans ce même moment *Boris*, l'un des fils de Wladimir, était occupé à combattre les Petschénéges. Lorsqu'il apprit la mort de son père ses guerriers lui dirent : « Prince, » nous sommes avec toi, marche sur Kiew, et sois » le souverain de la Russie ! » Mais Boris, homme pieux, ne voulait pas ôter le trône à son frère aîné *Jaroslav*, et ne fit aucune démarche. Cependant Swaetopolk, qui continuait à le regarder comme un compétiteur, envoya des meurtriers dans son camp pour lui ôter la vie. Comme ceux-ci approchaient de sa tente ils l'entendirent prier, et ils n'eurent pas d'abord le courage d'accomplir leur commission. Boris, instruit de leur projet criminel, n'en profita que pour répandre son cœur devant le Tout-Puissant dans le chant des cantiques de David, et pour prier avec ardeur en faveur de ses ennemis, sans prendre aucune mesure contre eux. Au contraire, il se recoucha tranquillement sur son lit. Alors les meurtriers s'enhardirent pour entrer dans sa tente, et le percer de leurs lances.

Swaetopolk fit périr de même deux autres fils de Wladimir, *Gljeb*, au moment où il déplorait la mort de son père avec l'effusion d'un profond amour filial, et *Swätoslav*. Mais enfin cet homme cruel trouva son châtiment. *Jaroslav*, prince de Nowgorod, s'avança contre lui avec ses guerriers et lui livra bataille, en prenant ce jour-là pour devise les mots du Psalmiste : « *Levons-nous, et que la » malice des méchans prenne fin!* » Swaetopolk fut battu (1017), et courut chercher du secours chez son beau-père *Boleslav*, roi de Pologne, qui s'avança effectivement avec une puissante armée, et s'empara même de Kiew, où il entra en triomphe avec son gendre. *Jaroslav* songeait déjà à s'enfuir au-delà de la mer avec ses Waraegers, lorsque les braves habitans de Nowgorod lui dirent : « Seigneur, nous pouvons et nous voulons encore résister à Boleslav; tu n'as point de trésors, prends » tout ce que nous possédons! » — Jaroslav retourne alors contre les ennemis, qui s'enfuient à leur tour. Swaetopolk essaie de rallier ses troupes sur les rives de l'Alta, précisément dans le même lieu qu'il avait trempé du sang de Boris; mais Jaroslav se met à genoux à la tête de sa petite troupe, fait sa prière, et donne pour mot d'ordre : « Le sang » de mon frère innocent crie vers le ciel! » puis il marche au combat. La lutte se renouvela trois fois avec fureur; mais enfin Swaetopolk « le scélérat, » comme l'histoire le surnomme, fut battu, et s'enfuit dans les déserts de la Bohême où il mourut. *Jaroslav* monta sur le trône; c'était en 1019.

On voit par le détail même de ces troubles que

le christianisme faisait ses progrès; car celui qui peut mourir comme Boris et comme Gljeb n'a pas vécu en païen. Ces deux frères furent placés au nombre des saints martyrs, et leur mémoire perpétuée par la fondation du célèbre couvent de *Toruschok*, qui devint pour l'empire une pépinière d'ecclésiastiques. Jaroslav s'appliqua, quoique au milieu de guerres continuelles, à cultiver néanmoins l'œuvre du Seigneur, et à donner des lois. Selon Nestor, il aimait les réglemens ecclésiastiques, le clergé et les livres théologiques des Grecs. Il en fit traduire un grand nombre en esclavon, il en copia quelques-uns de sa propre main, pour en faire des cadeaux aux couvens; il forma à Nowgorod une société destinée à la traduction des anciens pères grecs; il fonda dans la même ville une école populaire, où l'on instruisait gratuitement plus de trois cents enfans d'ecclésiastiques ou de magistrats, qu'on formait aux mêmes fonctions. Le pieux Éphraïm dont nous avons parlé plus haut, le seconda avec zèle dans cette œuvre, et mérita à jamais la reconnaissance de la Russie par l'activité infatigable avec laquelle il s'appliqua à l'instruction du peuple, et en particulier aux traductions du genre de celles que nous venons d'indiquer.

Jaroslav eut la joie pendant son règne pareillement très-long (1019-1054) de voir toutes les années se multiplier le nombre des nouveaux convertis; et ce progrès nécessita d'année en année l'agrandissement de toutes les institutions relatives à l'instruction ou à l'église. Les chroniques racontent qu'il bâtit un grand nombre de temples dans les villes et

et dans les villages, qu'il les pourvut de prêtres qu'il dota de son propre trésor, et auxquels il enseigna comment ils devaient eux-mêmes instruire et élever le peuple.

Avec tout cela il s'en fallait pourtant de beaucoup que le paganisme fût détruit dans toute la Russie; car jusqu'au temps de Nestor, vers 1125, les deux tribus des Waetitsches et des Kriwitsches étaient encore entièrement idolâtres; et même aussi tard que le treizième siècle c'était le cas d'une population de l'orient. Mais ceci ne doit nullement surprendre, lorsqu'on songe à l'imperfection des moyens que Jaroslav avait en mains. Il fit ce qu'il put; et il lui reste toujours l'honneur d'avoir affermi l'église naissante de ses états, et d'avoir donné à la nation russe le premier recueil de lois qu'elle ait possédé. Ce recueil existe encore de nos jours, et fournit, comme les douze tables des Romains, un miroir fidèle de l'état où se trouvait la Russie à l'époque de Jaroslav.

Le règne de ce prince se distingua encore par le soin qu'il eut de retirer l'église de Russie de l'état de subordination et de tutelle où elle se trouvait vis-à-vis du patriarcat de Constantinople. Résolu d'établir l'indépendance de son église, il profita du moment où son fils Wladimir entrait dans le gouvernement de Nowgorod (1036) pour placer, de sa propre autorité, comme évêque dans cette ville un certain *Luc Schidaeta;* puis lorsque, en 1051, le siége métropolitain de *Kiew* et de toute la Russie dut être repourvu, il convoqua pareillement dans cette ville les évêques russes, qui nommèrent sur son

ordre *Hilarion* pour occuper ce poste : ce dernier était Russe de naissance et, selon Nestor, un homme vertueux et savant. C'est celui dont nous avons déjà parlé (p. 236), qui s'était creusé sur une hauteur près de Kiew et au sein d'une profonde forêt une caverne où il allait se recueillir, et opposer à la vie voluptueuse de la capitale le contraste du renoncement et d'une piété austère. Jaroslav avait entendu parler de lui; et la piété de Hilarion lui plut à tel point qu'il résolut d'en faire le métropolitain de son empire. C'est cet homme remarquable qui donna la première idée de ce *couvent souterrain* de Kiew qui est si célèbre, et dont les habitans ont exercé une si grande influence sur la culture de l'église russe. On ne sera sûrement pas fâché de lire quelques détails sur ce singulier établissement.

La caverne d'Hilarion, lorsqu'il l'eut quittée pour son nouveau poste, resta long-temps abandonnée; mais enfin un pieux voyageur, nommé *Antoine*, qui avait passé plusieurs années comme moine sur le mont Athos vint à Kiew, et trouva sur les hautes rives du Dniéper cette retraite consacrée par tant de prières. Enchanté de la beauté de cette solitude, il la choisit pour son séjour, et alla y consacrer sa vie au recueillement. La renommée de l'ermite se répandit dans le voisinage ; bientôt douze autres moines vinrent se creuser à côté de lui une église et des cellules souterraines; et leur nombre devint toujours plus considérable, au point qu'en peu d'années la montagne tout entière fut garnie de cellules. Plus tard on établit dans le même

lieu un grand couvent tout taillé dans le roc, où il se forma des milliers de moines pour le service de l'église. Plusieurs d'entre eux se rendirent ensuite chez des tribus païennes, où ils trouvèrent, comme *Léontias* à Rastow, et *Kuksha* chez les Waetitsches, la couronne du martyre. La science trouva aussi ses amis dans quelques-unes de ces retraites. On y copiait ou on y traduisait en esclavon les auteurs classiques : il s'y formait des jurisconsultes et des médecins; et c'est là, en un mot, que l'église et l'état allèrent chercher la plupart de leurs hommes les plus distingués.

Cette montagne, ou plutôt ce couvent souterrain, forme encore aujourd'hui l'une des principales curiosités de la Russie : M. Henderson en donne la description suivante (1) :

« Munis de lampes allumées nous descendîmes les degrés taillés dans le roc qui conduisent aux catacombes d'Antoine, ainsi appelées du nom d'Antoine qui fut le fondateur de ce couvent, et dont les ossemens reposent encore dans l'une de ces grottes souterraines. L'accès en est extrêmement étroit, de sorte qu'à peine deux hommes peuvent y passer l'un à côté de l'autre. L'ouverture est taillée dans la montagne, qui se compose d'un mélange de sable et de terre glaise très-compacte, mais qu'on ne peut cependant appeler de la pierre. Les parois sont presque partout entièrement noircies par la fumée des torches qu'on porte sans cesse dans ces passages, et polies comme du marbre par

(1) *Travels in Russia*, p. 182.

le frottement des innombrables visiteurs. Nous n'étions pas allés fort avant lorsque nous aperçûmes, dans une niche, le cadavre d'un de ces saints, enveloppé comme une momie dans un manteau de soie, et qui tendait la main aux baisers des dévots. Notre guide ne manqua pas de s'acquitter de ce devoir avec un profond respect, et d'en faire autant pour les quatre-vingts autres momies que nous trouvâmes endormies dans cette silencieuse demeure des morts. Quand nous eûmes avancé d'environ vingt toises, la caverne se dirigea vers le nord, puis tout d'un coup vers l'orient, et, après un passage très-étroit, de nouveau vers le nord. Des deux côtés nous trouvions taillées dans le roc des niches nombreuses, dans lesquelles étaient couchés les corps de ceux qui acquirent il y a environ huit cents ans, par leur genre de vie austère, la réputation de sainteté. Nous aperçûmes dans ce monde souterrain de petites cellules, toujours taillées dans le roc, que s'étaient creusées les divers habitans de ce lieu. On y voyait leurs cadavres à travers une petite fenêtre, et au moyen de la lumière d'une lampe qui brûle au-dedans de chaque cellule. On nous montra dans une de ces petites chambres les restes d'un pénitent nommé *Jean*, qui après s'être creusé un tombeau s'ensevelit lui-même jusqu'au milieu du corps, et continua dans cette attitude ses exercices de dévotion jusqu'au moment où il expira. On voit aussi au même endroit le sépulcre de ce Nestor (qui nous a fourni nos principaux matériaux) et qui est devenu célèbre comme le père de l'histoire russe; il fut l'un des moines de ce

souvent extraordinaire. Peu à peu le chemin nous conduisit, en descendant, jusqu'au rivage du Dniéper, où nous trouvâmes deux chapelles souterraines, dont l'une est consacrée à S[t] Antoine. Son cadavre s'y trouve renfermé dans un cercueil d'argent, et paraît encore aujourd'hui marcher en tête de tous les saints qui peuplent ces voûtes lugubres. »

Nous rappellerons ici en deux mots les observations que nous avons déjà souvent faites sur des apparitions de ce genre. Nous ne pouvons songer à prendre sans réserve la défense de la piété sombre qui créa des établissemens semblables. Elle est évidemment opposée à l'esprit de paix, de sérénité et de réconciliation avec Dieu que présente l'évangile. Mais d'un autre côté il est impossible de méconnaître dans ce genre de vie une puissance de volonté et une force de caractère bien étrangère à notre époque, et qui mérite d'autant moins notre mépris qu'elle opposa en son temps une barrière salutaire aux mœurs farouches des contemporains.

Jaroslav mourut en 1054, et eut pour successeur *Isaeslav*, grand ami des prêtres. Sous ce nouveau gouvernement le christianisme développa de plus en plus son influence salutaire, les mœurs du peuple s'adoucirent, le nombre des écoles augmenta, l'instruction se répandit, et les villes commencèrent à bâtir à l'envi les églises les plus splendides : les Russes firent venir des chantres grecs de Constantinople, pour introduire dans le culte une musique brillante; les moines du couvent dont nous venons de parler contribuèrent vivement à tous

ces progrès, et surent employer, du sein de leur rigorisme, les riches dotations que leur faisaient les princes et le peuple, à fonder partout d'utiles institutions.

Nous voici arrivés à la fin de notre histoire des missions de la Russie, au moins pour ce qui en concerne les traits généraux, et nous pouvons en laisser achever le tableau à l'histoire ecclésiastique : car si cette œuvre dut s'étendre encore au-delà des limites que nous venons d'indiquer, et du onzième siècle, l'église russe put cependant laisser dès-lors au clergé établi le soin d'aller attaquer les derniers vestiges du paganisme dans leurs dernières retraites. — Du reste, il y eut encore long-temps, comme nous l'avons déjà dit, des restes de ce genre; et quelques districts conservèrent leur idolâtrie jusque fort avant dans les siècles suivans. Encore en 1159 un nommé *Abraham* trouva dans quelques contrées éloignées de la Russie un grand nombre de païens à qui la parole n'avait pas été annoncée; en 1192, il fallut envoyer des missionnaires à *Murom*, presque au centre de la Russie (principauté de Wladimir, soixante lieues à l'orient de Moscow); et l'on vit souvent dans ces cas un nouvel accomplissement de cette parole de Jésus que les premiers seraient les derniers; c'est-à-dire que les nouveaux convertis dépassèrent plus d'une fois en zèle, en amour et en dévouement les populations déjà parvenues depuis long-temps à la connaissance de l'évangile. Nous citerons de ces missionnaires si retardés un seul exemple qui sera ici d'autant mieux à sa place que, le dernier de

tous par sa date, il terminera ce chapitre par l'exemple d'une des missions les plus sages et les plus pieuses que présente l'histoire de ce peuple.

Il y avait encore, à la fin du treizième siècle, dans le nord-est de la Russie des contrées et des peuplades entières où il n'avait pénétré aucun rayon de la foi chrétienne : l'église russe était alors trop divisée, et d'ailleurs trop opprimée par les Tartares (t. 3, c. 32, p. 117), pour pouvoir songer à autre chose qu'à sa propre conservation; c'est donc une apparition d'autant plus frappante dans un moment pareil, que celle d'un homme animé de l'amour de Christ, qui s'occupe à gagner des païens par la seule voie de la persuasion, et dans leur seul intérêt spirituel.

Il y a une vaste étendue de terrain qui s'étend entre le cours de la Dwina du nord (Kama?) et la chaîne des monts Ourals; elle forme actuellement le gouvernement de *Perm*, et on l'appelait autrefois *Biarmie*. C'était le fameux pays des fables russes, dans lequel les poëtes indigènes avaient placé toutes leurs scènes de sorcellerie. Ce pays était anciennement habité par des peuplades finnoises qui adoraient l'idole *Woipel*, et la redoutable *Baba*, ou femme d'or. Les Barbares qui l'occupaient portaient le nom de *Surœnes*. Les habitans de Nowgorod s'étaient depuis long-temps rendus ces contrées tributaires; mais contens d'en tirer des pelisses et de l'argent, ils n'avaient point songé à annoncer l'évangile à leurs pauvres habitans. Un jeune moine y pensa : c'était *Étienne Charp*. Il avait eu occasion d'apprendre leur langue : il alla se pré-

parer à sa mission, pendant quelque temps, dans le couvent de Rostow, où il étudia la langue grecque, et inventa pour la langue de Perm des caractères d'écriture, afin de traduire ensuite de l'esclavon dans cette langue les principaux livres ecclésiastiques.

Après ces préparatifs il se rend, vers 1381, chez le métropolitain de Moscow qui venait de s'établir depuis peu dans sa résidence, pour demander à ce prélat sa bénédiction ; puis il part avec joie pour son poste. Il commence ses travaux dès le premier village, du nom de Kotlasz, où il doit avoir bâti la première église de la contrée ; puis il remonte la Wutschegda jusqu'au cœur du pays, où il baptise un grand nombre d'habitans et bâtit encore une église. On l'écoutait avec étonnement : mais les prêtres idolâtres s'opposèrent vivement à son œuvre. « Qui » est cet homme qui vient de Moscow nous impo- » ser sa foi ? Est-ce que les Russes ne nous ont pas » écrasés d'impôts de tous temps ? Comment aban- » donner nos dieux qui nous ont fait tant de bien, » et qui nous envoient des animaux avec de si » belles fourrures, pour un Dieu inconnu ? » — Cependant Étienne continuait de travailler avec patience : puis, lorsqu'il eut suffisamment gagné la confiance du peuple, il voulut le convaincre de l'impuissance de ses dieux, en mettant le feu à l'un des autels les plus célèbres. Le peuple fut muet d'étonnement ; les sorciers crièrent à la vengeance ; et l'un d'eux s'offrit à passer sur-le-champ, sans en souffrir de dommage, au milieu des flammes que le missionnaire venait d'allumer, pourvu qu'Étienne

en fit autant. « Je ne puis commander aux élémens, » répondit celui-ci, mais le Dieu des chrétiens est » grand : marchons! » — Alors le sorcier renonça à son défi, et un grand nombre d'habitans se firent baptiser, et commencèrent à parcourir le pays avec Étienne pour en renverser les idoles. Ce missionnaire bâtit encore deux églises sur les rives de la Wuina, il fonda des écoles dans le pays pour y former de jeunes prédicateurs; il traduisit quelques portions de la Parole de Dieu dans leur langue; puis il se rendit en 1383 à Moscow pour demander qu'on établit un évêque sur cette contrée. On le nomma lui-même à ce poste; il y retourna pour recommencer à bâtir des églises de lieu en lieu; il établit des prédicateurs; et se montra en un mot le père du peuple, en l'instruisant tout à la fois pour la vie éternelle, et en dirigeant avec sagesse jusqu'à ses affaires temporelles. Il y eut encore dans le pays, il est vrai, un grand nombre de païens qui refusèrent d'embrasser la foi, et qui allèrent s'établir avec leurs idoles dans un autre canton : mais Étienne persévéra, et employa quelques années de plus à la conversion de cette peuplade : puis il mourut en 1396 dans un voyage à Moscow. Le peuple se souvient toujours de lui avec reconnaissance et avec amour (1).

Voilà comment il restait encore dans le Nord de vastes champs à cultiver; mais cependant l'œuvre nationale de la prédication était accomplie, et l'heure approchait où les derniers restes du paganisme

(1) *Karamsin Gesch. Russl.*, l. 5, p. 90. (Blumh., t. 3, 2e p., p. 722.)

allaient expirer devant la lumière de l'évangile, pour ces contrées comme pour tout autre peuple européen.

CHAPITRE XLVII.

POLOGNE (1).

L'histoire de la conversion des Polonais nous conduit dans un labyrinthe presque inextricable, où nous manquons absolument d'un guide assuré. Ce n'est pas à dire, sans doute, que l'histoire ancienne de ce peuple n'ait aussi ses chroniqueurs; mais à côté d'un grand étalage de paroles ils sont si confus et ils se contredisent tellement les uns les autres, qu'il est presque impossible d'en tirer une histoire satisfaisante. Cependant nous l'essayons.

De bonne heure la nation polonaise, qui appartient aux Slaves orientaux, fut attirée par sa position géographique dans le torrent de la vie et de l'histoire des Germains, et ressentit, sur cette frontière de deux mondes, les avantages et les incon-

(1) Nous renvoyons, déjà depuis quelques chapitres, pour l'indication complète des sources, à l'ouvrage allemand; car il est probable que ces indications seraient absolument perdues pour la grande majorité de nos lecteurs; ici surtout nous nous bornerons à donner les principales : la Chronique de *Martinus Gallus* (1060). V. *Specimen Animadvers. rer. Pol.* de Semler; — et *Historia Polonica*, de Duglossus (m. 1480).

véniens d'une position semblable. Tandis que ses plus proches voisins, les Véndes du Brandebourg, finirent par s'absorber entièrement dans la nation allemande, la Pologne, placée à l'avant-garde des Esclavons de l'orient et du midi, resta comme un grand chemin, ou une sorte de carrefour, sur lequel ces tribus se rencontrèrent avec celles de l'occident.

Ce peuple se vit aussi tiraillé tour-à-tour par les deux églises grecque et romaine, et fut retardé par-là dans sa croissance intellectuelle, civile et religieuse. Aussi l'histoire de ses missions ne présente-t-elle rien de pareil à ces traits animés de vie et de conviction personnelle qui jettent un si grand attrait sur l'histoire de tant d'autres peuples. En Pologne la nation même n'a rien à faire dans le grand débat qui décide du changement de sa religion : on n'y traite nullement la chose, comme cela s'était vu dans le nord de l'Europe, en grandes assemblées populaires : on n'aperçoit pas même ici, comme chez les Russes, ou de l'étonnement ou de la résistance ; l'introduction du christianisme est une affaire du prince, qui traite le tout comme une clause secondaire dans quelque contrat de mariage : puis la nation est chrétienne ou retombe dans le paganisme selon que la politique ou le caprice de son prince en a décidé.

Peut-être aussi la froideur de cette histoire tient-elle en partie au caractère des historiens : dans tous les cas c'est ainsi que se présente le sujet ; nous y entrons.

Vers le milieu du sixième siècle, une horde de

Slaves qui s'était établie sur les rives du Danube se vit obligée de s'enfuir devant *Chilbud*, général de l'empereur Justinien, en passant sur la rive gauche de ce fleuve. Elle continua ensuite son mouvement vers le nord; puis plusieurs autres tribus allèrent avec elle s'établir dans les solitudes que les Vandales et les Goths avaient laissées derrière eux. Elles se fixèrent, sous le nom général de *Léches* (p. 102), au pied des monts Krapaks et sur les rives du Dniéper et de la Vistule, ou encore le long de la Baltique; et elles figurèrent ensuite sous les différens noms de *Polanes*, de *Massoviens*, de *Lutéziens* et de *Poméraniens*.

Les Polanes, ou Polonais, sont donc originairement une race des Léches. Ils tirèrent leur nom particulièrement des vastes pleines (*poles*) dans lesquelles ils s'établirent pour se livrer à l'agriculture; ce qui produisit chez eux, comme partout ailleurs, des notions plus précises sur la propriété, le droit et les lois. Les chefs des différentes tribus qui composaient ce peuple les gouvernèrent sous les noms de *kniastes*, de *panes*, de *woiwodes* ou de *zupanes;* et on distingua bientôt au nombre des princes quelques familles plus puissantes, comme par exemple celle des *Lesches* (Lesci), qui est très-répandue encore de nos jours.

Nous traversons rapidement un tissu de traditions incertaines et une histoire excessivement mobile, pour commencer nos récits à l'époque où Rurik posait les fondemens de la puissance russe; et nous traiterons d'abord de la religion des Polonais.

Ils semblent, encore plus que d'autres tribus esclavones, s'être adonnés au culte des objets de la nature, des planètes, des astres en général, des forêts et des fleuves; ils avaient des dieux spéciaux pour les arbres, pour les champs, les troupeaux, les différens animaux domestiques, tous rangés sous la direction d'une divinité supérieure, qu'ils rendirent visible dans une statue colossale. Du reste cette idolâtrie des Polonais présente la même indétermination qu'on trouve plus tard dans sa foi chrétienne; elle n'a rien de national: les noms de ses dieux semblent inventés arbitrairement; et l'on voit que ces dieux eux-mêmes ont été pris confusément parmi ceux du Nord et parmi ceux du Midi. La ville de *Gnèse*, non loin du cours de la Wartha, a été avec *Posen* le siége le plus ancien de cette idolâtrie. Plus tard on dut y ranger la ville de *Cracovie*. Gnèse eut ce privilége comme étant la ville la plus ancienne du pays, et Posen comme résidence et lieu de la sépulture des ducs. *Wilna* aussi était un lieu sacré: on y brûlait, comme à Kiew, un feu éternel sur l'autel de Péroun: et l'on montre encore de nos jours la place de la cathédrale comme celle où se trouvait autrefois l'un des temples les plus célèbres du pays.

Duglos (1) décrit ainsi l'idolâtrie de ce peuple: « Les Polonais bâtissaient à leurs dieux et à leurs déesses de petits temples; ils se faisaient des images; ils établissaient pour chaque divinité des prêtres, des sacrifices et des jours de fête. Les fêtes se

(1) *Historia Polon.*, t 1, p. 26.

célébraient dans les lieux populeux, partout où se trouvait quelque bois sacré; les sacrifices consistaient en animaux, mais quelquefois aussi en prisonniers de guerre. Dans les fêtes annuelles on célébrait des jeux dans lesquels se réunissaient les deux sexes; on faisait des libations pour apaiser les dieux; et la fête se terminait par des jeux grossiers, dans l'ivrognerie, et dans tous les excès d'une volupté sans frein. » — Du reste cette idolâtrie portait le même caractère que tous les autres systèmes qu'a pu inventer le cœur de l'homme, ou plutôt son grand Ennemi : sous les apparences d'un culte destiné à apaiser la divinité on cherchait à satisfaire ses convoitises. Ainsi vont aussi les fêtes de Rome.

Nous arrivons jusqu'à la fin du neuvième siècle sans trouver en Pologne aucune trace d'une œuvre de missions; et on a lieu d'en être surpris; car Cyrille et Méthodius avaient déjà travaillé en Moravie dans la dernière moitié de ce siècle; même la Bohême avait commencé à recevoir l'évangile; et la Pologne, qui s'étendait sur la frontière de ces deux pays, pouvait d'autant moins manquer d'intéresser leur charité chrétienne, que ces peuples étaient unis par des rapports nombreux, et que l'église nouvellement née pouvait se voir exposée à de grands dangers de la part de ses voisins idolâtres si elle n'avait pas soin d'attaquer leur idolâtrie par la prédication de la foi. Aussi, s'il faut en croire une ancienne tradition que Stredowsky rapporte dans son Histoire de la Moravie, ce dernier état aurait envoyé, déjà du vivant des deux apôtres désignés ci-dessus, des missionnaires dans

les contrées païennes environnantes et dans la Pologne en particulier; mais leurs noms et leur œuvre se seraient perdus dans une complète obscurité.

Cependant l'évangile perçait de plus en plus en Silésie; et lorsque les Hongrois vinrent se jeter sur la Moravie en y répandant la dévastation (p. 153), une foule de chrétiens de cette contrée se virent appelés à quitter leur patrie pour se réfugier en Pologne. C'est ce qu'on peut regarder comme le commencement de la mission de cet état.

Le duc qui y régnait alors, *Sémowit*, ne vit ces nouveaux venus qu'avec répugnance, et commença même bientôt à les persécuter. Excité par les prêtres idolâtres il les eût probablement même chassés du pays, s'il n'avait vu le christianisme s'introduire chez lui de manière à désarmer son mécontentement; car il eut pour sa portion, lors d'un premier démembrement de l'empire de Moravie, une grande partie de la Haute-Silésie, où il se trouvait déjà un grand nombre de chrétiens: on nomme entre autres comme ayant été dans ce cas, les villes de Teschen, de Ratibor, d'Oppeln, de Breslau et de Cracovie; — et il ne voulut pas, de gaîté de cœur, se priver des nombreux sujets que lui amenait cette circonstance. Ainsi les mouvemens de la politique devaient jeter, encore une fois, le levain d'une population chrétienne chez un peuple et sous le sceptre d'un souverain païen, afin d'y introduire l'évangile. Il est vrai que *Lesco*, fils de Sémowit, se montra malveillant envers les chrétiens, et que l'église de ces contrées se vit dans une détresse croissante lorsque l'empire de Mora-

vie et de Bohême, déjà ébranlé, finit par succomber complètement sous les armes des Hongrois (908) : il sembla qu'on allait voir périr tout le fruit des travaux qui s'y étaient faits quarante ans auparavant par les deux apôtres de ces contrées. Mais cependant le Seigneur ne voulait pas laisser succomber son église; et ce temps d'épreuve n'était destiné qu'à en faire briller la flamme d'un éclat plus vif aux yeux des païens qui l'entouraient ou même qui voulaient la détruire.

Zymyslav, qui régna sur la Pologne depuis 913, fut plus favorable aux chrétiens que ses prédécesseurs. La seule politique déjà devait lui conseiller de ménager les chrétiens de ses nouveaux états; et on vit insensiblement un grand nombre de familles des plus considérables de la Moravie encore très-agitée, venir chercher dans ses états la liberté de conscience et la paix : or ces chrétiens amenaient souvent avec eux des ecclésiastiques qui annonçèrent la parole à leurs alentours avec quelque succès. Le bruit de ces événemens se répandit jusqu'à Constantinople où il causa beaucoup de joie : mais on ne sait si les chrétiens de cette ville contribuèrent d'une manière active à soutenir leurs frères fugitifs dans leurs travaux et dans leurs épreuves; l'église de Constantinople fixait alors toute son attention sur le peuple russe.

Cependant les succès mêmes que Constantinople obtenait en Russie se réfléchissaient favorablement sur la Pologne, car les chrétiens des deux pays entrèrent de bonne heure dans de nombreuses relations. Nous n'avons malheureusement aucun

détail à ce sujet; mais l'existence de ces relations est bien attestée.

En même temps que le Midi et l'Orient agissaient ainsi sur la Pologne, l'Occident et le Nord le faisaient avec plus de succès encore. Otton le Grand venait d'être couronné empereur d'Allemagne à Aix-la-Chapelle (937); et avec son règne commença pour les missions des peuplades esclavones de l'orient et du nord une nouvelle époque de succès et de prospérité. Ce prince que nous avons vu figurer déjà en plusieurs parties de notre histoire, dans celle du Danemark (T. 3, p. 292), de la Bohême (c. 44, p. 113), de la Hongrie (c. 45, p. 160), et ailleurs, était un prince à la fois vaillant et dévoué de cœur à l'église de Christ. A l'exemple de Charlemagne qu'il prit toujours pour modèle, il fit l'affaire la plus importante de sa vie, non-seulement de gouverner l'Allemagne avec sagesse et piété, mais encore de favoriser par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, la propagation du christianisme chez les nations encore païennes qui touchaient ses états. Il agrandit considérablement son empire par les conquêtes qu'il fit sur l'Elbe, sur l'Oder, sur la Vistule, et jusqu'à la Baltique; et il eut la joie et la gloire d'effectuer une œuvre que Charlemagne avait conçue cent trente ans auparavant sans pouvoir y parvenir, en favorisant la propagation de l'évangile chez une multitude de peuplades que le premier n'avait pu atteindre; et ce que Charlemagne exécuta pour l'établissement de l'église chez les Saxons entre le Rhin et l'Elbe, Otton le Grand le fit chez les tribus esclavones entre

'Elbe et l'Oder. Nous dirons bientôt comment il onda chez les Sorbes, voisins des Polonais, les rois évêchés de Meissen, de Mersebourg et de Zeiz, et l'archevêché de Magdebourg, autant de stations d'où la connaissance de Christ se répandit usque sur les pays voisins. Pour le moment nous nous bornons à ses rapports avec la Pologne. Le duc de ce dernier état, dont le pouvoir devenait considérable, dut cependant sentir de temps à autre la supériorité des armes d'Otton; et toutes ces choses durent coopérer, dans les conseils de la sagesse divine, à répandre chez les Polonais cette œuvre de l'évangile qui ne prospère presque jamais que sous le poids des épreuves.

Zymyslav eut pour successeur, en 963, son fils *Miécislav* (Miesko), qui fut l'instrument choisi de Dieu pour fixer les destinées de l'église dans la Pologne. Le nombre des chrétiens s'était considérablement accru dans ses états pendant son long règne : les persécutions de la cruelle Drahomire qui régnait alors en Bohême et en Moravie (c. 44, p. 110) avaient chassé beaucoup de chrétiens de ces deux contrées en Pologne; et il est très-probable qu'on trouvait alors déjà des troupeaux nombreux à Cracovie, à Posen, à Gnèsen, et dans d'autres endroits de cet état et de la Silésie. Les rapports que ces églises soutinrent dans l'origine avec celle de Bohême eurent une conséquence importante. Comme elles se rattachaient à l'église grecque, il arriva tout naturellement que l'église de Pologne elle-même se joignit à cette communion et y conforma son rituel : mais la chose ne devait pas

durer. A peine le jeune Miécislav fut-il parvenu a gouvernement qu'une partie de la noblesse mora et chrétienne, qui avait acquis beaucoup d'influe à sa cour, chercha à le persuader de renvoyer multitude de ses femmes, et de chercher u épouse chrétienne auprès de la cour de Bohê C'était alors Boleslav Ier, fils de Drahomire, q régnait sur ce pays (p. 118). Sa mère l'avait lo temps élevé dans des habitudes de déborde et de cruauté : mais on a vu que Dieu avait chan ses dispositions; et au moment où nous somm parvenus, il était devenu l'ami de l'église de Chri il s'occupait activement d'ériger un évêché à Pr gue, et il demandait au pape un homme digne remplir ce poste important. La fille de Boleslav, princesse *Dombrowka*, partageait les sentimens son père; or c'était elle qu'on voulait faire épou à Miécislav, et c'était elle aussi que le Seigneur av effectivement choisie pour travailler en Pologne l'établissement de son église.

Miécislav fut long-temps indécis; car il prévoy bien qu'avec ce mariage se décidait dans ses é l'abolition de l'idolâtrie et l'introduction du chr tianisme. Mais l'état des choses lui command s'il voulait être sage, de plier sous l'influence d puissances chrétiennes. Déjà Otton avait humi le duc de Bohême ; et il avait établi comme gardi des frontières, du côté de la Pologne, un margra *Géro*, dont Miécislav avait à redouter les arm Déjà il avait dû consentir à recevoir comme simp fief, des mains de l'empereur, les dernières co quêtes que son père avait faites dans la Silésie et l

Chrobatie, et par conséquent à se reconnaître son vassal. En même temps la conversion de Boleslav, ou du moins son changement de conduite, avait regagné à ce dernier la bienveillance de l'empereur; toutes ces considérations devaient porter Miécislav à entrer dans l'union projetée avec le duc de Bohême. Il fit donc demander la princesse; et Dombrowka arriva à la cour du duc de Pologne en 965, accompagnée d'un bon nombre d'ecclésiastiques de sa communion.

Son premier soin fut de gagner par une conduite chrétienne le cœur de son mari, afin de l'amener à la foi : et elle y réussit. Après des hésitations bien naturelles Miécislav consentit cependant (en 966) à recevoir le baptême. Il n'y avait pas long-temps que la princesse russe Olga venait d'en faire autant dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople (p. 208); et toute l'activité de cette princesse russe se portait en ce moment sur la propagation de la foi dans ses états : il est possible que cette nouvelle ait encore contribué à décider le duc de Pologne, qui se voyait maintenant entouré de toutes parts de princes esclavons convertis à la foi.

Le duc et l'heureuse Dombrowka ne tardèrent pas dès-lors à s'occuper de la propagation du christianisme parmi leurs sujets. Au nombre des ecclésiastiques bohémiens ou moraves qui travaillaient à cette œuvre on remarque surtout un *Bohmwid*, chapelain de la princesse. Selon l'esprit qui régnait depuis long-temps dans l'église il chercha à exciter le duc à des mesures sévères contre l'idolâtrie; et

Miécislav publia en effet une ordonnance portant que tous ses sujets, nobles et peuple, devaient se rassembler, le 7 mars 967, dans leurs villes respectives pour y détruire leurs idoles, pour les jeter dans le fleuve, et pour recevoir tous ensemble le baptême des mains des ecclésiastiques. L'histoire ne dit pas à quel point l'ordre du prince fut exécuté, et elle ne parle à ce sujet ni de résistance, ni de joie. Mais la preuve qu'il doit y avoir eu quelque chose de ce genre, c'est la coutume qui règne encore de nos jours en Pologne et dans une partie de la Silésie, d'aller toutes les années le dimanche de Lætare (le troisième avant Pâques), jeter en grande procession une idole dans l'eau; trace évidente de quelque ancien événement de ce genre. Et l'époque de l'année coïncide bien avec celle qu'indique l'histoire.

Ce fut sans doute un grand bonheur pour la nouvelle église de Pologne qu'il se trouvât dans le pays, à ce moment critique, un nombre considérable d'ecclésiastiques étrangers en état de donner au peuple quelque instruction. Ceux de Bohême et de Moravie le pouvaient d'autant mieux que le dialecte esclavon dans lequel ils possédaient la Bible était aussi celui de la Pologne : ainsi nous rencontrons partout, dans notre histoire des peuples slaves cette grande œuvre de Cyrille et de Méthodius qui se présente au milieu d'eux tous comme un étendard commun, et comme une lumière destinée à éclairer leurs communes ténèbres.

Otton devait d'autant plus se réjouir de tous ces heureux changemens, qu'il était autorisé à les

garder comme le fruit des efforts qu'il avait faits depuis trente ans pour la conversion de ces peuples divers; car c'est dans ce même moment, si heureux pour la Pologne, qu'il vit, ce que jamais son cœur n'eût osé espérer, cette ambassade russe dont nous avons parlé plus haut (p. 211), lui arriver de l'Orient, de la part d'un peuple dont le nom même était jusqu'alors inconnu aux Allemands, l'ambassade solennelle que lui envoyait la princesse *Olga* pour lui annoncer les victoires de l'évangile dans ses états, et pour lui tendre la main d'une association chrétienne.

Ainsi tout prospérait sous ses mains. Les évêchés qu'il venait d'établir sur l'Elbe, la Saale et l'Elster commençaient à porter leurs fruits, et formaient autour de l'église d'Occident non-seulement un rempart défensif, contre lequel venait se briser le paganisme, mais un cordon de stations missionnaires dont l'influence s'étendait de plus en plus chez les restes des nations idolâtres de l'Allemagne. Des vingt districts dans lesquels on distribuait les différentes tribus slaves du midi et de l'orient, dix-sept étaient déjà soumis à la houlette de Christ; il n'y en avait plus que trois dans le nord qui retinssent avec acharnement leur ancienne idolâtrie: et bientôt nous allons les voir soumis à leur tour; de sorte que nous n'aurons plus qu'à traiter de la soumission des Finnois et des Lettes.

Otton, qui venait de fonder l'archevêché de Magdebourg, sentit le besoin d'un établissement de ce genre en Pologne. Miécislav n'avait pu encore s'en occuper d'une manière efficace, parce que les

traverses que son beau-père, Boleslav Ier, avait rencontrées en Bohême pour l'érection d'un évêché à Prague, lui faisaient craindre à lui-même des obstacles et des ennuis du même genre. La difficulté était même d'autant plus grande, qu'elle faisait naître la question épineuse de savoir si l'église de Pologne se soumettrait au patriarche de Constantinople ou à celui de Rome. Il était incontestable que jusqu'alors c'était l'église orientale qui avait propagé le christianisme dans ce pays; toutes les formes du culte, la liturgie, la version de la Bible et la langue ecclésiastique proclamaient cette origine ; et cela se voyait jusque dans les derniers détails; car, selon un ancien annaliste (1), la vieille peinture même qui tapissait l'ancien chœur de la cathédrale de Gnèse était la même que celle qu'on trouvait chez les Russes et les Moscovites, c'est-à-dire les chrétiens grecs. Aussi voit-on dans un vieux missel polonais, imprimé à Venise en 1629, qu'il y avait un jour particulier (le 10 mars) fixé en Pologne pour célébrer le souvenir de Cyrille et de Méthodius en leur qualité de fondateurs de l'église du pays.

Cependant le puissant Otton eut bientôt décidé cette dernière difficulté. Ce ne fut point par complaisance pour le pape qu'il jeta la Pologne dans les bras de Rome; car il n'avait pas craint d'offenser souvent ce prélat, et de l'humilier de la manière la plus sensible; mais il céda au besoin d'agrandir et d'étendre sa propre influence sur ce royaume. Y

(1) *In serie archiepiscopor. Gnesnens.*, p. 88.

établit donc au milieu de cet état, de sa pleine et propre autorité, dans la ville de Potynani (*Posen*) l'évêché dont il s'agissait; et il subordonna ce siége au métropolitain de Magdebourg, et par conséquent à l'église romaine.

Et il semble bien que si, tout en prenant cette mesure, on eût laissé à la nouvelle église les institutions qu'elle avait possédées jusqu'alors, et avant tout l'usage de la langue du pays dans le culte public, le parti que prit Otton aurait été aussi le plus convenable pour la Pologne, en ce qu'il lui épargnait la longue lutte qui sans cela aurait eu lieu inévitablement à son sujet entre l'ambition de Rome et les prétentions de Constantinople. Or, pour le moment, Otton eut effectivement la sagesse de prendre ce parti: il respecta les divers priviléges de l'église polonaise, et il résista aux suggestions que lui firent les prélats du pays des Sorbes pour qu'il établit une parfaite uniformité entre le rituel de la Pologne et celui des autres églises romaines. De cette manière l'église de Christ put se développer dans cet état encore pendant quelques années en liberté; et quelque silence que continuent à garder les écrivains du temps sur les effets que la foi put produire dans le cœur des nouveaux convertis, on peut bien croire que les efforts de Miécislav et de son épouse en faveur de l'église chrétienne n'auront point été inutiles, ni la nouvelle foi sans porter quelques-uns de ses fruits divins.

D'ailleurs, aussi long-temps que vécut Dombrowka en particulier, on pouvait être sûr que

l'église de Pologne ne subirait pas trop fortement l'influence du despotisme de Rome; car, comme son père Boleslav, elle était pleine de vénération pour la mémoire des deux apôtres de la Bohême, et les ecclésiastiques de ce dernier pays jouirent de sa constante faveur. Mais elle mourut en 977 : et ce fut pour ses états une perte d'autant plus grande, que déjà quatre ans auparavant était mort Otton le Grand, cette verge de la hiérarchie romaine, qui en avait si fortement réprimé les prétentions ambitieuses. Les deux successeurs de ce monarque, *Otton II* et *Otton III*, participèrent de sa piété et de son zèle pour l'accroissement de l'église, mais non de ses talens; et leur attachement aveugle pour le siége pontifical et pour le clergé de Rome laissa libre cours à l'ambition et aux intrigues de ce clergé pour enlacer les prêtres orientaux de la Pologne dans leurs filets.

Ce qui augmenta encore ce malheur c'est que Miécislav épousa en secondes noces la fille d'un margrave allemand, une femme qui avait été élevée dans un couvent de la Lusace, qui était pleine de préjugés en faveur du rite latin, et qui réussit bientôt à entraîner dans ses vues son époux et les grands de la cour. Pour accoutumer le peuple à la transition on laissa encore pour quelque temps célébrer le service dans la langue du pays, en se bornant à introduire le latin dans la seule lecture des évangiles. Cependant il faut que le peuple ait témoigné à ce sujet un mécontentement bien profond; car dès cette époque, toutes les fois qu'on lisait l'évangile dans cette langue étrangère la no

blesse polonaise se crut obligée de tirer l'épée du fourreau, et ne la rentrait que lorsque la lecture était achevée. Voilà les douceurs de Rome, voilà son amour des lumières, et ses moyens de persuasion! Un écrivain célèbre dit que le protestantisme est de race princière et que le papisme est populaire : nous en laissons juger les hommes non prévenus.

Cependant l'œuvre de la conversion du peuple était encore bien peu avancée; car en 990, c'est-à-dire quatorze ans après le baptême de Miécislav, la plupart des habitans de la Pologne étaient encore païens. Pour hâter la conversion du pays, — et c'est à dessein que nous disons du pays plutôt que de ses habitans, — on envoya de Rome une armée de prêtres qui devaient se distribuer la contrée entre eux; on ne sait si ce fut avant ou après la mort de Miécislav. Comme on avait déjà si bien débuté en introduisant le rituel romain, ces hommes arrivaient avec des espérances brillantes d'un succès facile et prochain; mais ils virent cependant qu'ils s'étaient trompés : le peuple regardait avec un étonnement stupide ou colère ces étrangers dont il ne comprenait pas la langue, et qui ne comprenaient pas la sienne. Pour surmonter l'aversion qu'ils inspiraient, les prêtres étrangers furent forcés de commencer par se servir du clergé morave et bohémien, leur rival, afin d'apprendre de lui un peu de polonais, et de gagner par-là quelque accès auprès du peuple effarouché. Mais en même temps ils cherchèrent à obtenir de ce même clergé, par des promesses, par des avantages, et

par d'autres moyens semblables, qu'il abandonnât peu à peu le rite oriental pour celui de l'église romaine; et plusieurs n'eurent pas honte de renoncer en effet à leur langue maternelle, pour servir les prêtres du dehors. — On conçoit combien toutes ces choses devaient entraver les progrès de la mission.

Cependant Miécislav mourut, après un règne modéré de trente-six ans. L'histoire le considère avec raison comme le fondateur de l'église de Christ en Pologne, et comme un homme qui, selon la mesure des lumières qu'il avait reçues, s'attacha fidèlement à détruire l'idolâtrie, et à répandre la foi chrétienne parmi les siens.

Il fut remplacé par son fils *Boleslav*, surnommé *Chrobri*, prince vaillant, mais ambitieux au plus haut degré, qui ne songeait avant tout qu'à étendre son pouvoir, et à gagner la couronne royale. Cependant il fut favorable au christianisme, parce que cela lui convint. Comme tout annonçait que la foi chrétienne allait se soumettre le reste des peuples païens du Nord et de l'Orient, il crut devoir marcher avec le temps, et entrer dans ce mouvement général pour le faire servir à ses projets. Soit légèreté, soit supériorité d'intelligence, il ne s'abandonna nullement à la persuasion qui régnait alors dans tout l'Occident que la fin du monde allait arriver dans quelques années (l'an 1000); il espéra au contraire jouir, bien au-delà de ce terme, des plaisirs de la domination, et compenser par d'heureuses conquêtes ce que son père avait perdu dans les dernières années : car Craco-

vie et la petite Pologne avaient été de nouveau rendues à la Bohême.

Cependant le parti païen relevait momentanément la tête dans les deux contrées que nous venons de nommer : la conversion de la Pologne aussi se ralentissait visiblement depuis quelques années ; et Boleslav désirait vivement voir arriver du dehors quelque nouvelle impulsion qui rendît la vie à cette œuvre. Et se secours lui vint aussi.

Car c'est au milieu de cet état de choses que parut à Gnèse, accompagné de son ami *Gaudentius*, ce vénérable *Adalbert*, archevêque de Prague, que nous connaissons depuis long-temps. Nous avons vu dans l'histoire de la Bohême (c. 44, p. 128) son zèle sincère, mais trop austère et trop dévot envers Rome. Après avoir quitté définitivement son diocèse, il s'était fixé d'abord à *Cracovie*, alors déjà rendue à la Bohême, mais où les païens le reçurent aussi mal que les chrétiens de Prague. Il venait maintenant à *Gnèse*, en nourrissant à ce qu'il paraît, dans son cœur, la pensée d'aller encore plus loin finir ses jours par le martyre au milieu des Prussiens.

Les deux missionnaires furent reçus avec distinction à la cour de Boleslav, qui conçut pour Adalbert une estime croissante, à mesure qu'il le connut davantage. Mais Adalbert après s'être arrêté quelque temps auprès du duc, et avoir fait, non sans succès, quelques efforts pour affermir les chrétiens du pays, ou pour gagner les idolâtres qui s'y trouvaient encore mêlés, se détermina à exécuter le projet dont nous venons de parler, et

partit avec son ami Gaudentius pour *Dantzik*, où nous le reverrons bientôt, et où il mourut (997) sous les coups des idolâtres. Gaudentius et un autre de ses collègues, réussirent à s'échapper, et revinrent porter à Boleslav la nouvelle de la mort de leur maître et de leur ami. Le duc résolut de ravoir à tout prix les restes de cet homme si dévoué; et quoique les Barbares demandassent pour sa rançon une somme d'argent d'un poids égal à celui de son corps, ce prince ne trouva point ce prix trop élevé : il envoya ses messagers en Prusse: on pesa le cadavre, « qui se trouva d'une légèreté merveilleuse, » et qui fut emmené en Pologne dans un couvent. Mais, peu après, Boleslav voulant faire un plus grand honneur à la mémoire de ce missionnaire courageux, ordonna que ses restes fussent transportés en procession solennelle à *Gnèse*, où ils furent déposés dans la cathédrale. C'est là que nous les avons déjà trouvés, lorsque nous avons poussé l'histoire de la Bohême jusqu'à cette époque. On a vu alors (p. 133) qu'avant qu'il fût peu, il se serait fait sur son tombeau, s'il faut en croire les chroniques, de grands signes et de grands miracles, dont la renommée se répandit en Bohême, par toute l'Allemagne, et jusqu'en Italie.

Au point où nous en sommes de l'histoire de la Pologne, l'empereur Otton III, qui prenait depuis long-temps plus de plaisir aux exercices d'une piété monacale qu'à l'éclat de la couronne, et qui avait vu, peu d'années auparavant, Adalbert lui-même donner à la cour pendant quelque temps l'exemple

le toutes les vertus chrétiennes, telles qu'on les concevait alors, apprit la gloire qui entourait la tombe de cet homme vénéré; et c'est alors qu'il résolut de l'aller visiter lui-même (p. 134). C'était justement ce fameux an 1000, dans lequel on attendait généralement la fin du monde. Le duc de Pologne accueillit le pélerin royal avec une magnificence éblouissante, et déploya tous les trésors qui étaient en sa possession. Une nuée de chevaliers, de nobles et de grands, la cour tout entière du duc, dans des vêtemens chargés d'or et resplendissans des plus vives couleurs, étaient rassemblés dans une vaste plaine; et toute la route, depuis Posen à Gnèse, était couverte de tapis précieux. Quand le roi fut arrivé assez près de la ville pour qu'il pût la voir il descendit de cheval, et se rendit à pieds nus jusqu'à l'église où étaient déposés les restes d'Adalbert; là il se mit à genoux, et pria dans une profonde dévotion et avec des larmes abondantes, en implorant aussi l'intercession du martyr, son ancien ami. Puis vinrent les jours de fêtes, dans lesquels Boleslav étala toutes ses richesses. Étonné à la vue de tant de trésors, on dit que l'empereur ôta sa propre couronne de dessus sa tête pour la placer sur celle du duc, en s'écriant : « Il n'est pas convenable qu'un pareil prince ne porte que le nom d'un duc; il doit être élevé sur le trône d'un roi! » Puis l'empereur lui donna, pour servir d'étendard royal, la lance de S[t] Maurice et un clou de la sainte croix; en échange de quoi Boleslav donna au généreux empereur un bras de S[t] Adalbert. — Adorateurs en esprit et en vérité! Où était, nous

pouvons le demander avec douleur, où était maintenant cette adoration véritable que Jésus était venue apporter au monde?.....

Et cependant il reste vrai aussi, que ces images d'un ancien temps, si étrangères à nos sentimens actuels, manifestent pourtant une profondeur de sentiment et quelquefois une force de caractère qui méritent quelque admiration : car, au fond, c'est de tout temps que le monde s'est occupé de quelques puérilités, et il en fait encore autant de nos jours. Mais les erreurs de nos pères avaient un fond de piété sérieuse qui a souvent laissé des institutions bienfaisantes et salutaires, dont les siècles suivans se sont ressentis, tandis que la puérilité de nos jours se joue des bienfaits qu'avaient préparés les ancêtres, du repos et de la prospérité des peuples dans le temps présent, du sort même des siècles futurs, et du jugement éternel! Nous n'irons pas chercher nos exemples plus loin que le fait même dont il s'agit. La scène que nous venons de décrire eut en effet les suites les plus sérieuses et les plus salutaires; car ce fut sur la tombe d'Adalbert qu'on posa les bases décisives et durables de l'église chrétienne de la Pologne. Les princes rassemblés ne se séparèrent pas avant d'avoir pris en commun, en mémoire du martyr, la résolution de fonder un archevêché dans la ville de Gnèse, et des évêchés dans quelques autres villes de la Pologne et de la Silésie; on accompagna ces décisions de plusieurs autres résolutions de détail tendant à régulariser la position de l'église de Pologne et à étendre ses limites; et cet événement nous

fait ainsi arriver presque subitement aux limites de notre histoire des missions de Pologne. Depuis trente ans nous n'avions trouvé dans ce vaste champ qu'un seul évêché qu'Otton Ier avait fondé à *Posen*, en 966; maintenant le royaume est pourvu d'une manière complète; et chacun de ces postes contribue pour sa part à achever le triomphe du christianisme dans le pays. L'évêché de Posen en particulier répondit fidèlement, dès son origine, au but de sa création. C'est un *Jourdan* qui en avait été le premier évêque; il s'appliqua avec zèle et avec succès à répandre la foi tout autour de lui; et depuis lors le nombre des ouvriers de Moravie, de Bohême et d'Allemagne ne cessa d'augmenter sous le gouvernement paternel de Miécislav.

Cependant ce prince avait peu songé à l'érection de nouveaux postes de ce genre, non plus qu'à fonder des institutions destinées à former des ecclésiastiques ou à instruire le peuple; maintenant que tout était constitué, l'évêché de Posen fut soumis au siége métropolitain de *Gnèse*, avec les trois nouveaux évêchés, de Cracovie, de Colberg et de Breslau.

On sent que, comme dans tous les commencemens, ces évêchés ne supposaient nullement encore une propagation générale du christianisme dans le pays, mais que c'étaient plutôt, sous le nom d'évêchés, des stations de missions. La capitale même, *Gnèse*, renfermait encore tant de païens, ou du moins tant de paganisme, qu'une ancienne chronique se plaint de ce qu'à l'époque du passage d'Adalbert et de Gaudentius (997) les habitans

paraissaient se soucier fort peu des instructions de ces deux hommes, et de ce que le dernier se vit obligé de mettre la ville à l'interdit à cause des abominations qui s'y commettaient. Cependant il est possible que la visite d'Otton III et toutes les mesures qui s'en suivirent aient produit dans le pays des changemens fort salutaires.

Quoi qu'il en soit, Otton nomma Gaudentius archevêque de Gnèse; et ce missionnaire occupa ce poste avec bénédiction pendant un certain temps.

Cracovie renfermait depuis long-temps une église chrétienne fondée par les Bohémiens. Les vicissitudes de la guerre y avaient souvent interrompu l'œuvre des missions; et peu d'années encore auparavant, Adalbert y avait trouvé un nombre considérable de païens qui menaçaient d'y étouffer l'œuvre naissante. L'érection d'un évêché dans cette ville consolida l'église chrétienne dans toute la contrée; et son premier évêque, Popo, travailla avec zèle et avec succès à y extirper les derniers restes de l'idolâtrie.

Colberg, située sur la Baltique, dans la Poméranie ultérieure, et qui appartenait en ce moment à la Pologne, était déjà à cette époque une petite ville célèbre, à qui ses sources salines procuraient un commerce assez étendu. Reimbert en fut le premier évêque. Cette ville fut probablement, de tous ces rivages, le premier endroit sur lequel fut dressé l'étendard de la croix; et sa proximité de la célèbre ville de Julin, cette redoutable république de pirates, en faisait un avant-poste de l'église chrétienne, sans doute exposé à un danger con-

tinuel, mais important. Reimbert fit tout ce qui était en son pouvoir pour combattre la superstition fanatique de ces farouches idolâtres, et il fut efficacement soutenu en cela par le roi Boleslav. Mais lorsque Swaetopolk, ce fils adoptif de Wladimir, grand-prince de Russie dont nous avons parlé dans l'histoire de ce dernier état, eut obtenu la main de la fille de Boleslav (c. 46, p. 238) et l'eut emmenée à Kiew, Reimbert fut obligé de quitter son poste, et de la suivre comme son chapelain. Impliqué dans la lutte sanglante que le fils engagea contre son père, il mourut en prison. Il fut remplacé à Colberg par un nommé Benno; mais les idolâtres chassèrent bientôt cet évêque du pays, brûlèrent son église, et mirent ainsi fin à l'évêché (1057), qui ne se releva que plus tard, d'abord à *Wollin*, puis enfin à *Camin*.

L'origine de l'évêché de *Breslau* fut particulièrement intéressante. Il y avait depuis long-temps à Smogra, petit village de la Silésie, un missionnaire allemand nommé *Godfried*, probablement envoyé en ce lieu par l'évêque de Posen pour essayer d'y répandre la foi chrétienne. Cet homme sage et pieux commença par instruire le peuple dans une maison privée; et un peu plus tard (970) l'évêque de Posen y fit bâtir une petite église en bois. Godfried récitait au peuple le symbole des apôtres, les dix commandemens et l'oraison dominicale, et s'appliquait, selon la mesure de ses moyens, à détourner ce peuple de son idolâtrie. Il faisait sans cesse des voyages de mission dans les divers districts de la Silésie, et il s'arrêtait surtout dans les lieux

où les foires et les grands marchés réunissaient beaucoup de monde; mais le peuple et les nobles se moquaient à l'envi de son travail. Les missionnaires bohémiens avaient déjà formé à Smogra un petit troupeau chrétien qu'on supportait à peine; mais on ne voulait rien du culte latin de Gottfried, qui mourut découragé en 983.

Cependant il fut remplacé par *Urbain*, qui s'attacha surtout à fonder des écoles. C'était un homme pieux, savant et éclairé : il avait amené avec lui d'Italie quelques autres hommes également bien instruits et un certain nombre de livres, et celui-ci réussit. Il se mit à enseigner à compte nouveau dans cette école de Smogra, qui était particulièrement fréquentée par de jeunes nobles, et dont les objets étaient la religion chrétienne, la langue latine, et quelques autres branches subordonnées. Puis, en l'an 1000, le roi Boleslav érigea Breslau en évêché; et le premier évêque en fut un des collaborateurs d'Urbain, un nommé Clément. Urbain de son côté continua à travailler avec benédiction dans différentes autres parties du pays, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1005.

Voilà comment se posèrent les premières bases de l'église chrétienne dans la Pologne et la Silésie. Il survint bientôt, sous le long gouvernement de Boleslav, une suite de guerres sanglantes que ce prince guerrier poussa jusque dans le cœur de l'Allemagne et qui entravèrent nécessairement l'accroissement de l'église, en arrêtant tous les travaux. Les Véndes du voisinage, dont nous allons parler, et les belliqueux Prussiens cherchèrent

aussi pendant un siècle entier, non-seulement à repousser l'évangile de leurs frontières, mais encore à soutenir le parti païen de la Pologne leur voisine ; mais tous ces efforts de l'idolâtrie furent inutiles : l'heure de la grâce était arrivée pour toutes ces contrées.

LIVRE DIXIÈME.

MISSION CHEZ LES VÉNDES ET LES SLAVES DU BRANDEBOURG ET DE LA POMÉRANIE.
(771 — 1517.)

CHAPITRE XLVIII.

VÉNDES DU BRANDEBOURG. (771 — 1105.)

§ 1.

Premiers travaux et premiers succès, depuis Charlemagne jusqu'à la mort d'Otton Ier (771 — 973).

Après avoir long-temps parcouru les peuplades esclavones du midi et de l'orient de l'Europe, notre histoire nous ramène aux frontières des lieux que nous avions quittés à l'époque de Charlemagne, sur les rives de l'Elbe. Mais depuis cette époque quel changement prodigieux s'y était accompli ! Presque partout où se portent nos yeux nous

voyons maintenant une nouvelle création de Dieu, et sur les débris d'une antique idolâtrie le bienfaisant établissement du christianisme! Les peuples celtes-germains ont tous fléchi devant la croix; les îles Britanniques, après une lutte longue et sanglante, ont trouvé la paix; depuis les embouchures de l'Elbe jusqu'aux glaces du Groënland tous les peuples scandinaves ont renoncé à leurs idoles; et la plus grande partie même des Slaves sont entrés dans la même voie : les Bulgares, les Moraves, les Hongrois, les Bohémiens, les Russes et les Polonais ont vu se lever sur eux l'Orient d'en haut.

Sans doute il a fallu pour ces conquêtes quatre siècles entiers; et dans quelques contrées de l'Europe la lutte des ténèbres contre la lumière a été même longue et sanglante et acharnée; mais dans quelques-unes cette heureuse révolution a eu lieu presque sans choc et sans résistance. On peut rappeler ici de nouveau la différence frappante qui existe, depuis le huitième siècle, entre la manière de convertir de l'église d'Orient et celle d'Occident. Dans celle d'Orient la mission a été presque continuellement l'œuvre privée de quelques hommes pieux, auxquels le patriarcat de Constantinople ne donnait que les conseils et les directions d'un ami : — en Occident, au contraire, l'œuvre, imprégnée de l'esprit impur de cet « Homme de péché », qui s'assied comme Dieu dans le temple de Dieu, et qui n'a pour but que la possession des royaumes de cette terre et non le royaume des cieux, se complique de bonne heure

étroitement avec l'intérêt des princes et des états, et se fait l'esclave des rois pour ensuite les asservir. Le résultat naturel de ces principes si différens a été la marche généralement douce et paisible des missions orientales, tandis que celles de Rome se suivent facilement à la trace du sang humain qu'elles ont versé.

C'est à des scènes de ce dernier genre que nous ramène maintenant notre histoire; et nous allons traverser cinq siècles de ténèbres tout entiers (800-1300), pour y voir des croisades sanguinaires accomplir une œuvre qui, dans l'origine, devait n'être confiée qu'à des messagers de paix. Il nous faudra du courage pour passer cette partie de notre histoire : mais il faut avancer : si elle n'édifie pas, au moins elle instruit : la voici avec ses horreurs.

Quand tous les peuples de l'occident, du midi et de l'orient de l'Europe avaient déjà renoncé à l'idolâtrie, il restait encore en Allemagne une puissante peuplade, opiniâtrement attachée à l'idolâtrie de ses pères : elle occupait une partie de la Saxe et des possessions actuelles de la Prusse, depuis la Lusace jusqu'en Poméranie, et depuis la Saale et l'Elbe jusqu'à la mer Baltique et aux embouchures de la Vistule. Nous voulons parler des *Véndes* (1).

A une époque inconnue, un amas confus de Barbares vint occuper, sous le nom de Vandales

(1) Sources principales. *Witikind*, *Annalium*, l. 3, Basil. 1532, fol. — *Dithmar*, archevêque de Mersebourg, *Chronicon Martisburgense*; Francof. 1600, fol. — Helmold, *Chronica Slavorum*; — et la continuation de cet ouvrage par Arnold : *Derelictor. Helmoldi Supplem.*

ou de Sarmates, les pays dont nous parlons maintenant. Dans le quatrième et le cinquième siècle ces tribus suivirent le torrent des autres Barbares; et il ne resta d'elles en ces lieux qu'une faible portion, dont les descendans se sont perpétués jusqu'à nos jours sous le nom de Vandales ou de Véndes (*Wenden*).

On a dit dans l'histoire de la Pologne comment, vers le milieu du sixième siècle, de nombreuses hordes d'Esclavons se réfugièrent, des rives du Danube inférieur, vers les pays du nord (p. 253): et on en a vu quelques-unes s'établir en Moravie, en Bohême et en Pologne. Deux autres se fixèrent sous le nom de *Luticiens* (Lausitzer, Lusaciens) entre l'Elbe et l'Oder, et sous celui de *Poméraniens* le long de la Baltique, plus au nord. On sait que de pareils déplacemens étaient faciles à ces peuples, accoutumés à transporter sur des chariots comme des nomades leurs femmes et leurs enfans, et qui ne trouvaient jamais de pays bien fourni d'habitans. Il paraît qu'en général ils s'établirent en paix parmi les populations disséminées dans ces solitudes.

Ces peuplades se subdivisaient en une foule de petites tribus ou bandes indépendantes les unes des autres, mais qui s'unissaient en diverses confédérations suivant les circonstances du moment. Les principales de ces confédérations furent, outre celles des Lusaciens et des Poméraniens que nous venons de nommer, celles des *Sorbes* (ou Serbes), dans la vieille Misnie, des *Wilzes*, entre la Saale et l'Oder, et des *Obotrites*, dans le pays du Meklem-

bourg. Quelques autres peuplades restèrent plus indépendantes et plus isolées, comme par exemple celle des *Ranes* ou *Rugiens*, lesquels formèrent dans l'île de Rugen une petite république qui se fit redouter pendant quelques siècles : de même les *Wagriens*, qui occupaient l'Oldenbourg de nos jours. (Voyez la carte d'Allemagne.)

Quelque barbares et belliqueux que fussent ces peuples, ils se distinguèrent cependant de bonne heure des autres tribus germaines par un certain genre de culture : ils bâtissaient des villes, des villages et des châteaux forts tels qu'on n'en trouvait pas chez d'autres tribus placées pour tout le reste au même degré de civilisation. Ils avaient, par exemple, aux embouchures de l'Oder, une ville populeuse nommée *Wineta*, très-fréquentée par les navigateurs étrangers; c'était alors, selon l'expression sûrement exagérée de Helmold (1), la plus grande ville de l'Europe, habitée par un singulier mélange de Barbares et de Grecs. Tout chrétien en était exclus; et cette loi dura jusqu'à la destruction complète de la ville. Du reste on y trouvait, comme chez tous les Véndes, la plus grande hospitalité : tous les peuples y avaient de grands dépôts; et on y rencontrait tous les agrémens de la vie et toutes sortes de raretés. Ce furent les Danois qui la détruisirent.

Une autre ville célèbre des Véndes était *Réthré*, dans le territoire des *Rhédaires*, sur le lac de Tollenz (pays de Meklembourg) : on la verra plus tard

(1) *Chronic.*, c. 1, l. 2.

ou de Sarmates, les pays ı, et le plus puissant
tenant. Dans le quatriè endes. C'était là qu'on
ces tribus suivirent le nement ornés, des ido-
et il ne resta d'elles qu'on trouvait le grand
tion, dont les de quel accouraient des mil-
qu'à nos jours ille avait neuf portes et était
Véndes (*Wen* parts d'un large canal; on y
On a dit d pont de bois; et ceux-là seuls qui
vers le m ifier aux dieux ou consulter les de-
hordes ient y avoir accès. Nous verrons plus
Danub l'île de Rugen, encore une autre grande
et or ce genre, *Arcona*. C'est la place dont les
en s s'opposèrent le plus long-temps aux pro-
s du christianisme, et dont la chute fut le signal
celle de l'idolâtrie chez tous les Véndes septen-
trionaux.

Nous ne nous occuperons pas en détail du genre d'idolâtrie de ces peuples : il paraît que leur grand dieu était *Swantewit*, dans l'île de Rugen à Arcona (p. 103). Il avait quatre têtes, dirigées vers les quatre points cardinaux; la nation l'honorait comme le dispensateur de la lumière et de tous les bienfaits de la nature; et on le représentait tenant une corne d'abondance : les Véndes n'étaient pas seuls à lui rendre hommage; des princes païens du voisinage lui envoyaient aussi des présens. Sous Swantewit régnaient ses fils, divinités de second ordre, composées de la nature divine et de la nature humaine. Un autre des dieux de la nation était *Triglav* (p. 10), idole à trois faces, qui appartenait au ciel, à la terre et au monde souterrain, et qui avait des temples magnifiques à Stettin, à Brennabourg (Brande-

d'autres lieux encore. Nous retrou-
sur notre chemin.
temples consacrés aux dieux de
grand; car on en trouvait dans
moins un, et souvent trois ou
ndes avaient aussi un corps nom-
prêtres, habiles dans l'art de l'écriture,
consignaient en caractères runniques les
ies des dieux : ils étaient étroitement unis entre eux dans un ordre hiérarchique, et ils soutenaient en outre des rapports avec des prêtres étrangers. Quelques-uns d'entre eux étaient établis sur certains districts, et d'autres sur des provinces entières; puis à la tête de tout ce corps ecclésiastique était le grand prêtre, résidant à Arcona, dont le roi même était obligé de reconnaître l'autorité. L'expérience montra bientôt clairement que c'était cette hiérarchie si fortement constituée qui opposait au christianisme le plus puissant obstacle; ce fut elle qui en retarda les progrès pendant des siècles; comme c'est partout le cas des hiérarchies à l'égard de l'œuvre de Dieu.

Le pouvoir des prêtres sur les souverains et sur le peuple était extrêmement grand; ils l'appuyaient sur les sortiléges et la divination. Ils possédaient en outre presque toutes les richesses du pays; et leurs temples resplendissaient d'or de tous côtés. Non-seulement ils retiraient des dons nombreux de tous ceux qui venaient offrir des sacrifices, et on leur payait richement les oracles qu'on allait chercher auprès d'eux; mais ils avaient aussi leur part du butin fait à la guerre; et pour combler

la mesure des moyens employés par leur avidité, ils entretenaient des bandes de brigands, chargés de leur procurer tout ce qui pouvait encore leur rester à désirer. Le grand prêtre d'Arcona avait une troupe de trois cents cavaliers de ce genre, occupés, au nom du dieu qu'ils servaient, à aller piller le peuple et surtout les étrangers : les trésors amassés par ces divers moyens étaient tels que lorsque Waldemar Ier, roi de Danemark, mit fin à l'idolâtrie dans ces contrées, les sommes qu'on trouva dans le temple furent suffisantes pour bâtir douze églises chrétiennes.

Nous en venons à l'histoire de la mission chez ces peuples.

Le désir de faire une tentative chez les Véndes avait déjà germé dans le cœur de Boniface, l'apôtre de l'Allemagne : car les Véndes ne cessaient d'inquiéter par leurs incursions l'œuvre alors à peine commencée des missions de la Thuringe, et les rois francs étaient à peine suffisans pour contenir leurs attaques sans cesse renouvelées. Boniface conçut donc l'idée, encore entièrement neuve dans l'histoire des missions d'Allemagne, de transplanter en pays chrétien des colonies de ces Barbares pour essayer d'amener ces colons à l'évangile, puis par eux, ensuite, leurs compatriotes. Le roi Pepin seconda volontiers ce grand missionnaire dans cette entreprise; et on fit effectivement venir plusieurs colonies de ce genre, probablement tirées des Sorbes, à Wurtsbourg en Souabe, et en différens autres lieux situés le long du Rhin (Voyez p. 18 de ce volume) : mais la chose n'eut pas de suites importantes.

On a vu que Charlemagne, à peine monté sur le trône des Francs (771), commença sa guerre de trente ans avec les Saxons. Il décida par-là, non-seulement du sort de ces derniers, mais encore des rapports tout nouveaux que les Véndes soutinrent dès-lors avec les peuples allemands, rapports qui exercèrent une influence décisive sur leur propre histoire. D'abord, dès le commencement de cette guerre les tribus véndes commirent la faute capitale de se diviser entre elles : les Wilzes du Brandebourg se rangèrent du côté des Saxons contre les chrétiens; et les Obotrites du Meklembourg, pour satisfaire une vieille rancune contre ces mêmes Saxons, se déclarèrent pour Charlemagne. Ce prince pénétra jusqu'à l'Elbe, défit les Sorbes et les Wilzes, et prit d'assaut la capitale de ces derniers, la forte place de *Brandebourg*. Plusieurs milliers de Véndes faits prisonniers de guerre embrassèrent alors le christianisme; mais ce ne fut point une affaire nationale.

Comme Brandebourg était la clef des états des Wilzes, Charlemagne en confia la garde à une famille célèbre de chevaliers, et il peupla cette ville de colons allemands. Telle fut la première origine de l'établissement du christianisme dans le Brandebourg. On trouva encore pendant un siècle une église chrétienne dans ces lieux; mais elle fut ensuite plusieurs fois détruite par les païens.

Cependant Charles avait réussi à établir une ligne d'évêchés saxons le long du Weser et de l'Aller, et à en pousser une jusqu'aux embouchures de l'Elbe (T. 3, p. 190); et quoique le premier objet

de ces établissemens fût la propagation du christianisme parmi les Saxons, l'œuvre chez les Véndes était loin d'être exclue du nombre des travaux auxquels ces évêchés devaient concourir. Au contraire il résulte clairement de l'acte de fondation de l'évêché de *Verden*, que sa circonscription devait s'étendre jusqu'à la *Peene* et à la Baltique, et que l'évêque avait la charge de travailler à la conversion des *Obotrites* et des *Wilzes septentrionaux*. Il est probable que l'évêché de *Halberstadt* (au midi de Brunswick) embrassa les Wilzes méridionaux et les Sorbes ; le nouvel établissement de *Hammenbourg* (Hambourg) dut servir de centre pour les missions du Nord et de l'Orient.

On se rappelle qu'après la guerre longue et meurtrière que Charles avait faite aux Saxons, la paix qu'il conclut avec eux ouvrit aux missionnaires un vaste champ dans lequel ils ne tardèrent pas à se jeter. Depuis des siècles l'église s'était arrêtée sur les rives de l'Elbe, comme autrefois sur celles du Rhin, sans oser s'aventurer au-delà : maintenant la barrière de ce fleuve était franchie, et les messagers de Christ pouvaient s'avancer jusqu'à l'Oder et à la Vistule. « Les évangélistes allemands, dit Helmold, se répandirent alors comme des anges rapides dans tout le Nord. Et comme, dans le même temps, les peuples esclavons se soumirent aussi aux Francs, Charles, après s'être emparé de Hammenbourg, ville de l'Albingie du nord, et y avoir bâti une église, en confia la direction à un saint homme nommé *Héridag* qui en fut l'évêque; cette église importante dut être l'église principale (la

métropole) pour tous les Slaves et les Danois. »

Charlemagne mourut il est vrai (814) sans qu'il se fût rien fait d'important pour la conversion des Véndes : mais ce peuple était entré en rapport avec les autres nations allemandes : le terrible rempart des Saxons était tombé; et toutes les institutions qui s'étaient fondées parmi ces derniers allaient servir aussi à travailler sur les Véndes.

Louis le Débonnaire, en succédant à son père (T. 3, p. 198) se trouvait chargé d'une tâche bien difficile. Animé d'une vraie piété, et d'assez de courage, il avait grand besoin de toutes ces qualités; car si les Saxons étaient domptés, les Nordmans commençaient déjà à dévaster les côtes septentrionales de ses états avec le fer et le feu, tandis qu'à l'orient les nombreuses tribus des Véndes, effrayées de la violence avec laquelle Charlemagne avait imposé aux Saxons le joug du christianisme, surveillaient tous les pas de son successeur d'un œil jaloux, et cherchaient à venger sur les Allemands les plus voisins les affronts faits à leur foi.

Sans doute les Obotrites étaient devenus des alliés de l'empire; les Wilzes avaient été humiliés par Charlemagne, qui avait même, dès 806, soumis les Sorbes, et élevé chez eux, pour les tenir en bride, les deux forteresses de *Magadaborg* (Magdebourg) sur l'Elbe, et de *Halle* sur la Saale. Mais on ne pouvait, pour tout cela, se fier un instant à ces peuples; et par conséquent Louis dut s'appliquer, autant par politique que par charité chrétienne, à travailler par tous les moyens possibles à les soumettre au joug de Christ. Il s'occupa donc

avec sollicitude des nombreux évêchés saxons, et il les dota richement, de même que le couvent westphalien de la *Nouvelle-Corbie*, pépinière des docteurs et des missionnaires destinés à tous ces peuples. Hambourg fut l'archevêché; et l'on connaît déjà ce qui en est de tous ces établissemens, puisque toutes ces choses se passaient à l'époque du pieux Anschar (T. 3, p. 230, etc.).

Cependant le règne de Louis le Débonnaire s'écoula sans qu'on eût eu chez les Véndes de succès sensible; et les choses n'allèrent guère mieux sous le règne de son fils *Louis II, le Germanique* (840-875). Il est vrai que Helmold raconte qu'il partit dans ces jours, de la Nouvelle-Corbie, un certain nombre de moines pour aller prêcher chez les *Rugiens;* que ces prêtres convertirent à la foi tous les habitans de l'île; mais que ceux-ci étaient plus tard retombés dans leur idolâtrie, etc. Mais cette assertion présente trop d'invraisemblance pour qu'on puisse beaucoup s'y fier.

L'œuvre ne fit pas plus de progrès sous les empereurs suivans, dans la dernière moitié du neuvième siècle, et au commencement du nouveau, jusqu'à Henri Ier (919). Au contraire les difficultés s'accumulèrent en tous sens : c'était la triste époque qui semblait devoir amener la ruine complète de l'Allemagne; les assauts des Nordmans se multipliaient, et répandaient jusqu'à Aix-la-Chapelle, dans la résidence même des empereurs, l'incendie et la dévastation : les villes de l'Elbe et du Rhin étaient livrées au pillage, et leurs temples dépouillés ou même rasés; les évêques mis en fuite, et des

milliers de chrétiens inhumainement massacrés. Les Véndes profitèrent donc de ces malheurs pour se venger de leurs défaites précédentes. Bientôt ils s'emparèrent de toute la rive droite de l'Elbe; les prêtres idolâtres redoublèrent d'efforts pour inspirer à leurs peuples la haine du christianisme, et pour le représenter comme l'instrument de l'asservissement et de l'humiliation des hommes libres; les temples des païens se remplirent de nouveau d'une foule fanatisée; et on jura en présence des dieux une haine éternelle à la foi des Allemands. Cet état de choses dura près d'un siècle; et bien loin que l'évangile pût faire alors chez ces peuples le moindre progrès, les évêchés et les couvens des Saxons se jugèrent fort heureux lorsqu'ils purent échapper, pour leur propre compte, à une entière destruction.

C'est à cette époque de désolation que parut *Henri Ier* dit *l'Oiseleur* (919—936) : son règne de dix-sept ans dut servir, dans les mains du Seigneur, après de rudes combats, à sauver l'Allemagne d'une perte imminente, et à rouvrir aux missionnaires le chemin des païens du voisinage : nous en avons déjà parlé précédemment en traitant de la Hongrie (c. 45, p. 155). On a vu dans cette partie de notre histoire qu'un nouvel ennemi, plus terrible encore que les Nordmans, avait pénétré vers l'an 900 en Allemagne, et menacé d'inonder cette vaste contrée de son innombrable cavalerie. C'étaient les Hongrois. Nous avons dit qu'Henri leur résista avec succès; que jusqu'alors l'Allemagne avait manqué et de troupes exercées, et de places fortes,

qui fussent à l'abri des irruptions soudaines d'une armée ennemie; qu'Henri Ier établit des forts tout le long de l'Elbe et de la Saale; qu'il fit entourer toutes les villes de hautes murailles; puis, qu'il livra en 932 cette grande bataille de Mersebourg qui porta un premier et rude échec à la présomption des farouches Hongrois. Les Véndes aussi éprouvèrent sa valeur; ils avaient déjà repris la forteresse de Brandebourg, et ils se préparaient à pénétrer dans la Saxe; mais Henri les chassa en peu de temps des rives du Havel; et pour s'assurer à jamais la possession de cette clef du pays des Véndes, il établit un de ses généraux, *Bernard Ier*, comme margrave de cette contrée et gouverneur de toute la frontière, qui reçut le nom de la *Marche Vandale.* Le culte chrétien fut rétabli dans la nouvelle garnison de Brandebourg, qui redevint le poste avancé des missionnaires, comme celui des troupes de l'empire. — Puis il poussa ses victoires. Les Sorbes de la Saale et de la Spree sentirent son pouvoir, aussi bien que les Wilzes et les Obotrites: il leur prit leurs deux places fortes de *Meissen* et de *Genna*, sur la Moulde.

Cependant ces peuples farouches ne pouvaient rester long-temps soumis. Pareils aux Saxons, qui avaient si long-temps résisté avec courage, mais qui formaient maintenant, selon l'expression des païens, « l'avant-garde de la servitude, » ils reviennent à la charge; les *Obotrites* se jettent sur le Holstein et s'emparent de Hambourg, où ils massacrent tout ce qui leur tombe sous la main; et les *Rhédaires* passent l'Elbe et se jettent dans le Bar-

dengau (Lunebourg) où ils répandent le carnage et l'incendie. Mais le comte Bernard accourt et repousse ces hordes jusqu'à la Baltique (934) : puis il leur livre, à *Lunkini*, une bataille capitale qui les ruine pour long-temps. Alors ces malheureux peuples envoient à Henri une députation (936) pour se soumettre, mais aussi pour lui exposer leurs griefs contre les gouverneurs et les ecclésiastiques, qui exigeaient le tribut et les dîmes avec trop de dureté. Henri promit qu'il aurait égard à ces plaintes, mais il demanda en même temps que ces peuples jurassent d'embrasser le christianisme et de rester fidèles à l'empereur. Ils durent s'y soumettre; et on envoya de nouveau des missionnaires dans le pays.

Mais à peine ceux-ci avaient-ils recommencé leurs travaux, qu'on apprit qu'Henri I[er] était mort. Il est vrai qu'il eut pour successeur *Otton I[er]*, surnommé *le Grand*, qui régna avec gloire pendant trente-sept ans (936 — 973). Mais les Véndes qui ignoraient à qui ils auraient à faire, s'insurgent de nouveau comme un seul homme, et repoussent tous les prêtres au-delà du Havel et de l'Elbe. Pour surcroît de malheur, *Harald Blaatand*, roi de Danemark (T. 3, p. 290) les seconde momentanément, et chasse du Sleswig et du Holstein, qui n'en étaient guère qu'à la transition de l'idolâtrie au christianisme, les nombreux colons saxons qui s'y étaient établis depuis le temps d'Anschar. Pour tenir tête à tous ces ennemis, Otton nomme *Géro* (p. 260) margrave de Brandebourg, en remplacement de Bernard I[er]. Ce général commence par chasser les Hongrois, qui

s'étaient jetés dans le pays sur ses derrières (p. 160), puis il s'avance contre les Véndes, qui étaient résolus de leur côté, de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de leur liberté. Il passe l'Elbe à *Verben* (jonction de la Havel et de l'Elbe), s'empare de Havelberg et de Brandenbourg (940), et les Véndes sont de nouveau soumis aux Allemands, après avoir vu exécuter sous leurs yeux trente de leurs knèses (chefs). Puis, peu après (946), Otton établit dans la forteresse de *Havelberg* un évêché qu'il confie à Udo, depuis quelque temps missionnaire dans le pays. Cet évêché formait un vaste diocèse, borné à l'orient par la Peene et par l'Elde jusqu'à sa jonction avec l'Elbe, et au nord par la mer des Rugiens : il renfermait donc une partie du Brandenbourg, du Meklembourg et de la Poméranie, contrée couverte d'immenses bruyères, qu'il était d'autant plus difficile de faire cultiver que les habitans détestaient toute sujétion et toute direction qui leur venait de leurs vainqueurs chrétiens. Pour entourer les Wilzes idolâtres d'autant de boulevards qu'on en avait opposé aux Saxons sur l'Elbe, Otton érigea en outre *Brandebourg*, résidence du margrave Géro, en évêché (vers 948), et il confia ce poste à un évêque actif et zélé. Henri avait déjà bâti près de là, sur la montagne de Harbourg, une église chrétienne; ou plutôt il avait transformé en église le vieux temple idolâtre de cet endroit : les chrétiens en avaient été chassés dans la dernière révolte ; mais maintenant on résolut d'affermir par de puissantes institutions ce poste important, situé au milieu

des païens. L'évêque de Brandenbourg se vit ainsi placé à la tête d'un vaste diocèse ; l'acte de fondation de cet évêché nomme comme ayant appartenu à sa circonscription, plusieurs districts dont les noms se sont pour la plupart perdus depuis lors. Il s'étendait en orient jusqu'à l'Oder, dans le midi et en occident jusqu'à l'Elbe, et dans le nord jusqu'au Meklembourg.

Mais ces cadres étaient encore bien difficiles à remplir, et les petites églises chrétiennes de ces pays se trouvaient dans une position excessivement précaire : car les Véndes n'obéissaient à l'empereur et aux ecclésiastiques qu'aussi long-temps qu'ils se trouvaient sous le joug direct et immédiat des soldats allemands. A l'aversion naturelle que leurs prêtres leur inspiraient dès l'enfance contre la foi chrétienne, se joignait encore une aversion, tout aussi vive pour le moins, produite par l'obligation de payer les dîmes que les prêtres chrétiens exigeaient d'eux avec dureté. Il est vrai qu'ils étaient habitués de toute ancienneté à payer le même impôt pour leurs temples idolâtres de Rhétré, d'Arcona, et d'autres lieux encore. Mais c'est précisément cette circonstance qui leur faisait sentir d'autant plus péniblement le poids de l'impôt chrétien, puisqu'il venait ainsi doubler leur charge : car au milieu des efforts qu'avaient faits jusqu'alors les rois francs pour l'extirpation du culte idolâtre chez ces peuples, ce culte, et par conséquent tous ses frais, n'en continuaient pas moins, ou recommençaient continuellement chez ces peuples indomptés.

Aussi le margrave Géro put-il bientôt s'apercevoir que le règne des Allemands était encore bien peu affermi chez ses Véndes. Accompagné du vaillant *Herrmann* (surnommé *Billung*), il fut obligé de marcher contre les *Ukers* (on prononce *Oukres*), dans la contrée de Stettin. La campagne fut difficile; chaque pas dut s'acheter au prix du sang: et l'empereur Otton lui-même se vit obligé d'accourir au secours de ses généraux. Les Wilzes s'étaient joints de nouveau à leurs alliés naturels, et s'étaient retranchés, sous deux vaillans généraux, dans un vaste camp. En vain Géro cherchait-il à les attirer par la ruse et l'insulte : « Si vous êtes » des hommes de cœur, venez vers nous, leur » disait-il, ou laissez-nous arriver à vous, pour » que nous puissions nous mesurer sur un terrain » égal. » — Mais les Véndes se tenaient immobiles. Alors Otton eut recours à une retraite simulée; les Véndes donnèrent dans le piége; ils furent défaits dans une sanglante bataille; et Otton, poursuivant sa victoire, s'empara de la célèbre Rhétré qu'il détruisit avec son temple idolâtre, et avec laquelle tomba une des colonnes du paganisme d'Allemagne. La principale idole du temple, *Radegast*, était d'or pur, et son lit de pourpre; c'est là que les Slaves venaient prendre leurs oracles avant de marcher à la guerre, et que se tenaient les grandes assemblées populaires des différentes tribus Véndes.

Il faut que la ville et son temple aient été rebâtis un peu plus tard, car on y retrouva bientôt les Véndes révoltés; mais elle fut rasée de fond en comble en 1121.

Cependant les Véndes furent pour le moment obligés de se soumettre de nouveau, et tout le pays des *Wagriens*, tomba au pouvoir d'Otton.

Nous venons de dire que vers la même époque, Harald Blaatand, roi de Danemark, s'était jeté sur l'Albingie septentrionale, dont il avait dispersé les églises chrétiennes, et où il avait soulevé les Obotrites contre l'empereur. Otton marcha donc aussi contre lui et le défit (948) : puis il revint chez les Wagriens, pour ériger un évêché dans leur capitale d'*Oldenbourg*. Il faut distinguer cet Oldenbourg d'une autre ville du même nom sur la rive gauche du Weser. L'Oldenbourg du Danemark (en Vénde *Stavigard*) était alors un beau port et une riche ville de commerce, fréquentée par les plus grands bâtimens. C'est là que les princes des Wagriens, des Obotrites, des Kisses, et d'autres tribus encore, avaient leur résidence habituelle, parce que cette ville formait également la frontière contre les irruptions des Danois et contre celles des Saxons.

Le pays avait un grand besoin de cet établissement de missions : car malgré le voisinage de l'Albingie et du Sleswig, où la Parole de Dieu était prêchée depuis plus de cent ans (T. 3, c. 33-35), la Wagrie était encore plongée presque tout entière dans l'idolâtrie et dans la haine contre le christianisme. Le premier évêque de cette station fut un nommé Marco, dont le district s'étendait jusqu'à la Peene, et embrassait aussi la ville de Sleswig. Bientôt ce pays inculte, et que ravageaient d'ailleurs de fréquentes inondations. devint sous l'in-

fluence civilisatrice de l'évangile, un jardin fertile, qui se couvrit tout à la fois de champs cultivés, d'églises et de couvens, qu'on pourvut de prêtres, de moines et de vierges consacrées à Dieu. La ville de *Mikilinbourg* (Meklembourg) en particulier se distingua par ses temples et ses monastères comme un ornement de toute la contrée : le prince même des Obotrites, Mislav, quoiqu'il ne pût encore se résoudre à recevoir le baptême, se montra favorable à la foi chrétienne; et ainsi les serviteurs de Christ voyaient s'ouvrir devant leurs yeux une perspective pleine d'espérances. Otton avait en même temps pourvu à ce que les évêques d'Oldenbourg fussent dotés d'une manière convenable; seulement au lieu de donner la dîme, le peuple fut obligé à un certain impôt en blé, en lin, et en argent; et les villes furent en outre tenues à des contributions proportionnelles.

Ce qu'il y eut d'heureux à cette époque, c'est que les ecclésiastiques surent employer leurs revenus de la manière qui convient à des serviteurs de Christ. L'évêque Marco, en particulier, se distingua par un véritable renoncement à lui-même, par son zèle, et par sa libéralité envers les pauvres : il adoucit les cœurs des grands à l'égard de la domination allemande : il sut se faire aimer des petits; et il sembla un moment que la lumière de l'évangile allait se lever sur ce pays pour n'en plus disparaître.

Otton pouvait donc quitter le nord de l'Allemagne avec la pensée réjouissante qu'il y avait commencé une œuvre dont les heureux effets se

feraient ressentir dans tous les âges suivans. Il se hâta alors de se rendre en Italie (950), où le désordre des affaires de la cour de Rome et de toute la péninsule exigeaient sa présence; mais pour s'assurer ses nouvelles conquêtes chez les Véndes, il laissa en Allemagne un administrateur de l'empire qu'il nomma en même temps duc de Saxe; ce fut ce *Herrmann Billung* qu'on a vu, dans la dernière campagne, aux côtés du margrave Géro de Brandenbourg.

Herrmann était fils d'un simple agriculteur saxon, qui nourrissait sa famille nombreuse avec quelques journaux de terre : mais il se distingua de bonne heure par de grandes facultés; il devint le favori de l'empereur Otton; et maintenant il venait d'atteindre la plus haute dignité de l'empire. Otton avait choisi en lui un homme éminemment propre à maintenir dans les nouvelles conquêtes la paix dont l'église avait besoin pour s'y établir : aussi toutes choses parurent-elles, pendant quelques années, fleurir dans ces contrées. La ville de Meklembourg, devenue la résidence du prince des Véndes, prit un tel accroissement qu'au bout de peu de temps elle eut, disent les chroniqueurs, quatre lieues de tour : nulle part on ne força personne à embrasser la foi, mais on laissa agir la persuasion; et ce fut peut-être ce principe de conduite qui gagna le prince des Obotrites; car il finit par demander le baptême, dans lequel il reçut le même nom de Billung, que Herrmann venait d'ajouter au sien.

Mais toutes les mesures qu'on avait prises jus-

qu'alors n'étaient pas encore suffisantes pour agir sur les Véndes dans toute l'étendue de leur territoire. Les provinces du nord venaient, il est vrai, de recevoir trois nouveaux évêchés [Brandenbourg, Havelberg et Altenbourg (ou Oldenbourg)], qui embrassaient toutes les contrées situées depuis l'Elbe et le Havel jusqu'à la Peene et à la Baltique : mais les contrées situées entre le Havel et l'Elster jusqu'à l'Oder (celles où se trouve actuellement Berlin), étaient encore dépourvues. On s'en occupa aussi ; et on y fonda en peu de temps les évêchés de *Meissen*, sur l'Elbe, de *Mersebourg*, sur la Saale, et de *Zeits*, sur l'Elster (1), qui se rattachèrent, avec les évêchés du nord, à un seul archevêché qu'on érigea à *Magdebourg*. Il importe de donner quelques détails de plus sur ces derniers postes.

Les *Daléminciens* et les *Sorbes*, qui habitaient la contrée de Meissen, avaient eu depuis longtemps l'occasion d'entendre parler de l'évangile : car les ducs de Bohême s'y étaient intéressés avec zèle ; mais les guerres continuelles de ces tribus avec les Allemands avaient troublé sans cesse tous les travaux de ce genre, jusqu'à ce qu'enfin Otton Ier parvint à se soumettre entièrement la nation. Peut-être que ce furent les difficultés de l'Italie qui empêchèrent ce prince de s'occuper plus tôt de l'érection des évêchés destinés à ce peuple ; car ils ne furent fondés qu'entre 962 et 968. Le premier évêque de *Meissen* fut un Bourkhart, dont le diocèse

(1) Il y a deux Elster : l'une en Lusace, qui se jette dans l'Elbe près de Wittenberg, l'autre, dont il s'agit ici, qui coule d'Égra à Halle.

s'étendit depuis la Moulde jusqu'à l'Oder, et jusqu'aux frontières de la Bohême. Les habitans y furent soumis à la dîme. « Chacun, est-il dit dans » l'acte de fondation, doit donner sans hésitation » à Dieu et à l'évangéliste St Jean, à qui est dédiée » l'église épiscopale, la dîme de ses fruits, de son » bétail, de son argent, et de ses vêtemens. Celui » qui se permettra de transgresser cet ordre, brû» lera éternellement en enfer avec Ananias et Sa» phira; *item* avec le traître Judas. » — Entre les successeurs de Bourkhart on distingue surtout St Benno (1066-1106). Quoiqu'il se fût alors écoulé déjà cent ans depuis la fondation de l'évêché, le diocèse était cependant encore rempli de païens, parce que la plupart de ceux qui avaient d'abord été baptisés retournaient à l'idolâtrie, faute d'instruction. Benno s'appliqua avec soin à les ramener; et ces gens simples se jetaient à ses genoux pour lui demander pardon de leur apostasie. Il leur donna une instruction convenable, et en amena un grand nombre à une foi véritable.

Mersebourg, sur la Saale, le second des évêchés fondés parmi les Serbes, fut long-temps pour les Saxons un rempart (*Mars-Burg*) contre les Serbes, et la résidence d'un gouvernement royal. Henri Ier l'entoura d'une muraille en pierres, et établit dans ses faubourgs un certain nombre de malfaiteurs, à qui il accorda leur grâce sous condition qu'ils combattraient les Slaves et les Hongrois; et on a vu (c. 45, p. 157) que c'est devant les murs de cette ville que les derniers subirent une éclatante défaite (934). On se rappelle aussi que lorsque, en 955,

Otton Ier était sur le point de livrer près d'Augsbourg contre ces mêmes Hongrois cette autre bataille fameuse qui mit fin pour jamais à leurs ravages, il avait fait vœu (p. 161), si Dieu lui donnait la victoire, de changer en église son nouveau palais de Mersebourg; et quoique l'accomplissement de ce vœu solennel ait été retardé jusqu'en 968, Otton s'en souvint alors. Il nomma pour premier évêque de cette ville son chapelain Boso, qui avait déjà travaillé avec une activité distinguée à la conversion des Slaves et qui parlait leur langue. L'évêché richement doté renferma, outre le diocèse sur la Saale, encore les districts esclavons de l'Elster et de la Moulde, et comprit aussi la ville de *Leipsik*, que les esclavons qui la bâtirent avaient nommée *Libzi* à cause des tilleuls qui croissaient en fort grand nombre dans cette contrée. Elle fut donnée à l'évêque de Mersebourg avec toutes ses dépendances. Le bourg de *Dresde*, pareillement bâti par les Véndes, apparaît aussi dans l'histoire de ces jours; mais comme une propriété de l'évêché de Meissen. — De riches dotations de ce genre étaient bien loin de profiter toujours à l'évangile: elles jetaient les évêques dans la tentation de ne songer qu'à leurs richesses, et d'oublier le salut des ames, but unique de leur sainte vocation.

La ville de *Zeits* (Cizi) sur l'Elster fut le troisième des évêchés dont il s'agit; il fut fondé la même année que le précédent (968). Henri Ier y avait déjà établi une église missionnaire, à laquelle appartenaient les évangélistes de Mersebourg, de Memleben, de Kirchberg et de Dornbourg: son premier

évêque fut Hugo. Obligé au bout de peu de temps de s'enfuir avec tous les habitans devant les Bohémiens qui firent une irruption, il revint au bout de cinq ans, et travailla long-temps en ces lieux avec bénédiction. Cependant Henri II jugea bon (1002) de transporter cet évêché dans la ville voisine de *Naumbourg*, « parce que, » dit un bénédictin dans sa Chronique, « Naumbourg offre une » meilleure position, plus de richesses et d'abon- » dance, un clergé plus nombreux, un chœur de » chanteurs plus considérable, et des boissons » plus délicates (*cantu clamosior*, *potu delicatior*), » et qu'elle est plus célèbre par ses foires. » Il est probable que le motif le plus déterminant de cette translation fut que Naumbourg, étant fortifié, offrait une garantie bien plus grande contre les incursions des Bohémiens et des Hongrois, et se trouvait dans une position plus centrale pour les missions que la ville de Zeits.

Afin de couronner l'ensemble de tous ces établissemens et de les placer sous un gouvernement régulier, Otton jugea nécessaire, comme on l'a dit plus haut, de les soumettre tous à la direction suprême d'un archevêché, qui fut placé à *Magdebourg;* l'évêché seul d'Altenbourg (Oldenbourg) chez les Wagriens fut subordonné à l'archevêché de Hambourg. Magdebourg était très-bien pourvu pour s'acquitter des hautes fonctions de son archevêque : l'école du couvent de Saint-Maurice y florissait depuis long-temps sous la sage direction d'un pieux et savant abbé *Adalbert*, qui se faisait autant admirer par ses connaissances que respec-

ter par la pureté de sa conduite, sa piété et son zèle infatigable pour la conversion des Slaves; et cette école forma des serviteurs de Christ distingués, qui allèrent travailler non-seulement parmi les Véndes, mais encore en Bohême, en Pologne et jusque chez les farouches Prussiens, au-delà de la Vistule. On peut se rappeler dans leur nombre cet archevêque de Prague, dont nous avons souvent parlé (p. 121, etc.) et qui ne portait le nom d'Adalbert que parce qu'il l'avait pris par attachement pour son maître. L'épouse d'Otton, princesse anglaise, qui s'était attachée à Magdebourg à cause de la ressemblance de cette ville avec Londres, l'avait considérablement agrandie et embellie, et avait ainsi contribué à lui faire donner le rang d'une église métropolitaine. Le pape lui accorda ce privilége dans un synode solennel qui fut tenu à Ravenne en 967, et dont les résolutions furent approuvées l'année suivante par l'évêque de Halberstadt et l'archevêque de Mayence qui n'avaient pu s'y rencontrer.

Le premier archevêque de Magdebourg fut ce même abbé Adalbert qui dirigeait depuis longtemps l'école de Saint-Maurice; le pape lui donna en personne le pallium dans un voyage qu'il fit à Rome. Cet homme pieux consacra le reste de ses jours à administrer avec zèle le vaste champ qui lui était confié; et il fut secondé fidèlement dans cette œuvre évangélique par les nombreux élèves qu'il avait formés dans son couvent. Ce dernier établissement fut transporté peu après sur la montagne de Magdebourg, et devint l'origine du monastère

de *Bergen* qui devint plus tard si fameux. Tout faisait donc espérer pour le moment la réussite des travaux évangéliques chez les Véndes, et Otton put mourir en paix (973) avec la douce pensée de n'avoir pas vécu inutile à l'église.

§ 2.

Longues épreuves de la mission chez les Véndes (973 à 1105).

Mais au moment où la mission chez ces peuples semblait toucher à ses triomphes, elle fit coup sur coup plusieurs pertes capitales, qui l'arrêtèrent pour plus de deux cents ans entiers et lui attirèrent une multitude de maux. Déjà huit ans avant Otton le Grand, en 965, le margrave Géro de Brandenbourg était mort, de la douleur, dit l'histoire, qu'il éprouva sur la perte d'un fils unique qui mourut dans la guerre contre les Véndes. Il légua la plus grande partie de ses biens considérables à l'œuvre de Dieu chez cette nation : mais il ne fut remplacé dans sa charge de défenseur de la frontière du Brandenbourg qu'en 979, et ce fut par un comte *Diétrich*, homme courageux à la guerre, mais orgueilleux et avare. La même année qui vit mourir Otton le Grand, enleva aussi le duc Hermann Billung, dont la perte fut d'autant plus sensible que le faible Otton II était incapable de gouverner par lui-même. Hermann fut remplacé dans le duché de Saxe par son fils *Bernard Ier* ou *Benno*, autre que le margrave de Brandenbourg dont il avait été question sous le même nom (p. 293), mais très-semblable pour le caractère à Diétrich. Et avec la

qualité des gouverneurs changèrent aussi les dispositions des Véndes, qui ne savaient tout au plus supporter leur servitude et la nouvelle foi que lorsqu'on se présentait à eux avec un salutaire mélange de fermeté, de douceur et de justice. Jusqu'à présent la pauvre église de ces peuples était une plante que le père n'avait pas plantée; aussi succomba-t-elle au premier choc. Dès l'an 976 il éclate une révolte furieuse; le peuple repousse de nouveau tout à la fois les Allemands et le christianisme, et rétablit à grand bruit ses idoles dans leurs temples abandonnés. Ce furent les tribus les plus indomptées, celles des *Rhédaires*, des *Oukers*, et des *Hévelles* qui donnèrent le signal, en se jetant avec une rage fanatique sur les deux places des chrétiens qui renfermaient à la fois des garnisons et des évêchés, Havelberg et Brandenbourg. Ils les prirent d'assaut, et tout ce qui leur tomba sous la main fut massacré. Les deux évêques périrent dans les tourmens, les deux villes furent pillées, ceux des habitans qui échappèrent à la première fureur furent chassés de la contrée, et même le cadavre de Dithmar, l'un des évêques précédens, fut déterré pour servir de jouet à l'exaspération des Barbares.

Cependant l'archevêque de Magdebourg réussit à rassembler en peu de temps une armée saxonne qui défit les insurgés, et rentra dans Brandebourg.

Mais au milieu de cette lutte Billung, c'est-à-dire le prince des *Obotrites* qui avait reçu ce nom, se tenait comme spectateur impartial, attendant l'i

moment de pouvoir secouer à son tour le joug des Allemands ; car lui aussi n'avait cédé qu'à la force ou du moins qu'à la politique, quand on croyait l'avoir gagné par la douceur. A peine donc les Wilzes eurent-ils levé l'étendard de la révolte, que l'évêque d'Oldenbourg, Wago, se vit refuser presque tous les revenus qui avaient servis jusqu'alors à son entretien et à celui de son clergé. Mais il fut assez sage ou assez désintéressé pour ne témoigner aucune irritation ; et quoique les habitans en vinssent, l'année suivante, jusqu'à mettre le feu à ses moissons, il supporta tout patiemment, et continua à travailler dans la confiance en Dieu. Le résultat de cette conduite chrétienne fut que le peuple des Obotrites cessa de faire la guerre aux différentes institutions chrétiennes, et qu'on vit même au bout de quelque temps le nombre des conversions reprendre un accroissement inattendu; les temples et les écoles se multiplièrent ; et de dix-huit districts dans lesquels se divisait alors le pays, il y en avait quinze où la majorité des habitans s'était déclarée pour la foi chrétienne. Il est probable que cet état de choses fut aussi dû en grande partie à l'influence de l'épouse du prince Billung, sœur de Wago, qui sûrement contribua au parti que prit ce prince de ne point s'allier aux Wilzes, et de comprimer dans ses états toute tentative d'insurrection directe.

Cependant Otton III venait de monter sur le trône (983) ; et il s'appliqua pendant son règne de dix-neuf ans, comme son aïeul Otton le Grand, à favoriser les progrès du christianisme partout où il

le put et selon la mesure, très-imparfaite il est vrai, de ses connaissances. Il déposa le margrave Dietrich pour le remplacer par un homme plus doux et plus juste : et cette mesure ramena la paix pour quelque temps. Mais un des chefs des Wilzes (Nacco) rallume partout le feu de la révolte et rebâtit la fameuse Rhétré et son temple, où le peuple recommence à se jeter en foule. Les Wilzes pouvaient se livrer d'autant plus sûrement à toutes ces violences, qu'ils avaient repris possession de presque toutes les forteresses de l'Elbe.

Cependant *Miesco*, duc de Pologne, venait d'embrasser le christianisme, et d'y entraîner une partie de son peuple, soit pour sa sûreté personnelle, soit pour gagner la faveur de l'empereur d'Allemagne ; il s'associe avec les Saxons (987) pour fondre sur les Wilzes insurgés et pour leur reprendre ces forteresses ; mais Billung, le prince des Obotrites, meurt sur ces entrefaites ; et cette mort envenime toute la guerre. On vient de voir qu'il avait gardé la paix avec les chrétiens, et que sa femme leur était encore plus favorable ; l'une de leurs filles, Hodika, était même abbesse d'un couvent du Meklembourg. Mais *Miécislav*, frère de cette dernière, profite de la mort du père (989) pour s'élancer à la tête du parti païen ; il renverse les couvens du Meklembourg, et force sa sœur à épouser *Boleslav*, prince de Poméranie, qui était encore païen. La guerre renaît avec acharnement ; Brandenbourg est pris et repris plusieurs fois : et la mission chez tous ces peuples est complètement suspendue. On put en excepter peut-être pour un

moment celle des évêques d'Oldenbourg chez les Wagriens : mais là même le peuple refuse les impôts, et l'évêque Benno est obligé de s'enfuir chez celui de Hildesheim, près de Hanovre : les richesses dont Otton Ier avait doté l'église se partagent entre le peuple ; et si les ecclésiastiques ne sont pas tous chassés du pays, au moins sont-ils réduits à pourvoir eux-mêmes à leur entretien, et abandonnés des masses. En 1003 Henri II parvient par la douceur a apaiser quelques tribus ; mais le puissant prince des Obotrites continue la guerre ; c'était maintenant *Mistevoy III*, fils de Miécislav.

Cependant on conclut en 1005 une courte paix, où les Obotrites mêmes consentent de nouveau à payer le tribut à l'empereur, et la dîme aux évêques : l'évêché de Brandenbourg fut aussitôt rétabli, et Wago recommença ses travaux évangéliques : l'évêché de Havelberg rentra pareillement en activité ; et on crut avoir retrouvé une paix durable. Mais il s'en fallait encore de beaucoup.

Mistevoy avait été baptisé dans sa jeunesse, et avait même protégé jusqu'alors la foi dans sa patrie ; mais c'était un homme ambitieux, qui abandonna le parti des chrétiens dès qu'il crut trouver plus d'avantage à rentrer dans celui des idolâtres. D'ailleurs il n'est que trop vrai que les gouverneurs de l'empereur d'Allemagne continuaient à irriter les païens par de criantes vexations : tous les chroniqueurs de ces jours s'en plaignent : nous ne citerons que ce mot d'un contemporain, de Swend Estrithsen, roi de Danemark, que nous a conservé Adam de Brême : « Les peuples esclavons auraient

depuis long-temps et facilement embrassé le christianisme si l'avarice des Saxons ne les en eût détournés. Mais ceux-ci songeaient plus aux impôts et aux péages qu'à la conversion des païens : ils obligeaient leurs sujets, par leur cruauté, à se révolter, et ils négligeaient le salut de ceux mêmes qui se déclaraient pour la foi, parce qu'ils ne pensaient qu'à extorquer de l'argent. »

Mistevoy, d'ailleurs personnellement offensé par le duc Bernhard qui l'avait appelé « chien de Vénde, » convoqua une diète générale dans la ville de Rhétré pour se plaindre de l'injure qu'il venait de recevoir. — « Tu n'as que ce que tu mérites, » lui dit un des orateurs, « car pourquoi as-tu méprisé » tes compatriotes pour leur préférer les Saxons, » ce peuple infidèle et avare ? Jure-nous que tu les » abandonneras, et nous t'assisterons ! » — La guerre se déclare donc de nouveau : Mistevoy se jette sur l'Albingie, où il s'empare de Hambourg et d'Oldenbourg (sur le Weser), et dont il chasse tous les ecclésiastiques, de sorte qu'il y reste à peine une trace d'un culte chrétien. Il enlève également Havelberg et Brandenbourg, où les églises sont incendiées, et les chrétiens pareillement massacrés ou mis en fuite avec leurs évêques. Adam de Brême (l. 2, p. 32), et Helmold (l. 1, c. 16) font un tableau effrayant de ces désastres. « Tout ce qui tomba sous la main des Véndes, disent-ils, fut détruit avec fureur ; et il ne resta pas une trace de l'église chrétienne dans tout le pays : les églises furent rasées, les chrétiens massacrés ou réduits en esclavage, et les ecclésiastiques mis à mort dans

les tourmens. On en brûla quelques-uns dans des fours ou sur des bûchers ; d'autres furent suspendus par les pieds ; on en abandonna d'autres après leur avoir coupé les pieds et les mains ; les Barbares en promenèrent d'autres en spectacle par tout le pays après leur avoir taillé une croix dans le crâne, et en les poussant devant eux jusqu'à ce qu'ils succombassent. »

Et ainsi la mission chez les Véndes était détruite de nouveau, et pour long-temps. Il est vrai que ce ne fut pas au point qu'il ne restât dans le pays un petit levain de chrétiens qui se cachèrent jusqu'à une meilleure époque, et qui profitèrent par-ci par-là de quelques momens de repit pour rebâtir quelques églises : bien plus : Mistevoy lui-même, quoiqu'il eut rendu à l'idole de Triglav son temple de Brandenbourg, désapprouva bientôt les excès auxquels se livraient ses compatriotes : quelque chose se réveilla en lui, et il recommença à professer publiquement le christianisme : il finit même, selon Helmold, par se convertir entièrement au Seigneur ; mais alors les habitans le chassèrent du pays, et il se rendit dans le *Bardengau* (Lunebourg) où il serait mort dans un âge avancé.

Cependant les deux parties belligérantes avaient fait de tels efforts que, de guerre las, on respecta la paix ; mais il fallut tout un siècle pour adoucir la haine que les Véndes avaient conçue contre le christianisme et pour laisser reprendre quelque vie aux missions. D'ailleurs il est impossible de méconnaître dans cette histoire l'influence puissante, mais puissamment nuisible, qu'exerçait sur l'es-

prit des Véndes la hiérarchie compacte qui les gouvernait. Jamais, depuis le second et le troisième siècle, on n'avait vu le paganisme lutter contre le christianisme avec une rage pareille : car la lutte totale dura quatre siècles ; et quoique nous ayons dû, d'après le jugement des historiens du temps, attribuer ce phénomène en partie aux vexations des gouverneurs allemands, le mal devait avoir des racines beaucoup plus profondes pour qu'il se présentât si grave et si permanent; et il était certainement dû en grande partie à la cause que nous venons d'indiquer. Il faut encore y ajouter la circonstance que la religion et les mœurs des Véndes remontaient à une haute antiquité : que toutes leurs affaires, leurs douleurs et leurs joies se liaient étroitement à leur idolâtrie, et qu'enfin ils avaient sous les yeux l'exemple d'autres tribus voisines qui, en perdant leur culte et ses plaisirs impurs, mais vifs, avaient aussi perdu leur indépendance et leur liberté.

La lutte continua donc; et voici quel était, après la retraite de Mistevoy, le personnel des amis et des ennemis du christianisme dans ces contrées. Les quatre fils de Mistevoy se disputèrent pour la succession : *Udo*, l'aîné, s'était attaché au christianisme, et les Obotrites le choisirent pour leur prince : *Andrag* et *Boguslav* étaient idolâtres, et les *Wilzes* se déclarèrent pour eux : *Ratibor*, le cadet, professait le christianisme comme Udo, et chercha à se former un parti chez les *Wagriens*: Udo avait en outre un fils nommé *Gotschalk*, qu'il fit élever dans le couvent de Saint-Michel à

Lunebourg ; et c'est cet homme que nous devons surtout remarquer dans ce moment ; car il devait bientôt réunir tous ces partis dans une haine commune contre l'église de Christ, ou plutôt, pour dire le vrai, contre ses indignes représentans, puis ensuite se convertir d'une manière inattendue, et régner en paix sur ces mêmes tribus soumises.

Du côté des Allemands *Bernard II* avait succédé à son père comme duc de Saxe, un margrave *Bernard* continuait de gouverner le Brandebourg, et *Conrad II* venait de monter sur le trône d'Allemagne (1024 — 1039). Ce monarque désirait ardemment terminer heureusement les difficultés avec les Véndes ; et les circonstances semblaient favorables. Sa campagne contre la Pologne lui avait acquis la réputation d'un grand guerrier : Udo était bien disposé ; les Wilzes seuls étaient encore dans une attitude hostile ; on convint, à la diète de Werben (sur l'Elbe), de décider cette vieille lutte par ce qu'on appelait un jugement de Dieu ; et on choisit pour cela un duel qui aurait lieu au nom des deux nations entre deux champions choisis par elles. On sait que ces prétendus jugemens de Dieu (*ordalia Dei, Urtheile*), qui prenaient des formes très-diverses, étaient alors fort usités, chez les chrétiens comme chez les païens. Les guerriers prenaient ordinairement pour indice la voie d'un duel : les ecclésiastiques, le commun peuple et les femmes, étaient appelés à toucher un fer rouge, à boire de l'eau bouillante, ou à telles autres choses pareilles. Si l'épreuve passait sans accident on pensait que Dieu avait protégé l'innocence.

Dans le cas actuel les Saxons, c'est-à-dire le parti chrétien, firent avancer dans la lice un brillant cavalier réputé par sa valeur : les Wilzes choisirent également l'un de leurs héros : et ce fut le Saxon qui succomba. Les deux peuples avaient contemplé ce duel dans une profonde anxiété. Lorsque le champion chrétien eut fléchi les Wilzes poussèrent des cris de joie féroces, et furent sur le point de se jeter sur leurs ennemis. Les Allemands saisirent ce signal : ils entraînèrent leur empereur : les Wilzes furent complètement défaits et allèrent se cacher dans leurs forteresses ; et leur chef Andrag fut tué.

Udo avait assisté à toute cette scène dans une pénible indécision. Sa profession de foi, et peut-être plus encore sa politique, lui faisaient désirer la victoire des chrétiens ; mais d'un autre côté il voyait avec peine qu'après s'être soumis à un jugement de Dieu, les Saxons eussent manqué à leur parole. Ceux-ci, mécontens de son indécision, l'appelèrent un mauvais chrétien, et le firent secrètement assassiner.

Mais ils ne s'en trouvèrent que plus mal. *Gotschalk* apprenant dans sa cellule la mort de son père, s'échappe, va réunir une troupe des siens, et se met à ravager l'Albingie : toutes les florissantes colonies des Saxons sont détruites ; il ne leur reste plus que les deux forteresses d'*Itzehoe* [entre Hambourg et Kiel (T. 3, p. 207)] et de *Boklembourg*, où se réfugient une foule de femmes et d'enfans.

Cependant cette histoire terrible offre tout-à-coup un trait singulièrement touchant : c'est Helmold qui

le rapporte, et que nous laisserons parler (l. 1, c. 19). « Un jour le jeune prince Gotschalk parcourait la contrée à la manière des brigands, lorsque, voyant tout ce pays, peu auparavant couvert d'une heureuse population et de belles églises, devenu maintenant un désert, il frémit en lui-même. Plongé dans des pensées de repentance, il arrête un chrétien saxon qu'il trouve sur son chemin. Celui-ci s'effraie à la vue de cet homme cuirassé et veut s'enfuir; mais Gotschalk l'appelle avec bonté et lui dit de ne rien craindre. « Qui es-tu? » demande-t-il à ce chrétien intimidé; « et que dit-on des étran- » gers, dans ton pays? » — « Je suis un pauvre hom- » me du Holstein, » répond le chrétien; « nous » sommes tous les jours troublés par des nouvelles » affreuses; car on dit que le prince des Slaves veut » apaiser sa vengeance dans notre sang; il serait » bien temps que la main de Dieu lui rendît tout » le mal qu'il nous fait! » — « Je suis l'homme dont » tu parles, » reprit Gotschalk; « j'ai vengé royale- » ment le meurtre de mon père; mais je me repens » d'avoir autant péché contre Dieu et contre les » chrétiens, et j'aimerais me réconcilier avec eux; » écoute-moi donc : retourne vers ton peuple, et » leur dis qu'ils m'envoient à un certain endroit » quelques hommes de confiance, avec qui je » puisse traiter de la paix; je livrerai entre leurs » mains toute la troupe de brigands que j'ai con- » duite jusqu'à présent. »

On n'osa pas se fier à sa parole, parce qu'on craignait une embuscade; mais, par contre, le duc Bernard II réussit à s'emparer du jeune prince, qui

ne sortit de prison qu'à la mort de Conrad (1039) après avoir fait une profession de foi solennelle. Il s'en alla ensuite auprès de *Canut* qui régnait alors en Angleterre (T. 3, p. 459), pour revenir bientôt comme un prince décidément chrétien.

Cependant les règnes d'Henri III et d'Henri IV, qui durèrent soixante-cinq ans (1039 - 1106), voyaient les ténèbres s'épaissir sur ces malheureux pays : et on n'y retrouvait que par momens une étincelle de vie, comme la faible lumière d'une lampe solitaire au milieu d'une profonde nuit: Gotschalk fut appelé à procurer au pays un de ces momens de soulagement, une de ces lueurs consolatrices, mais trop courtes. Après sa retraite ses frères s'étaient emparés du gouvernement; mais Gotschalk était parvenu à gagner la faveur de Canut à tel point que ce monarque lui donna sa nièce en mariage, et le ramena avec une armée considérable dans les états de son père (1043). Le jeune prince ressaisit donc le pouvoir : Boguslav, qui avait jusqu'alors régné sur les Wilzes, s'enfuit en Poméranie; et Gotschalk s'empara successivement de la Wagrie et de tout le pays des Obotrites; il étendit ses conquêtes jusqu'à la Peene, et devint ainsi en peu de temps seul chef des Véndes, reconnu en cette qualité par les Allemands et les Danois. Il s'efforça alors de réparer les ravages qu'il avait faits dans le pays pendant ses premières années; et il appela une foule de missionnaires dans ses états, qu'il parcourut lui-même avec eux, pour y détruire encore une fois l'idolâtrie en tous lieux.

Ainsi fut rétabli pour quelque temps le vaste

diocèse d'*Oldenbourg*; on en releva les églises et les monastères; on peupla ceux-ci de moines destinés à la carrière ecclésiastique; et le roi lui-même continua d'aller de lieu en lieu, pour servir d'interprète aux missionnaires. Jamais encore la perspective des missions n'avait été si belle pour les Véndes : « Si Gotschalk eût vécu plus long-temps, dit Helmold, il aurait sûrement amené à la foi tous les païens du pays; car il avait déjà regagné environ le tiers de ceux qui avaient apostasié sous son grand-père Mistevoy. » — Le roi était secondé dans ses pieux travaux par *Albrecht*, archevêque de Hambourg, qui ne cessait de lui envoyer des détachemens de prêtres : on rétablit à *Meklembourg* non-seulement trois écoles de couvens, mais encore un évêché; on fonda un autre évêché à *Ratzbourg* (cinq lieues au midi de Lubeck); et ainsi le pays des Obotrites, aussi bien que celui des Wagriens, se vit pourvu de toutes les institutions nécessaires pour que, selon toutes les probabilités, le christianisme y triomphât à jamais de l'idolâtrie.

Quoique l'histoire n'en dise rien, on ne peut douter que Gotschalk, qui régnait sur les Wilzes comme sur le reste des Véndes, n'ait aussi travaillé avec fruit chez cette autre tribu au rétablissement de l'église chrétienne; l'on sait au moins que sous sa protection les évêques de *Havelberg* et de *Brandenbourg* retournèrent à leur poste.

Ainsi le pays tout entier était dans une profonde paix, et tout semblait y promettre le triomphe définitif de l'évangile, quand tout-à-coup éclata une nouvelle tempête qui fut encore une fois sur le

point d'engloutir toute cette œuvre. Gotschalk est assassiné à Lunkini, chez les Rhédaires, au moment où il assistait au service divin, pendant même que le prêtre officiait : cette mort devient encore une fois le signal d'une insurrection générale; et encore une fois les idolâtres ne cessèrent d'assassiner que quand ils eurent fait disparaître du pays jusqu'à la dernière trace du christianisme.

A Meklembourg le vieux évêque Jean l'Écossais, d'abord fouetté dans les rues, fut ensuite promené de la même manière de ville en ville, ne cessant au milieu de ses tortures de célébrer les louanges du Seigneur; on finit par lui couper les mains et les pieds; on jeta son cadavre à la rue, et sa tête fut brûlée sur l'autel de Radegast.

A Ratzbourg, l'évêque fut assassiné à l'autel; il mourut comme Étienne, lapidé, et en priant pour ses bourreaux. L'épouse de Gotschalk, princesse danoise, fut chassée du pays, nue, à coups de fouets. Heureusement le jeune prince *Henri*, son enfant, fut caché par quelques amis, puis s'enfuit chez un *Svend*, roi de Danemark, son parent, où il fut élevé d'une manière chrétienne : nous le verrons plus tard reparaître comme le sauveur de sa malheureuse patrie. Mais pour le moment les païens ne connurent plus aucunes bornes. Leur chef *Cruco*, knèse rugien, recommence le carnage et l'incendie : les trois évêchés des Obotrites sont réduits en cendres; et il se passera quatre-vingts ans entiers avant qu'ils se relèvent. Hambourg est pris d'assaut et livré aux flammes; toutes les demeures des chrétiens, jusqu'à Sleswig, sont pillées

et rasées; des milliers de ces chrétiens s'expatrient; les autres sont obligés de cacher leur foi, et de rendre hommage aux dieux irrités du pays. Cruco est déclaré roi de toutes les tribus des Véndes; il profite de son long gouvernement (1066 à 1105) pour arracher de ses états jusqu'à la dernière racine du christianisme, et pour y rétablir partout les autels des idoles; et au bout de peu de temps il ne resta plus dans toutes ces contrées qu'une seule petite église à *Lubika* (Vieux-Lubeck), où les serviteurs de Christ annonçaient secrètement la Parole de la rédemption et administraient les choses saintes au petit nombre de fidèles qui avaient échappé à la fureur de la guerre.

Nous voici donc arrivés de nouveau, dans notre histoire des Véndes, à une époque de silence et d'interruption qui nous permet de passer pour le moment au récit de quelques missions plus heureuses qui se faisaient ailleurs. Ainsi l'idolâtrie remportait aux yeux de toute l'Europe une victoire éclatante sur l'église chrétienne, dans le même temps où l'Occident fanatisé se jettait follement sur l'Orient; car cette portion de notre histoire tombe au temps des croisades, à la sombre époque de Grégoire VII, où d'autres missions nous avaient déjà conduits précédemment. Où que ce soit maintenant que nous portions les yeux, nous ne voyons plus que ténèbres, et nous n'apercevons plus que le silence de l'esclavage. Des millions d'hommes perdent la vie dans des expéditions où la piété de la plupart n'est que du fanatisme; et s'il reste quelques gens de bien dans l'église c'est pour déplorer

sa décadence profonde. Voilà le triomphe du papisme.

Du reste ce ciel si sombre laisse effectivement entrevoir quelques étoiles brillantes, Bernard, Anselme, Béranger, Hugon et quelques autres témoins de Christ; mais ces hommes gémissent tous sur les scandales de l'église. Le dernier dit dans un de ses écrits : « Les ecclésiastiques de nos jours ne connaissent pas la loi de Christ, mais passent leur temps précieux dans toute espèce de vanités; ils n'ont d'occupation que l'oisiveté, la gloutonnerie et l'ivrognerie. Leur seul objet est le bonheur de ce monde. On les voit sans cesse à la rue, d'autant plus rarement à l'église. Ils ne prennent pas la peine de chercher les pécheurs pour les amener à la repentance : mais ils sont toujours prêts lorsqu'il s'agit d'aller chercher du gibier. Ils s'occupent plus de leurs chiens que des pauvres; et ils savent mieux manier les armes que les livres. Si seulement ils voulaient entretenir chez eux une épouse d'une manière honorable; mais ils pillent les biens de l'église de Christ pour vivre dans la joie et dans le luxe avec des femmes adultères, etc. » (1)!

On trouve les mêmes plaintes chez Albert, surnommé le Grand, évêque de Ratisbonne, qui dit dans son Commentaire sur le dixième chapitre de St Jean : « Ceux qui sont à la tête des églises en nos jours, sont pour la plupart des voleurs et des brigands; des oppresseurs et non des bergers; des larrons et non des gardiens; des meurtriers et

(1) *Hugo de S. Victore, opp.* 1588, v. 3.

non des sentinelles, des séducteurs et non des conducteurs; ce sont des avant-coureurs de l'Antechrist, qui ruinent les brebis de Christ » (1).

Voilà où en était l'église d'alors. Quelques mots à ce sujet ne concernent que trop notre histoire des missions; car si le sel perd sa saveur avec quoi salera-t-on?.... Cependant il nous suffit d'avoir rappelé l'attention sur l'état où se trouvait alors l'église : allons chercher quelques consolations dans le récit des conquêtes qu'elle faisait, par quelques-uns de ses rares fidèles, sur les peuples encore plongés dans une idolâtrie sans mélange de christianisme.

(1) *Angelus Chron.*, p. 134.

CHAPITRE XLIX.

POMÉRANIE (1).

Les Poméraniens tiraient leur nom de leur position le long de la mer (*Po moste*). Nous n'en avons encore parlé (p. 13 et 253) que pour dire qu'ils s'avancèrent vers la Vistule avec les Polanes et les Luticiens, sous le nom général de *Léches*, dans le courant du sixième siècle. Ils occupèrent bientôt tout l'espace situé entre la Vistule et l'Oder, la mer Baltique, la Netze et la Warta : les premiers missionnaires qui arrivèrent dans ce pays, dans le cours du onzième siècle, s'extasièrent sur sa beauté et sur sa fertilité : mais il est probable qu'ils n'avaient pas des points de comparaison bien élevés.

Le pays se divisa de bonne heure en Poméranie *citérieure*, à l'occident de l'Oder, et en *ultérieure*, à l'orient du même fleuve. On trouve dès le huitième

(1) Sources de cette histoire. *Vita beati Ottonis* dans les *Lectiones antiq.* de Canisius, t. 3. — *Divi Bambergenses* de Surius ; — et pour l'histoire des missions de Poméranie en général, la *Pomerania* de Kantzow.

siècle, dans la Poméranie citérieure, de petites républiques très-commerçantes, et si belliqueuses qu'elles faisaient la terreur de leurs voisins ; dans ce nombre surtout celle de *Julin*, dans l'île de *Wollin* à l'embouchure de l'Oder. Cette ville était le grand entrepôt du commerce qui se faisait entre les Nordmans et les Allemands d'un côté, les Russes et les Grecs de l'autre ; et elle avait une telle étendue que les négocians danois la regardaient comme la plus grande ville d'Europe : on y trouvait les marchandises les plus rares de l'Orient et de l'Occident. Les habitans étaient un mélange de Véndes, de Saxons et de Grecs, et se distinguaient au loin par leur hospitalité et par la politesse de leurs mœurs. Cette ville était l'un des boulevards les plus puissans de l'idolâtrie des Véndes ; et les prêtres y exerçaient une telle influence qu'il n'était permis à aucun chrétien de paraître dans ses rues, à moins qu'il ne consentît à rendre hommage aux dieux.

Près de Julin était la redoutable *Jomsbourg*, repaire de pirates, l'Alger de ces temps, mais bien plus guerrière; car il n'était permis à aucune femme d'en approcher. Cette république exerçait, depuis le dixième siècle, une espèce de despotisme sur la Baltique et sur la mer du Nord. Nous avons vu en son temps (T. 3, p. 293) un roi du Danemark, *Harald*, y aller chercher un refuge contre son fils révolté. D'après les lois de cette république, lois qu'on possède encore (1), on exigeait de chaque

(1) *Langebeck Script. rer. Danic.*, t. 1, p. 51.

habitant un courage à toute épreuve, une dureté de fer, et la résolution de se couvrir de gloire. Aucun homme ne pouvait rester dans la ville, s'il avait moins de quinze ans ou plus de cinquante: aucun citoyen ne pouvait s'en absenter au-delà d'une nuit. On éprouvait le courage des nouveaux citoyens en agitant une épée autour de leur tête, et ils ne devaient pas même cligner les yeux. Ils vivaient tous dans la communauté des biens, et consommaient dans de joyeuses orgies le butin qu'ils avaient fait dans leurs courses. On voit qu'on pourrait aussi les appeler les flibustiers de l'époque.

Une ville plus riche encore que celle de Jomsbourg, était la petite république de *Stettin* sur l'Oder, qui sut se maintenir pendant quelques siècles indépendante des ducs de Poméranie. Cette ville, la plus ancienne du pays, était connue longtemps avant l'arrivée des Véndes : elle était entourée de hautes murailles; et elle renfermait trois collines couvertes d'une population nombreuse et riche. Sur chacune de ces collines brillaient trois temples richement ornés qui renfermaient les objets sacrés de la république. L'un deux formait la demeure du grand dieu *Triglav* ; les deux autres servaient aux fêtes populaires. Les murs du temple étaient couverts en dedans et en dehors d'images d'hommes et de bêtes taillées dans le bois, dans lesquelles les missionnaires admirèrent souvent, non-seulement l'art du sculpteur, mais aussi celui des peintres ; car les couleurs de ces images, quoique exposées à toutes les injures du temps, ne

perdaient rien de leur vivacité. Le duc de Poméranie possédait à Stettin, comme dans toutes les autres grandes villes, un château fort qu'on regardait comme inviolable, et dans lequel tout homme poursuivi trouvait un asile assuré.

La Poméranie renfermait encore d'autres villes populeuses, telle que Dodone, Bellegarde, Colberg, Cammin et Gidanie (Dantzik), dans la Poméranie ultérieure; Uznam, Denim, Wolgast, Gutzow et autres dans la Poméranie citérieure. Comme elles étaient continuellement exposées aux dévastations de la guerre les maisons en étaient généralement bâties en bois, ou en tissus d'osier, et pouvaient facilement se relever quand l'ennemi les avait détruites. Dès qu'il paraissait les habitans cachaient en terre tous leurs effets précieux, se réfugiaient dans les forêts, et regardaient brûler leurs maisons. A peine était-il éloigné, qu'ils sortaient de leurs cachettes, et rebâtissaient leurs huttes légères. Leurs plus beaux temples mêmes n'étaient construits, à la manière des Nordmans, que de poutres superposées : le tout était entouré d'un fossé. C'est dans cet état que les missionnaires trouvèrent les Poméraniens lorsqu'ils vinrent pour la première fois leur annoncer le salut qui est en Christ.

L'histoire de ces missions ne commence que dans le cours du dixième siècle. *Boleslav Ier*, ou Chrobri, duc de Pologne et fils de Miesco (p. 268 et suiv.), s'était soumis la Poméranie ultérieure; et, désireux d'assurer ses bons rapports avec les peuples chrétiens de l'Occident il s'attacha à répandre

l'évangile et avec lui la civilisation dans cette nouvelle portion de ses états. On a dit à cette occasion comment il profita avidement de la visite que lui fit (996) Adalbert, évêque de Prague, et le désir qu'il avait d'engager ce zélé serviteur de Christ à annoncer l'évangile à ses peuples; qu'Adalbert se rendit effectivement à Dantzik où il eut de véritables succès, puis qu'il passa de là chez les Prussiens. Une foule d'habitans s'étaient rassemblés autour de lui, et avaient reçu le baptême.

Cette première tentative faite sur la Poméranie avait été assez engageante, pour qu'on songeât à reprendre l'œuvre. A peine donc Boleslav eut-il achevé de régler la constitution ecclésiastique de ses propres états (1000) qu'il s'occupa d'ériger un évêché pour cette contrée. Nous en avons aussi parlé en traitant de tout ce qui se fit en Pologne à cette époque: cet évêché fut celui de *Colberg.*

Mais les Poméraniens s'aperçurent bientôt que les princes polonais ne cherchaient guère à les convertir que pour les asservir d'autant plus facilement; et dès-lors ils furent remplis d'aversion contre la foi chrétienne. Leurs voisins, les Wilzes, que nous venons de quitter si exaspérés, ne manquèrent pas d'exciter encore ce sentiment dans leurs cœurs; et le onzième siècle s'écoula tout entier sans que les missions chrétiennes eussent fait dans le pays aucun progrès sensible. Ce ne fut que *Boleslav III*, dont le règne commence en 1102, qui réussit à dompter ce peuple farouche. Après vingt ans de combats sanglans il vint mettre le siége

devant la puissante ville de Stettin, entourée de larges canaux et de redoutables fortifications. Il s'en empara, dans l'hiver de 1121; il mit la ville en cendres; puis il voulut commencer à en convertir les habitans. Mais la guerre longue et cruelle qu'il venait de leur faire les avait rendus inabordables. On l'avait laissé agir quand il s'était borné à demander à ses évêques de se rendre en Poméranie et d'y établir le service divin; mais comme il voulut rétablir en même temps le fatal système des dîmes, le peuple, indigné de cette manière de lui présenter le salut, resta rempli d'une sourde haine pour tout ce qui ressemblait au christianisme : les évêques n'osaient se hasarder parmi le peuple : et quelques prêtres qui le tentèrent furent mis à mort dans les tourmens.

Cependant comme les voies de Dieu, toujours profondes, finissent toujours par atteindre leur but, l'une de ces tentatives, en apparence aussi malheureuse que les autres, conduisit sur la trace de l'homme qui était appelé à réussir, et sur celle des moyens qu'il fallait employer dans cette œuvre. Un ecclésiastique espagnol, nommé *Bernard*, qui vivait alors à Rome, se sentit pressé de demander au pape la permission d'aller comme évangéliste chercher la couronne du martyre en Poméranie. Arrivé à *Gnèse*, on lui donna un interprète qui savait la langue des Véndes. Il arriva moitié nu, pauvre, et exténué de fatigue à *Julin*, où il s'annonça aux habitans comme un envoyé du Créateur du ciel et de la terre, qui voulait les conduire au chemin du salut. Mais les fiers Juliens lui dirent « qu'il

mentait; et qu'ils étaient bien sûrs que le grand Dieu dont il parlait n'enverrait pas pour son ambassadeur un gueux comme lui. » Le pauvre moine ne sut trop que répondre; mais dans la touchante simplicité de son cœur il leur offrit de faire un miracle; c'était de rester dans une maison à laquelle on mettrait le feu, assuré qu'il était que son Dieu pourrait le tirer des flammes, ou que si Dieu ne le faisait pas, il aurait le bonheur de mourir à son service. Les Juliens se bornèrent à lui dire qu'il était fou; et ils lui ordonnèrent de quitter leur ville sur-le-champ. Il est même probable qu'ils l'eussent tué dès le premier moment s'ils n'avaient redouté la vengeance que le duc de Pologne en aurait tirée. Cependant Bernard, à défaut de succès, toujours avide du martyre, saisit une hache pour abattre l'arbre sacré de *Joul*, sous lequel les habitans faisaient leurs sacrifices. C'était bien le moyen d'arriver à ses fins : car le peuple voulait le mettre en morceaux; mais les prêtres, plus prudens, le protégèrent contre la populace. On se contenta de l'emmener à grands coups de fouets, lui et un compagnon avec lequel il était arrivé, jusqu'à un bateau qu'on lança sur l'Oder, en lui disant d'aller convertir les poissons. Cet homme de bien n'échappa qu'à grand'peine au naufrage; il y parvint cependant, et il se sauva à Bamberg dans un couvent, où il passa le reste de ses jours à prier Dieu avec larmes pour le salut des Poméraniens.

Eh bien c'est pourtant cet homme qui fut choisi de Dieu pour désigner et pour trouver celui qui devait réussir dans l'œuvre qui avait manqué sous

ses propres mains. Il pensa que c'était son évêque qui était l'homme appelé de Dieu à l'œuvre où il avait échoué; et il parvint à l'engager à en faire la tentative. Cet évêque était *Otton*, issu d'une famille de comtes souabes, né à Bamberg en 1069.

Doué de qualités distinguées pour l'esprit et pour le cœur, Otton fit de bonne heure, en tout genre, des progrès considérables, et il osa accepter encore très-jeune, une vocation pour la Pologne, à cette époque où l'église naissante de cette contrée demandait des hommes instruits et capables. Le jeune homme acquit bientôt à tel point la faveur du duc Boleslav II, que celui-ci l'envoya comme son ambassadeur à la cour de l'empereur d'Allemagne, pour obtenir de lui en faveur du duc la main de sa sœur. Non-seulement il réussit dans sa commission, mais il gagna à un haut degré la confiance de l'empereur. De retour à la cour de Pologne, où il passa plusieurs années comme docteur et conseiller de la jeune duchesse, il y apprit aussi la langue du pays, et s'exerça dès-lors, sans s'en douter encore, à sa future vocation de missionnaire en Poméranie. La duchesse étant morte encore jeune, il se retira dans un couvent de Bavière, à Ratisbonne, d'où il fut appelé comme confesseur à la cour de l'empereur d'Allemagne. On raconte de cette portion de sa vie un de ces traits qui montrent, par un exemple de plus, combien les plus petites choses se lient étroitement avec les grandes, et qui peint aussi la simplicité des mœurs de la maison de cet Henri IV d'Allemagne, si célèbre par ses malheurs. Otton avait coutume, comme confesseur

du monarque, de lire ou plutôt de chanter tous les jours avec lui quelques psaumes à certains momens du jour. L'usage fréquent de ce livre en avait tellement usé la couverture de parchemin, qu'un jour où l'empereur était en voyage, Otton acheva de l'enlever et en fit une nouvelle en cuir; puis il replaça le livre sous le coussin du lit de l'empereur. Celui-ci étant de retour et ne trouvant pas son livre à la place accoutumée, parcourait son palais d'une chambre à l'autre, demandant avec anxiété ce qu'il était devenu : « Faites-moi venir mon Otton, et demandez-lui où est ce livre! » Otton le retira tout embelli de dessous le coussin; et quand l'empereur eut appris que c'était son confesseur qui avait fait ce charmant ouvrage, il l'embrassa et lui dit : « Aussi vrai que je vis, comme tu as couvert mon psautier d'un manteau tout neuf, je te donnerai aussi, en signe de ma reconnaissance, au lieu du vieil habit que tu portes maintenant, un manteau épiscopal! » — Et l'empereur tint parole. L'évêque de Bamberg étant mort quelques années après, ce fut Otton que l'empereur nomma à sa place. Les évêques qui avaient été réunis pour cette nomination voulurent d'abord réclamer, en alléguant que cet homme était entièrement inconnu; mais l'empereur se déclara pour lui de manière à n'admettre aucune réplique : « Bamberg est sa mère, et moi je suis » son père; celui qui le touche, touche la prunelle » de mon œil; et celui qui s'oppose à lui aura à » faire avec moi. » C'est ainsi qu'à l'âge de trente-quatre ans seulement Otton fut nommé évêque de Bamberg (1103).

Il travailla vingt ans de suite avec fidélité dans ce diocèse; et tandis qu'il se refusait à lui-même rigoureusement tout ce qui n'était pas le strict nécessaire, il versait sur les pauvres les revenus considérables de son évêché, et fondait d'une main généreuse de nombreuses écoles de couvens, dans lesquelles se formaient les ministres futurs de l'église.

C'est au milieu de ces pieuses occupations que le trouva le moine Bernard, lorsqu'il revint, le cœur navré de sa malheureuse tentative sur la Poméranie (1123); et il employa aussitôt toute son éloquence à engager Otton dans l'entreprise importante qui continuait d'occuper son cœur. Boleslav III, duc de Pologne, bien probablement incité par Bernard, vint joindre ses instances à celles de cet homme de bien, pour l'engager à se rendre dans ses états. Boleslav avait pu faire la connaissance de cet évêque à l'époque où il s'était trouvé à la cour de Pologne. « Je sais, écrivait-il à l'évêque, que tu es prêt à toutes sortes de bonnes œuvres; c'est pourquoi je te prie d'entreprendre ce voyage dans la compagnie de nos députés. Je suis prêt à porter tous les frais de l'entreprise, et à te procurer tout ce que tu jugeras nécessaire, pour toi, pour tes compagnons de voyage, pour tes aides missionnaires, et pour tes interprètes. »

Otton ne put résister à des appels si pressans. Il est vrai qu'il était alors déjà âgé de cinquante-quatre ans; mais il pensa que c'était pour lui une raison de plus de consacrer au Seigneur le peu d'années qu'il pouvait encore avoir à vivre. Il s'ap-

prêta donc à partir; et, comme il arrive souvent que les pauvres ne sont humbles que pour eux-mêmes, tandis qu'ils prodiguent les honneurs à ceux qui en ont déjà, le brave Bernard fit sentir au nouveau missionnaire, et probablement alors avec trop d'instance, la nécessité de se présenter aux Poméraniens avec une magnificence royale et avec une profusion de moyens de bienfaisance; car il attribuait moins sa mauvaise réussite à son zèle imprudent et à l'austérité outrée de tout son être qu'à la forme peu engageante sous laquelle il avait paru en Poméranie. Otton entra dans ses vues; et au lieu de se présenter déchaussé et moitié nu, comme l'avait fait Bernard, cet évêque qui avait su être simple jusqu'à l'austérité dans son diocèse de Bamberg, consentit à paraître en Poméranie avec un éclat supérieur encore à celui d'un ambassadeur impérial. Accompagné d'une nombreuse suite d'ecclésiastiques et d'une foule de serviteurs, muni de vêtemens et de présens magnifiques, qui le suivaient sur plusieurs voitures, il se mit en voyage au commencement de 1124. Partout sur son passage à travers la Bohême et la Pologne, il était reçu aux acclamations du peuple; et lorsque cette procession pompeuse s'approcha de Gnèse, le duc de Pologne alla au-devant de lui à la tête de plusieurs milliers de ses sujets, à pieds nus, au milieu des chants et des cris d'allégresse de la multitude. Il le salua comme un ambassadeur de Dieu, plein de joie et de reconnaissance d'avoir vu l'heureux jour de son arrivée.

Otton trouva à la cour du duc tout ce qui,

humainement, pouvait donner de l'influence et attirer du respect à sa mission en Poméranie; puis sans tarder, il se remit en route pour le champ de ses travaux. A la tête de l'armée missionnaire marchait, depuis Gnèse, l'un des grands de la cour, qui devait appuyer l'évêque en qualité d'ambassadeur du monarque polonais, et lui servir d'interprète. Outre la suite qu'Otton avait amenée avec lui, il fut encore accompagné d'un certain nombre d'ecclésiastiques polonais et d'un nouveau corps de domestiques. Une forêt impénétrable, remplie de serpens et de bêtes fauves, de six journées de traversée, formait la limite entre la Pologne et la Poméranie, et conduisait à *Usda* (Usez sur la Netze) dernière forteresse de la Pologne. Cette solitude était si profonde et on y trouvait si peu son chemin, que la troupe d'Otton ne put marcher qu'à la trace des arbres abattus quelques années auparavant par une armée polonaise dans une de ses campagnes.

Après avoir passé six jours pénibles à faire cette traversée Otton atteignit enfin avec sa suite le fleuve qui formait la frontière, et il trouva sur l'autre rive *Wratislav*, duc de Poméranie, qui l'attendait avec une troupe de ses guerriers. Ce prince avait reçu le baptême à une époque antérieure, où il avait été fait prisonnier par les Saxons; et, comme vassal du duc de Pologne, il n'osait, pour sa personne, refuser l'entrée du pays à l'év[illegible] et à sa suite. Mais ses guerriers moins soumis, [illegible] gnèrent leur aversion pour les nouveaux [illegible] par un cliquetis terrible de leurs armes et [illegible]

gestes furieux. Déjà les gens de l'évêque se disposaient à prendre la fuite lorsque celui-ci vint les exhorter au courage, en même temps que Paulicius, l'ambassadeur du duc, contenait la fureur des Poméraniens. Otton lui-même y réussit en peu de momens, soit par sa douceur, soit surtout par les riches présens qu'il fit au duc et à ses guerriers; alors leur colère se changea en joie, et rien ne s'opposa plus à ce que l'évêque continuât sa route au milieu du concours croissant d'une foule étonnée.

La route conduisait à la petite ville de *Pyrissa* (Pyritz sur la Plœne), où se trouvaient justement réunis une foule d'idolâtres qui se disposaient à célébrer une fête au milieu des débordemens ordinaires. Otton passa la nuit avec les siens hors de la ville dans le recueillement, pour se préparer par la prière aux scènes du lendemain. Au matin Paulicius entra dans la ville, accompagné de quelques-uns des siens, pour inviter au nom du prince, les principaux du peuple à une réunion où ils entendraient un ambassadeur du grand Dieu, qui selon le désir du duc, devait être reçu dans la ville avec respect. Il ajouta que cet homme n'avait pas besoin de leurs biens, vu qu'il en avait en abondance; et qu'il ne désirait que le bien de leurs ames et leur bonheur éternel : qu'ils eussent à se souvenir des promesses qu'ils avaient faites d'être soumis au grand duc, et des malheurs qu'ils s'étaient attirés quelque temps auparavant par leur opiniâtreté; que le monde entier était déjà soumis à la loi de Christ; et qu'ils ne seraient pas en état, eux seuls, de maintenir en dehors de leur frontière Celui devant lequel tous avaient fléchi.

Les habitans de Pyritz cherchèrent long-temps à repousser cette demande, soit par la ruse soit par les menaces; mais ils finirent par céder. « Il » est clair, dirent-ils pourtant, que nos dieux ne » sont pas les vrais dieux puisqu'ils ne peuvent » nous protéger contre le Dieu des chrétiens. »

Otton fut donc introduit dans la ville, avec toute sa suite, par la foule qui accourut pour le recevoir. Arrivé à la porte de la ville il se jeta à genoux; il rendit grâces au Seigneur de ce qu'il lui avait ouvert avec tant de bonté l'accès auprès de ce peuple, et il lui demanda sa bénédiction pour son œuvre. Puis, couvert de ses magnifiques vêtemens épiscopaux, il monta sur un lieu élevé depuis lequel il pouvait voir toute cette multitude, et dit : « Nous vous bénissons au nom du Seigneur, » et nous vous rendons grâces pour votre accueil » amical! On vous a dit la raison qui nous amène à » vous : c'est le désir de vous rendre heureux; mais » vous ne pouvez l'être que par la connaissance de » votre créateur, et en prenant la résolution de le » servir lui seul. » — Puis il commença à exposer au peuple avec simplicité et clarté les grandes vérités de l'évangile, et à leur montrer le néant de leur idolâtrie. « Il n'y a de salut en aucun de » vos dieux, » dit-il en finissant, « et il n'y a » pas d'autre nom qui soit donné aux hommes » par lequel ils puissent être sauvés que le nom » de Jésus. » —

La profonde émotion avec laquelle cet homme respectable prononça ces mots pénétra le cœur de ses nombreux auditeurs, dont plusieurs deman-

dèrent à recevoir le baptême. Otton les fit instruire pendant sept jours par les gens de sa suite ; puis il ordonna un jeûne de trois jours ; et on procéda ensuite en trois lieux différens, et avec de grandes solennités, au baptême de ces prémices de la nouvelle mission. L'évêque passa vingt heureux jours dans un travail continuel : et il y eut sept mille habitans qui reçurent le baptême, et qui continuèrent de recevoir l'instruction chrétienne de la bouche des nombreux ecclésiastiques de sa suite. On introduisit dans la ville la célébration du dimanche ; on commença à y bâtir une église ; et on mit ordre, en un mot, à tout ce que demandait l'établissement du culte. En prenant congé du peuple, qui regrettait déjà le départ d'Otton, cet évêque leur dit d'un cœur ému : « Je serais vivement affligé, mes enfans, si j'apprenais de vous, après vous avoir quittés, que vous fussiez retournés aux dieux étrangers, à la honte de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est ce que l'Écriture appelle « adultère ; » c'est une chose qui nous sépare de Dieu. Vous êtes tous baptisés en Christ : vous avez reçu de lui le pardon de vos péchés ; vous êtes maintenant purs, non par vous-mêmes, mais par Celui qui a lavé les péchés du monde dans son sang ; ne vous laissez donc plus souiller par des esprits impurs, et par des séducteurs. Vous ne devez accorder l'adoration qu'à Dieu votre Créateur, et non à une créature quelconque, afin que vous n'attiriez pas sur vous la colère de Dieu, mais plutôt sa bénédiction, etc. » — Puis il ajouta encore quelques avis sérieux sur la polygamie et l'infan-

icide, en montrant à ces Barbares convertis ce que dit à ce sujet l'évangile.

Après avoir établi un prêtre sur ce nouveau troupeau, Otton dirigea ses pas avec sa nombreuse suite vers la ville de *Cammin*, pour aller ensuite de là attaquer hardiment, à Julin même, le grand boulevard du paganisme. Son cœur était plein de joie, comme le raconte l'un de ceux qui l'accompagnaient dans ce voyage, et ses yeux remplis de larmes de reconnaissance; car le bruit de ses heureux succès à Pyritz s'était déjà répandu au loin, et avait préparé beaucoup de cœurs à bien recevoir son message.

Il trouva à Cammin l'épouse du duc Wratislav, *Heila*, princesse saxonne, chrétienne dès sa jeunesse. Elle alla au-devant de l'évêque avec joie, et « rendit grâces au Dieu du ciel, de ce que l'heure » si long-temps désirée de son secours était enfin » arrivée » (1). Pendant sept semaines entières Otton s'occupa ici, avec ses prêtres, à instruire les jeunes et les vieux; et ici encore il eut la joie d'en baptiser des multitudes. Le duc, qui avait été jusqu'alors en voyage, rivalisa, dès son retour, avec sa femme pour donner au missionnaire toute sorte de marques d'amour et de respect. « Nous sommes » à toi, » lui dit-il en l'embrassant, « avec tout ce » que nous avons; sers-t'en comme il te convien-

(1) On aime à voir de temps en temps cette vieille orthographe et ce bon vieux langage d'autrefois : voici le passage que nous citons : « *Die da Got vom Himmel dankete, das also der heilige Christentumb in das unglückseklige Lant kheme.* » (Chron. de Kantzow, p. 96.)

» dra. » Il avait lui-même déjà reçu précédemment le baptême à Mersebourg, mais maintenant il professa sa foi plus ouvertement; et pour preuve de sa sincérité il renvoya, sur l'avertissement d'Otton, les vingt-quatre femmes qu'il avait outre son épouse Heila, et son exemple opéra d'une manière salutaire sur les grands du pays. On bâtit aussi une église, à laquelle furent assignés plusieurs prêtres.

On prit des mesures semblables à *Stargard*, qu'Otton avait déjà visité en route, et à *Gutzow* qui se trouvait dans le voisinage; on y changea en églises chrétiennes les temples des idoles, et on établit partout des ecclésiastiques chargés d'instruire le peuple.

Le courage d'Otton s'accroissait de jour en jour à la vue des succès étonnans dont Dieu couronnait ses travaux; et plus d'une fois il s'écria dans un transport de joie, avec notre Seigneur : « Ne dites-
» vous pas : Il y a encore quatre mois, et puis
» viendra la moisson? Et voici je vous dis : Levez
» les yeux, et regardez les campagnes! car elles
» sont déjà blanches pour la moisson. »

En effet il était impossible que les Poméraniens n'eussent pas déjà été préparés jusqu'à un certain point, et qu'ils n'eussent pas fréquemment entendu parler de l'évangile depuis plus de cent ans, vu les nombreux rapports qu'ils soutenaient, soit avec la Pologne, soit avec les Obotrites. D'ailleurs des missionnaires saxons avaient tenté directement à plusieurs reprises de prêcher la Parole dans ce pays; et l'on voit qu'à ce moment même le duc et la duchesse étaient déjà chrétiens l'un et l'autre.

is doute il s'en fallait bien encore que la cause christianisme eût déjà le dessus; car c'était la ite des fameux temples de Julin, de Stettin et l'île de Rugen qui en déciderait.

Mais ces lieux forts de l'idolâtrie étaient mûrs si pour leur ruine; et Otton ne tarda pas à venir attaquer. Après avoir pris un congé plein de dresse de son nouveau troupeau de Cammin, rit un bâtiment pour lui et sa nombreuse suite; remontant l'Oder, il aborda sur le rivage opié, auprès de la ville de *Julin*, dans l'île de illin. Le duc lui avait donné pour compagnons, re une garde considérable, son propre fils, afin btenir aux messagers de paix une réception sible de la part des fiers habitans de cette ville; pour surcroît de précaution le fils du duc eut n d'introduire les nouveaux venus de nuit dans palais du prince, qui comme nous l'avons dit vait d'asile sacré et inviolable. Ces mesures semient d'autant plus nécessaires que, comme on at se le rappeler, l'accès de ces villes était absoment interdit à tout chrétien. Aussi, à peine ce aple indompté eut-il appris le lendemain matin rivée des étrangers, qu'il s'éleva dans la ville tumulte furieux : la population accourt au iteau, en enfonce la porte à coups de pierres, renverse et égorge tout ce qu'elle rencontre. ilicius se présente accompagné des autres dépudu duc de Pologne; mais il ne peut obtenir ses plus fortes remontrances qu'une permission, ordée aux étrangers, de s'éloigner sur-le-champ ne s'ils voulaient se retirer sains et saufs. « Allez

» vous-en, ennemis des dieux et de la patrie! » leur criait la populace en fureur, en les accompagnant d'imprécations; et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que Paulicius parvint à faire traverser au courageux évêque les rues de cette ville, rues boueuses formées de troncs d'arbres couchés les uns près des autres. Arrivé au pont l'évêque fut même renversé d'un coup que lui porta un homme de la multitude et qui lui fit une profonde blessure : on ne sait ce qui serait arrivé si Paulicius ne se fût jeté sur le corps de l'évêque et ne lui eût sauvé la vie, quoique à grand'peine. Heureusement cependant personne ne périt dans ce tumulte; la société missionnaire s'établit dans quelques maisons d'entrepôt placées en dehors de la ville, et Otton rendit grâces à Dieu de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir quelque chose pour l'amour de son nom.

Il attendit pendant cinq jours pour savoir la tournure que prendrait cette affaire. Enfin on vit venir quelques-uns des citoyens les plus considérés de la ville, qui venaient demander pardon pour le peuple : c'étaient des hommes qui avaient déjà été baptisés précédemment dans l'étranger, et qui employèrent toute leur influence pour apaiser la multitude. Otton leur répondit avec bonté; mais il ajouta en même temps que le pardon de ce qui venait de se passer ne dépendait pas de lui, mais des ducs de Poméranie et de Pologne qui avaient été offensés en sa personne. Cette déclaration ne fit qu'augmenter l'inquiétude des habitans de Julin, qui avaient senti peu d'années auparavant le poids

s coups de Boleslav. Après de longues consultamns, sachant bien que la soumission de la ville rait oublier tout le passé, on répondit enfin à vêque « que les habitans de Julin étaient prêts à ire ce que décideraient ceux de Stettin, la ville la us ancienne et la plus considérée du pays : qu'il : conviendrait pas d'introduire dans leurs muilles un nouveau culte, aussi long-temps que cette itre ville n'en aurait pas donné l'exemple. »

Otton se rendit donc sans délai à *Stettin*, et ne sespéra nullement de la conversion de Julin; car algré l'accueil violent qu'il y avait reçu, un bon mbre de chrétiens cachés s'étaient glissés de nuit ns son camp pour le supplier de revenir de Stet- i auprès d'eux sans se laisser effrayer par les enaces du peuple. L'un de ces chrétiens se joignit ème, avec ses fils, à la suite d'Otton pour aller :vir de défenseur à ce missionnaire auprès des oyens de Stettin.

Otton et sa suite continuèrent donc de remonter)der; et ils réussirent à atteindre, encore de nuit inaperçus, le château du prince situé dans cette le : puis dès le lendemain Paulicius rassemble sénat pour lui faire connaître l'objet de la visite)tton. Les citoyens n'osèrent pas résister ouvernent à l'ambassadeur du duc, car ils se souveent que trois ans seulement auparavant ce prince iit visité cette ville par le fer et le feu; mais on travailla parmi eux pendant deux mois sans iver aucune entrée dans les cœurs. Les idolâ- lui alléguaient des raisons qui n'étaient que › fondées en raison. « Tous les chrétiens que

» nous avons vus jusqu'à présent, » lui disait-on, « étaient des gens de rien, qui ne s'inquiétaient » nullement de leur foi dès qu'il s'agissait de leur » intérêt et de leurs convoitises. Ce n'est pas là ce » que nous ont appris nos dieux; c'est pourquoi » nous ne pouvons songer à sacrifier la foi de nos » pères à une religion plus mauvaise. Que si le » duc peut se résoudre à nous accorder les mêmes » droits civils qu'aux chrétiens nous ne refuserons » pas plus long-temps d'embrasser cette religion. »

De pareils discours causaient à Otton une peine d'autant plus vive qu'il était forcé de reconnaître combien ils renfermaient de vérité; mais on comprend aussi tout ce qu'il pouvait répondre. Il fut résolu qu'on enverrait quelques députés au duc de Pologne, pour lui demander une diminution d'impôts. Ce fut Paulicius lui-même qui se chargea de cette commission, tandis qu'Otton resta courageusement seul à Stettin, pour annoncer publiquement, et jusque dans les rues, le salut qui est en Christ. Ses vives instances et sa confiance en Dieu furent couronnées de succès; car quoique la masse du peuple continuât de repousser son message, il eut cependant bientôt autour de lui un petit nombre d'ames pieuses qui vinrent s'instruire des vérités du salut.

Le Seigneur avait préparé en secret quelques autres moyens d'ouvrir à son évangile dans cette ville une plus large porte. L'un des citoyens les plus riches de la ville avait enlevé, plusieurs années auparavant, chez les Saxons, une fille chrétienne qu'il avait épousée à cause de sa beauté;

et il en avait eu deux fils. A ce moment il était en voyage. La mère vint conjurer l'évêque d'instruire ces deux enfans dans le christianisme : ils y firent des progrès considérables, et furent baptisés. Quand la mère les vit revenir de la cérémonie dans leurs vêtemens de soie blanche elle éclata en un torrent de larmes de joie ; et accourant à l'évêque : « C'est » le Seigneur qui t'a envoyé auprès de nous ; il y » a un grand peuple dans cette ville, ne te lasse » donc pas d'attendre ! Moi-même je craignais jus- » qu'à présent de confesser publiquement ma foi ; » mais maintenant, soutenue par mes deux fils, » je ne puis plus cacher le bien que le Seigneur » m'a fait. » Elle se mit donc à parcourir, avec ses enfans, le cercle de ses connaissances et de ses voisins en les exhortant à la foi ; et chaque jour on vit dès-lors s'accroître le nombre de ceux qui venaient à l'évêque pour lui demander instruction.

Cependant Paulicius revint avec la réponse du duc, qui fut lue en assemblée générale du peuple. « Le duc avait été irrité au plus haut degré du défaut de respect et d'obéissance du peuple envers son seigneur et père Otton ; et il les en eût punis sévèrement, si l'évêque et ses envoyés n'eussent intercédé pour eux. Il avait donc résolu de diminuer leurs impôts, pour les engager à embrasser d'autant plus volontiers la foi chrétienne ; la Poméranie ne devait plus payer que 300 marcs d'argent par année ; et on ne prendrait pour la guerre qu'un père de famille sur dix. » — A l'ouïe de ces résolution les habitans décrétèrent qu'ils ne s'opposeraient plus à la foi chrétienne, et que chacun res-

tait libre de l'embrasser. Alors l'évêque les rassembla, et leur dit qu'ils devraient avoir honte d'être les seuls dans tout le monde à rejeter la lumière de l'Évangile. « Mais, ajouta-t-il, si vous avez été retardés à ce point, réparez votre faute en réjouissant maintenant le cœur de ceux que vous avez affligés. Avant tout vous devez renoncer aux trompeuses idoles faites de main d'homme : renversez vos temples, jetez vos idoles dans la poussière, afin d'avoir pour ami le seul Dieu vrai et vivant. »

Puis Otton se mit à la tête de ses ecclésiastiques pour donner l'exemple de la destruction. Le peuple craignait, comme dans beaucoup d'autres cas semblables, de s'exposer à une mort instantanée s'il osait porter la main sur les temples des dieux; mais les prêtres allemands en enfoncèrent les portes à coups de haches et se mirent à en renverser les idoles colossales: puis le peuple, voyant qu'elles ne pouvaient se défendre contre les chrétiens, finit par se joindre à ce travail. Ces temples renfermaient des trésors immenses, en or, en argent et en pierreries, des coupes magnifiques et d'autres objets précieux. Le peuple voulait en faire présent à l'évêque et à sa suite; mais ils refusèrent ces richesses, en disant qu'il ne convenait pas à des serviteurs de Christ de rechercher les biens temporels. Alors les habitans de la ville se distribuèrent le tout entre eux : Otton n'accepta pour sa part que l'image à trois têtes de *Triglav*, le plus grand des dieux de Stettin; il l'envoya au pape comme un trophée. — Il s'agissait encore d'abattre un grand chêne sacré, au pied duquel jaillissait

une source pure, et que les Poméraniens vénéraient comme un siége particulier de la divinité. Les habitans demandèrent avec instances qu'on les laissât jouir de la grande ombre de cet arbre si beau, et Otton l'accorda d'abord avec plaisir; mais comme les prêtres en abusaient pour continuer de sacrifier en ce lieu, le chêne tomba aussi sous la hache.

Dès-lors les missionnaires allemands furent occupés le jour entier à recevoir des multitudes d'habitans dans l'église par le baptême; et tous finirent par s'y soumettre. On éleva, comme toujours, des églises sur la place des temples idolâtres, et on les pourvut de prêtres chargés d'instruire le peuple.

On en fit autant dans les deux forteresses de *Gradiz* (Gartz) et de *Lubin* (Lubbezin sur l'Oder); et là encore Otton eut la joie de voir accourir en foule les gens de la campagne pour lui demander l'instruction et le baptême. Ainsi ce missionnaire favorisé avait obtenu, après un séjour de trois mois, des succès qui dépassaient tout ce qu'il eût osé attendre; et quoiqu'il fût bien évident qu'on n'avait gagné chez la grande majorité qu'une profession extérieure, l'idolâtrie venait cependant d'éprouver un échec mortel.

Les choses en étant à ce point, Otton ne tarda pas de retourner à *Julin*, pour rappeler aux habitans de cette ville l'engagement qu'ils avaient pris; et effectivement le peuple accueillit l'évêque avec des acclamations de joie, et tous se précipitèrent vers lui pour lui demander le baptême. Celui même des habitans qui, trois mois auparavant, avait

abattu l'évêque d'un coup de massue, vint se jeter à ses genoux en lui demandant son pardon et le baptême, et en disant de son propre mouvement: « C'est Dieu qui a voulu que je ne pusse t'ôter la vie. » Cet homme reçut sa grâce, le baptême, et le nouveau nom de *Bogdaï* qui devait lui rappeler continuellement sa faute.

Pour constater à jamais, dans cette capitale de l'idolâtrie, la victoire du christianisme, et pour habituer ce peuple farouche à l'ordre et à la discipline, on érigea à Julin même un évêché qui fut pourvu d'un clergé nombreux. Le premier évêque qui en remplit les fonctions fut un des collaborateurs d'Otton, du nom d'Adalbert. Mais les guerres qui éclatèrent peu après entre la Pologne et le Danemark, et dont Julin se ressentait tout particulièrement, firent bientôt transférer l'évêché à *Cammin*, qu'on subordonna, avec son vaste diocèse, à l'archevêché de Gnèse.

Après avoir travaillé deux mois entiers à Julin, il ne restait plus à Otton, avant de retourner à Bamberg, qu'à parcourir en détail les villes les plus petites de la Poméranie. Il le fit, et il eut le plaisir, encore avant la fin de 1125, de baptiser les habitans de Clodone, de Colobrega (Dodone et Colberg) et de Belgrade, et de laisser dans toutes ces villes, comme partout ailleurs, des ecclésiastiques chargés d'y continuer l'instruction du peuple. Il eût volontiers achevé sa tournée par tout le pays; mais les agitations civiles et politiques de l'Allemagne le rappelaient dans son évêché.

Cependant il ne quitta pas la Poméranie sans y

laisser une lettre pastorale, adressée à ses nombreux aides-missionnaires et aux nouvelles églises. « Vous devez cesser tout travail le jour du dimanche, et assister avec dévotion au service divin. Vos enfans eux-mêmes doivent vous y accompagner, pour s'instruire dans les vérités du salut. Il faut éviter tout commerce avec les païens, et même de manger avec eux ; les chrétiens ne doivent plus être ensevelis dans des forêts à côté des païens, mais dans des cimetières : en général ils doivent s'appliquer en tous points aux devoirs de la justice, obéir aux exhortations de leurs docteurs, etc. »

Après avoir ainsi mis ordre à toute chose, à ce qu'il pensait du moins, Otton retourna à Bamberg, comblé, de même que toute sa suite, par Boleslav III, d'honneurs et de présens.

Il ne s'attendait sûrement pas, dans ce brillant adieu, à ce que toute son œuvre se retrouvât au bout de peu de temps menacée d'une ruine totale. Mais il avait eu tort : car à peine se fut-il retrouvé à Bamberg, que le duc de Pologne lui envoya message sur message pour lui annoncer le danger pressant où se trouvait la nouvelle église, et pour demander son prompt retour. Les prêtres idolâtres de Julin et de Stettin, humiliés de leur défaite, privés de leur riche revenu, qui avait maintenant passé dans les mains des prêtres chrétiens, et presque réduits à la mendicité aux yeux de leurs concitoyens, avaient fait des efforts heureux pour rétablir l'ancien culte ; ils avaient su soustraire aux recherches d'Otton un grand nombre de leurs idoles ; le peuple de son côté regrettait ses fêtes

habituées, et la joyeuse vie qui en faisait la partie principale : enfin ils se souvenaient que le christianisme et la perte de leur indépendance avaient continuellement marché de pair : le peuple en revint donc à son idée favorite : c'est qu'en retournant à l'idolâtrie il recouvrerait sa liberté primitive, son rang honorable parmi les nations, la bienveillance des dieux, la prospérité du commerce, et la fertilité de la terre. L'occasion d'un éclat ne tarda pas à se présenter. Avec le printemps revenaient les fêtes ordinaires, qu'on célébrait, selon l'antique usage, par de grands feux allumés sur toutes les hauteurs. Les prêtres firent annoncer une grande fête de ce genre; et au moment où le peuple était déjà à moitié ivre, ils sortirent en grande pompe les anciennes idoles de leurs cachettes, pour les reporter avec éclat, et en poussant des hurlemens de joie, à leurs sièges précédens. L'évêque Adalbert et ses ecclésiastiques furent obligés de s'enfuir sur-le-champ; et les habitans se livrèrent à un tel désordre, que le feu prit à la ville et en consuma une grande partie. Ceux de Stettin en firent autant : les temples chrétiens furent renversés, et leurs ecclésiastiques mis en fuite.

Tous ces malheurs étaient suscités ou du moins vivement fomentés par les terribles *Wilzes*, situés sur la frontière occidentale, et surtout par les prêtres de l'île de *Rugen*, ce chef-lieu de l'idolâtrie du pays : on s'occupa de différens côtés des moyens de combattre ce retour du mal. L'église de Christ commençait à prendre des forces chez les Obotrites : les deux jeunes héros de l'époque, qu'on retrou-

vera plus loin dans cette histoire, *Albert l'Ours* et *Henri le Lion* endossaient la cuirasse, comme nous allons bientôt le voir, pour aller châtier les prêtres des Wilzes; et de son côté l'évêque Otton, qui ne voulait agir que par la douceur, s'apprêta à retourner dans le champ de ses travaux pour regagner les cœurs.

Il repart donc (1128) pour la Poméranie, chargé encore une fois de trésors et de riches présens. Il avait acheté à Halle des provisions considérables de drap, de toile et d'autres marchandises d'Allemagne, et il avait encore pris avec lui de la vigne et des arbres fruitiers pour les transplanter dans le pays; « car, disait-il, je ne veux pas me présenter à mon épouse les mains vides. » De Halle il descendit par la Saale dans l'Elbe jusqu'à Magdebourg, dont l'archevêque Norbert chercha à le détourner de son entreprise, qu'il traitait de téméraire; mais Otton ne l'écouta point, et passa de l'Elbe dans la Havel, pour continuer ensuite son voyage à pied jusqu'à *Demmin*, qui se trouvait sur les frontières de la Poméranie. Le duc de cette dernière contrée était venu, peu de temps auparavant, porter la guerre dans ce pays limitrophe, pour y protéger les chrétiens contre les mauvais traitemens que les habitans encore idolâtres leur faisaient éprouver. Otton vit avec une profonde douleur les ravages encore tout récens de cette expédition : il supplia le duc de renvoyer, du nombre des prisonniers qu'il entraînait avec lui, au moins les femmes, les enfans et les vieillards; et il racheta de son propre argent un grand nombre de ceux qu'il ne put faire

relâcher autrement, pour les renvoyer dans leur patrie.

Puis il arriva sous escorte à *Usedom*, dont les habitans avaient été convertis à la foi chrétienne par les ecclésiastiques de Julin, située dans le voisinage. Le duc de Poméranie, Wratislav, convoqua en ce lieu tous les commandans et les hommes les plus considérés de la province, et s'y trouva lui-même avec une armée nombreuse pour y terminer enfin, avec le concours de l'évêque, tout ce qui regardait les affaires de la religion. Lui-même il adressa un discours à cette assemblée, encore composée de gens des deux partis, pour recommander à ceux qui étaient restés idolâtres d'embrasser le christianisme et de donner ainsi au peuple le bon exemple. Ils se déclarèrent effectivement tous disposés à recevoir l'instruction et le baptême; et Otton se retrouva aussitôt dans son élément, occupé jour et nuit, avec toute sa suite, à instruire les principaux du pays.

Les prêtres idolâtres, il est vrai, de leur côté ne restèrent pas oisifs; ils répandirent des prophéties effrayantes, des songes, des bruits de miracles; et ils mirent tout en mouvement pour exciter le peuple à la révolte. L'un d'eux s'était caché à la pointe du jour dans un buisson épais, pour crier à un paysan qui passait là, comme de la part d'un être du monde invisible, qu'il retournât dans son endroit (à *Wolgast*) pour avertir les habitans de se bien garder de recevoir des dieux étrangers, ni aucun de leurs prêtres. Le paysan effrayé tomba à genoux; puis retournant en hâte dans la ville, il publia le

prétendu message du ciel, et toute la population en fut émue. Lorsque, peu de jours après, deux des aides d'Otton voulurent entrer dans la ville, ils furent sur le point d'être massacrés par le peuple, et ils n'échappèrent même qu'en se réfugiant chez une pauvre femme qui les accueillit. Cependant le duc de Poméranie vint avec ses troupes introduire l'évêque dans la ville; l'émeute s'apaisa sur-le-champ, les temples idolâtres furent de nouveau renversés, et on laissa aux habitans un prêtre. De là les missionnaires se rendirent à Grozwin (Greifswalde), à Loitz, à Demmin, à Treptow (Tribbetovia), à Gustrow, à Stargard : partout le même succès. Et cependant les prêtres idolâtres étaient si exaspérés qu'Otton et les siens eussent cent fois perdu la vie, sans les précautions de leurs amis, et surtout sans les préservations de Dieu.

Le margrave de Brandenbourg, *Albert l'Ours*, entendit parler de toutes ces choses : et, en brave militaire, il envoya offrir à Otton le secours de son épée, au cas « que les affaires n'allassent pas assez » bien par la seule prédication, et qu'Otton *eût* » *besoin d'un coup de main.* » Mais Otton fit remercier le chevalier allemand pour ses offres bienveillantes, en lui disant qu'il éprouvait la vérité de cette parole d'un apôtre : « Si Dieu est pour nous, » qui sera contre nous? »

Cependant la principale difficulté restait toujours à résoudre, aussi long-temps que l'idolâtrie régnait à *Stettin* dans la capitale même de la Poméranie; et l'heure était venue où le missionnaire devait s'efforcer d'y rétablir le christianisme, fût-ce au

prix de sa vie. Les amis d'Otton cherchèrent, par tous les moyens possibles, à la détourner de ce pas hasardeux ; mais il monta courageusement sur un vaisseau, pour se rendre de nouveau tout seul, de nuit, dans cette ville ; sa suite ne l'y rejoignit que le lendemain matin ; et la colonie missionnaire s'établit dans une église qui avait été bâtie par Otton. Mais bientôt on vit arriver une multitude de prêtres fanatiques qui venaient l'entourer les armes à la main. Le noble vieillard chrétien s'avance sans crainte au-devant d'eux, un crucifix à la main ; et pour un moment la foule est désarmée par son courage. Alors un citoyen considéré de la ville, Witfacio, se mit à raconter les délivrances merveilleuses qu'il avait éprouvées de la part du Dieu des chrétiens dans ses nombreux voyages par terre et par mer ; et le peuple attentif écouta ensuite le missionnaire intrépide, qui lui parlait de l'amour de Christ. Mais un prêtre idolâtre lui répond d'une voix tonnante, et appelle les assistans à renverser cet ennemi des dieux. Déjà plusieurs levaient la lance contre lui, lorsque Otton leur opposa sa poitrine découverte ; les lances tombèrent des mains des adversaires ; et la scène changea tout-à-coup. On décide de nouveau d'abandonner l'ancienne religion et d'embrasser celle des chrétiens : on renverse de nouveau les autels des idoles ; et avec les sommes que l'évêque avait apportées, on relève les temples chrétiens. Les habitans de *Julin* suivirent sans résistance l'exemple de ceux de Stettin, et cette fois le règne de l'idolâtrie avait pris fin.

De Stettin Otton envoya le prêtre Stanislav ache-

ver de prêcher aux villes du voisinage, *Pasewalk* et *Prenslow*, tandis qu'il retournait à Julin pour y mettre la dernière main à l'œuvre, pour y installer l'évêque de cette ville, et pour y prendre tous les arrangemens nécessaires à la constitution définitive de l'église de Poméranie. Sans doute il s'en fallait bien que tous les obstacles fussent levés, et que toute opposition fût abattue; car, en chemin même pour se rendre à Julin, Otton fut assailli par une troupe d'idolâtres à laquelle il n'échappa qu'avec peine. Mais son courage était loin de s'abattre, et le moment s'avançait visiblement à grands pas où toute résistance de ce genre allait cesser.

La joie du pieux évêque fut grande en voyant s'établir ainsi l'œuvre du Seigneur dans ces contrées; et il s'appliqua, pour la consolider, à établir autant qu'il dépendait de lui, des rapports plus réguliers et plus fixes entre les ducs de Pologne et ceux de Poméranie : car l'indétermination qui avait régné jusqu'alors sur ce point avait extrêmement contribué à faire souffrir le peuple, en occasionnant des frottemens continuels entre les souverains. Otton réussit également dans cette entreprise.

Il n'y avait plus, dans tout le pays, que les païens de l'île de *Rugen* qui résistassent. Ils furent d'autant plus mécontens de tout ce qui se passait maintenant, qu'avec la conversion des Poméraniens le grand prêtre d'Arcona perdait toutes les offrandes et tous les tribus religieux qui avaient jusqu'alors afflué dans son temple, de tous les points du pays : car les temples de Julin et de Stettin étaient

des espèces de succursales du sien. Il parvint donc à engager le grand conseil de l'île à décréter l'interruption de tous les rapports commerciaux avec cette province ; et comme les habitans des rives de l'Oder ne s'inquiétaient point de cet ordre, les Rugiens résolurent de venir les ramener à l'idolâtrie par la force des armes ; mais ils furent battus trois fois devant les portes de Stettin et repoussés dans leur île. Le courageux Otton pensa que c'était le bon moment pour rendre aux fiers Rugiens le bien pour le mal, et il résolut d'aller dans cette île, au péril de ses jours, y prêcher la grâce de Christ. Mais à peine les Rugiens eurent-ils appris cette décision qu'ils lui firent dire qu'il paierait infailliblement cette tentative d'une mort cruelle. Cependant Otton était également résolu à la faire, lorsqu'il reçut de l'empereur des ordres positifs de se rendre à l'instant à Bamberg, vu l'état critique où se trouvaient alors l'état et l'église d'Allemagne, et le besoin qu'on avait de sa présence. Nous verrons bientôt comment cette île fut soumise à son tour ; mais pour le moment Otton dut obéir à l'appel le plus pressant, et il repartit (1129) avec d'autant moins de regret qu'il sentait que l'église de Poméranie était désormais affermie contre tous les retours du paganisme. Il travailla encore pendant dix ans dans son diocèse avec une bénédiction signalée ; et entra en son repos en 1139.

Le bon Kantzow termine d'une manière bien naïve et bien vraie la biographie de ce respectable apôtre de la Poméranie (1) : « Voilà la fin de notre

(1) *Pomerania*, l. 1, p. 127.

» cher apôtre et père S[t] Otton, dont nous tenons » justement la mémoire en vénération ; car il nous » a apporté Christ et la sainte évangile avec un » cœur chrétien, et il a hasardé à cet effet sa » vie et ses biens ; ce qui a, sans doute aucun, » amené au salut un grand nombre des nôtres, et » spécialement les pauvres petits innocens enfans, » et d'autres que Dieu aura élus. *S'il y a eu quel-* » *ques fautes ou erreurs dans la doctrine du saint* » *père, ce n'a pas été sa malice, mais la faute du* » *temps* ; et il n'y a point de doute que notre » Seigneur Dieu ne lui ait récompensé son saint » travail dans la vie éternelle. »

CHAPITRE L.

RETOUR AUX VÉNDES, ET LEUR SOUMISSION DÉFINITIVE.

Nous avons laissé (c. 48, p. 319) le faible troupeau des chrétiens Véndes sous le sceptre pesant de *Kruco*, prince rugien. Tandis que la Poméranie embrassait le christianisme sans effusion de sang, et au bout d'un petit nombre d'années de travail de la part des missionnaires, nous voyons ici, après trois cents ans d'efforts et de luttes sanglantes, l'église encore opprimée et presque anéantie sous un tyran idolâtre.

Cependant le fidèle *Gotschalk* avait laissé en mourant (1066) deux fils, dont l'un *Henri*, était fils d'une princesse danoise, qui avait été baptisée dès son enfance. Les deux fils s'enfuirent lors du meurtre de leur père. Le jeune Henri fut élevé à la cour du Danemark, où on le gardait comme un prétexte et un moyen de faire un jour la conquête du pays des Véndes : Butué, l'aîné, chercha un refuge en Saxe, où le duc en prit soin dans

des vues toutes pareilles : de là il fit plusieurs fois, avec les troupes du duc, des irruptions dans son patrimoine ; mais il ne fit ainsi qu'augmenter le malheur du peuple, et il finit par être assassiné (1074), laissant après lui deux jeunes princes, *Pribislav* et *Niclot*, que nous retrouverons plus tard dans notre histoire, également comme ennemis de l'église.

Cependant Henri réussit, avec le secours des Danois, à revenir s'établir dans le pays des Obotrites : Kruco qui était également détesté des païens et des chrétiens à cause de sa cruauté, fut obligé de traiter avec lui, puis même assassiné en 1105 : et Henri se retrouva ainsi à la tête de tout le gouvernement. Le pays y gagna sans doute du repos : l'agriculture reprit ; on rebâtit les villes et les villages ; mais il ne fut cependant aucunement question de religion (*de religione verbum nullum*) : la haine des Véndes contre le christianisme empêcha Henri de rien faire comme il l'eût désiré, ni même d'appeler des missionnaires. Ce ne fut, comme on l'a déjà dit plus haut, qu'à Lubeck que le prince et sa famille entretinrent encore une petite église, tandis que, depuis l'entrée du Havel dans l'Elbe jusqu'à Oldenbourg dans la Wagrie, on ne trouvait plus un seul temple chrétien ni un seul prêtre.

Cet état de choses dura jusqu'en 1127 ; car à peine devons-nous mentionner ici quelques faibles efforts que hasarda l'archevêque de Magdebourg, et le séjour que vint faire à Brandenbourg, en 1113, un gouverneur vénde qui professait le christianisme pour son compte, ou enfin l'existence dans

cette même ville, de quelques évêques, qui reçurent plus de mauvais traitemens qu'ils ne purent faire de bien. Quelques mots dépeindront assez leur situation. Lorsque, en 1128, Otton traversait ces contrées pour se rendre pour la seconde fois en Poméranie, il vit, le jour même de son arrivée à Havelberg, les commencemens d'une fête pompeuse que les habitans de la ville faisaient à leur idole Gérowith. Il refusa par cette raison d'entrer dans la ville, et fit appeler le commandant vénde pour lui faire des reproches à ce sujet. Mais celui-ci en rejeta la faute sur Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrans, ce même prélat dont nous avons parlé dans le chapitre précédent (p. 349), et qui occupait depuis 1125 l'archevêché de Magdebourg. Il ne connaissait de sainteté qu'une sévère discipline monacale, et il ne s'entendait nullement à prendre les cœurs des païens par la bonté. Au contraire il retirait avec une dureté inexorable, en faveur de son clergé, les impôts qu'on avait jusqu'alors payés aux temples idolâtres ; et les habitans irrités faisaient sous ses yeux tout le vacarme dont il vient d'être question, afin de se venger : ils dirent qu'ils feraient mieux si on leur donnait un autre archevêque.

Cependant les Véndes s'étaient mis dans une telle position qu'il ne leur restait plus d'alternative qu'une ruine complète ou une soumission absolue à l'église chrétienne. Le duc de Saxe venait d'être nommé empereur sous le nom de *Lothaire II* (1125): et il sut profiter des circonstances pour obtenir ce que la politique demandait, c'est-à-dire la

soumission définitive de ce peuple opiniâtre. Déjà le bruit de la conversion de la Poméranie venait de se répandre; l'occident se réjouissait de voir les Véndes maintenant entourés de chrétiens du côté du levant, comme ils l'étaient déjà à l'occident et au midi, et de trouver en Poméranie des auxiliaires pour la croisade qu'on préparait contre les tribus encore récalcitrantes.

Ce qui achevait de rendre la position des Véndes désespérée et de les entourer d'ennemis, c'est qu'ils s'étaient encore attiré la haine du Danemark qui les bornait au nord. Tandis qu'autrefois c'étaient les Danois qui avaient désolé l'Angleterre et l'Allemagne par leurs pirateries, maintenant c'étaient les Véndes, qui dans leurs canots de guerre allaient ravager les unes après les autres toutes les îles et les côtes du Danemark, et infester ces contrées, au point que les paisibles populations du rivage avaient été forcées de se retirer partout dans l'intérieur des terres.

Mais au milieu de tous les moyens de contrainte qui entouraient ces pauvres Barbares, Dieu leur avait préparé en même temps un messager de paix pour tenter de les amener par la douceur; et contre toute attente, ce fut Norbert qui le fournit, tant il est vrai que Dieu sait toujours tirer le bien du mal, et à plus forte raison des choses et des êtres imparfaits d'ici-bas. L'heureuse tentative d'Otton sur la Poméranie, que ce prélat avait d'abord crue si inexécutable, lui avait suggéré la pensée de faire un essai du même genre parmi les Obotrites, non pas en personne sans doute, mais par un de ses

prêtres, le vénérable *Vicelin* (1), qui devint l'apôtre des Véndes, et dont nous allons suivre les pas.

Vicelin naquit vers la fin du onzième siècle à Quern-Hammeln (Hammel) sur le Veser. Orphelin de bonne heure, il eut d'abord une enfance et une adolescence déréglées; mais il sentit bientôt le besoin de pourvoir à son avenir par une conduite plus sage, et il entra au collége de Paderborn, où il fut bientôt placé au rang des aides. Peu après, il fut appelé au rectorat de l'école de Brême, où il forma, pour l'état et pour l'église, plusieurs élèves distingués, parmi lesquels on remarque surtout un Dittmar, qui devint plus tard son compagnon fidèle dans sa mission et son ami. Malgré ses succès à Brême Vicelin voulut s'instruire lui-même encore davantage, et il se rendit avec Dittmar à Paris, où se trouvaient alors les institutions littéraires les plus distinguées de l'Europe. Mais il fut vite dégoûté de la théologie scolastique; il se jeta sur celle qu'avec raison on appelait biblique; et son cœur, pénétré des beautés de la Parole de Dieu, lui fit concevoir dès-lors le désir d'aller annoncer l'évangile aux peuples païens. Il repartit de Paris au bout de trois ans : et quoiqu'on lui offrît à Brême, dans l'église, des places très-honorables, il en resta à sa résolution et il choisit pour champ de ses travaux le pays des Véndes. Il s'adressa à ce sujet à l'archevêque Norbert, qui le voyant accou-

(1) On n'a pas de biographie originale concernant ce missionnaire; mais Helmold en parle au long dans son *Chronic. Slavorum*. Voyez encore *Carmen de S. Vicelino*, chez Adam de Brême, etc.

tumé à des privations de toute espèce, endurci par des habitudes austères, et dans la fleur de l'âge, le consacra avec joie pour son œuvre, en lui conseillant avec raison d'aller s'adresser d'abord au prince *Henri* à Lubeck. L'archevêque de Brême, *Adalbero*, lui accorda de son côté avec joie la permission de prêcher dans tout son diocèse; et Vicelin, accompagné de deux aides, Rudolph et Ludolph, arriva à Lubeck. Henri reçut ces missionnaires avec distinction devant tout son peuple, et il leur permit de prendre sa capitale et sa petite église pour leur lieu de retraite ou de repos dans la mission qu'ils entreprenaient.

Ainsi tout semblait prospérer. Mais tout-à-coup le prince Henri fut assassiné; et cet événement remplit l'état de désordres pendant plusieurs années, et obligea Vicelin à se retirer sur-le-champ pour attendre de meilleurs jours.

Cependant il ne devait pas perdre bien du temps. Étant allé demeurer à Brême auprès de l'archevêque Adalbero, il accompagna ce dernier, en 1128, dans une visite pastorale qu'il faisait au Holstein, où les Véndes venaient de faire une incursion, de détruire la plupart des églises, et de disperser les troupeaux, mais où les Allemans avaient repris pied. Arrivés à *Meldorf*, cette doyenne des églises du pays (T. 3, c. 34, p. 215), ils virent venir à eux quelques hommes de *Faldera* (ou Wippendorf, plus tard *Neu-Munster*, ou aussi *Munsterdorf*) (ibid.), qui allaient demander à l'archevêque de leur donner un bon prêtre qui pût relever chez eux l'église en décadence. « Si c'est encore ton in-

» tention, » dit l'archevêque à Vicelin, « de prêcher » l'évangile aux Esclavons (aux Véndes), va donc » avec ces hommes, et prends leur église pour » poste missionnaire ; » et Vicelin partit en effet avec joie. Mais quoiqu'il se fût attendu à bien des misères, il trouva les choses encore beaucoup au-dessous de ce qu'il eût osé croire. D'après Helmold, les Nordalbingiens portaient le nom de chrétiens, mais ils étaient encore presque barbares, et accoutumés au vol et au brigandage. « Les deux choses dont » ils se vantent, » dit cet historien, « c'est d'être gé» néreux et voleurs : chez eux celui qui n'a pas ce » dernier talent est un stupide et un homme mépri» sable. » — Vicelin arrivant chez de pareils hommes, et en même temps dans une contrée sauvage, inculte et couverte de ronces et de noires forêts, sentit d'autant plus le besoin de se jeter dans les bras de son Dieu. On se rappelle, il est vrai, que dès le neuvième siècle Anschar avait annoncé l'évangile dans cette contrée; et dès-lors un grand nombre de missionnaires l'y avaient suivi : mais voilà l'état où les guerres avaient réduit le pays; sans même parler des nombreux idolâtres, qui sacrifiaient encore aux dieux de leurs pères. Tous les efforts des chrétiens saxons pour introduire plus d'ordre dans ce malheureux pays avaient été contrariés par l'influence et par l'opposition opiniâtre des Véndes leurs voisins.

Cependant Vicelin eut bientôt la joie de réunir quelques chrétiens autour de lui : il fit, avant tout, rebâtir une petite église en bois, probablement celle qu'avait établie Anschar lui-même, et qui pouvait

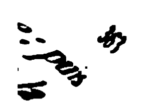
rappeler aux habitans une meilleure époque; puis il se mit à annoncer la puissance, la sainteté et la miséricorde de Dieu, le pardon des péchés qui est en Christ, la résurrection des morts, et la vie éternelle. Ses succès furent si marquans et si généraux que Vicelin ne put manquer de les attribuer à une grâce d'en haut toute particulière.

De Faldera il essaya d'aller missionner parmi les petits groupes de chrétiens dispersés dans les environs. Il y avait eu précédemment des temples à *Bramstedt*, à *Kellinghusen*, à *Nordorf*, à *Stellau* et en d'autres endroits; mais tout avait péri dans les orages du temps. Partout où Vicelin porta ses pas il recommença donc à ramener un ordre chrétien, à renverser courageusement les autels idolâtres, à abattre les bocages, et à rebâtir les églises. Et quoiqu'il y eût encore dans le pays un grand nombre de païens, personne n'osa s'opposer à lui; car le pays dépendait des autorités allemandes ou danoises.

Mais cette conduite de Vicelin était plus dangereuse chez la tribu des *Wagriens*, établie sur la frontière, et où l'idolâtrie avait relevé la tête. On a vu que ce pays avait déjà été éclairé par la lumière de l'évangile (c. 48, p. 297); mais actuellement le prince et le peuple étaient conjurés contre la foi. Cependant Vicelin ne perdit pas espérance: seulement il sentit le besoin de s'entourer d'aides, et il en fit venir plusieurs, au nombre desquels on remarque les noms d'Eppo, de Luthmund, et surtout de *Folkward* et de *Ludolf*. Alors il fonda à Faldera le second couvent du Holstein, auquel on

» tention, » dit l'archevê . autre qui était près
» l'évangile aux Esclav *sterdorf*, ou de Neu-
» avec ces hommes ntôt une pépinière pré-
» poste missionnai our le pays des Véndes(1).
avec joie. Mais q ls aîné de Henri, qui tenait
misères, il trou nement des Véndes, lorsque,
dessous de ce o missionnaires à peine établis à
les Nordalbir demander la permission de prê-
mais ils étai états. Sventopolk pouvait d'autant
més au vo user qu'il n'était rentré en possession
» ils se qu'avec l'aide du comte *Adolphe Ier* de
» nére et qu'il devait tenir fortement à la faveur
» de ces chrétiens. Il consentit donc à cette de-
» s , quoiqu'il restât pour sa personne fortement
m ché à l'idolâtrie. Ludolf et Volkward furent
: rs aussitôt envoyés à Lubeck, où ils rentrèrent
dans la petite église que Vicelin y avait occupée trois
ans auparavant; et de nouveau les apparences de-
venaient très-favorables, lorsqu'il éclata encore un
nouvel orage. Les Rugiens arrivent avec une flotte
considérable à Lubeck, mettent la ville au pillage,
et livrent la petite église aux flammes. Les missionnaires eurent à peine le temps de se sauver de la maison par une porte pendant que les meurtriers entraient par l'autre : et ils se frayèrent à grand'peine un chemin à travers d'épaisses forêts pour rentrer dans leur couvent de Munsterdorf, où ils attendirent de nouveau que le Seigneur leur ouvrît l'accès auprès des païens. En même temps Svento-

(1) Chacun sait que ce mot de *munster*, comme le français *moutier*, *monestier*, *mounetier*, est une dérivation du mot *monasterium* (*monastère*).



...assassiner son frère Knut pour ...lui-même de la même ma...ré de nouveau à une horri...excès du mal amène le remède. ...emagne, Lothaire II, afin d'en ...oubles continuels des Véndes, nom...uverner leur pays tout entier un duc ...g, *Knut Laward*, qui était de la race royale ...nemark, et chrétien dévoué de cœur à l'œu... des missions. Knut était en outre ami personnel de Vicelin, dans le couvent duquel il allait de temps en temps prendre quelque repos, s'entretenir sur les objets religieux, et exhorter l'évangéliste lui-même à ne pas perdre courage.

A peine ce prince eut-il été établi sur les Véndes, qu'il fit venir son ami Vicelin, avec une troupe de ses aides, dans la Wagrie; et pour tenir en bride les malveillans, il établit de lieu en lieu des châteaux forts, destinés en même temps à servir d'asile aux missionnaires. On remarque dans ce nombre Aelberg, nommé plus tard *Segeberg*, la plus haute forteresse du Holstein. L'église de Lubeck renaît donc de ses cendres avec une nouvelle beauté, et est encore une fois remise aux frères de Neu-Munster; et l'évangile se fût probablement répandu en peu de temps chez tout le peuple des Obotrites si Knut Laward n'eût péri, en 1131, de la main de meurtriers envoyés par un prince danois (Magnus).

Nouveaux désordres, qui eussent derechef tout renversé, si la crainte de Lothaire II, qui s'avançait avec une puissante armée contre le Danemark, n'eût contenu l'éclat. Cependant la fureur est

d'abord sans égale. Les deux petits-fils de Gotschalk vivaient encore, quoiqu'on n'eût pas songé à eux dans le choix d'un roi des Véndes : ils rentrent dans le pays : *Pribislav* s'empare de la Wagrie, et *Niclot* du pays des Polabres (Lauenbourg) : il paraît que, peu après, Pribislav alla se mettre à la tête des Hévelles (Brandebourg). Ces deux princes étaient, selon Helmold, deux bêtes féroces, remplis de haine contre le christianisme. Les temples des idoles se relèvent avec les statues des dieux ; les prêtres païens reparaissent avec les fêtes et les sacrifices : il semblait vraiment que le paganisme, traqué depuis six cents ans d'un fleuve de l'Allemagne à l'autre, voulût célébrer une dernière fois ses fêtes brillantes avant de s'engloutir devant la religion chrétienne. L'idole de *Prove* rentre dans son temple d'Oldenbourg; la déesse *Civa* remonte sur son char pompeux dans le pays des Polabres ; le fameux *Radegast* brille d'un éclat plus grand que jamais dans tout le pays des Obotrites ; et par dessus tous, le *Swantewit* des Rugiens reçoit dans son temple d'Arcona des hommages passionnés, au milieu d'un vacarme religieux aussi grand que jamais. Il y eut même des prisonniers chrétiens immolés sur ses autels ; et les oracles retentirent de nouveau pour le moment depuis la Baltique jusqu'à la Havel.

Cependant Vicelin ne se fait pas illusion sur ces fureurs ; il y voit l'agonie du paganisme. Il va chercher l'empereur à Bardewick et le fait venir dans le Holstein; ce monarque en visite les forteresses, entoure Segeberg de nouveaux boulevards, et fait

bâtir, à l'abri de cette forteresse, au pied de la montagne sur laquelle elle est située, un monastère qui se remplit bientôt de pieux habitans. Le prince vénde n'ose s'opposer à ces mesures, et est obligé au contraire de souffrir que la mission se rétablisse à Lubeck sous ses yeux mêmes : l'empereur le rend responsable de tout ce qui arrivera aux missionnaires.

Les Véndes reçoivent un autre échec d'un autre côté encore : ils attirent contre eux par leurs pirateries le roi de Danemark, qui bloque (1136) la forteresse d'*Arcona*, dans l'île de Rugen, et parvient à lui intercepter l'eau. La ville capitule, sous condition de payer un tribut annuel et d'embrasser le christianisme : les habitans se réservent seulement de conserver leur idole capitale de Swantewit, ce qu'on leur permet d'autant mieux que, depuis des siècles, les chrétiens aussi superstitieux que des païens regardaient sa statue comme une espèce de copie de celle de S[t] Vit, et que d'ailleurs le roi, qui devenait souverain de l'île, espérait sa part des profits que cette idole attirait au pays. A peine les négociations furent-elles achevées que tous les habitans sortent de la ville pleins de joie pour se faire baptiser, et sans doute avant tout pour étancher leur soif, devenue insupportable. Le roi leur donne un évêque et emmène avec lui des ôtages.

Mais à peine était-il en pleine mer que l'évêque était déjà chassé, et l'idolâtrie rétablie.

A cette même époque (1138) l'Allemagne était pleine de troubles. Le margrave Albert que nous

avons déjà vu figurer sous le nom d'*Albert l'Ours* (c. 49, p. 351) chasse du Lunebourg les troupes de Henri le Superbe, et avec elles le comte de Holstein. Pribislav en profite pour se jeter sur cette dernière contrée, et pour raser la forteresse de Segeberg avec le couvent situé à son pied. Plusieurs des prêtres y perdirent la vie : Vicelin et quelques autres échappèrent à peine, pour s'enfuir à Faldera ; mais Vicelin exhorta le peuple à se confier en Dieu, et se réunit avec les siens dans la prière et le jeûne pour appeler des jours meilleurs. Il paraît que cet endroit avait échappé, par les événemens de la guerre, aux dévastations des Véndes.

Cependant les malheurs s'entassent encore. En 1139 un prince rugien surprend Lübeck et la livre au pillage ; et tous les ecclésiastiques de la Wagrie s'enfuient dans le couvent de Faldera où Vicelin est obligé de les entretenir. Mais sa foi augmente avec les besoins. Il prend soin des pauvres, il donne à manger à ceux qui ont faim, il console et guérit les infirmes : le bruit de sa piété se répandit de toutes parts ; et on amenait des multitudes de malades pour qu'il priât sur eux et leur imposât les mains. — Où est-il écrit que ce don et autres pareils aient jamais dû disparaître de l'église ? Où ?....... Le contraire se trouve 1 Cor. 13, 8-10, Marc 16, 17; Jean 14, 12, et en bien d'autres endroits.

Enfin la guerre fatale d'Henri et d'Albert se termine en 1142. Ce dernier renonce au duché de Saxe, que l'empereur d'Allemagne donne à Henri le Lion; *Albert* doit se contenter du margraviat de Brandenbourg; et le comte *Adolphe II*, qui avait

succédé au premier du même nom, recouvre ses états du Holstein auxquels, par le moyen d'une négociation, il réunit la Wagrie; et à peine se trouve-t-il à la tête de cette portion du territoire des Véndes qu'il s'occupe à en réparer les désastres; car elle était devenue un désert. La forteresse de Ségeberg et la ville de Lubeck se relèvent encore une fois de leurs décombres; et le comte fait venir une foule de colons allemands de Westphalie, de Hollande, de la Frise, d'Utrecht et de la Flandre, pour les établir dans les portions du pays les plus fertiles. Afin d'avoir mieux sous la main les opiniâtres Véndes qui se trouvaient répandus dans ses états, il les fait tous venir dans le nord : le vieux prince des Polabres et des Obotrites, *Niclot*, vivait encore, mais il s'était adouci, et Adolphe fait une alliance avec lui; le pays prend une assiette solide; et l'énigme des souffrances de ces contrées approche effectivement de sa solution. Les colons chrétiens formaient un levain missionnaire dans le pays; et Vicelin et ses collègues, encouragés par leur présence, ne tardèrent pas à s'occuper de ce nouveau champ de travail.

Adolphe avait commencé à rebâtir le monastère de Ségeberg. Pour l'assurer davantage contre des irruptions futures, il l'entoura d'un mur double; puis il lui assigna de nouveau, pour l'entretien de ses habitans, tout le terrain dont Lothaire l'avait doté depuis peu. Cependant Vicelin ne tarda pas de trouver que la proximité de la ville, qui s'agrandissait chaque jour par l'arrivée de nouveaux colons, troublait la solitude de son monastère : il fit

donc, de l'église attachée à cet établissement, une église paroissiale, et il transféra le couvent même à *Hagerestorp* (Hœgelsdorf), où il établit comme abbé son ami Folkward, qui travailla jusqu'en 1154 à former des ecclésiastiques pour la Wagrie. Plus tard le couvent fut cependant ramené de nouveau à Ségeberg.

Vers cette même époque (1145) Vicelin eut encore la joie de voir arriver auprès de lui son ami Dittmar qui avait passé quelques années à Brême en qualité de chanoine, et qui plus tard était déjà venu habiter avec lui le couvent de Neu-Munster pour l'y soutenir dans ses travaux nombreux. C'était un homme d'une piété à l'épreuve, riche en expérience et en humilité, très-savant, et cependant affable avec ses plus faibles disciples, brûlant du désir de répandre le christianisme chez les pauvres païens.

Voilà comment ces serviteurs de Dieu travaillaient en paix au rétablissement de l'église de la Wagrie.

Mais les princes et les évêques allemands trouvaient que l'œuvre générale de la conversion des Véndes n'avançait pas assez vite, et ils résolurent d'en finir par un coup décisif. C'était justement l'époque (1146) où le célèbre *Bernard de Clairvaux* parcourait toute l'Allemagne pour exciter les princes et les peuples à une seconde croisade contre l'Orient. Déjà cet homme pieux, mais soumis à des préjugés, avait entraîné après lui les masses par toute la France, lorsqu'il parut à la diète de Francfort, où *Conrad III* avait convoqué les princes et les évêques d'Allemagne pour s'occuper de

ce même objet qui agitait toute l'Europe. Le succès de Bernard était assuré d'avance : car il avait enflammé déjà précédemment tout le clergé de ces contrées pour son projet. « C'est maintenant le jour du salut; car la terre tremble, parce que le Dieu du ciel a commencé à perdre le pays où il vécut autrefois comme homme avec les hommes. Que faites-vous, guerriers, que faites-vous, serviteurs de la croix ? Voulez-vous laisser les choses saintes aux chiens, et les perles aux pourceaux ? Combien de pécheurs, alarmés sur leurs offenses, en ont déjà obtenu la rémission dans ces lieux saints, depuis que l'épée de nos pères en a chassé la souillure des paiens ?.... Voyez quel art Dieu emploie pour vous sauver, et vous en étonnez !.... N'est-ce pas une manière unique d'y parvenir, que d'inviter à son service des meurtriers, des brigands, des adultères, des parjures et des criminels de toute espèce comme vous; comme si vous étiez des hommes vertueux, etc. etc. » (1).

Bernard obtient ce qu'il veut : les princes et les évêques de la diète décrètent une triple croisade. L'empereur d'Allemagne et le roi de France emmenèrent l'un et l'autre 70,000 cavaliers cuirassés, pour marcher contre Jérusalem, suivis d'une foule immense de piétons, de femmes et d'enfans : on sait qu'il ne retourna de cette multitude qu'un bien petit nombre, et que les deux armées tombèrent dans le désert.

Une seconde croisade alla tenter d'arracher Lisbonne aux mains des Sarrasins.

(1) *Bernhardi*, op. 1, ep. 328.

Une troisième, sous les ordres des deux héros du Nord, *Albert l'Ours*, margrave de Brandenbourg, et *Henri le Lion*, duc de Saxe, accompagnés d'Albéro, archevêque de Hambourg, et de tous ses évêques, marche contre les Obotrites et les Luticiens pour les soumettre à l'église de Christ.

On sent que Vicelin ne pouvait voir ces préparatifs qu'avec douleur, et que le prince des Véndes pouvait les trouver singulièrement déplacés, puisqu'il avait laissé pleine liberté aux missionnaires dans ses états. Aussi *Niclot* fit-il dire à Adolphe, ce comte de Holstein avec qui il venait de contracter alliance : « J'étais ton œil et ton oreille » dans le pays des Véndes que tu as commencé à » cultiver, et je ne souffrais pas que les Wagriens, » que tu avais pourtant injustement chassés du » pays de leurs pères, fissent aucun mal à tes gens. » Pourquoi abandonnes-tu ton ami au jour de la » détresse ? » — Le comte Adolphe tâcha de s'excuser en sa double qualité de prince allemand et de prince chrétien. Mais Niclot de son côté justement indigné par le sentiment de l'iniquité, n'attendit pas l'arrivée de la croisade, et se jeta sur le Holstein avec deux corps de cavalerie : c'est là que les colons étrangers s'étaient établis. De nouveau tout est massacré, et des troupes de femmes et d'enfans sont emmenés en esclavage : la seule ville de Susel (Uelzer ?) commandée par un prêtre belliqueux, sut résister au torrent. Après s'être assouvis de carnage, les Véndes désespérés se jettent dans les places fortes ; les Danois, qui étaient venus se joindre aux croisés, sont battus à Dubin ; et pour

combie de désordre les deux armées allemandes se désunissent, au point que l'objet de la guerre est manqué, puis oublié. Le margrave de Brandenbourg et le duc de Saxe, ces deux chefs de la croisade, considérant déjà le pays des Véndes comme leur propriété, avaient un intérêt particulier à en ménager la population : ils en finissent donc par un traité très-honorable et avantageux pour les Véndes, qui durent cependant consentir à recevoir tous le baptême, à rendre leurs prisonniers et à payer un modique tribut : ils y consentirent.

Mais à peine est-il nécessaire de dire qu'aussitôt les croisés loin, un grand nombre d'entre eux retombèrent dans l'idolâtrie.

Pribislav qui, par sa position dans le *Brandebourg*, avait été le premier exposé à l'orage, fut peut-être aussi le premier à se soumettre. Quand ses Hévelles virent arriver sur eux les puissans escadrons des Allemands, ils en furent tellement terrassés qu'ils se rendirent sans résistance, et qu'ils se laissèrent marquer de la croix comme des moutons. Pribislav se fit même baptiser avec son épouse, et reçut le nom d'Henri : il en vint jusqu'à travailler avec les chrétiens à l'extirpation de l'idolâtrie dans ses propres états. L'idole de Triglav et toutes les autres sont brisées à Brandenbourg, les temples renversés, et les prêtres idolâtres chassés du pays. Pribislav fonde un monastère dans cette ville pour y établir un séminaire; en signe de soumission il envoie sa couronne à Rome, pour la faire consacrer au tombeau des saints apôtres; il fait alliance avec le margrave Albert, à qui il cède son patri-

moine chez les Wilzes; et il se retire avec ses autres compatriotes sur les rives de la Baltique, pour y déplorer l'asservissement et la ruine de son peuple.

Le comte *Adolphe de Holstein* aussi avait beaucoup contribué à cette issue des affaires; car il devait naturellement mieux aimer gouverner son pays en paix que de le voir déchiré par de fanatiques croisés. Il s'appliqua aussitôt à réparer encore une fois tous les maux de la guerre, il renouvela son alliance avec le prince Niclot, et dès-lors les Véndes n'essayèrent plus de se mesurer avec les Allemands.

Vicelin avait passé tout ce temps avec les siens dans les tranquilles cellules de Neu-Munster : aussitôt la paix rétablie, ces missionnaires reparurent, comme un rayon de soleil après l'orage, et recommencèrent encore une fois leur œuvre si souvent interrompue.

Cependant *Henri le Lion*, duc de Saxe, se regardait comme souverain des Obotrites, en vertu d'une donation que l'empereur d'Allemagne lui avait faite de ce duché comme d'un fief; et il avait, depuis peu, poussé ses conquêtes jusqu'aux frontières de la Poméranie; mais il était resté jusqu'alors étranger à l'œuvre des missions dans ces pays. L'archevêque de Hambourg, Hartwig, lui rappela maintenant son devoir à cet égard, demandant en particulier le rétablissement des anciens évêchés d'Oldenbourg, de Ratzebourg (1), et de Meklem-

(1) Nous rappelons que cet endroit doit être placé sur la carte à cinq lieues sud de Lubeck (p. 317).

bourg, détruits depuis quarante-huit ans. Comme Henri refusait d'y songer, l'archevêque de Hambourg appela auprès de lui Vicelin et son collègue Emmehart; il leur donna à tous deux l'ordination épiscopale; puis il assigna au dernier le diocèse de *Meklembourg*, et à Vicelin celui d'*Oldenbourg* (en Wagrie). Il n'y a pas de doute que ces deux hommes ne fussent les plus dignes d'occuper ces deux postes, car c'étaient eux qui travaillaient dans le pays depuis environ trente ans; et le duc de Saxe ni le comte Adolphe ne pouvaient le nier. Mais ces deux princes furent cependant mécontens, l'un et l'autre, de la manière dont s'étaient faites les deux nominations, et ils ne voulurent pas les reconnaître. « Il est bien facile à l'archevêque, » dirent-ils, « de faire des évêques et des évêchés; il » en a toute la gloire et tout le profit; et puis c'est » nous qui sommes obligés de pourvoir aux dota» tions et aux revenus. »

Cette difficulté inattendue fut un nouveau chagrin pour Vicelin; car le comte Adolphe, qui l'avait jusqu'alors respecté comme un père, se refroidit à son égard, et lui retira la plupart des revenus de l'année. Le vieux missionnaire accourt alors auprès du duc de Saxe dont dépendait Oldenbourg, pour s'entendre avec lui; mais Henri, tout en le recevant avec respect, lui dit : « Vous mériteriez sans doute » que je ne vous fisse aucun accueil, puisque vous » avez accepté votre nouvelle dignité sans en traiter » avec moi. C'est de moi que vous deviez la rece» voir, surtout dans un pays que mes ancêtres ont » conquis avec l'épée et la lance, et qu'ils m'ont

» transmis par héritage. Cependant comme je con-
» nais la sainteté de votre vie, et que mes parens
» vous ont toujours trouvé fidèle, je veux bien
» oublier votre faute, et approuver votre nomina-
» tion; mais vous devez la recevoir comme venant
» de moi. » — Vicelin ne savait que faire; car il avait coutume de penser que l'investiture n'appartenait qu'à l'empereur. D'un autre côté un de ses amis, un des capitaines de la cour, l'exhortait à fléchir. « Cédez à notre maître, pour que la Parole
» de Dieu ait son libre cours dans le pays; sans
» cela votre travail est en vain; ici il n'y a ni em-
» pereur ni archevêque qui puisse vous tirer d'af-
» faire; car c'est à Henri que Dieu a donné ce pays.
» Et dans le fond est-ce donc une chose injuste que
» le duc vous demande? N'est-ce pas même un
» profit pour votre travail si vous êtes honoré
» à la cour, et si vous pouvez paraître ainsi parmi
» les Slaves ? »

Vicelin tourmenté de cette nouvelle lutte, tombe malade; il se fait ramener à Neu-Munster et consulte l'archevêque, qui lui donne des avis tout opposés. Dans sa perplexité il finit par renoncer entièrement à la dignité épiscopale, et il retourne à l'œuvre comme un simple et pauvre missionnaire, recommençant à parcourir le pays pour annoncer l'évangile au peuple et pour rebâtir des églises : il va à Lubeck, de là à Oldenbourg, son futur ou prétendu évêché, où il trouve encore toutes choses plongées dans le paganisme. Rochel, chef barbare de la ville et du district, en même temps que pirate, le reçoit cependant avec bonté et lui

permet de prêcher l'évangile; mais c'est avec très-peu de succès. Pourtant Vicelin obtient la permission de faire bâtir, à ses frais, dans cette ville une petite église en bois.

C'est ainsi que Vicelin travailla pendant plusieurs années. Mais il sentait que sa position de simple missionnaire l'empêchait de donner à l'œuvre de Christ tout le développement et la force dont elle avait besoin; il crut donc ne devoir pas résister plus long-temps, dans une affaire qui au fond n'était que de forme; il se rendit (vers 1154, peu avant sa mort) auprès du duc, et lui dit qu'il était prêt à recevoir l'épiscopat de ses mains. La chose se fit aussitôt; et dès ce moment Henri se montra de nouveau disposé à seconder Vicelin dans tous ses désirs. Il commença par lui assigner le village de *Bosau*, avec quelques possessions situées sur le lac de *Plœn*, afin qu'il pût tirer de là les revenus nécessaires à ses divers arrangemens ecclésiastiques. Bosau était alors une petite île; et le vénérable Vicelin s'y établit pour un an, à l'ombre d'un hêtre, en attendant qu'on eût bâti les logemens nécessaires pour lui et pour son clergé. C'est là qu'il posa les fondemens d'une église qui reçut le nom de Saint-Pierre, et qui est probablement encore celle qu'on y trouve de nos jours: Bosau resta même le séjour principal de Vicelin jusqu'à sa mort; c'est de là qu'il partait pour aller visiter les nombreuses églises de la contrée. Il eut dès-lors le bonheur de gagner à la foi et de baptiser un grand nombre de païens, et il se retrouva dans son élément.

Henri, maintenant satisfait, songea aussi au pays des *Polabres*, peuplé d'un grand nombre de colons. Il rétablit (1154) l'évêché de *Ratzbourg*, auquel on donna huit ans plus tard un chapitre de chanoines, et qu'on pourvut en général de toutes les institutions les plus propres à affermir l'église de la province. Au lieu de la dîme, qu'il était impossible d'obtenir des Véndes, on exigea d'eux en faveur de l'église un impôt sur chaque arpent de terre, en ajoutant la clause qu'on se réservait d'introduire la dîme aussitôt que les Véndes auraient été remplacés dans le pays par des colons étrangers : indice trop évident des projets qu'on avait sur cette nation.

L'évêque Emmehart se résigna, comme Vicelin, à recevoir du duc de Holstein l'investiture de son évêché de *Meklembourg*, qui fut pareillement rétabli à cette époque. L'histoire n'a point conservé de détail sur ses travaux; seulement on sait que le pays était alors encore rempli d'idolâtres, qui causaient beaucoup de peines aux prêtres chrétiens. « Dans les sacrifices solennels que les Véndes offraient à leur idole Génédrach, dit un chroniqueur, ils avaient coutume d'attirer de force l'évêque dans le temple, et de l'y maltraiter de la manière la plus ignominieuse. » Le duc finit par être obligé de mettre une garnison à Meklembourg; et alors l'évêque renversa avec son secours les temples idolâtres, et força à recevoir le baptême ceux qui ne voulurent pas s'y soumettre volontairement. Puis, comme, malgré tout cela les jours d'Emmehart étaient sans cesse exposés, on transféra

(en 1165) l'évêché à *Schwerin*, et ce n'est qu'à la fin du siècle que l'église put s'affermir un peu dans cette contrée. Ce fut un nommé Berno, successeur d'Emmehart en 1195, qui eut la joie de voir expirer les derniers restes de l'idolâtrie dans cet évêché.

A la même époque où la Wagrie se constituait définitivement, la *Marche du Brandenbourg* aussi voyait peu à peu tomber l'idolâtrie. Elle avait l'avantage de se trouver, comme on l'a vu, sous le gouvernement d'Albert l'Ours, qui s'appliquait avec zèle à la conversion des peuples que son bras s'était soumis. Cependant l'œuvre y avança lentement. En 1131 toutes les places fortes du pays des Hévelles étaient encore dans les mains des Wilzes, qu'Albert eut à combattre bien long-temps en détail. D'ailleurs les archevêques étaient rarement les hommes qu'il eût fallu pour leur œuvre; et on les voyait plus souvent dans les rangs, ou même à la tête de l'armée qu'auprès des faibles et des ignorans. Néanmoins les évêchés du pays, et en particulier ceux de *Brandenbourg* et de *Havelberg*, étaient là, au moins comme des pierres d'attente et comme des lieux de refuge pour les missionnaires dans les mauvais jours.

Mais le Seigneur pourvut par un autre moyen encore à l'introduction définitive du christianisme dans ces contrées. Les habitans les plus opiniâtrement attachés à l'idolâtrie émigrèrent vers la Baltique, où ils trouvaient encore quelques-uns des leurs, moins courbés sous le joug que ceux qui étaient plus rapprochés des pays déjà tout chré-

tiens; et Albert, pour remplacer le vide produit par cette émigration, accueillit, comme l'avait fait Adolphe dans le Holstein (p. 369), une foule de colons qui lui arrivaient de la Frise, ravagée peu auparavant par une effroyable inondation. Ces nouveaux venus s'établirent, soit sur la rive gauche de l'Elbe, dans la Vieille-Marche près de *Salzwedel* et de *Stendal*, soit sur la *Havel*, et jusque près de la forêt de Bohême. Ils amenèrent avec eux leur industrie; et c'est à cette époque de rétablissement et de paix que la plupart des villes actuelles de la Prusse doivent leur naissance. *Potsdam*, et *Berlin* même, n'étaient alors que de pauvres villages de pêcheurs; l'histoire a conservé un traité que les Berlinois firent en 1106 avec les habitans de Potsdam au sujet de la pêche dans la Havel. Les deux évêchés de Brandenbourg et de Havelberg eurent alors un diocèse effectif; le pays se couvrit d'églises, et les dîmes s'établirent. En 1150 l'empereur Conrad III accorda encore de nouveaux privilèges à ces deux évêchés; et l'église put enfin respirer.

Du reste on doit se rappeler, non-seulement que les conversions de ces contrées n'étaient qu'apparentes, mais encore que c'était Rome qui y introduisait sa foi; que par conséquent la plupart de ces idolâtres changeaient seulement d'idoles; et surtout que la Bible manquait complètement dans ces pays. Mais tout cela attendait de meilleurs jours, dont la réformation n'a encore été qu'une ébauche incomplète.

Nous revenons à *Vicelin*. L'heure de sa mort approchait. Il s'était rendu, en 1152, à la diète de

Mersebourg, que l'empereur Fréderic Ier avait convoquée pour mettre fin aux divisions qui s'étaient renouvelées entre Henri le Lion et Albert de Brandenbourg. A son retour il apprit, à Faldera, avec une vive douleur la mort de son cher *Dittmar;* et ce chagrin ne le quitta plus. Sentant diminuer ses forces, il se hâta de faire achever l'érection de l'église de Bosau; puis il se rendit à Neu-Munster, pour ne plus penser qu'à se préparer lui-même à entrer dans le royaume des cieux. Il abandonna la direction du couvent à son ami Eppo, homme qui avait travaillé avec un zèle remarquable à la conversion des Véndes : Ludolphe qui avait tant souffert à *Lubeck*, eut l'inspection du couvent de Hœgelsdorf et des nouvelles églises de la Wagrie : puis, toutes ces choses étant réglées, Vicelin vit arriver avec joie (1154) le moment de quitter cette vie, après avoir travaillé pendant trente ans, au milieu de mille peines, à établir l'église de Christ dans le Holstein et parmi les Véndes.

Après la mort de cet homme fidèle l'évêché d'Oldenbourg échut à *Gérold* de Souabe, jusqu'alors chapelain à la cour d'Henri, duc de Saxe, et qui s'était distingué par sa piété et ses austérités. La duchesse lui dit à la mort de Vicelin : « Si vous ai- » mez vous exercer au renoncement donnez-lui une » direction utile ; allez remplacer l'évêque des Sla- » ves : toute bonne chose devient meilleure quand » elle sert à autrui. » L'abbé Ludolf, qui, à ce qu'il paraît, était venu le chercher, l'emmena donc dans la Wagrie, dont il fut nommé évêque d'un consentement unanime : puis il alla se faire consacrer par

le pape Adrien IV. On a vu que les côtes de la Wagrie avaient été assignées aux Véndes encore restés païens; ces restes mourans de l'ancienne nationalité se trouvaient alors soumis à *Pribislav*, qui avait embrassé le christianisme : mais le pouvoir de ce chef humilié était presque nul. Gérold se vit donc réduit, au milieu de tous ces païens, à une position très-précaire : il fut même sur le point de manquer du nécessaire, et tout ce qui l'entourait offrait le spectacle de la désolation. Oldenbourg n'était guère encore qu'un monceau de masures; et l'évêché était une chétive cabane qu'avait bâtie Vicelin lui-même; enfin le culte n'était fréquenté que par un petit nombre d'assistans. Gérold sentit qu'il devait aller chercher ceux qui ne venaient pas; et il se mit à parcourir les côtes du pays avec son ami *Helmold*, l'auteur de cette Chronique que nous avons souvent citée et presque toujours employée. Helmold s'était formé dans le monastère de Bosau; et lui aussi il avait voulu consacrer sa vie à la mission chez les Véndes. Ces deux amis furent réjouis et bien agréablement surpris de trouver une grande hospitalité dans les cabanes des idolâtres; et Pribislav les seconda du peu d'influence dont il jouissait encore. « Les Slaves, » dit Helmold à cette occasion, dans sa Chronique, « sont un peuple étonnamment hospitalier, que » j'ai maintenant appris à connaître par moi-même. » Tout ce qu'ils gagnent par l'agriculture, la chasse » ou la pêche, ils le consacrent à l'hospitalité; et » ils voleraient leurs voisins plutôt que de laisser » manquer un hôte du nécessaire. Si quelqu'un

» osait refuser le logement à un étranger on lui » mettrait le feu à sa maison. »

Dans leurs courses le long de la côte les missionnaires arrivèrent un jour chez un chef nommé Thessamar, sur les terres duquel se trouvait un bocage très-fréquenté, consacré au dieu Prove. « L'évêque, dit Helmold, nous proposa de nous avancer sans crainte vers le temple idolâtre et de le renverser. Lui-même il sauta à bas de son cheval, et pénétra à notre tête, jusque dans le vestibule du temple. Nous apportons un monceau de bois sec et nous y mettons le feu. Nous avions grand'peur de quelque émeute, mais la main du Seigneur nous protégea. Thessamar nous reçut hospitalièrement et nous fit préparer un grand repas; mais nous n'avions pas de plaisir à boire dans la coupe des Slaves; car nous avions autour de nous des troupes d'esclaves chrétiens amenés du Danemarck, qu'on maltraitait indignement dans les chenils où on les tenait. Nous trouvâmes parmi eux de vénérables prêtres, entièrement minés par leur longue captivité, et à qui notre évêque ne put être d'aucune utilité ni par ses prières, ni par des menaces. »

« Le dimanche suivant, continue Helmold, il vint un grand peuple, de la ville et de la campagne, se rendre au marché à Lubeck. L'évêque leur tint un discours pressant et les exhorta à abandonner leurs idoles et à adorer le seul vrai Dieu; et il leur recommanda aussi de ne plus inquiéter et troubler leurs voisins chrétiens par le vol et l'assassinat. Le peuple l'écouta volontiers; mais Pribislav, prenant

la parole en leur nom, lui dit : « Tes paroles, vénérable évêque, sont des paroles de Dieu, et nous
» montrent le vrai chemin du salut. Mais comment
» pourrions-nous suivre cette voie, entourés
» comme nous le sommes de toutes sortes de
» maux ? Écoute-moi pour connaître notre misère;
» car ce peuple que tu vois ici est ton peuple; et
» il est juste que nous te fassions connaître ce qui
» oppresse nos cœurs! Le joug que nous ont imposé les princes chrétiens est si dur que la masse
» de nos impôts et de notre servitude nous font
» préférer mille fois la mort à la vie. Vois-tu! Nous
» autres, pauvres gens qui habitons ce petit coin
» de pays, nous sommes obligés de payer cette
» année 1000 marcs au duc de Saxe : puis vient le
» comte de Holstein qui nous en demande autant;
» et encore tout n'est-il pas fini par là : on travaille
» de toutes sortes d'autres côtés à nous ruiner, et
» à tirer de nous, comme d'une éponge, tout ce
» que nous pouvons rendre. Où veut-on que nous
» trouvions du temps pour faire le service de cette
» nouvelle religion? de l'argent pour bâtir des
» églises? pour payer notre baptême et notre instruction ? — Et on nous menace encore tous les
» jours de nous chasser du pays! Si du moins il
» nous restait un endroit où nous pussions nous
» enfuir ! Mais si nous passons la Trave nous trouvons les mêmes malheurs; si nous traversons la
» Peene, nous y revoyons nos oppresseurs. Qu'est-ce qui nous reste donc, si ce n'est de nous abandonner à la fureur des mers, et de chercher
» notre domicile sur l'écume des flots? A qui est

la faute si nous sommes obligés de chercher notre vie dans le métier des pirates ? »

Et quand l'évêque les exhortait à embrasser le christianisme, en leur disant qu'alors ils mèneraient une vie aussi douce que les autres peuples : « Qu'on » nous donne, répondait Pribislav, les mêmes droits » qu'ont les Saxons, et c'est avec joie que nous » nous ferons chrétiens, que nous bâtirons des » églises, et que nous paierons la dîme ! »

Ces discours touchans exprimaient parfaitement le mal qui rongeait comme un cancer la mission des Véndes depuis quatre cents ans ; et malheureusement les choses ne changèrent pas si vite ; car le duc Henri revenait alors d'Italie les mains vides, et les extorsions recommencèrent. En même temps les colons venus du dehors s'emparaient de plus en plus du pays ; et, pour finir cette révoltante histoire en un seul mot, les pauvres païens, refoulés dans la Wagrie et chez les Obotrites, furent encore plus détruits que convertis. Du reste ce n'est pas étonnant ; l'église elle-même était dans les ténèbres ; il lui manquait l'épée de l'Esprit, bien plus puissante que celle de l'homme : mais voilà comment Rome entendait les missions !

Cependant il n'y avait plus que l'extrémité septentrionale de toutes ces contrées slaves, l'île de *Rugen* qui résistât encore ouvertement, comme un rocher au milieu de la mer, à l'entraînement de la politique et de la religion des Allemands. Depuis le temps de Louis le Débonnaire, les Rugiens s'étaiens joués des souverains de l'Allemagne et du Danemark ; ils avaient conclu, puis rompu des

alliances comme cela leur convenait, reçu et chassé des missionnaires, et vu tout autour d'eux se multiplier les victoires de l'évangile sans que leur fameuse idole d'Arcona, et son grand prêtre qui tenait en main les rênes de la religion de toutes les tribus esclavones, eussent fléchi le genou. Cette position des Rugiens était d'autant plus dangereuse pour les peuples du voisinage, que tous les idolâtres et les mécontens des différens pays venaient chercher là un asile, et braver encore l'ordre général. Comme l'étroit espace de l'île ne suffisait pas pour en nourrir la population, il ne restait de ressource à ses habitans que dans le pillage et la piraterie : aussi était-ce la conquête de ce repaire que la croisade de 1147 avait eue surtout pour objet. L'armée avait été de cent mille hommes; mais nous avons vu qu'elle n'agit pas de concert. Elle se termina quant aux Rugiens par une paix qui fut rompue dès l'année suivante. Ces Barbares fondirent alors de nouveau sur les côtes voisines; de nouveau la Fionie fut ravagée, et Odensée mis à feu et à sang; le moment était venu d'en finir. En 1157 *Waldemar I*^er^ monta sur le trône, et avec son gouvernement commença la délivrance du Danemark. Il était secondé par un homme que Dieu avait choisi pour achever, sur cette pointe septentrionale de l'Allemagne, la victoire que l'église de Christ avait remportée déjà sur toutes les autres populations esclavones : c'était *Absalom*, évêque de *Rœskilde* (Roschild en Seelande), homme également distingué comme héros, comme administrateur et comme évêque, l'un des grands hom-

n du douzième siècle. Ce que fut Boniface pour Thuringe et la Hesse, Anschar pour le Nord, lbert pour la Prusse, et Otton pour la Poméra- . Absalom le fut pour les côtes de la Baltique. lement nous ne devons pas nous attendre à r en lui un apôtre comme le furent les hommes nous venons de nommer : les temps étaient ngés : Absalom, quoique évêque, vint avec l'é-, et à la tête des armées; et son premier travail r l'établissement du christianisme fut la con- te de l'île. Voilà où, depuis long-temps, l'église tait venue; Absalom crut bien faire; et peut- avait-on fait de sa conduite une nécessité.

Ce ne fut qu'après plusieurs tentatives, que le Waldemar et son belliqueux évêque s'emparè- de l'île de Rugen (1169). Les Luticiens et les trites reçurent d'Henri le Lion l'ordre de venir dre part à cette campagne : et l'évêque de werin sut persuader le peuple d'obéir à ce com- dement. Arcona fut assiégée par terre; car, é au haut d'un promontoire qui plongeait à pic la mer par trois de ses côtés, cette ville ne pou- s'attaquer que dans cette direction. Mais là elle ntait un fossé de cent pieds de profondeur. ndant on le passa; et on commençait à mettre à la ville, lorsqu'un homme parut et demanda trève. Le roi l'accorda sous condition qu'on livrât l'idole de Swantewit, qu'on rendît les onniers chrétiens sans rançon, que les habi- embrassassent l'évangile, qu'on cédât au clergé étien les terres consacrées aux temples idolâ-, qu'on payât un tribut annuel au roi, et qu'on vrât quarante ôtages.

Les habitans furent obligés d'en passer
Alors Absalom se mit aussitôt à la destructic
fameux temple, qui avait gouverné depuis
siècles tout le nord et l'orient des tribus escl
On commença d'abord à arracher les ta
cachaient dans son sanctuaire l'idole révéré
on se mit à attaquer à coups de hache les j
du colosse, jusqu'à ce qu'il croulât en arrièr
fracas. On avait averti les ouvriers de tra
avec précaution, afin qu'il n'arrivât aucun ac
et que les Rugiens ne pussent se vanter que
une vengeance de leur Dieu. Les histoires du
rapportent qu'au moment de la chute de l'ido
vit le malin esprit sortir du temple sous la
d'un animal noir. Il s'agissait maintenant d
ner la statue colossale hors de la ville, la co
cou. Personne n'osait entreprendre cette acti
méraire, jusqu'à ce qu'enfin les prisonnie
chargèrent. Quand l'idole fut arrivée dans le
danois, et que chacun eut satisfait sa curiosi
contempler, elle fut taillée en pièces et livr
flammes. On en fit ensuite autant du temp
même, qui était tout entier bâti en bois, p
éleva sur sa place la première église chrétien
cette île. Alors les ecclésiastiques de l'armée
Vénde se mirent à prêcher l'évangile : on dit
peu de temps le baptême fut administré à mi
cents habitans, parmi lesquels leur prince Ja

Encore avant la chute d'Arcona un cito
Karentz (Gartz), ville située à douze lieue
cona, était venu pour demander grâce, de
des habitans de la ville, au général-évêque,

senter leur soumission. Lorsque au bout de peu jours le redoutable Absalom parut avec sa flotte ant leur ville, il trouva déjà leur prince Tezlav le rivage avec toute la noblesse rugienne, pour faire réception. Absalom, accompagné d'une te peu nombreuse, entra dans la ville en vainur, sans s'effrayer de six mille hommes armés gés devant ses murs. Il fut reçu comme un e de paix, aux cris de joie de tous les habitans, ts à accepter toutes les conditions qu'il leur oserait. La ville renfermait trois temples : l'un sacré à *Rugiwith*, idole dont la tête avait sept es, et sous la barbe duquel nichaient des hironles. Sept épées étaient suspendues à son côté; une huitième était si solidement fixée dans sa in qu'il fallut, pour l'avoir, lui couper le bras. tte idole était d'une telle taille qu'Absalom, luime très-grand, en pouvait à peine toucher le nton avec la hache dont il était toujours muni : out avait été taillé dans un grand chêne. Lorse le colosse tomba par terre avec grand fracas, habitans poussèrent de grands éclats de rire. s deux autres idoles eurent le même sort : *Poreth*, qui avait cinq têtes, et *Perenutz*, qui en it quatre sur les épaules, et une cinquième sur poitrine. Leurs temples furent rasés : Absalom a trois places pour l'érection d'autant d'églises : le même jour neuf cents habitans de cette ville urent le baptême de sa main.

Absalom ne tarda pas d'envoyer dans toute l'île certain nombre de prêtres poméraniens, pour pandre quelque instruction et pour baptiser.

En peu de temps il y eut cinq mille habitans qui professèrent la foi chrétienne; l'histoire ne dit pas qu'on ait eu besoin de faire un nouvel usage de la force. Au contraire Waldemar s'appliqua dès ce moment à traiter ce peuple avec douceur : il bâtit dans cette île à ses propres frais douze églises, qu'il pourvut d'ecclésiastiques chargés d'instruire le peuple, et auxquels il accorda tous les vêtemens, livres et revenus nécessaires, afin de ne pas indisposer le peuple par des charges pécuniaires. Dès-lors Rugen fut gagnée pour la profession chrétienne; au bout de peu d'années toute idolâtrie en avait disparu; et cette île fut ajoutée, comme il était juste, au diocèse d'Absalom. Il est vrai que cet évêque en perdit la moitié dès l'année suivante, parce que le roi de Danemark fut obligé de céder cette moitié au duc de Saxe pour la part qu'il avait prise à la conquête : cette portion saxonne fut adjointe au diocèse de *Schwerin*, dont l'évêque, à son tour, fit bâtir dans l'île douze autres églises. Cependant le tout rentra plus tard sous la domination du Danemark.

Voilà comment nous sommes parvenus au terme de notre histoire, soit des Véndes en particulier, soit des peuples esclavons du midi et de l'orient de l'Europe, depuis les rives du Danube jusqu'à celles de la Baltique : cette époque a été de quatre cents ans. Nous avons vu combien l'œuvre en a été imparfaite et même impure, puisqu'elle ne présente guère, sur le moment, que la substitution d'une idolâtrie à une autre, au moyen de la force brutale. Mais nous devons en revenir toujours à l'observation si souvent répétée; c'est que le christianisme

le plus déchu et le plus dépravé est encore, sans comparaison, supérieur et préférable à la plus polie et à la plus philosophique des idolâtries. Le seul fait qu'un peuple ou un individu reçoive le Christ de Dieu pour guide, pour docteur et pour Sauveur, ouvre dans l'ame de cet individu ou de ce peuple la voie à toutes les vérités divines. Rome préparait la réformation; et qui peut douter que la réformation elle-même ne doive être suivie d'un pas de plus, ou plutôt d'un progrès indéfini, dans la pure intelligence de la Vérité révélée telle qu'elle est en Jésus-Christ?

LIVRE ONZIÈME.

PEUPLES FINNOIS ET LETTES.
(DEPUIS GRÉGOIRE VII A LA RÉFORMATION.)
(1073—1517) (1).

CHAPITRE LI.

PROPAGATION ARMÉE DU CHRISTIANISME
CHEZ LES PEUPLES FINNOIS.
(FINLANDE, ESTHONIE, LIVONIE ET COURLANDE).

§ I.

Temps antérieurs. — Premières tentatives des Suédois chez les Finlandais et les Esthoniens.

A peine avons-nous fini l'histoire sanglante des missions chez les Véndes, qu'il nous faut en venir à une autre qui ne l'est pas moins : c'est à quoi nous sommes condamnés jusqu'à l'époque de la

(1) Pour tout ce livre et le suivant voyez la Russie sur notre *carte d'Europe*.

réformation : Charlemagne, uni aux papes, avait commencé ce système.

Tandis que des millions de soldats fanatisés allaient se précipiter sur l'Orient pour y conquérir un tombeau, on oubliait dans l'est et dans le nord de l'Europe de nombreuses tribus ensevelies dans l'idolâtrie ; et pendant que les Germains, les Scandinaves et les Slaves avaient tous fléchi devant la croix, il restait encore à convertir dans notre partie du monde une dernière race, celle des *Finnois*, qui comprenait, outre la peuplade qui a conservé plus particulièrement ce nom, les Esthes, les Lives, les Cures, les Lettes et les Prussiens. C'est d'elle qu'il nous reste à parler pour avoir achevé l'histoire de la conversion de l'Europe.

Nous n'aurons pas même la consolation de trouver, au milieu des violences et des cruautés qui marquent cette dernière partie de notre travail, ces quelques traits édifians qui sont venus par momens nous rafraîchir dans l'histoire des Véndes : et nous sommes parvenus à la partie la plus sombre du tableau. Plus rien, dans l'église dominante, qui ressemble à cette foi des premiers chrétiens qui fit la conquête du monde par ses souffrances et ses douleurs : ou du moins s'il s'en trouve encore quelques rares indices on s'afflige de la pensée qu'ils ne sont qu'une faible exception.

Il est vrai que si nous parlons ainsi, c'est plutôt en comparant les missions d'alors à celles des premiers siècles et à l'esprit de Jésus-Christ, qu'en les opposant aux œuvres et à l'esprit général de la génération actuelle. Celle-ci a ses qualités que

nous ne voulons point méconnaître : mais elle a ses défauts et ses vices qui trouvent aisément dans l'histoire où nous entrons leurs vertus opposées; car on y vit plus d'une fois, sous le froc de capucin dont se couvrait un chevalier de la croisade, battre un cœur plein de dévouement, qui ne craignait point de sacrifier sa vie pour des biens éternels; et l'esprit de force, de discipline et de renoncement, qui régnait chez plusieurs de ceux que nous trouverons sur notre chemin, étaient sans aucune comparaison bien préférables à l'esprit effrontément égoïste et matériel qui forme la tache de nos jours.

Mais laissons les réflexions, comme de coutume, pour donner les faits (1).

Les pays dont nous nous occupons ont été connus, dès les temps les plus anciens, par l'ambre que produisent les côtes orientales de la Baltique. L'Odyssée semble en parler (l. 15, 460). Du temps d'Alexandre le Grand, la colonie phénicienne de Marseille envoya faire un voyage de découvertes par un nommé *Pytheas*, qui se rendit d'abord en *Bretagne*, puis au nord à *Thule* (Islande?) et enfin dans la *Baltique*, dont Strabon nous parle en ces termes (2) : « Dans cette froide zône les hommes ne connaissent aucun de nos fruits généreux, et un petit nombre seulement d'animaux domestiques. Ils se nourrissent de millet

(1) Sources. *Origines Livoniæ sacræ et civilis*, par un Lette du nom de *Henri*, témoin oculaire, et collaborateur dans la mission de la Livonie. — M. Blumhart cite encore huit autres ouvrages : mais il désigne celui-ci comme la seule source principale.

(2) *Rer. geogr.*, l. 4, c. 5.

et d'autres herbes, de fruits et de racines. Ceux chez qui on trouve du miel et du blé en font une boisson; mais comme le ciel de ces contrées est rarement serein, ils battent leur blé dans de grandes maisons. C'est là que demeurent les *Guttones* (Goths), peuple germain, sur une côte déchirée de toutes parts par la mer, et qui s'étend à six mille stades. A une journée de là, par mer, est l'île d'*Abalus* (l'ancien *Samlamd* des Prussiens?) sur laquelle les flots de la mer jettent en printemps l'ambre, cette excrétion de l'océan épaissi. Les habitans s'en servent de bois pour faire le feu, ou le vendent aux Teutons, leurs voisins. »

Pomponius Mela, qui vivait au milieu du premier siècle, raconte sur ces contrées (1) les fables les plus ridicules. « Dans ces pays vivent les *oæönes* (mangeurs d'œufs) qui ne vivent que des œufs des oiseaux de marais, ou d'avoine. On dit aussi qu'il y a là-bas des *hippopodes* (hommes à pieds de cheval), et des *panotes* (tout-oreilles), qui peuvent envelopper leur corps nu tout entier dans leurs énormes oreilles, etc. »

Tacite à la fin du premier siècle, parle de ces contrées déjà tout autrement, dans son excellent écrit *de Germania*. Il nomme les *Suèves* comme la race qui occupait de son temps la plus grande partie des pays du Nord; puis ensuite les *Aestiens*, comme habitant la rive droite de la mer des Suèves (Baltique). « D'après leurs usages et leur mise, dit-il, ils sont Suèves, mais leur langue est plus

(1) *De situ orbis*, l. 3, c. 6.

semblable à celle des *Bretons*. Ils honorent la mère des dieux. Une chose particulière dans leur culte c'est qu'ils portent sur eux des figures de sanglier: cette habitude leur tient lieu d'armes et de tout autre moyen de défense, et protége l'adorateur de la déesse, même parmi ses ennemis.

« Ils cultivent le blé et d'autres fruits de la terre avec plus de soin que cela n'est ordinaire à la paresse des Germains. Ils parcourent aussi la mer; et eux seuls, entre tous, recueillent dans des marais, ou sur le rivage de l'Océan, l'*ambre*, qu'ils appellent *glesum* (glas). Que ce soit la nature ou l'art qui le produise, voilà une question qu'à la manière des Barbares ils ne s'occupent point de résoudre. Cette production précieuse resta même long-temps inaperçue parmi les varechs et autres objets que rejette la mer, jusqu'à ce que notre luxe lui ait donné un nom; mais ce qui prouve que c'est une résine, c'est qu'on voit à travers sa masse certains animaux qui, entourés par ce liquide, seront restés enfermés lorsque la substance se durcit. » (c. 45).

Mais avançons vers des temps plus modernes.

On voit paraître par momens la race finnoise dans la grande migration des peuples; puis elle disparaît jusqu'au cinquième siècle, où les pirates scandinaves (les Waraegers ou Vikingers) viennent s'emparer des côtes de la Baltique. Ils appelaient cette mer *Austurweg* (chemin de l'Orient), et toutes les côtes orientales de la Baltique *Austur-Rücke* (das Ostreich, l'empire d'Orient).

Depuis cette époque la race finnoise se divise en branches plus distinctes. Au midi s'établirent les

Cures près du golfe de Riga (Courlande); leurs guerres continuelles avec leurs voisins les Lettes les précipitèrent dans une barbarie profonde. « C'est » le peuple le plus cruel », dit Adam de Brême (1); « et on évite leur pays. Toutes leurs maisons sont remplies de prêtres, de magiciens et de devins; et de toutes les parties du monde on voit venir chez eux des étrangers qui se font prophétiser leur sort futur. » — A côté d'eux étaient les *Esthes*, puis les *Lives* et les *Lettes*, qui se confondirent souvent les uns avec les autres.

Ces quatre peuplades finnoises (car c'est là leur nom générique) sommeillèrent encore pendant assez long-temps dans la barbarie, tandis que la plupart des nations voisines, les Russes, les Suédois, les Danois, et enfin même les Véndes, avaient commencé à recevoir la civilisation avec la foi chrétienne. Leurs mœurs patriarcales et le défaut de centralisation dans leur gouvernement les rendirent de bonne heure tributaires des Russes et des Lettes (ces derniers désignant quelquefois les Prussiens et les Lithuaniens). Le peu de fertilité de leur territoire les jeta de bonne heure dans la piraterie; et ils vinrent en leur temps infester jusqu'aux côtes du Danemark, de la Suède et de la Norwége. L'Hercule du Nord dans le cinquième siècle, le fameux *Stoerkoder* aux cent bras, qui parcourut le monde pour secourir les opprimés et renverser les tyrans, et qui vainquit un jour les Danois à la tête des Finnois, était de la tribu des

(1) *De situ Daniæ*, p. 58.

Esthoniens, et il doit, selon la coutume des scaldes, avoir célébré ses propres actions.

Les Esthes ou Esthoniens, ainsi nommés par les pirates de la Baltique parce qu'ils étaient pour eux à l'est, se divisaient en libres (wapa) et en esclaves (orja); ces derniers se prenaient à la guerre et dans les différentes excursions de la piraterie. Ce peuple n'avait pas même de mots dans sa langue pour exprimer les différens objets que présente la vie civilisée; il ne les emprunta que plus tard des Finlandais qui se le soumirent.

Du reste tout ce que nous disons ici des Esthoniens en particulier s'applique du plus au moins aux autres tribus finnoises. Après avoir commencé, comme le firent peut-être tous les peuples, par quelques idées religieuses moins grossières et qui leur étaient venues de l'Asie, ils tombèrent, comme tous les autres aussi, dans une grossière idolâtrie, dont le détail serait peu intéressant et peu nouveau. Ils avaient aussi des sacrifices humains; et dans ce cas ils préféraient aussi des chrétiens; à moins que le cheval sacré, qu'ils consultaient à cet effet (p. 11), n'eût indiqué, en partant du pied droit, la mise en liberté des victimes désignées.— Mais les Finnois ne connaissaient pas cette hiérarchie compliquée et tenace que nous avons trouvée chez les Véndes.

Chez eux, comme dans l'Inde, les femmes se donnaient souvent la mort sur le tombeau de leurs maris, pour leur rester unies même après cette vie.

Il est digne de remarque qu'on trouvait chez les Esthoniens quelques traces confuses d'une croyance

à l'immortalité. En un certain jour de l'année ils faisaient un festin aux esprits des morts : ils disposaient à cet effet une chambre ordinaire, ou aussi une chambre de bains, qu'ils chauffaient, et dans laquelle ils présentaient aux trépassés une abondance de mets et de boissons. Le père de famille seul restait dans cette pièce, et éclairait les mânes des défunts avec une de ces longues esquilles de bois résineux dont les Esthes et bien d'autres peuples se servent encore de nos jours pour s'éclairer. Il conviait solennellement au festin, par leurs noms, tous les anciens héros de la famille, les pères, les parens et les enfans; puis, lorsqu'au bout de quelques heures ils s'étaient suffisamment rassasiés, on leur commandait de s'éloigner pour faire place aux vivans. On était convaincu que si pendant cette heure mystérieuse le père apercevait quelque chose d'extraordinaire, il mourrait encore la même année; que dans le cas contraire il était sûr de la passer.

C'est dans cet état que les Suédois trouvèrent les différentes tribus finnoises lorsqu'ils essayèrent de venir répandre le christianisme et la civilisation dans ces contrées, en se soumettant ces peuples de pirates.

Les papes avaient songé à la conversion de ces tribus déjà à l'époque de la création de l'archevêché d'Hambourg et de Brême, au milieu du neuvième siècle (T. 3, p. 231). Mais Anschar avait trop à faire à son œuvre difficile parmi les peuples du Nord pour pouvoir s'occuper de ceux-ci; et, jusque vers le milieu du douzième siècle, ni l'am-

ition, ni la charité de Christ ne réussirent à gagner uelque entrée parmi les nations dont il s'agit : 'ailleurs les croisades contre l'Orient firent oublier s nombreux païens encore répandus dans l'Occient même. Cependant lorsque, à la fin du dixième ècle, le Danemark et la Suède eurent définitivelent reçu l'évangile, et qu'ensuite, après une uerre de près de cent autres années, les Véndes urent été soumis à leur tour, les Suédois comlencèrent à paraître sur les côtes orientales de la altique; et c'est alors aussi que commence l'hisoire des missions de ces peuples. En voici les prinipaux traits.

On a vu (T. 3, p. 326) qu'*Érich Jedvarson*, surlommé le Saint, avait définitivement établi le hristianisme en Suède. Ce prince conçut aussi le lésir de le répandre au-dehors; et les habitans sinés de l'autre côté du golfe de Bothnie, qui depuis si long-temps infestaient ses états par leurs brigandages, attirèrent naturellement ses premières pensées. Il part en conséquence, en 1157, et il arrive à la pointe méridionale de la *Finlande* proprement dite, pour s'emparer d'abord de la côte de Nyland, dont les habitans étaient d'ailleurs d'origine suédoise : il était accompagné de *Henri*, évêque d'Upsala. Il somme d'abord les Finnois de se soumettre et d'embrasser le christianisme; puis, sur leur refus, il leur fait subir une sanglante défaite : l'histoire rapporte qu'il répandit des larmes à la vue de tant de morts qui avaient quitté ce monde sans connaître Christ. Cette contradiction singulière dans les sentimens était très-possible à cette époque, où l'on

s'imaginait généralement qu'il suffisait d'abjurer l'idolâtrie pour être un vrai chrétien. Après ce désastre tous ceux des indigènes qu'on put saisir furent obligés de recevoir le baptême. Érich établit une église dans le village de *Neudamecki* et y établit un évêché, qui fut plus tard transféré à *Abo*; puis il retourna chez lui, soit pour y tenir son peuple en bride, soit pour y aller chercher des renforts : mais l'évêque Henri resta pour continuer le travail.

On a vu par mille exemples précédens l'excessive imperfection de la méthode qu'on suivait depuis quelques siècles pour convertir les peuples. Dans le cas actuel il se joignait à l'imperfection du missionnaire toutes sortes d'autres difficultés : on était obligé de se servir d'interprètes tirés de la nation même qu'il s'agissait d'éclairer; et souvent ces interprètes, organes grossiers de prédicateurs déjà si grossiers, dénaturaient d'une manière misérable le pauvre enseignement qu'ils devaient transmettre. Ainsi un prédicateur ayant dit (ou chanté), le jour de Noël, que Jésus était né de la racine de *Jessé*, l'interprète, trompé par la ressemblance de ce mot avec le mot suédois *giesse* (une oie), dit que le Sauveur du monde était issu d'*une oie*; et les pauvres auditeurs se mirent à rire aux éclats. — On conçoit qu'une prédication plus spirituelle eût infiniment diminué les chances de pareilles erreurs; car à quoi bon, par exemple, parler à ces barbares, dès le début, de la généalogie de Jésus-Christ ? Du reste c'était un vice radical : car, absurdité pour absurdité, dès qu'on ne veut pas

le peuple comprenne les choses de Dieu, et
n lui tient le culte dans une langue morte,
nt vaut lui chanter des généalogies qu'autre
ie !

'ailleurs l'évêque Henri irritait le peuple par
violences, et il fut assassiné dès 1158 : c'est ce
n appela son martyre. Mais certes il ne souffrit
pour l'évangile. Il était arrivé, dans une de ses
ses, chez un des nobles du pays, momentané-
it absent : il n'en demanda pas moins l'hospi-
é pour lui et pour sa suite ; et comme la ser-
te s'y refusait, il força les portes, prit ce qui
était nécessaire (on dit le strict nécessaire), et
tinua son chemin. A peine le gentilhomme est-
e retour qu'il court après l'évêque, l'étend par
e d'un coup de massue, et lui coupe les doigts
a main pour s'emparer de son anneau d'or. La
nique dit que ce gentilhomme en fut puni
aculeusement, et que ses doigts se détachèrent
a main à leur tour. Henri fut canonisé par le
e, et honoré plus tard par la Suède et par la
lande comme le patron de ces provinces. Voilà
des saints du calendrier.

e clergé de Suède tenta de nouvelles entrepri-
; et il est bien possible que sa rivalité avec les
ques du Danemark ait contribué pour beaucoup
citer son zèle ; car ces derniers venaient d'é-
dre au loin leurs diocèses sur les rives sud-ouest
la Baltique. On nomma donc à Henri un suc-
seur dans l'évêché de Finlande, en donnant à
évêque plein pouvoir d'étendre son diocèse
s le nord de l'Esthonie. Son nom était *Folquin*.

Il se vit bientôt dans un grand danger. Le roi Érich avait été assassiné (1161) par un prince danois presque au moment du service divin. Pendant la durée même du culte on l'avait déjà averti qu'il s'avançait une troupe d'ennemis; mais il répondit: « Laissez-moi d'abord achever cette œuvre sainte en paix; j'espère en ce Dieu, dont nous célébrons ici le culte avec tant d'imperfection, qu'il nous accordera bientôt de le célébrer d'une manière plus digne de lui, dans un séjour plus glorieux. » Au sortir de l'église, il se vit entouré par les Danois, et succomba après une vaillante résistance. Magnus, son assassin, s'élança sur le trône, et Folquin se vit abandonné de toutes parts : car au même moment les Finnois et les Esthoniens se révoltèrent contre les Suédois. Pour surcroît de malheur, il ne savait pas la langue du pays.

Cependant le pape Alexandre III donnait bulles sur bulles pour qu'on s'occupât de la conversion (ou du massacre) des peuplades finnoises. « Celui » qui marchera contre les incrédules de l'Estho- » nie aura un an d'indulgences; et celui qui y » mourra acquerra le salut éternel, etc. » Néanmoins le roi Charles ne réussit qu'en 1166 à renvoyer en Finlande non des missionnaires, mais une armée : l'histoire ne dit pas le résultat de cette expédition; et nous ignorons ce que devient Folquin depuis ce moment; mais il paraît qu'il y eut les batailles accoutumées.

En 1168 nouveaux troubles. Quelque dévoué que le roi soit aux prêtres, l'ambition de ces derniers agite cependant son pays au point qu'on oublie la

mission, ou la guerre, de l'Esthonie. On allait cependant y revenir, lorsque les barbares eux-mêmes prennent les devans et arrivent dans le lac *Meylar* avec une flotte nombreuse. Le pieux archevêque d'Upsala est surpris dans le palais royal; on lui fait subir une mort cruelle, et le palais est rasé de fond en comble. Les barbares se dirigent sur *Sigtuna* (entre Upsala et Stokholm) (T. 3, p. 203), alors encore la plus grande ville de la Suède. Elle est prise : toutes les églises sont mises au pillage, des milliers d'habitans sont massacrés; et Sigtuna ne s'est jamais relevée de ses ruines. Puis les barbares se retirent en triomphe.

Suit une longue époque de troubles, où la mission reste absolument sans succès. Ce n'est qu'en 1249 qu'un comte suédois retourne en Finlande, baptise ou tue, et bâtit un fort, du nom de *Tawastbourg*. On fait venir des colons suédois; on bâtit des temples; et on se met à défricher le pays, couvert jusqu'alors d'éternelles forêts. Cependant le pouvoir des Suédois ne s'établit que lentement. En 1293 on obtient de nouveaux succès sur ces peuplades, et on élève la forteresse de *Vibourg*. Peu après, un chef suédois pousse ses conquêtes jusqu'aux rives du Ladoga, où il arrache aux Russes la forteresse de *Kexholm;* et peu à peu l'église s'établit en Finlande, avec le pouvoir des Suédois, par les soins de *Pierre*, évêque de Westeræs, qui prêcha par tout le pays. On commence à traiter les habitans avec plus d'humanité, et on leur donne des lois, tout en leur laissant leurs usages particuliers, leur langue et leurs mœurs. La Finlande eût

ainsi bientôt commencé à respirer, sans les guerres sanglantes que les Russes et les Suédois renouvelaient sans cesse pour se disputer le pays; mais cependant le christianisme y était établi.

§ 2.

Missionnaires allemands chez les *Livoniens*, jusqu'à la création de l'ordre de la *milice de Christ*.

L'histoire présente quelques faibles traces de travaux entrepris dans ces contrées par l'église du Danemark dans le cours du douzième siècle : mais ce furent des Allemands qui furent appelés à y laisser, de même que dans l'Esthonie, des traces plus durables de l'œuvre de l'évangile. Nous en devons l'histoire à cet Henri que nous avons déjà nommé (p. 395) comme notre auteur principal, et comme témoin oculaire des choses qu'il raconte. C'est d'après lui que nous allons exposer sommairement la mission des trois prêtres *Meinhard*, *Bertold* et *Albert* (1184-1226).

Les *Lives*, race distincte des Finnois et des Esthes, et qui parlent aussi une langue particulière, s'établirent à une époque inconnue entre les Finnois et les Lettes. Refoulés vers les rives de la Duna par les Russes, ils devinrent leurs tributaires. Lorsque, vers la fin du douzième siècle, les missionnaires allemands arrivèrent chez eux, les Lives étaient soumis à un Wladimir, prince de Polotsk. Mais quoique ce prince professât le christianisme avec tous ses états, et que cette profession de l'évangile se fût établie chez lui déjà

depuis le milieu du siècle (vers 1150) on n'avait nullement songé à travailler sur la Livonie, lorsque une circonstance en apparence fortuite fit apporter de loin dans cette dernière contrée les premiers rayons de la lumière révélée. Quelques négocians de Brême vinrent établir quelques relations commerciales avec ce peuple vers l'an 1158; et trente ans plus tard (1184) un moine du couvent de Ségeberg, dans la Wagrie, désira accompagner la flotte marchande pour annoncer l'évangile dans ces mêmes lieux : c'était *Meinhard*. Quoique déjà très-âgé, cet homme pieux voulut consacrer le soir de sa vie au salut des païens, et il s'élança plein de zèle sur les eaux orageuses de la Baltique. Ce noble vieillard unissait à une vive piété une sagesse et une prudence très-rares chez les missionnaires de cette époque. Ni son âge avancé ni les peines toujours si grandes de cette vocation, ni la barbarie de la race live, célèbre entre les autres pour sa cruauté, et qui sacrifiait sur l'autel de ses dieux quiconque essayait d'y toucher, rien ne le retient. Il ne pouvait nullement compter sur une coopération efficace de son archevêque, celui de Brême, ni sur l'appui des négocians avec lesquels il s'embarquait, parce qu'ils étaient à la fois trop intéressés et trop faibles pour vouloir ou pour pouvoir le protéger contre les païens : mais Meinhard part également, accompagné de quelques frères de son couvent, en s'appuyant sur la protection de son Dieu.

Arrivé sur la Duna, il commence par demander au prince de Polozk la permission de prêcher dans

ainsi bientôt commencé à res
sanglantes que les Russes
laient sans cesse pour
cependant le christian

Missionnaires allemand

L'histoire ... se mit
travaux ... sécurité à
Danemar ... église près du ch
ce fur ... que les négocians allem
laisse ... aire pour leur sûreté sur
plus ... rive droite de la Dwina. Meinhar
de ... eur de gagner à la foi chrétienne quel
... de ces petits chefs de tribus qui régnaient
... s Lives, sous les ordres de princes plus con-
sidérables; et il se forma bientôt dans ce lieu un petit village chrétien. Les Lithuaniens et d'autres païens du voisinage s'avancèrent, il est vrai, contre le nouvel établissement pour le détruire les armes à la main : mais Meinhard fit prendre les armes aux siens; et les ennemis furent dispersés après avoir laissé un butin considérable. Cette victoire augmenta beaucoup le respect du peuple pour Meinhard, et servit de plus à convaincre les habitans de la contrée de la nécessité d'entourer leurs frontières de petits forts, pour se préserver des incursions toujours renouvelées des tribus voisines. On fit venir pour cela de l'île de Gotland des ouvriers de toute espèce : car le peuple n'en-

à l'art de construire des murs.
l avait reçu l'évangile à la fin
n des insulaires avait été
Norvége, fils de Harald,
Olafsholm, une pre-
riche négociant de
r, et sur le point
patriotes païens,
, et fit bâtir, en sou-
, une magnifique église
trouve actuellement Wisby.
andit dans toute l'île; et Wisby
and entrepôt des rives de toute la
, et le point de communication du com-
e de Brême, de Lubeck et de Hambourg avec
Russie. L'industrie et la civilisation s'accrurent
avec les progrès du christianisme, et cette île put
ensuite favoriser la mission chez les Finnois et les
Esthoniens.

Le fort d'Uexkull se changea bientôt en une petite forteresse, en état de protéger les habitans contre une surprise, et les habitans furent si joyeux de se voir une fois en sûreté contre les incursions des voisins qu'un grand nombre se firent baptiser pour obtenir la permission de s'établir à l'abri de cette petite place de guerre.

Cependant les *Semgalles* de la rive occidentale de la Dwina, s'imaginant de pouvoir attaquer ces remparts en pierre comme ils le faisaient de leurs retranchemens en bois, essaient un assaut : mais une petite troupe de frondeurs eut bientôt renversé leurs premiers rangs, et les ennemis s'enfuirent en

ses états. A cette époque l'église de Russie ne songeait déjà plus aux missions : des disputes de circonscriptions diocésaines et territoriales l'occupaient plus que le salut des païens. Cependant il s'y trouvait quelques exceptions honorables ; et à l'époque où nous sommes parvenus, le prince de Smolensk venait de prendre des mesures sérieuses pour l'instruction de son clergé et pour celle du peuple. Wladimir de Polozk aussi entra avec joie dans l'intention du pieux Meinhard, qui se mit aussitôt à l'œuvre. Pour donner quelque sécurité à la mission il fit bâtir une petite église près du château d'*Ykeskola* (Uexkull), que les négocians allemands avaient fait construire pour leur sûreté sur une hauteur de la rive droite de la Dwina. Meinhard eut le bonheur de gagner à la foi chrétienne quelques-uns de ces petits chefs de tribus qui régnaient sur les Lives, sous les ordres de princes plus considérables ; et il se forma bientôt dans ce lieu un petit village chrétien. Les Lithuaniens et d'autres païens du voisinage s'avancèrent, il est vrai, contre le nouvel établissement pour le détruire les armes à la main : mais Meinhard fit prendre les armes aux siens ; et les ennemis furent dispersés après avoir laissé un butin considérable. Cette victoire augmenta beaucoup le respect du peuple pour Meinhard, et servit de plus à convaincre les habitans de la contrée de la nécessité d'entourer leurs frontières de petits forts, pour se préserver des incursions toujours renouvelées des tribus voisines. On fit venir pour cela de l'île de Gotland des ouvriers de toute espèce : car le peuple n'en-

tendait encore rien à l'art de construire des murs.

Cette île de *Gotland* avait reçu l'évangile à la fin du dixième siècle. L'un des insulaires avait été converti par *Olaf*, roi de Norvége, fils de Harald, et avait élevé dans son île, à *Olafsholm*, une première maison de prières. Un riche négociant de cette même île, converti à son tour, et sur le point d'être condamné au feu par ses compatriotes païens, fut délivré par son beau-père, et fit bâtir, en souvenir de cet événement, une magnifique église dans l'endroit où se trouve actuellement Wisby. L'évangile se répandit dans toute l'île; et Wisby devint le grand entrepôt des rives de toute la Baltique, et le point de communication du commerce de Brême, de Lubeck et de Hambourg avec la Russie. L'industrie et la civilisation s'accrurent avec les progrès du christianisme, et cette île put ensuite favoriser la mission chez les Finnois et les Esthoniens.

Le fort d'Uexkull se changea bientôt en une petite forteresse, en état de protéger les habitans contre une surprise, et les habitans furent si joyeux de se voir une fois en sûreté contre les incursions des voisins qu'un grand nombre se firent baptiser pour obtenir la permission de s'établir à l'abri de cette petite place de guerre.

Cependant les *Semgalles* de la rive occidentale de la Dwina, s'imaginant de pouvoir attaquer ces remparts en pierre comme ils le faisaient de leurs retranchemens en bois, essaient un assaut: mais une petite troupe de frondeurs eut bientôt renversé leurs premiers rangs, et les ennemis s'enfuirent en

désordre. Les talens et le génie de Meinhard excitèrent une admiration croissante : on établit un peu plus bas un fort semblable, *Kirchholm* ; et six des hommes les plus considérés de la tribu demandèrent le baptême, en promettant de travailler ensuite à propager le christianisme parmi leurs compatriotes, sous la seule condition que Meinhard les secondât dans leurs travaux pour la fortification du pays. Le vieux missionnaire y consentit avec joie : il en écrivit à l'archevêque de Brême, qui, en réponse, le nomma *évêque de Livonie* (1187). On voit qu'il aurait pu aussi le nommer officier du génie.

Quelque excusables que pussent être ces mesures défensives de Meinhard contre les barbares qui l'entouraient, ces arrangemens devinrent bientôt un piége pour son œuvre, et menacèrent même de la détruire de fond en comble. Car dès que les nouveaux convertis se crurent en sûreté dans leurs forts ils commencèrent à mépriser le prêtre et sa foi : la plupart faussèrent leur serment : on lui volait ses propriétés, on maltraitait ses gens; et ces demi-sauvages finirent par vouloir le chasser du pays. C'est alors qu'ils commencèrent aussi à se laver de leur baptême dans la rivière, comme ils le firent si souvent dans la suite, pour le renvoyer, disaient-ils, en Allemagne.

Ils s'attaquèrent d'abord à quelques-uns des collaborateurs de Meinhard. *Dietrich*, qui plus tard devint évêque d'Esthonie, avait travaillé depuis quelques années avec assez de succès chez les Lives de *Treiden* (Thoreida) sur les rives orientales de l'Aa:

ces gens voulurent le sacrifier à leurs idoles, sous prétexte qu'il faisait périr leurs belles moissons par des averses violentes. On convoqua le peuple, et on consulta les dieux en amenant le cheval sacré. On plaçait cet animal devant une lance plantée en terre; et selon qu'il partait du pied droit ou du pied gauche le sacrifice était déplaisant ou agréable aux dieux. Heureusement que le cheval partit cette fois du pied droit : mais les devins dirent que le Dieu des chrétiens était assis sur le cheval, dont il retenait le pied gauche, et ils se mirent à laver le dos de la bête. Dietrich continuait d'attendre le martyre avec calme, et bénissait en son cœur ce pauvre peuple égaré. On amène une seconde fois le cheval sacré; mais une seconde fois il part du pied droit. Alors les devins mêmes dirent qu'il fallait faire grâce à la victime.

Cependant la haine des Lives contre les missionnaires devenait toujours plus générale, et on les vit toujours plus fréquemment se laver de leur baptême dans la Dwina, et s'entendre avec les païens pour vexer les missionnaires par tous les moyens qu'ils pouvaient imaginer. Meinhard découragé pensait à quitter le pays et montait déjà sur un bâtiment allemand, lorsque les Lives firent tous leurs efforts pour le retenir; mais c'était seulement dans la crainte qu'il n'allât dans sa patrie provoquer une vengeance éclatante, et ramener une expédition guerrière. Ils lui firent donc les plus belles promesses. Mais à peine le vaisseau marchand était-il éloigné qu'ils recommencèrent comme auparavant. Meinhard ne put s'empêcher de verser des

larmes sur sa triste position; et il songeait à s'enfuir en Esthonie avec les siens, lorsqu'il apprit qu'on lui dressait des embûches sur le chemin. Cependant Dietrich de Treyden parvint à s'échapper, sous le prétexte d'aller visiter des malades à la campagne et de leur porter le sacrement : il réussit après mille difficultés à arriver à Rome; et le pape recommença à prêcher une croisade, avec des promesses de pardon des péchés pour ceux qui y prendraient part.

Au milieu de tout cela le vénérable Meinhard approchait de sa fin; et il fit venir les anciens des petits troupeaux de Treyden et d'Uexkull pour leur demander s'ils voulaient persévérer dans la foi, malgré toutes les peines que leur attirait cette profession de la part de leurs compatriotes païens. Ils lui en donnèrent l'assurance, et ils lui demandèrent même de leur faire venir un évêque d'Allemagne. Alors Meinhard mourut en paix (1196) après douze ans de travaux, dans la douce espérance que toute son œuvre ne périrait pas.

Les chrétiens de Livonie députèrent effectivement à l'archevêque de Brême, qui leur envoya l'abbé *Bertold* d'un couvent de la Basse-Saxe, homme dévoué à l'église et résolu dans le danger. Il quitta, non sans douleur, son paisible monastère pour aller se faire consacrer à Brême; puis il s'embarqua pour la Livonie. A Uexkull il fut reçu des habitans avec toutes les marques de la joie, et il s'attacha aussitôt à les gagner par toutes sortes de démonstrations, de petits présens et d'égards.

Mais cependant la vieille haine des païens ne

tarda pas à reparaître; et elle éclata dans toute sa force lorsqu'il s'agit de la dédicace du cimetière de Holm. Les idolâtres parlaient de faire périr le missionnaire dans les flammes avec son église, ou de le noyer dans la Dwina. Alors Berthold s'embarque secrètement pour l'Allemagne, et ne sait rien faire de mieux que de demander une croisade contre ce pays; car on était alors dans la fureur de ces entreprises. Il se forme effectivement une armée de Saxons, de Westphaliens, de Frisons et d'autres nations chrétiennes, qui partent de Lubeck sous la conduite du missionnaire. La flotte débarque dans l'endroit où, peu de temps après, fut bâtie la ville de *Riga :* Berthold s'avance avec les croisés jusqu'au fort de Holm (Kirchholm) dans l'une des îles du fleuve; puis il envoie demander aux habitans de la rive orientale s'ils veulent embrasser la foi chrétienne. « Renvoie tes guerriers » chez eux, » lui font dire les Lives, « et retourne » paisiblement avec tes prêtres dans ta maison » parmi nous! Force, tant que tu voudras, ceux » qui ont déjà embrassé la foi à y persévérer; » mais pour les autres, c'est par la douceur et non » par les terreurs de la guerre qu'il faut les gagner. » — L'évêque demanda des ôtages; mais on les refusa. On convint alors d'une trève; mais elle fut violée au bout de quelques jours, et la guerre se déclara. Les croisés remportèrent la victoire. Berthold, guerrier ardent, s'étant oublié dans la poursuite, et les païens l'ayant mis en pièces, les croisés furieux massacrèrent tout ce qui leur tombait sous la main, et mirent le feu aux moissons aussi

bien qu'aux cabanes des malheureux Livoniens. Ceux-ci alors se soumettent en apparence, se font baptiser tant qu'on veut, reçoivent des prêtres dans leurs forteresses, consentent à des impôts, et envoient une députation à Brême pour demander un nouvel évêque. Les croisés, trop heureux de pouvoir retourner chez eux, ne laissent à l'embouchure de la Dwina que les prêtres qu'ils avaient amenés et un vaisseau marchand : mais à peine sont-ils en pleine mer que voilà derechef tous les Lives dans l'eau pour se laver de leur baptême. Puis, passant à des mesures plus sérieuses, ils se jettent à leur tour sur leurs compatriotes chrétiens, en massacrent plusieurs, ravagent leurs champs, et forcent les missionnaires d'Ykeskola à se réfugier dans l'île de Holm. Deux cents martyrs succombèrent dans cette insurrection. L'année suivante les Lives décrétèrent même que tout ecclésiastique qui serait encore dans le pays après Pâques serait mis à mort; alors tout s'enfuit en Allemagne.

L'archevêque de Brême ne savait plus qui envoyer ; car l'éducation monastique des prêtres leur donnait des vues excessivement bornées, et on sentait le besoin d'un homme qui eût des dons prononcés. Ce prélat pensa alors devoir chercher son missionnaire dans une classe élevée ; et son choix tomba sur *Albert*, l'un de ses chanoines, homme de talent, dans la fleur de l'âge, plein de science et de connaissance du monde, d'une conduite irréprochable, prudent et résolu, attaché à une famille considérée, et qui accepta la mission avec enthousiasme. Les véritables apôtres avaient

de tout autres moyens; mais en fait de moyens humains Albert était réellement l'homme qu'il fallait envoyer.

Avant de partir il visita les cours du Danemark et d'Allemagne, où il fut reçu avec distinction et pourvu de tous les moyens de réussite qu'on put lui procurer. Mais hélas! on ne connaissait plus guère que les massacres! Albert ne quitta qu'à la tête d'une nouvelle armée de croisés (1199), parmi lesquels on voyait plusieurs gentilshommes de distinction. Un grand nombre croyaient agir pour la gloire de Dieu et pour le salut de leurs ames. Les habitans de l'île de Gotland se distinguèrent particulièrement dans cette entreprise; mais il faut remarquer que la soumission de la Livonie convenait grandement à leur commerce. Ils mirent, à eux seuls, 500 hommes sous les armes. La flotte, composée de vingt-trois vaisseaux, arrive à l'embouchure de la Dwina; et Albert, après avoir invoqué le secours de Dieu dans une prière solennelle, remonte avec son armée à Ykeskola, où le petit troupeau chrétien le reçoit avec des cris de joie. Les rusés Livoniens demandent une trève de trois jours; mais ils la violent dès le lendemain. Alors les croisés les repoussent et mettent de nouveau le feu aux moissons. Nouvelle paix, sous condition que les païens livreront trente jeunes gens de leurs meilleures familles.

Ces jeunes gens furent transportés dans les monastères de la Wagrie et de la Frise orientale, où on en fit des prédicateurs destinés à leur propre nation. Dans ce nombre doit s'être trouvé ce Lette

Henri, qui travailla plus tard effectivement à répandre l'évangile chez les siens, et que nous avons cité comme ayant été le premier chroniqueur de sa nation et l'historien où nous puisons principalement nos récits.

Pour affermir la position des chrétiens dans ce pays ennemi, l'évêque fonda à l'embouchure de la Dwina la ville de *Riga*. Cette station devait assurer les communications de l'intérieur du pays avec les rives de la mer Baltique : Berthold y avait déjà songé. Au bout de peu d'années Riga s'éleva en effet comme un boulevard de l'église chrétienne dans ces contrées ; et Rome accorda à cette ville des privilèges commerciaux. Innocent III ordonna même que tout vaisseau qui remonterait la Dwina pour se rendre chez les Semgalles devait se présenter dans le port de Riga, ce qui fit de cette ville la clef du commerce de la Baltique avec la Russie.

Cependant Albert profite de la victoire pour faire prêcher la foi. En même temps il continue la guerre, et s'empare du fort de *Lenewarden*, situé au-dessus d'Uexkull en remontant la Dwina. Les *Cures* du voisinage envoient des députés, pour faire une alliance qu'on leur accorde; et les *Lithuaniens* font une démarche du même genre.

Pour former quelques docteurs dans le pays même, on fonda un monastère qui se remplit bientôt de moines, auxquels Albert donna *Dietrich* pour abbé. Les colons allemands s'établirent autour du monastère, et formèrent ainsi le village de *Dunamunde*. Il arriva en même temps à Riga un frère de Dietrich, le moine *Engelbert* qui se mit,

avec un grand nombre d'autres prêtres, à parcourir toutes les contrées voisines pour y annoncer la doctrine du salut.

Albert sentait néanmoins que le moyen des croisades était très-précaire : ces pélerins armés croyaient toujours, au bout d'une année, en avoir assez fait pour le salut de leurs ames, et s'en retournaient chez eux en abandonnant les chrétiens restans à toutes sortes de dangers : Albert voulut remédier à ces inconvéniens par deux moyens. D'abord il distribua des terres aux guerriers, afin de les intéresser personnellement à la défense du pays : mais une seconde mesure bien plus importante, et empruntée à l'esprit du temps, fut la fondation d'un ordre de chevalerie, qui se proposerait la propagation de la foi et de l'église chrétienne chez les peuples du Nord et la défense armée du pays contre les païens. C'était en d'autres termes une armée permanente sous les ordres de l'évêque. Dans cette création, Albert eut surtout devant les yeux la constitution de l'ordre des Templiers; et lorsque la chose fut arrivée à sa maturité les membres de l'ordre reçurent le nom de *frères de la milice de Christ (fratres militiæ Christi)*. La vie tout entière de ces chevaliers devait être consacrée au service de Christ, au maintien et à la propagation de la foi, et à la défense de l'église. Les chevaliers portaient un manteau blanc marqué d'une croix et d'une épée, ce qui les fit aussi bientôt appeler les *frères de l'épée*. L'évêque du pays devait être leur chef suprême. Ils auraient pour leur entretien le tiers du territoire, soit de celui qui

appartenait déjà à l'évêque, soit de celui qu'ils conquerraient encore : Albert nomma pour grand-maître de l'ordre un chevalier *Vinno* de Rohrbach, guerrier expérimenté. Le nombre, d'abord petit, des chevaliers augmenta d'année en année; et au bout de peu de temps la Livonie et l'Esthonie se trouvèrent sous le joug d'une troupe belliqueuse et enthousiaste, travaillée du besoin d'éprouver sa valeur envers et contre tous les ennemis de l'église.

Il est évident que tout cela est excessivement loin des principes de l'évangile et du royaume de Christ : mais on se tromperait pourtant beaucoup si on ne voulait voir dans toute cette œuvre que de l'ambition et des motifs impurs. Il y avait force erreur; mais Albert pouvait croire de bonne foi, vu les ténèbres du temps, qu'il fallait traiter des païens opiniâtres et aveuglés, comme des enfans mutins à qui on arrache ce qui peut leur faire du mal, et qu'on force quelquefois à recevoir ce qui peut les rendre heureux. La source de tout mal était, là comme toujours, l'ignorance de la Parole de Dieu, ce grand objet des efforts des papes.

Aussi, tant il est vrai que les moyens de l'évangile sont toujours les plus puissans, les faits prouvèrent-ils qu'Albert n'avait pas choisi les meilleurs pour arriver à ses fins : car pendant vingt-cinq années entières il va être occupé à retourner sans cesse, comme un aide-de-camp, de Russie en Allemagne et d'Allemagne en Russie, entouré de dangers par mer et par terre, pour amener continuellement de nouveaux croisés sur son champ de

bataille, et arriver à un pauvre résultat final. Il consuma ainsi ses forces et ses talens à la guerre plutôt qu'aux missions, et rarement put-il trouver un moment de recueillement pour songer au but véritable de tant d'efforts. La haine des indigènes s'accrut aussi de jour en jour contre ces brigands qui venaient occuper avec eux un territoire qui avait appartenu à leurs pères : ils retinrent avec d'autant plus d'amour ce qu'on venait leur enlever d'une manière aussi injuste; et le petit nombre de ceux qui embrassèrent la foi furent regardés pen[illegible]t long-temps comme des traîtres à la patrie. [illegible] [illegible]sses mêmes, quoique chrétiens, ne purent [illegible] avec jalousie ce qui se passait en Livonie, [illegible] [illegible]upes étrangères venir s'emparer d'un pays qu[illegible] [illegible]u'alors avait payé le tribut à la Russie. Ainsi [illegible]e mission, ou plutôt cette boucherie, n'eut long-temps que des suites lamentables; et c'est avec le sentiment sacré de la justice naturelle que l'idolâtre Livonien disait à son frère mourant dans la bataille : « Va, malheureux, dans un monde meilleur, où les Allemands ne seront plus tes maîtres, mais tes esclaves! »

§ 3.

Soumission graduelle des Finlandais, des Esthoniens, des Livoniens et des Cares au joug de l'Évangile.

Cependant la cause de l'église chrétienne finit par l'emporter; et nous allons raconter, mais en les abrégeant beaucoup à cause de l'excessive monotonie dans laquelle ils tombent, les exploits d'une

troupe animée à la fois par la gloire militaire, par l'amour du pillage, et par le désir de gagner les bénédictions de l'église et le royaume des cieux; c'est l'histoire d'une guerre acharnée de trente ans.

On voit par la carte (celle d'Europe) que la Livonie s'étendait sur la rive orientale de la Dwina, depuis Riga jusqu'aux environs de Polòzk; elle renfermait les forts de Holm, d'Ykeskola, de Lenewarden, et autres. — Sur l'autre rive de la Dwina était la tribu des Semgalles, tour-à-tour amie et ennemie. — Plus au midi, les Lithuaniens, peuplade barbare, en guerre de tous côtés. — Au nord des Semgalles, les Cures qui peuplaient aussi les deux îles d'Oesel et de Dagoen, deux républiques de pirates. — A l'orient de l'île d'Oesel était la [illegible]talie, où se trouvait Pernau, et autres forts. — Le long du lac Péipus s'étendait l'Ungannie, dont la place la plus forte était Darpat, nommée aussi Tartolin ou Jurjew, tour-à-tour possédée par les Russes et les Esthes. — Puis le district de Fellin. — Au midi, le pays des Lettes renfermait Vénden, Riga et Toreida (ou Treyden), sur l'Aa, célèbre par la perfidie et l'opiniâtreté de sa résistance.

Albert revient de Rome en 1202, avec l'acte de la fondation de son ordre, et suivi de plusieurs vaillans chevaliers tous disposés à partager avec lui, pour l'amour de Dieu, la [illegible] vingt-[illegible]vaise fortune. Déjà en che[illegible]pé à retourner sans [illegible]rent sur le point de tomb[illegible]mp, de Russ[illegible] de l'île d'Oesel : mais i[illegible]eillis aux embouchures de la Dwina pa[illegible] les acclamations des chrétiens. Albert, voyant le triste état de la colo-

nie, renvoie à Rome l'abbé Dietrich avec Caupo de Toreida, pour y demander un surcroît de secours. Ce Caupo était un des chrétiens du pays qui avaient été convertis déjà par la prédication de Meinhard ; c'était un homme fidèle et dévoué. Le pape Innocent III reçut très-bien ces deux envoyés, promit des secours, et renvoya en même temps à l'évêque de Livonie, en présent, une Bible écrite de la propre main de Grégoire Ier.

Cependant les Russes, jaloux des chevaliers allemands, se jettent sur Ykeskola et Riga, et enlèvent deux prêtres occupés à faire du bois dans la forêt ; mais ils sont repoussés. — Au milieu de ces récits de guerre on ne rencontre guère d'édifiant qu'une pauvre petite légende, mais qui respire au au moins l'humanité. Le missionnaire de Holm, homme fidèle et pieux qui servait Dieu jour et nuit, mourut à cette époque. Ses paroissiens voulaient faire à « leur bon père » un beau cercueil en bois, mais il fallut qu'un miracle vînt au secours de leur pauvreté : l'une des planches était trop courte, et ils ne savaient où s'en procurer une plus longue. Tandis qu'ils la retournaient de tous côtés avec grande perplexité elle s'allongea tout-à-coup ; et ils purent enterrer leur ami d'une manière honorable. — Il n'y a pas, comme on voit, grande [illegible] des Cu[illegible] dans cette petite histoire : mais [illegible] un sentiment paisible, et Cependant la cause de quelques tra[illegible] charité, qui est le plus grand des comman[illegible] comme la plus excellente des vertus.

Dietrich et Caupo reviennent (1203) avec de nou-

veaux croisés; une troupe de Lithuaniens, qui venait menacer la ville, est défaite, et on parvient à délivrer l'un des deux prêtres qui avaient été faits prisonniers quelque temps auparavant. Il raconta que, dans un village, cinquante femmes Lithuaniennes s'étaient pendues à des arbres après une défaite qu'avaient éprouvée leurs maris.

En 1204 Albert fait un nouveau voyage en Allemagne, d'où il ramène une troupe de moines et de chevaliers. Il veut visiter les païens du pays pour tâcher de regagner leur confiance; mais ces malheureux se sauvent dans les forêts, d'où ils inquiètent ensuite par tous les moyens possibles la suite de l'évêque. Celui-ci fait alors occuper par ses chevaliers tous les forts abandonnés, et s'empare de nouveau des moissons : les Lives promettent encore une fois de se soumettre.

En même temps que cette mission était inhumaine, elle présentait mille autres défectuosités. Les Allemands ne sachant pas la langue du pays, et le pays ne pouvant fournir des interprètes, on était réduit aux expédiens les plus ridicules pour communiquer avec les idolâtres. Les moines et les chevaliers se mirent à jouer des espèces de drames pour représenter des histoires de la Bible: ils appelaient cela des « pièces de prophètes. » Une fois les Lives furent tellement effrayés du spectacle qu'on leur présenta qu'ils se sauvèrent tout tremblans; et qu'on eut les plus grandes peines à leur faire comprendre de quoi il s'agissait.

Albert chercha à établir des rapports de bon voisinage avec Wladimir, ce prince de Polozk,

dont nous avons parlé déjà précédemment; mais les Lives avaient pris les devans et s'étaient plaints amèrement de l'évêque. Le prince, déjà jaloux des étrangers, comme on l'a dit, équipe une flotte, pour aller surprendre Riga, et convoque en même temps une assemblée du peuple à *Kokenhusen* (17 l. sud-est de Riga, sur la Duna) pour y faire juger la conduite des Allemands par quelques arbitres. Quelques Lives chrétiens qui se trouvaient présens sont massacrés par le peuple; et il éclate une persécution générale, dans laquelle périt entre autres ce même prêtre Jean, de Holm, qui avait été fait prisonnier, puis délivré. Il était Esthonien de naissance : il avait été pris dans sa jeunesse, et envoyé par Meinhard dans le couvent de Ségeberg, d'où il était revenu excellent missionnaire, connaissant la langue et le caractère de son peuple, et en même temps pénétré d'une piété sincère. Deux autres de ses collègues souffrirent le martyre en même temps que lui.

Albert, effrayé de ce mouvement, charge une petite troupe de croisés de remonter la Dwina, pour chasser de Holm les Lives et les Russes. « Ces croisés furent d'abord bien étonnés, dit la chronique, lorsqu'ils virent la multitude des ennemis qui couvraient le rivage; ils n'étaient, eux, que cent cinquante. Mais ils se mirent à chanter quelques prières pour invoquer le Seigneur; puis ils sautèrent courageusement à terre au milieu de la foule épaisse des ennemis, qui furent bientôt dispersés. » Pendant cette expédition l'évêque était avec son clergé dans le temple de Riga, « et il attendait,

dans la crainte de Dieu et dans la prière, s'il ne verrait pas bientôt venir quelque messager qui lui apprît l'issue de l'événement; car il avait grande confiance en Dieu. Bientôt vint en effet un petit bateau sur lequel était un des chevaliers avec quelques blessés : il apportait la tête de l'un des chefs ennemis. » — Les croisés eurent donc de nouveau la victoire; les Livés redemandèrent la paix, et remirent de nouveau leurs places fortes dans les mains des chevaliers; mais la famine ravagea le pays.

Nouveau voyage d'Albert en Allemagne. Il emmène avec lui quelques-uns des anciens du peuple, « afin que voyant la vie des chrétiens de plus près, ils apprennent à mieux connaître le christianisme. » Mais dès son départ, nouvelle insurrection des Lives et des Russes. La garnison de Holm n'était que de vingt chevaliers, qu'on assiége jour et nuit. La détresse avait atteint son dernier terme, lorsque quelques vaisseaux danois parurent dans le golfe de Riga; et l'armée des païens se dissipe.

C'était le roi de Danemark Waldmar II, qui venait dans ces parages avec une puissante flotte, accompagné de son archevêque *André*, dans le double but de châtier l'île d'*Oesel*, dont les habitans venaient de ravager ses côtes, puis d'établir un évêque sur l'Esthonie, pour en convertir les habitans. C'est dans cette expédition que les Danois fondèrent la ville de *Reval*. Après avoir rempli son objet le roi retourna dans ses états, tandis que l'archevèque *André* entra dans le port de Riga avec deux vaisseaux de guerre pour y passer l'hiver et y soutenir la mission. Cet homme éclairé en vit bien-

tôt les défauts : et comme la plupart des prêtres allemands étaient extrêmement ignorans, il commença à leur donner une suite de leçons sur la théologie, et sur le livre des Psaumes en particulier. Cette instruction arrivait dans un moment très-favorable ; « il vint une crainte de Dieu sur tout le pays, dit un chroniqueur; et les habitans eux-mêmes demandèrent des docteurs. Les missionnaires se dispersèrent donc en tous sens. Un nommé *Allobrand* se rendit à Toreida, divisa le pays en paroisses, et bâtit une église à *Cubbesele* (demeure de Caupo), qui en était le chef-lieu. Le prêtre *Alexandre* baptisa toute la province de Metsepole; *Daniel* s'établit à Lenewarden, où il eut pareillement beaucoup de succès. D'autres endroits encore reçurent la Parole avec joie; et cette époque fut un temps de grâce pour la pauvre Livonie. »

Avec un commencement de christianisme on vit arriver aussitôt quelques-unes des douces institutions de la vie civilisée. Les Lives eux-mêmes demandèrent à leur prêtre Allobrand d'établir parmi eux quelques droits semblables, dirent-ils, aux droits des empereurs chrétiens; car, selon Henri lui-même, c'était jusqu'alors un peuple perfide et voleur qui ne connaissait de droit que la violence. Allobrand dut donc consentir, comme tout prêtre chez des barbares, à remplir pour quelque temps tout ensemble les fonctions civiles et religieuses. « Pour l'amour de Dieu, dit un chroniqueur, et se souvenant de ses péchés, il s'acquittait de ses travaux avec fidélité. Il diminua le nombre des

vols et des brigandages; et il montra aux Lives la voie d'une vie juste. » Mais tout se corrompt; et l'on vit bientôt les juges qu'on venait d'établir devenir infidèles, et créer ainsi de nouveaux mécontentemens.

Cependant Albert parcourait de nouveau la Saxe, la Westphalie et la Frise pour recruter des chevaliers. A cette époque l'Allemagne était divisée entre deux prétendans au trône impérial; l'un d'eux, Philippe de Souabe, accueillit Albert avec faveur: et comme il espérait en venir à réunir la Livonie et l'Esthonie à ses états, il donna d'avance ces deux provinces à Albert avec de forts revenus. Mais en acceptant cette donation Albert introduisit entre lui et les chevaliers de la milice un levain de discorde qui troubla profondément ses derniers jours: car « mieux vaut se confier au Seigneur que dans » les hommes! » (Ps. 118, 9.)

L'archevêque danois se retira (1206) avec les siens, au moment où Albert rentrait à Riga avec un grand nombre de nobles et de chevaliers. Combien la face des choses était différente maintenant de ce qu'elle était six mois seulement auparavant! La sagesse et la modération de l'archevêque danois avaient adouci tous les esprits; et il ne s'agissait plus que de continuer sur le même pied. Albert l'essaie: il envoie de nouveaux prêtres dans tout le pays: à Thoreida, à Metsepole, à Idumea, partout on bâtit des églises; les Lithuaniens demandent la paix, et se font baptiser; et l'étendard de la croix est planté sur les remparts de Sélebourg. Allobrand visite les *Lettgalles*, qui consultent leurs

dieux pour savoir s'ils doivent recevoir le baptême des Russes de Plescow (ou Pscow), c'est-à-dire celui de l'église grecque, ou celui des Allemands : le lot décida pour ces derniers. Albert leur fit bâtir une église, et leur envoya pour pasteur le prêtre Henri.

Mais il éclate bientôt de nouvelles insurrections, en même temps qu'il arrive de nouveaux croisés. Les Cures viennent assiéger Riga, dont la garnison était si faible que les ecclésiastiques et les femmes prirent les armes; on sonna le tocsin sur la grosse cloche, ce qui épouvanta beaucoup ces pauvres barbares qui craignaient d'être dévorés par ce Dieu des chrétiens qui avait une si terrible voix. Les assiégés reçurent du secours; mais tout le pays est de nouveau dans le plus horrible désordre. Il est vrai que les Esthes sont battus (1211); l'abbé Dietrich (p. 416) leur est donné pour évêque; et son abbaye de Dunamunde passe à un comte Bernard de la Lippe, vieux guerrier qui s'était fait moine, et qui devient missionnaire. Albert retourne à Riga, y fonde un nouveau monastère, remplace momentanément les dîmes, partout odieuses, par un impôt, confie aux trois évêques de Verden, de Paderborn et de Ratzbourg, situés à deux cents lieues de là, l'administration du pays, et retourne en Allemagne et à Rome. En même temps une peste terrible éclate en Livonie, parce qu'on avait négligé d'enterrer les cadavres dans la dernière campagne.

Cependant, pour la première fois, Albert est mal reçu du pape : ses difficultés avec les chevaliers sont soumises au jugement de prélats danois et

suédois : Dietrich, l'évêque d'Esthonie, est déclaré indépendant de lui, et l'archevêque danois chargé d'établir les évêques nécessaires dans les deux provinces soumises à sa nation. Albert ne se laisse pas décourager par cette défaite : il retourne chez ses Esthes; et c'est toujours le baptême ou la mort. Mais cette manière abominable de conduire les affaires trouve enfin une haute désapprobation jusque dans un synode tenu à Rome où cet homme infatigable se retrouvait déjà avec l'évêque Dietrich en 1215.

Néanmoins ces observations furent stériles; et l'esprit du temps, l'enchaînement des circonstances ramenaient toujours au même résultat : car en 1218 les évêques de la Livonie et de la Semgallie se rendent auprès du roi de Danemark et de son archevêque André, afin de demander qu'on envoie l'année prochaine une armée en Esthonie pour y arrêter les irruptions des Russes; et le roi promet de faire cette campagne à l'honneur de la Vierge Marie et en expiation de ses péchés. On devine déjà qu'Albert part pour l'Allemagne afin d'y chercher de son côté une autre armée; et en effet il revient (1219) à la tête d'un renfort attendre celle des Danois. Le roi de Danemark arrive de son côté à la tête d'un millier de vaisseaux qui portaient 67,000 hommes, et accompagné de son archevêque et d'une foule d'évêques et de comtes. On ajoute de nouveaux travaux aux remparts de Reval, et les Danois s'établissent sur toute la côte. Les Esthoniens envoient des paroles de paix; leurs envoyés se font baptiser; mais trois jours après

ils surprennent le camp et pénètrent jusqu'à une tente qu'ils regardaient comme celle du roi : c'était celle de l'évêque Dietrich, qu'on prend pour le roi et qui est tué. La scène se passait au milieu de la nuit, et la confusion du camp était inexprimable. Alors l'évêque d'Aarhus profite du moment pour reprocher au roi sa conduite envers ses sujets; il lui fait promettre une diminution des impôts, et que toutes les années on célèbrera dans tout le pays, à l'anniversaire de ce jour, un jour de jeûne et d'humiliation. Le roi jure; les Danois et les Allemands se reprennent de leur terreur; et les Esthes sont complètement défaits. *Wesselin* est nommé remplaçant de Dietrich; Reval est garnie de troupes, et l'armée danoise retourne chez elle.

Cette campagne affaiblit pour toujours le pouvoir des Esthes et l'influence des Russes : mais le pays resta encore long-temps agité; et les prétentions que les Danois élevaient actuellement sur le pays, en opposition à celles des chevaliers croisés, amènent un nouveau germe de divisions.

Albert, jaloux de voir un moine du Danemark évêque d'Esthonie, fait sacrer pour la même dignité son frère *Herrmann*, et envoie, en attendant l'arrivée de cet évêque, des prêtres allemands et nationaux prêcher dans le pays. Le Danois veut maintenir ses droits et envoie des missionnaires de son côté; et comme tout ceci n'est plus à ses yeux qu'une question de premier occupant, et qu'il n'a pas assez de prêtres pour baptiser tous les villages en même temps, il charge ses missionnaires d'élever des croix partout où ils arrivent, et il fait lever en masse

les paysans déjà baptisés pour aller asperger tout le pays d'eau bénite et le marquer ainsi pour son église. Cette lutte scandaleuse atteignit un tel degré d'infamie que, sur l'ordre du même évêque, un ancien d'église fut pendu pour s'être fait ou laissé baptiser par les Allemands. Les habitans du district en furent si effrayés qu'ils chassèrent tous les missionnaires de cette dernière nation.

Voilà jusqu'où étaient descendues les missions de l'époque. Pendant qu'Albert court se plaindre à Rome, les évêques danois font mettre à feu et à sang tous les districts qui ne veulent pas recevoir leur baptême, et rebaptisent même ceux qui ne l'ont été que par les Allemands. Le pape n'osa d'abord décider entre Albert et le puissant roi du Danemark; puis il finit par prendre un terme moyen; il reconnut en Esthonie un évêché danois, celui de *Reval*, et un allemand celui de *Léal*: et c'est ainsi que cette affaire ignominieuse fut apaisée.

Pour combler la mesure des scandales, il prend envie au roi de Suède de venir réclamer sa part du malheureux pays qu'on se déchire. Il arrive avec une armée considérable (toujours en 1219), et s'établit dans le fort de Léal, résidence future de l'évêque allemand. Mais les habitans de l'île d'Oesel surprennent la garnison, et y massacrent un duc avec cinq cents hommes de sa troupe : alors la Suède n'en veut plus, et renonce à ses prétentions sur l'Esthonie.

Cette province délivrée de ce côté essaie de se soulever contre les Danois. Ceux-ci s'unissent mo-

mentanément aux Allemands, mais subissent un échec, et sont obligés de laisser des ôtages, au nombre desquels est un Dietrich, frère d'Albert. Ce succès encourage les païens à de nouvelles tentatives. Les habitans d'Oesel avaient appris la guerre à force de la faire : ils avaient fait prisonniers quelques frondeurs : ils s'étaient emparés de quelques machines de guerre, qu'ils imitèrent et qu'ils communiquèrent aux Esthes : la révolte se répand comme un incendie; et on ne peut lire sans frémir le récit des fureurs auxquelles les insurgés se livrèrent envers les chrétiens. « Ils leur arrachaient les entrailles et le cœur encore tout palpitant, qu'ils faisaient rôtir, et qu'ils se partageaient pour le manger en commun et pour se fortifier contre leurs ennemis; puis ils donnaient les cadavres des croisés à dévorer aux chiens et aux oiseaux du ciel. En même temps ils se préparent à continuer la guerre à outrance : ils entourent les forts de nouveaux retranchemens; ils dressent de puissantes catapultes; ils s'exercent à tirer la fronde; et ils introduisent dans leurs rangs les frondeurs qu'ils avaient pris à la guerre. Abjurant la religion qu'on leur avait imposée, ils reprennent les femmes dont ils s'étaient séparés pendant leur conversion apparante : ils vont rechercher en terre les cadavres de leurs morts, pour les brûler à leur manière accoutumée; ils lavent, ballaient et raclent toutes leurs maisons pour y détruire jusqu'à la dernière trace du christianisme, et cherchent comme précédemment à se nettoyer dans la mer de toute impression du baptême.

Les Russes mêmes se joignent aux Esthes contre les Allemands, s'emparent de Dorpat, et s'avancent jusqu'à Fellin, en se livrant aux mêmes fureurs que les païens.

Ainsi les conquêtes de l'église, achetées déjà avec tant d'effusion de sang, semblaient perdues au moment où on croyait les avoir terminées; et ce qui achevait d'empirer la position des Allemands c'est qu'à cette même époque le roi de Danemark, fait prisonnier par le comte Henri, se trouvait hors d'état d'envoyèr aucun secours. Mais Albert ne perd pas courage. Il se remet à la tête des troupes avec l'évêque Bernard de Semgalles et Volquin, maître de l'ordre, et va attaquer le point le plus fort des insurgés, la forteresse de Dorpat, dont les Russes avaient doublé les fortifications. Les évêques et les chevaliers font auparavant exhorter le commandant de la forteresse de se retirer d'avec ces rebelles qui avaient violé les sermens de leur baptême, foulé aux pieds la foi en Jésus, assassiné leurs docteurs, et dévasté les provinces restées fidèles; et sur le refus du commandant on décide l'assaut. L'armée se prépare à la mort par la prière et la célébration de la sainte cène : puis elle commence le combat, qui fut effroyable. Jean d'Apeldern, frère de l'évêque, excellent chevalier, saisit un brandon et monte le premier à l'assaut : il est suivi de son écuyer et du reste des soldats qui couvrent les échelles pour arriver aux remparts. Ils se soulèvent les uns les autres : ils pénètrent dans les ouvertures par où les assiégés lançaient leurs roues en feu : ils arrivent enfin sur les remparts, d'où

ils renversent les Esthes à coups de lances dans le fossé : les Lettes suivent les Allemands : pas un assiégé, ni hommes ni femmes, n'est épargné, et bientôt des milliers de morts encombrent les rues étroites de la forteresse couverte de sang. Les Russes, qui se défendirent le plus long-temps, sautent à bas des murailles, mais sont reçus sur les lances des assiégeans : la victoire fut complète ; et les Allemands et les Lives célébrèrent la chute de Dorpat comme signalant la fin de la guerre.

Et en effet, après quarante ans d'effusion de sang, la Livonie et l'Esthonie avaient enfin trouvé la paix. Les croisés firent exécuter tout ce qui restait d'Esthes et de Russes qui avaient échappé au massacre de la garnison ; et tous les pays voisins, Russes, Esthes, Semgalles, Cures et Lithuaniens, plièrent avec terreur. Ceux d'Oesel renvoyèrent même de leur propre mouvement le frère d'Albert qu'ils avaient en ôtage ; et le pays fut réellement soumis : les Esthes osent quitter leurs forteresses pour rebâtir leurs villages et leurs églises : les Lives et les Lettes sortent des forêts où ils s'étaient tapis depuis plusieurs années : la charrue reparaît pour passer sur les campagnes : « et com-
» me les habitans commencèrent, » dit la chronique, « à mieux comprendre ce qu'était la foi chré-
» tienne, ils confessèrent avec joie Jésus-Christ,
» le Fils de Dieu, qui après bien de malheureuses
» guerres, après maintes exécutions, pestilences
» et tribulations, avait enfin eu pitié de son peu-
» ple, et lui avait donné la paix et la sécurité. Ainsi
» tout le peuple se reposa dans le Seigneur, et il

» loua celui qui est Dieu d'éternité en éternité.
» Amen. »

Il ne s'agissait plus que de concilier les vues opposées des croisés, du pape, et du roi de Danemark. A cet effet on députe à Rome, d'où arrive (1224) l'évêque de Modène. Il se réjouit de voir cette vigne du Seigneur, jusqu'alors arrosée du sang de tant de fidèles, maintenant établie en paix, sur une étendue de dix journées de marche vers le nord, depuis Riga jusqu'à Reval, d'autant du côté de l'orient jusqu'à Plescow, puis du côté du midi le long de la Duna jusqu'à Gerzeke. Ce grand pays fut distribué en cinq évêchés; celui de *Riga*, qui était sous la direction d'Albert depuis vingt-six ans; celui de *Léal* (plus tard *Oesel*), sous Gotfried; celui de *Selbourg* et Semgallen sous le belliqueux Bernard : l'évêché de *Dorpat* fut à Herrmann, frère d'Albert : il ne s'agissait plus que de décider du sort de l'évêché danois de *Reval*.

Avant d'en venir là le légat voulut connaître les choses par lui-même. Il se rend d'abord à Thoreida, et à Cubbeséle, où il prêche la Parole aux habitans. De là il passe tout le long de la côte, à travers tout le pays des Lettes, exhortant et intruisant partout les habitans. En Esthonie et en Ungannie, il recommande aux Allemands de ne point imposer aux indigènes un joug trop pesant, mais seulement celui du Seigneur. Il arrive à Sakkala, à Fellin; partout indigènes et Allemands le reçoivent avec joie; et « partout aussi, selon le récit » du chroniqueur, il exhorte le peuple fidèlement » à recevoir la bienheureuse doctrine de notre Sei-

» gneur Jésus-Christ, en leur rappelant la passion
» du Sauveur. »

En même temps les Danois renoncent, en faveur du légat, à tous leurs droits politiques sur quelques districts qui leur restaient dans le pays; et les habitans d'Oesel, qui seuls essaient encore une révolte, sont soumis comme le reste. Ils venaient de piller une portion des côtes de la Suède et d'y détruire plusieurs églises. Les croisés, au nombre de 20,000 hommes, passent au printemps de 1227 la mer encore couverte de glace, prennent d'assaut la capitale de l'île, et acceptent la soumission du peuple et du prince : ce dernier demanda le baptême.

Ainsi s'organisèrent peu à peu ces malheureuses contrées pour un meilleur état de choses. La transition avait été affreuse : mais mieux valait cependant leur nouvelle position que la précédente.

Au milieu de tous ces événemens Albert avait vieilli; il ferma les yeux à la lumière en 1229, après trente ans entiers de travaux dans ces contrées; et nous arrêtons le cours de notre histoire des missions livoniennes sur son tombeau : car on voit qu'elles ont atteint leur terme à la même date. Les détails de la vie de cet homme montrent qu'il avait toujours rêvé l'érection d'un siége métropolitain à Riga, en se flattant de l'espoir d'être nommé à cette charge; et il est vrai en effet que ses longs travaux semblaient lui en donner le droit. Nous nous abstiendrons à son sujet, comme de coutume, des jugemens sur les intentions. Il put faire beaucoup de choses par suite des erreurs qu'il parta-

gea avec son époque : dans tous les cas ce fut un grand homme. Soixante-sept ans s'étaient écoulés depuis que les premiers marchands de Brême avaient paru chez les Livoniens; et ses travaux avaient rempli presque la moitié de cet espace de temps. Malgré lui, sûrement, il avait moins travaillé pour le moment présent que pour les races futures : mais maintenant un vaste champ venait d'être labouré, depuis l'embouchure du Niémen jusqu'à celle de la Narva. Un pauvre peuple avait beaucoup souffert; mais les suites devaient en être heureuses, et le seront un jour encore davantage. « Les souffrances du temps présent ne sont point » comparables à la gloire à venir qui doit être ré-» vélée en nous » (Rom. 8, 18); et « notre légère » affliction qui ne fait que passer produit un poids » éternel d'une gloire souverainement excellente » quand nous ne regardons point aux choses visi-» bles, mais aux invisibles; car les choses visibles » ne sont que pour un temps, mais les invisibles » sont éternelles » (2 Cor. IV, 17, 18).

CHAPITRE LII.

PRUSSE (1).

§ 1.

Notice sur cette contrée; et premières missions.

Depuis mille ans environ que l'évangile avait fait ses premiers pas en Europe, il s'était soumis toutes les nations de cette partie du monde, du nord au midi et d'occident en orient, sauf la seule race dont il nous reste à parler, celle des *Lettes*, qui se distinguait en *Prussiens* et en *Lithuaniens*, et

(1) Sources. Après seize ans de travaux parmi les Prussiens, le moine *Christian* composa une chronique relative à ce peuple, sous le titre de *Liber filiorum Belial* (le livre des enfans de Bélial). Malheureusement elle s'est perdue; mais il en est resté des extraits dans les ouvrages de *Simon Grunau* (1521 : n'ont jamais été imprimés), et de *Lucas David* qui mourut en 1583. — Après l'ouvrage de Christian, le monument le plus ancien que nous ayons sur l'histoire des Prussiens est le *Chronicon Prussiæ* de Pierre *Dusburg* (1326), ouvrage précieux qui contient aussi une histoire complète de l'ordre teutonique dans ces contrées. — Plus tard l'excellent ouvrage de *Hartkuoch : Altes und neues Preussen*, 1684. — Puis, du même auteur : *De originib. relig. Christ in Prussiâ*, 1769. — Enfin nous mentionnerons encore sur le même sujet un excellent ouvrage de *Jean Voigt*.

qui, entourée de toute part de peuples chrétiens, résistait encore à l'exemple général. Il semblait qu'il se joignît chez ces Lettes, à l'attachement ordinaire de tout peuple pour sa religion, un point d'honneur qui les portait à sacrifier jusqu'à la dernière goutte de leur sang au maintien de ce reste de paganisme qui était venu chercher auprès d'eux son dernier asile. Leur histoire sera triste et cruelle. Nous avons déjà traversé des champs bien ensanglantés; celui-ci le sera encore davantage; et le chrétien voudrait le passer en fermant les yeux. Mais c'est ainsi que finit notre histoire des missions, — ou plutôt celle des missions de l'église romaine non-réformée : comme pour nous faire apprécier d'autant plus le jour heureux où le monde recouvra la Parole de Dieu et la liberté!

La Prusse était jusqu'à la fin du douzième siècle, pour le reste du monde, un pays de merveilles, situé en quelque sorte aux extrémités de la terre. Les *Pruzzi*, *Prutheni*, ne sont même nommés pour la première fois qu'au commencement du onzième siècle par Gaudentius, compagnon et biographe d'Adalbert de Prague (p. 124, 269) que nous allons revoir. Du reste le pays même, ou du moins ses rives, furent connues beaucoup plus tôt et long-temps avant Jésus-Christ, sous le nom de *Samland* (peut-être Saumland, pays riverain), par l'ambre qu'il produit.

Nous avons déjà cité dans le chapitre précédent quelques-uns des jugemens fabuleux ou erronés que portaient sur ce pays les anciens auteurs; il est impossible de démêler ce que devinrent toutes

ces contrées pendant toute la durée de l'invasion des peuples. Au neuvième siècle Alfred le Grand envoya d'Angleterre, sous la conduite de Wulfstan, Anglo-Saxon, une expédition sur ces côtes : on possède encore le rapport remarquable que le capitaine rédigea de ce voyage.

« La Vistule, dit-il entre autres, est un grand fleuve, qui se jette dans la mer des Esthes. Le pays de ces derniers est très-étendu, et renferme un grand nombre de châteaux forts (qui dataient du temps des Goths). Les rois et les hommes les plus considérés y boivent du lait de jument, et les pauvres et les esclaves de l'hydromel. C'est l'usage des Esthes, lorsqu'ils ont perdu l'un des leurs, de le garder un, ou même deux mois entiers avant de l'enterrer. Les guerriers, ou d'autres personnes considérables prolongent encore ce terme à proportion de leur rang : on reste même quelquefois six mois avant de brûler le cadavre, et on passe tout ce temps à boire et à jouer. »

Les Prussiens ont reçu à diverses époques le témoignage d'être un peuple paisible et doux. (V. *Jornandès*;— *Adam de Brême*;— *Helmold*). Ce dernier finit à leur sujet en disant : « Ce peuple vient au secours des navigateurs attaqués par les pirates; et nous pourrions en dire encore beaucoup de choses louables : c'est dommage qu'il n'ait pas la foi en Christ. » Déjà *Tacite* opposait l'agriculture et l'industrie de ce peuple à la paresse des Germains. Les Prussiens commerçaient aussi en pelleterie, que leur fournissait la chasse, et en miel, dont la consommation était très-forte à cause de

l'usage fort répandu de l'hydromel. Chez ce peuple un homme pouvait avoir trois femmes, s'il était en état de les nourrir; mais celui qui manquait à la foi conjugale était livré aux chiens pour en être déchiré; et celui qui portait une atteinte quelconque à l'honnêteté d'une fille périssait sur un bûcher lorsque cette dernière le demandait.

Cependant les mœurs de ce peuple avaient aussi leur côté barbare. On y pouvait brûler vifs les malades, femmes, enfans, ou vieillards, ou se donner dans ce même cas la mort à soi-même, « car, disait la loi, les serviteurs de nos dieux doi» vent être joyeux, et non gémir. » On pouvait pareillement s'offrir, soi, son enfant ou ses esclaves, en sacrifice aux dieux; car « le feu, disait-on encore, » rend ces personnages dignes de mener avec les » dieux une joyeuse vie. » On tuait fréquemment des filles en n'en gardant qu'une seule par famille; et tous les meurtres qui se commettaient pour éviter certains malheurs ou certaines souffrances se justifiaient par cette observation renfermée dans les lois du pays : « que la misère des hommes est » un sujet de tristesse pour les dieux. » — Le remède était violent.

Les Prussiens adorèrent dans les premiers temps le soleil, la lune et les étoiles; mais ils tombèrent bientôt de ce culte de la lumière, dans celui, plus grossier encore, des différentes forces de la nature, et dans une stupide idolâtrie.

Les Goths avaient apporté dans ce pays les trois grands dieux *Perkunos*, *Potrimpos* et *Pikullos*, trinité asiatique qu'on trouve dans l'Inde. Le séjour

de ce dieu triple fut la *Sainte Romowe*, dans la province de Barten (1), où les trois images du dieu étaient taillées dans un chêne d'une grandeur remarquable.

Perkunos (le Thor des Germains) avait la face enflammée de colère : on entretenait devant son chêne sacré un feu éternel, dont les prêtres eussent payé l'extinction de leur vie. Il annonçait ses oracles par la voix du tonnerre, à l'ouïe duquel tout le peuple se jetait par terre dans l'adoration, et s'écriait : « *Diewas Perkunos abgehle uns*, » c'est-à-dire, Dieu Perkunos, aie pitié de nous ! (2). On lui sacrifiait non-seulement des animaux, mais aussi des hommes ; on l'adorait comme l'auteur de la pluie et du beau temps.

Potrimpos était le conservateur de toutes choses, l'auteur de toute fécondité : beau jeune homme couronné d'épis de blé : on lui sacrifiait des enfans ; et on entretenait soigneusement à son honneur un serpent sacré renfermé dans une urne.

Pikullos était le dieu de la mort et de tout mal ; c'était un vieillard pâle et à longue barbe grise ; son symbole étaient trois têtes de mort ; et il trouvait sa joie aux malheurs des hommes.

Outre ces trois grands dieux les Prussiens avaient encore une foule de dieux secondaires, de fées et de démons divers.

A la tête de tout le corps des prêtres était le *Griwe* (Graue, Graf), que la nation respectait com-

(1) V. pour la géographie de ce chapitre la carte d'Allemagne.

(2) *Lukas Davids Chronick der Prussen*, t. 1, p. 35.

me législateur, juge suprême et grand prêtre. Aussi long-temps que la nation n'eut qu'une grande idole, adorée par tous dans le saint lieu de Romowe, elle n'eut aussi qu'un seul grand prêtre; mais plus tard chaque province voulut posséder le sien. Ce prêtre était le seul médiateur entre les dieux et le peuple; et un seul mot de sa part mettait la nation entière en mouvement. Le Griwe vivait dans la profonde retraite d'une forêt : et on regardait comme l'événement le plus heureux de la vie d'avoir pu le voir une seule fois. Il ne parlait jamais directement au peuple; c'était par des messagers munis du sceptre, symbole de son pouvoir absolu. On n'élisait jamais à ce poste éminent qu'un homme âgé, expérimenté, et qui eût gagné l'estime de tous. Il terminait ses jours en s'offrant à Dieu sur un bûcher. Il avait sous lui, comme chez les Véndes, une hiérarchie fortement constituée, qui descendait jusque dans les derniers rangs du peuple.

Les Prussiens avaient aussi des prêtresses, qui surent quelquefois attirer à elles par leurs ruses et par leur réputation de devineresses le pouvoir suprême d'un Griwe. On a un exemple singulier de l'influence qu'elles exerçaient. Il arriva à une certaine époque que la Galindie se trouva si peuplée qu'elle ne pouvait plus nourrir tous ses habitans. Les chefs du pays résolurent de faire tuer pendant quelque temps toutes les filles qui naîtraient; et comme on en cachait souvent, ils firent cruellement mutiler toutes les femmes soupçonnées de vouloir nourrir les enfans condamnés à la mort. Ces femmes se rendirent alors vers leur prophé-

tesse, qui va annoncer aux chefs du pays qu'ils doivent aller se jeter sur le pays des chrétiens (la Pologne), mais sans armes d'aucune espèce. Ils le firent et emmenèrent un grand butin. Cependant les Polonais s'étant bientôt repris de leur frayeur, revinrent sur leurs pas, massacrèrent jusqu'au dernier de ceux qui avaient pris part à l'expédition, et ravagèrent complètement la Galindie. Voilà comment la prêtresse avait vengé son sexe.

Mais nous en venons à l'histoire des missions de ce peuple.

Les pirateries cruelles et continuelles des riverains de la Baltique, et surtout celles de la république de Julin, avaient souvent excité chez les rois du Danemark la pensée d'aller se soumettre le pays d'où leur venaient ces attaques (T. 3, p. 295). Harald Blaatand s'en occupa dès son avènement au trône, en 935. Ses troupes s'emparèrent d'une portion du pays et s'y établirent : c'est là l'origine de *Dantzik*, et le commencement de tous les événemens qui finirent par amener le christianisme dans le pays.

C'était à l'époque de la conversion des royaumes du Nord, et aussi à celle où l'évangile commençait à pénétrer dans le pays voisin, la Pologne. On se rappelle qu'Adalbert de Prague, après avoir séjourné peu de temps dans cette dernière contrée (c. 47, p. 269) persista à vouloir se rendre en Prusse, attiré peut-être dans ce pays par la connaissance qu'il pouvait avoir de la colonie danoise et chrétienne qui s'y était établie depuis soixante ans, et qui devait lui servir de point d'appui.

Boleslav (Chrobri) consentit d'autant mieux à ce dessein, qu'il lui convenait également de voir amener à la foi un peuple païen situé si près de ses frontières. Adalbert partit donc, avec ses amis Gaudentius et Benoit, et une suite nombreuse de moines. Le duc leur donna une escorte armée. Ils descendent la Vistule, et arrivent à *Gidanie* (Dantzik). C'était le premier héraut du salut qui paraissait dans le pays : un grand pressentiment de l'éternité remplissait son ame : et comme Adalbert arrivait avec la résolution de finir ses jours dans cette œuvre comme témoin du Seigneur, il fortifia son cœur par des prières ardentes (1). Dès l'arrivée des missionnaires à Dantzik il se rassembla autour d'eux une multitude de peuple pour entendre la Parole, car c'était la première fois que cette contrée voyait des missionnaires. Au bout de peu de temps quelques-uns demandèrent le baptême; ce furent là les prémices de la moisson qui se fit cent ans plus tard.

Adalbert passe avec sa suite dans la Prusse orientale, et entre dans la Prégel pour s'établir sur sa rive droite. Il avait laissé sa garde derrière lui, parce qu'il désirait se présenter aux Prussiens comme un messager de paix. Mais à peine les habitans de la contrée eurent-ils appris l'arrivée des étrangers, qu'ils accoururent en foule pour les chasser de leur territoire. Le noble évêque commença courageusement à chanter un psaume (prodigieuse simplicité!), lorsqu'un des assistans le renverse

(1) *Cosmæ Pragensis vita Adalb.*, p. 83.

d'un coup de rame. Adalbert se relève et se met en prières : « Je te rends grâces, Seigneur Jésus, » de ce que j'ai été jugé digne de souffrir au moins » un coup pour toi, mon Crucifié ! » — Puis il passe avec les siens sur l'autre rive du fleuve, où une nouvelle troupe de furieux vient s'opposer aux étrangers. — Qui êtes-vous ? Que voulez-vous? — « Je suis un Slave de naissance, et Bohémien de nation : je m'appelle Adalbert; j'étais autrefois évêque, et je suis maintenant par ma vocation votre apôtre. Le but de mon voyage est votre salut. Je suis venu pour vous apprendre à quitter vos idoles muettes et sourdes, et à reconnaître votre Créateur, le seul Dieu existant, afin que vous croyez en son nom, et que vous receviez en récompense les joies célestes. »

A peine Adalbert a-t-il prononcé ces mots qu'il s'élève contre lui un cri furieux, et contre le Dieu qu'il annonce une masse de blasphèmes : les indigènes le menacent de la mort, et, tournoyant leur massues au-dessus de sa tête : « Qu'il te suffise d'a- » voir paru ici impunément ; mais ce n'est qu'une » prompte retraite qui peut sauver tes jours. Une » seule loi gouverne tout le royaume à l'entrée » duquel tu nous trouves. Demain vous êtes morts, » si vous n'échappez encore cette nuit ! »

Les missionnaires se retirent sur la côte sud-ouest du Samland où ils s'arrêtent cinq jours dans un village. Adalbert demande à ses compagnons s'il ne vaudrait pas mieux quitter ce peuple opiniâtre, et se rendre chez les Véndes : puis ces hommes pieux quittent leur station actuelle, louant

Dieu dans leurs prières, et abrégeant le chemin par le chant des psaumes. A midi ils sortaient d'une sombre forêt, et s'asseyaient un moment pour se reposer : mais ils venaient de traverser, sans le savoir, la forêt sacrée qui s'étendait jusqu'au grand siége de la Sainte-Romowe. La place même où ils étaient assis était encore terre sainte; et il ne pouvait y paraître aucun profane, encore bien moins un chrétien, sans le payer de la vie. Tout-à-coup une troupe furieuse de païens se jette sur eux avec des cris féroces et les fait prisonniers. Le vieillard missionnaire, prêt au martyre, dit à ses compagnons avec sérénité : « Ne soyez pas effrayés, » mes frères, car vous savez que nous ne souffrons » toutes ces choses que pour le glorieux nom de » Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ, seul » maître de la vie et de la mort., dont la magni- » ficence est au-dessus de toutes les gloires de » la terre. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus » beau que de donner sa vie pour Christ, le Sau- » veur du monde ! » A peine Adalbert a-t-il parlé qu'un prêtre sort de la foule et lui enfonce un glaive dans la poitrine : la multitude se jette sur lui; il est percé de sept lances ; et meurt en priant pour ses meurtriers. C'est ainsi que termina ses jours cet homme qui avait enduré tant d'épreuves, le 23 avril 997.

Ses amis, Gaudentius et Benoit, furent emmenés dans les chaînes pour être sacrifiés sur les autels de la Sainte-Romowe; mais ils trouvèrent moyen de s'enfuir, et ils revinrent en Pologne auprès de Boleslav, qui éleva, comme on l'a vu, Gaudentius

à la dignité de primat de la Pologne, en lui donnant l'archevêché de Gnèse (p. 274). Nous avons aussi raconté déjà (c. 44, p. 133) tous les bruits qui coururent sur les miracles qui entouraient les restes d'Adalbert. Quoi qu'il en soit, le martyre de ce missionnaire dévoué porta en son temps ses fruits pour la Prusse, quoique cette semence sacrée ne dût lever que deux cent cinquante ans plus tard.

Cependant il ne se passa que peu d'années, qu'un moine du nom de *Bruno*, enflammé par l'exemple d'Adalbert se sentit pressé d'aller rechercher ses traces chez les Prussiens (1). Il était né d'une famille noble, à Auerfurt, en Saxe : il fit ses premières études à Magdebourg, où il se lia avec ce Ditmar dont nous tirons les détails actuels, et qui fut plus tard évêque de Mersebourg. Bruno accompagna ensuite Otton III dans sa campagne en Italie (994), ce qui lui procura l'occasion de faire à Rome la connaissance d'Adalbert. Peu après, Bruno entra dans un couvent de Bénédictins, pour y vivre dans la mortification et la contemplation : c'est là qu'il apprit la mort d'Adalbert : il demande au pape la permission d'aller le remplacer; et celui-ci la lui donne, en le nommant même d'avance archevêque du pays.

Bruno trouva un excellent accueil à la cour de Boleslav (1005) : mais les troubles de la guerre retardèrent son départ jusqu'en 1008. Il part enfin accompagné de dix-huit collègues : mais ce mis-

(1) V. *Ditmar* dans son *Chronic. Martisburgense* (de Mersebourg).

sionnaire aussi trouva, dès son entrée sur le territoire prussien, l'accueil sauvage et les menaces qu'avait rencontrées Adalbert; et comme il essaya de persévérer dans son projet, il fut pris et mis à mort dans les supplices avec toute sa suite (14 février 1008). La postérité a consacré son nom en l'attachant à la ville de *Braunsberg*(Brunosberg) qu'on bâtit plus tard à son honneur.

Depuis ce moment l'histoire des missions de la Prusse s'interrompt pour deux cents ans entiers. Et comme l'église avait fait inutilement, et dans un esprit de paix, les offres du salut à cette nation farouche qui les avait deux fois repoussées, le Seigneur avait résolu de la briser en son temps par l'épreuve.

Pendant les deux siècles qui s'écoulèrent sans que les messagers du salut osassent se présenter de nouveau dans ce pays, les Véndes de la Poméranie, les Polonais, et les plus proches voisins de la Prusse, les Massoviens, avaient reçu l'évangile: au nord les Cures et les Livoniens venaient d'en faire autant; les Prussiens se voyaient ainsi entièrement isolés; et les intelligens d'entre eux devaient sentir que la foi de leurs pères et leurs mœurs ne pouvaient éviter de subir le même changement.

Conrad, duc de Massovie, voulut tenter d'abord les voies de la douceur; et c'est probablement à sa suggestion qu'on vit, en 1207, Godfried, abbé polonais, descendre la Vistule avec le moine Philippe, pour aller tenter de nouveau l'œuvre de l'évangile chez les Prussiens. Ils réussirent en effet à gagner

deux des princes, qui se firent baptiser. Mais à peine les missionnaires eurent-ils essayé d'aborder le peuple en s'appuyant du secours de ces deux chefs, que Philippe fut assassiné, et l'abbé obligé de s'enfuir. Cependant un moine pieux d'Oliva, près de Dantzik, tenta dès l'année suivante (1208) un nouvel essai; et en effet le Seigneur avait choisi cet homme pour répandre la semence de sa parole divine dans les cœurs irrités de ce peuple. Son nom était *Christian;* et c'est à sa carrière que se rattache maintenant pendant une longue suite d'années l'histoire de l'établissement du christianisme dans la Prusse. On le considère avec raison comme l'apôtre de cette contrée, en même temps que comme le père de son histoire politique.

C'est celui que nous avons nommé dès le début comme le principal historien de la Prusse.

Christian naquit à Freyenwald en Poméranie, et se distingua dès sa jeunesse par son application à l'étude et par sa piété. Il entra encore jeune dans le couvent d'Oliva pour s'y livrer à la solitude; mais bientôt il sentit naître en lui le besoin irrésistible d'aller se consacrer au service de son Sauveur parmi les païens. Le champ le plus proche était la Prusse, qu'il avait presque sous les yeux : après d'ardentes prières, il se rendit donc sans retard, accompagné de quelques-uns de ses frères, dans le pays de Culm, où la foi chrétienne avait déjà commencé à pénétrer depuis la Pologne. Il savait unir au zèle et à la confiance en Dieu la modération et la prudence : il était affable et ferme; extrêmement instruit pour un moine de cette époque, il

savait le latin, l'allemand, le polonais et le prussien. Une circonstance qui favorisa beaucoup son entreprise c'est qu'il ne venait pas de la Pologne, si odieuse aux Prussiens, mais de la Poméranie, avec laquelle ce peuple entretenait depuis longtemps des rapports d'amitié.

Christian fut très-bien accueilli à la cour de Conrad. Il en repartit pour le district de Loebau, où il eut bientôt la joie de voir plusieurs païens embrasser la foi : quelques hommes considérés du pays se firent baptiser; et une grande partie du peuple semblait incliner à suivre leur exemple. Mais Christian n'avait pas encore été chercher auprès du pape la légitimation de missionnaire: il se hâta donc de se rendre à Rome (1209), accompagné de plusieurs de ses collaborateurs. C'était Innocent III (1198-1216), homme de grande capacité et d'une ambition dévorante, qui occupait alors le siége de Rome : il semblait destiné à réaliser le plan de monarchie universelle que Grégoire VII avait conçu cent vingt-cinq ans auparavant. Favorisé par une coïncidence d'événemens, et par d'immenses moyens, Innocent ne se proposait rien moins que de régner d'un bout de l'Europe à l'autre, et d'étendre ensuite son autorité sur le monde entier. Déjà il avait jeté les guerriers de l'Europe sur l'Orient par centaines de milliers : il n'en était revenu qu'un bien petit nombre de princes et de nobles; et la plupart des héritages de tous ces hommes puissans étaient échus à l'église: il ne manquait plus au pape que des armées permanentes à son commandement; et il sut se les procurer au moyen

des nombreux ordres ecclésiastiques et séculiers qui prirent naissance pendant son règne de dix-huit ans. Nous ne pouvons entrer ici dans beaucoup de détails sur l'origine et la nature de ces corporations si nombreuses, si puissantes et si dévouées aux papes : mais nous devons pourtant en dire quelques mots.

Le onzième siècle avait déjà produit plusieurs associations de cette espèce; mais ce fut surtout le douzième et le treizième qui en virent naître un nombre surprenant. Parmi leur multitude nous ne mentionnerons que les *Bernardins* (*Cisterciens*, ou *moines de Citeaux*), les *Dominicains* et les *Franciscains*, qui se distinguèrent particulièrement dans l'histoire des missions de ces siècles, par la multitude d'ouvriers qui sortirent de leurs couvens jusqu'à l'époque de la réformation et même au-delà.

On peut regarder comme fondateur de l'ordre des *Cisterciens* un nommé *Robert*, fils d'un gentilhomme de la Champagne, qui établit son premier couvent en 1098 à *Citeaux*, à quelques lieues de Dijon; cette nouvelle règle comptait, cinquante ans seulement après sa naissance, cinquante abbayes; et cent ans plus tard, en 1200, il y avait plus de mille huit cents couvens qui s'étaient rangés, dans toutes les contrées de l'Europe, sous cette bannière. Innocent III, sentant le besoin de s'appuyer sur une pareille multitude de moines, se recommanda solennellement à leurs prières dès son avènement au trône, ayant, disait-il, un besoin pressant de leur secours contre les hérétiques. C'est de ces couvens que sortirent, volontairement ou forcément,

la plupart des missionnaires qui, dans le cours du douzième siècle, se rendirent chez les païens de l'Europe orientale et de l'Asie. Ce puissant secours des moines était d'autant plus précieux au pape qu'il n'avait pas besoin de les payer, puisqu'ils étaient entretenus par la piété des chrétiens. Mais pour tenir en échec la puissance de cet ordre de Citeaux, le pape crut nécessaire d'en susciter encore quelques autres qui pussent les balancer; et l'occasion s'en présenta bientôt.

Dominique, Espagnol de haute naissance, qui avait passé sa jeunesse dans les exercices de la vie monastique, et qui s'était acquis un grand nom dans la persécution des malheureux Albigeois en France, vint se présenter, en 1215, à la cour de Rome pour y demander l'autorisation du saint siége en faveur de l'ordre nouveau qu'il venait de fonder. Innocent ne tarda pas à la lui accorder; car le but de cette nouvelle fondation se présentait comme bien respectable : on voulait annoncer l'évangile du Crucifié en tous lieux, dans les rues et dans les maisons, en pays chrétiens et chez les païens; et les membres de l'association prirent par cette raison le surnom de *frères prêcheurs*. Dominique lui-même, après avoir couvert la France et l'Espagne d'une multitude de ces frères, voulait se rendre en Afrique pour annoncer le christianisme aux incrédules de cette partie du monde; mais des travaux plus pressans l'empêchèrent d'exécuter ce projet. Il se mit à parcourir la France et l'Espagne avec la réputation de faire des miracles nombreux; et il fonda de lieu en lieu des couvens, remplis de

moines prêts à se rendre chez tous les peuples de la terre, pour les soumettre au siége de Rome. On vit bientôt se former en Allemagne, en Pologne, en Hongrie, en Danemark, en Grèce et en Terre sainte de nouvelles provinces de cet ordre; et Dominique eut la joie de rassembler autour de lui, encore avant sa mort, des milliers de moines-prêcheurs prêts à continuer l'œuvre de la conversion des nations qu'il avait commencée avec tant de succès. Lui-même il mourut en 1242 comme martyr, dans une incursion que les Tatares firent dans la Hongrie en 1242.

Le rapide accroissement de l'ordre des Dominicains était trop attrayant pour que d'autres hommes entreprenans ne cherchassent pas à fonder quelque autre institution du même genre; et avant qu'il fût peu on vit naître l'ordre des *Franciscains*.

S[t] François, fondateur de cet ordre, naquit à *Assise*, dans les états de l'église, en 1182. Son père, qui vivait dans le désordre, voulait le vouer au commerce; mais le jeune homme enthousiaste préféra se retirer dans la solitude pour s'y consacrer à de pieuses méditations et au service des nécessiteux. Un jour il crut avoir vu, dans une heure d'ardentes prières, son Sauveur en croix. Dès ce moment ce souvenir pénétra son ame d'un tel attendrissement qu'il ne pouvait jamais contenir ses larmes lorsqu'il pensait aux souffrances de Christ. Il crut aussi que Jésus lui avait crié de-dessus sa croix qu'il devait renoncer à lui-même, se charger lui-même de sa croix, et le suivre. Dès-lors S[t] François résolut de consacrer sa vie tout entière au

service des malheureux, dans la pauvreté et la bassesse. Son père irrité exigea alors qu'il renonçât à son héritage, et qu'il lui rendît même ce qu'il avait déjà reçu : à l'instant l'ardent jeune homme se dépouilla de ses vêtemens, et s'enlevoppant des haillons d'un mendiant : « Jusqu'ici je t'ai appelé mon » père terrestre, lui dit-il, mais maintenant je puis » dire avec joie : « Notre père qui es aux cieux ! » » car c'est auprès de celui-ci que j'ai tout mon tré- » sor, et c'est en lui que je mets toute ma confiance.»

Bientôt quelques amis, pénétrés des mêmes sentimens que cet ardent jeune homme, se rassemblèrent auprès de lui dans une église en ruines, à *Portiuncula*, dans l'état de l'église, et ils formèrent (en 1208) une confrérie qui s'engagea à vivre dans le dévouement envers le prochain, à ne porter, suivant le précepte du Seigneur, ni or, ni argent dans leurs ceintures, et à marcher avec un seul habit, sans souliers et sans bâton. Bientôt S[t] François envoya deux de ses frères prêcher dans une contrée voisine ; et lui-même se rendit avec un troisième dans une autre direction. Quelques-uns s'étonnèrent de la mise de ces hommes nouveaux et les admirèrent ; d'autres les maltraitèrent comme des vagabonds. Bientôt la petite troupe s'augmenta ; et S[t] François lui donna (1210) une règle particulière, dont les traits principaux étaient obéissance absolue, chasteté rigoureuse, et pauvreté complète. « Aucun des frères ne doit s'appeler le premier (*prior*) ; tous doivent s'appeler les moindres des frères (*fratres minores*), ce qui les a fait nommer *frères mineurs ;* ils doivent tous tra-

vailler de leurs mains; et, à l'exemple de l'humilité et de la pauvreté de Christ, ils doivent se lier de préférence avec ceux qui sont méprisés, pauvres, ou malades. Ils ne doivent rien prendre avec eux en voyage; et quand ils entrent dans une maison ils doivent dire d'abord : « La paix soit sur cette maison, etc. » Enfin les frères devaient partout prêcher la repentance et la foi en Christ.

Innocent III renvoya d'abord avec mépris le pieux mendiant quand il vint lui demander la reconnaissance de son ordre; mais il la donna plus tard; et alors la confrérie des Franciscains se répandit avec une rapidité incroyable dans tous les pays de la chrétienté. François lui-même fit des voyages de missions en Syrie et dans le nord de l'Afrique, et envoya dans toutes les autres contrées du monde une multitude de ses disciples pour prêcher aux peuples l'évangile de Christ, tel du moins qu'ils l'avaient appris. Lorsqu'il mourut, en 1226, il vit autour de son lit de mort une foule de disciples à qui il donna sa bénédiction paternelle :.... « Adieu, mes frères, leur dit-il, persévérez dans » la crainte du Seigneur! L'heure de la tentation » qui doit venir est à la porte; heureux qui persé» vérera dans l'œuvre qu'il aura entreprise! Je me » hâte de me rendre vers le Maître à la grâce du» quel je vous recommande! » — C'est avec ces paroles qu'il rendit l'esprit.

Si nous faisons abstraction de tous les faux miracles qu'on a pu lui prêter, et des erreurs dont il a effectivement déparé sa foi, et qu'il partageait avec son époque, nous trouverons encore

en cet homme quelques traits de caractère et quelques principes bien touchans. Les paroles pleines de piété qui nous sont rapportées de lui n'indiquent ni un hypocrite ni un imposteur ; et tout en bénissant Dieu pour la lumière plus pure dont nous jouissons, nous devrions peut-être prendre garde plus qu'on ne le fait de coutume, à tout ce qu'il y a eu chez lui de piété profonde et sincère.

Bientôt ses moines se multiplièrent prodigieusement ; et le siècle suivant ne vit pas moins de cinquante-huit postes missionnaires en Asie, en Afrique, puis plus tard en Amérique, tous desservis par des moines franciscains. Nous les avons déjà vus à l'œuvre en Asie (T. 3, c. 31 et 32) : nous les retrouverons plus tard encore, si le Seigneur nous permet de poursuivre nos courses missionnaires, et nous pourrons apprécier par des faits l'étendue et la valeur de leurs travaux.

Mais nous retournons à notre missionnaire *Christian*, que nous avons laissé à Rome en 1209.

Le pape, enchanté de tout ce que le missionnaire lui avait appris sur l'œuvre de la Prusse, le renvoya à son poste, avec une lettre de recommandation instante pour l'archevêque de Gnèse. Il exhortait ce prélat à favoriser par tous ses moyens l'œuvre des missions de la Prusse ; et il exhortait même tous les princes des environs à seconder cette œuvre de leur côté.

Christian retourna donc avec joie à son travail ; et il eut de tels succès que le pape en communiqua la nouvelle avec éclat aux différens abbés de l'ordre de Citeaux. Plusieurs couvens de cet ordre

furent jaloux de ces triomphes, et représentèrent Christian comme un aventurier, qui avait préféré les travaux dans la vigne du Seigneur à la pieuse oisiveté des couvens : mais Christian ne se découragea point, et le pape le seconda avec zèle. Ayant appris, entre autres, que les ducs de Poméranie et de Pologne accablaient les nouveaux convertis d'impôts et de corvées, il écrivit à ces princes de ne plus charger ainsi d'injustes demandes ces nouveaux fils de l'église : qu'il fallait au contraire les traiter avec douceur et ménagement, pour ne pas les repousser dans le paganisme.

En 1214 Christian eut la joie de voir deux princes prussiens embrasser la foi chrétienne ; et les effets de sa prédication s'étendirent beaucoup au-delà de Lœbau et de la Pomésanie, jusque dans le cœur de la Prusse païenne et dans les environs du lac de Drausen. Plein de joie sur ces succès Christian commit la faute qu'ont bien souvent commise des missionnaires dans le même cas et qui à souvent eu le même résultat : il voulut jouir, ou se reposer un moment, avant d'avoir pleinement assuré ses victoires ; et il se rendit encore une fois à Rome où il conduisit aussi les deux princes convertis, afin d'aller chercher auprès du saint siége de nouvelles instructions et un nouvel appui. Peut-être le mauvais exemple que lui donnait ce fameux Albert de Livonie, que nous avons vu courir presque toutes les années auprès du pape, contribua-t-il encore à inciter Christian à cette malheureuse démarche. Pour le moment les rapports de ce dernier produisirent à la cour de Rome un redouble-

ment d'intérêt : Innocent nomma le missionnaire évêque de Prusse ; et les deux princes nouvellement convertis offrirent par reconnaissance, au nouvel évêque, leur territoire pour émolument de l'évêché. Ils furent baptisés solennellement dans une des principales églises de Rome ; ils reçurent les noms de Philippe et de Paul ; puis le pape confirma (1215) par deux bulles la donation qui avait été faite à l'église, des deux territoires qu'on vient d'indiquer et qui devinrent la première possession du nouvel évêché de la Prusse.

Alors Christian retourna, rempli d'espérance et de joie, dans son évêché : mais il trouva à son retour les dispositions du peuple entièrement changées. Les cœurs s'étaient remplis de soupçons et d'amertume ; et le parti païen le considéra comme un ennemi et comme un traître, qui sous des prétextes religieux voulait vendre le pays, le peuple et ses libertés au despote de Rome. Et en effet il était vrai qu'on avait disposé d'eux sans s'informer du tout de leur consentement ; il était même évident pour eux qu'on n'en voulait qu'à leurs propriétés : les cœurs furent donc remplis d'aversion pour la doctrine et pour les prédicateurs ; — les païens se jettent sur les districts de Lœbau et de Culm, mettent tout à feu et à sang, rasent les forteresses, et font apostasier une partie des nouveaux convertis.

La position de Christian était d'autant plus triste qu'il devait sentir qu'il était châtié pour une faute ; et le duc Conrad n'était pas en état d'arrêter la tempête. Mais au lieu d'apaiser les esprits en replaçant

les choses sur le pied précédent, le pauvre Christian imagina de retourner à Rome pour y provoquer une croisade contre les païens. Cependant Innocent III étant mort, la chose traîna en longueur; et Christian, ayant fait de meilleures réflexions, tenta de nouveau les voies de la paix. Il en eut bientôt la récompense; car les conversions recommencèrent; et Christian, au lieu d'une armée de croisés, demanda alors un renfort d'évangélistes. Le pape le lui accorda, en lui donnant en même temps l'autorisation d'élever en Prusse des cathédrales dans les endroits qu'il jugerait convenables, et d'élire des évêques pour le service de ces églises. — Les papes ont toujours été très-libéraux du bien d'autrui.

Cependant les païens font une nouvelle irruption dévastatrice (1218). A peine peut-on en croire le chroniqueur, qui dit que cette invasion détruisit environ trois cents églises ou chapelles. Ce furent, comme de coutume, les prêtres qui furent le plus maltraités. Conrad ne put obtenir la retraite de l'armée ennemie que par des sommes considérables; et, comme il arrive toujours, ces sommes devinrent à la fois un attrait et un moyen de plus pour les ennemis. L'évêque retombe alors sur l'idée d'une croisade; et à peine son appel a-t-il retenti dans le voisinage qu'on voit des Bohémiens, des Moraves, des Polonais, des Poméraniens, se rassembler autour de la bannière sacrée pour châtier les Prussiens.

Le pape Honorius III contribua avec vigueur à cette croisade par des proclamations ardentes adressées aux archevêques de toute l'Allemagne. « Là

(en Prusse) est un peuple, étranger à tout ce qui s'appelle la foi, et plus farouche que les animaux mêmes. Tous les enfans du sexe féminin, sauf une fille par famille, y sont tués dès leur naissance; les femmes et les filles y sont livrées à tous les débordemens; on y sacrifie les prisonniers aux idoles; et ces barbares se plaisent à teindre leurs épées et leurs lances dans le sang des victimes..... L'évêque de Prusse et ses aides désirent racheter les pauvres enfans destinés à la mort; les instruire dans la foi chrétienne; et fonder des écoles pour les jeunes garçons afin d'en faire des docteurs pour leur peuple : c'est pourquoi l'évêque demande l'assistance de tous ceux qui n'ont pas encore reçu le signe de la croix, afin qu'ils aillent remplir leurs vœux dans la Prusse païenne. »

En conséquence on voit avancer contre ce pays, dès le printemps de 1219, des masses de croisés. Afin d'éviter les actes de violence et de cupidité, l'évêque instruisit les soldats sur le but de cette expédition, et leur rappela qu'ils étaient envoyés, non pour un gain temporel, mais pour la défense de l'église, comme des guerriers chrétiens qui marchaient pour l'affaire de leur Sauveur, et qui devaient s'abstenir de toute injustice. L'armée s'ébranle, avec l'évêque en tête; on relève les châteaux et les forts qui bordaient la Vistule dans le pays de Culm; et cette ville devient tout à la fois la forteresse centrale et l'évêché du pays.

Cependant les succès n'étaient qu'imparfaits : les Prussiens se retiraient de toutes parts dans l'épaisseur des forêts, et n'acceptaient aucune bataille

rangée; et après une campagne de quatre ans, pendant laquelle des troupes de croisés s'étaient venues relever les unes les autres, les chefs durent se contenter d'avoir nettoyé la frontière de la Pomésanie, sans oser s'avancer dans les forêts impénétrables de la Prusse païenne.

On s'occupa aussitôt d'assigner au nouvel évêché une portion considérable du pays, qu'on entoura de toutes parts de moyens de défense; et Conrad céda à l'évêque, en toute propriété, son territoire de Culm : les seigneurs d'un rang inférieur vinrent pareillement offrir leurs donations en terres et en dîmes; et ainsi se consolida l'évêché de Culm : puis les croisés retournèrent chez eux (1223).

Ce n'était pas sans terreur que l'évêque les voyait se retirer ainsi; et en effet les païens ressortirent aussitôt de leurs forêts et de leurs marais avec un redoublement de fureur et de force : tout le pays de Culm est de nouveau ravagé; la Massovie partage le même sort; deux cent cinquante églises ou chapelles sont de nouveau détruites; les ecclésiastiques et les moines, que les croisés avaient amenés en foule dans le pays, subissent pour la plupart une mort cruelle; les religieuses sont l'objet des plus indignes traitemens; et une multitude de femmes, de filles et d'enfans chrétiens sont entraînés comme esclaves dans les profondes forêts de l'intérieur.

Ainsi commença l'année 1224. Christian songe alors à instituer un ordre pareil à celui des frères de l'épée en Livonie; et le duc Conrad saisit cette pensée avec joie. Heureusement qu'à cette époque

de détresse le pays vit arriver Guillaume, évêque de Modène, ce légat du pape que nous avons déjà vu dans l'histoire de la Livonie comme un homme sage et juste (c. 51, p. 434). Il venait apprendre avant tout la langue prussienne, afin d'être mieux en état de remplir son rôle de médiateur; et il s'arrêta à cet effet quelque temps chez l'évêque Christian. Il fallait bien en effet quelque temps de repos pour qu'on pût se reconnaître.

A peine le légat eut-il acquis quelque connaissance de la langue, qu'il se rendit parmi le peuple, dont il adoucit aussitôt les esprits, et chez qui il répandit des connaissances chrétiennes. Il traduisit en prussien, pour l'usage des jeunes gens qu'on instruisait dans les écoles, quelques ouvrages latins; et, en un mot, il ne négligea rien de ce qu'il put faire pour adoucir et éclairer la nation. Sans doute il eût mieux valu, sans comparaison, donner au peuple la sainte Écriture, ce maître parfait des nations : mais à cette époque de ténèbres un légat du pape ne pouvait penser à une semblable entreprise, lors même qu'il l'eût désirée.

Cependant le malheur des circonstances était tel qu'il fallut en revenir au plan de Christian, et que le légat y entra lui-même avec une entière approbation. L'évêque se proposait bien de ne pas laisser oublier le but primitif de l'entreprise; et il prit toutes les mesures qui furent en son pouvoir pour que la chose ne devînt pas une honteuse spéculation de la noblesse allemande, qui eût pu n'y voir qu'un moyen d'accroître ses possessions. Il trouva bientôt un bon nombre de vaillans chevaliers, dé-

sireux de constituer le nouvel ordre; et quatorze d'entre eux furent nommés fondateurs de l'institution. Les membres de l'ordre prirent le titre de *chevaliers de Christ* (milites Christi), ou de *chevaliers de Dobrin*, parce qu'on avait choisi la forteresse de ce nom, sur les frontières de la Massovie, comme la place d'armes de cet ordre et la résidence de son chef.

Quoique faibles en nombre, ces chevaliers eurent aussitôt le courage d'aller chercher dans le pays de Culm tous les Prussiens qui s'y aventuraient, et d'aller repousser leurs hordes jusqu'aux frontières de la Pomésanie. Mais bientôt les Prussiens irrités reviennent avec une puissante armée, et traversent tout le pays de Culm pour détruire la forteresse d'où leur venaient ces nouveaux ennemis. Conrad rassemble aussi ses forces, et les chevaliers s'avancent au-devant des Prussiens jusqu'à l'endroit où s'éleva plus tard le *Strasbourg* de Pologne. La petite troupe des chrétiens soutint deux jours de lutte sanglante avec son puissant ennemi; aucun parti ne voulait abandonner la place; mais enfin le duc de Massovie s'enfuit avec ses soldats fatigués du combat, et la journée est perdue pour les chrétiens. Tous les chevaliers succombèrent, sauf cinq d'entre eux qui, entourés d'une nuée d'ennemis, se retirèrent dans leur château, en combattant comme des lions. Les Prussiens essayèrent inutilement de s'emparer de cette forteresse et d'assouvir leur haine dans le sang de ces héros: mais ceux-ci, de leur côté, ne purent pendant quelques années abandonner l'enceinte de leurs

fortifications sans s'exposer à une mort certaine. Ainsi la fatale journée de Strasbourg avait détruit les dernières espérances du malheureux évêque; et il parut qu'il devait quitter pour jamais ce champ de ses travaux, et rentrer dans sa cellule de Poméranie. *Svantepole* même, duc de cet état, qui résidait à Dantzik sur l'autre rive de la Vistule, quoiqu'il professât le christianisme et qu'il eût favorisé jusqu'alors les travaux de Christian, changea d'attitude et se rangea du côté des Prussiens. Voilà ce qu'on avait gagné jusqu'à présent à faire de toute cette œuvre une lutte politique : ce prince sentit le besoin de mettre son propre pays à l'abri des attaques des Allemands eux-mêmes, et sa défection donna pour le moment le coup de mort à l'église de ces contrées.

§ 2.

Conversion forcée des Prussiens par les CHEVALIERS DE L'ORDRE TEUTONIQUE.

Ainsi Christian, qui avait voulu s'appuyer du bras de la chair, avait éprouvé que c'est un roseau qui se casse et qui perce la main de celui qui veut s'y appuyer. Combien plus belle était la perspective de toute son œuvre avant son malheureux voyage à Rome! Qu'étaient sa crosse épiscopale et toutes ses possessions dans le territoire de Culm, si ce n'est le pauvre potage d'Ésaü, échangé contre le beau droit de primogéniture qu'il avait acquis auparavant par ses travaux missionnaires! Mais incapable de se résoudre à la retraite, et dans

l'impossibilité de rassembler de long-temps une armée de croisés, il songea à employer, pour en venir à ses fins, l'ordre Teutonique dont l'accroissement rapide excitait l'étonnement général de cette époque. Cet ordre avait été fondé en 1190, en Terre sainte, par quelques citoyens de Brême et de Lubeck, dans le dessein de secourir les Allemands blessés dans les guerres contre les Sarrasins. Comme cet ordre s'accrut rapidement en tous sens il élargit aussi le champ de ses desseins, et se donna bientôt la destination générale de secourir l'église contre tous ses ennemis du monde païen. Partout, en Italie et en Allemagne, on vit s'élever de nombreuses maisons de cet ordre, que les princes allemands dotèrent de biens considérables, à qui les papes accordèrent des priviléges, et que la piété du peuple éleva à un tel degré d'opulence que le grand-maître de l'ordre, le noble et célèbre *Herrmann de Salza*, put briller aux côtés de l'empereur Fréderic II comme prince de l'empire. C'était, il est vrai, un homme distingué; et s'il existait alors en Europe un homme qui eût assez de sagesse et de pouvoir pour venir au secours des missions de la Prusse, c'était lui.

Conrad ne fut pas moins empressé que Christian pour implorer les secours de cet ordre puissant. Ils députèrent ensemble au grand-maître, pour le conjurer d'envoyer en Prusse une partie de ses chevaliers, en lui offrant d'assurer au nouvel établissement que les chevaliers fonderaient dans ce pays la possession du pays de Culm. Herrmann de Salza, déjà zélé sans cela pour la cause

des missions païennes, accepta la demande et l'offre, au cas que l'empereur Frédéric II y consentît; et l'empereur répondit : « Si le Seigneur a élevé notre puissance impériale au-dessus de celle de tous les autres rois, et a étendu les limites de notre domination dans toutes les contrées du monde, c'est afin que nous nous appliquions à ce que son nom soit éternellement magnifié, et à ce que la foi se répande au loin chez les Gentils. » — Le grand-maître reçut donc ses pleins pouvoirs pour pénétrer en Prusse avec toutes les puissances de son ordre, et il lui fut permis, non-seulement d'accepter le territoire que lui offrait Conrad, mais de s'approprier encore tout le pays qu'il pourrait conquérir en Prusse, avec la clause que ce territoire ne serait chargé d'aucun impôt ni taxe quelconque. Le pape Honorius III donna facilement son approbation à l'entreprise, et Conrad et Christian abandonnèrent même à l'ordre en toute propriété tout ce qu'ils avaient possédé jusqu'alors dans ces contrées.

On voit qu'après tout il s'agissait encore d'enrichir un ordre de chevaliers; aussi allons-nous commencer l'histoire abominable d'une guerre acharnée, qui dura, sauf de courtes interruptions et avec des fortunes diverses, près de soixante ans (1226—1283), et qui finit, comme celle des Véndes et des Livoniens, plutôt par l'extermination que par la conversion des Prussiens. C'est pourquoi nous abrégerons beaucoup nos récits dès ce moment.

Les faibles restes des chevaliers de Dobrin s'unirent aux chevaliers Teutoniques, qui arrivèrent

d'abord en petites troupes : le seigneur du pays, *Hermann Balk*, se mit à leur tête ; et on commença par bâtir la forteresse de Nassau (Nieszawa ?) sur la rive gauche de la Vistule. Mais on s'aperçut bientôt qu'on était venu en trop petit nombre ; et on redemanda une croisade. Il est vrai que Grégoire IX était engagé dans une lutte opiniâtre avec Frédéric II ; et qu'on s'occupait d'ailleurs d'une croisade contre l'Orient ; cependant Herrmann de Salza réussit (1229) à réconcilier momentanément le pape avec l'empereur, et à obtenir du premier l'appel à une croisade prussienne. Ce prêtre le fit aussitôt avec tous les termes sacrés dont son église sait se servir pour couvrir ses desseins, même les plus mondains. « Nous vous conjurons par le Tout-
» Puissant, écrivait-il aux peuples du Nord, de
» regarder à l'amour dont Christ vous a aimés, et
» de lui rendre quelque chose en retour de tout
» ce qu'il a fait pour vous : ceignez-vous de l'épée
» pour venger les injures faites à son nom, et pour
» délivrer vos frères des mains des païens! etc. »
— Le pape chargea en même temps l'ordre des Frères prêcheurs de favoriser cette œuvre en toute manière, en promettant des pardons de péchés, etc.

Cependant Hermann Balk passe la Vistule avec sa petite troupe de chevaliers (1231) ; on trouva les restes d'un fort ruiné, du nom de Turn ; on l'entoura de nouveaux retranchemens, et ce fut l'origine de la ville de *Thorn*. Peu après, les chevaliers s'emparèrent de *Rogau*, la plus dangereuse des citadelles ennemies dans le pays de Culm. Mais on répondit à leurs dévastations par des actes

de fureur. Un chef ennemi exerça les dernières cruautés contre les chrétiens du pays; quelques-uns furent grillés à petit feu; d'autres suspendus à des arbres par les jambes; il arrachait à d'autres le nombril qu'il clouait à un arbre, puis il chassait les malheureuses victimes à coups de fouet autour de cet arbre, jusqu'à ce qu'elles se fussent dévidé toutes les entrailles. Hermann parvint à s'emparer de cet homme par la ruse; et à son tour il fut cruel avec lui : il le fit attacher à la queue d'un cheval et traîner jusqu'aux portes de la forteresse, où il fut pendu à un arbre.

Bientôt vint un nouveau renfort de croisés, qu'on avait excités en leur disant « qu'il y avait dans ce » pays de vastes contrées sans maître, qui avaient » besoin de nouveaux habitans; que plus de 10,000 » villages, couvens, ou églises, avaient été incen- » diés par les païens, etc. »

Bourcard, burggrave de Magdebourg, s'avance, en 1232, à la tête de 5,000 guerriers et d'une troupe de colons; on établit ces derniers entre les deux forteresses de Nassau et de Thorn, où ils se mettent à cultiver le terrain; on relève l'ancienne forteresse de Culm, où il se fixe pareillement de nouveaux colons. Pour aller attaquer la Pomésanie où se trouvait une race de géans (dans la fameuse *Riesenbourg*), Hermann descend la Vistule et fonde la forteresse de *Marienverder*. Puis, en attendant l'arrivée de nouveaux renforts, il travaille à donner une constitution régulière aux villes de Thorn et de Culm. On possède encore un acte qui fut dressé à ce sujet en 1233, et qui règle

les droits et les priviléges des habitans, et leur ordre civil et ecclésiastique de manière à en faire des villes-modèles pour les établissemens qu'on fonderait à l'avenir dans la Prusse.

En 1233 l'armée des croisés se montait à 20,000 guerriers; alors les Prussiens effrayés envoient quelques-uns de leurs nobles et de leurs prêtres dans le camp chrétien, pour s'offrir à recevoir le baptême. Christian s'avance sur leur territoire, accompagné d'une escorte; mais au bout de peu de jours cette troupe est surprise par un corps ennemi, massacrée tout entière, et l'évêque emmené en captivité. On est étonné de voir alors les croisés s'arrêter tout d'un coup dans leur marche. Soit qu'ils fussent las du contrôle de ce prélat, qui d'ailleurs pouvait désirer qu'une partie du territoire conquis revînt à l'église, soit qu'ils ne fussent réellement pas en état d'avancer plus vigoureusement, ils restèrent inactifs, et la division se jeta parmi leurs chefs. Le pape, inquiet, donne trois bulles en un jour; l'hiver de 1234 affermit les marais de la Pomésanie; et alors les croisés avancent de nouveau. Il se livre, près du siége de l'idolâtrie du pays, une bataille terrible, et la victoire se décide pour les chrétiens. Plus de cinq mille païens étaient étendus sur le champ de bataille; mais les chrétiens y avaient laissé quatre mille morts; l'endroit porta, encore long-temps après, le nom de *champ des morts*.

Les croisés se bornent pour le moment à conserver leur conquête, et à l'assurer en construisant le fort de *Rhède*, qui devient bientôt une

petite ville. Puis ils se divisent de nouveau au sujet du partage du pays : Guillaume de Modène revient comme médiateur (p. 462); et on s'accorde enfin sur ce point que les deux tiers des pays conquis ou à conquérir appartiendront à l'ordre Teutonique, et le tiers à l'évêché du pays, en réservant toutefois les droits spirituels de l'évêque sur les deux tiers qui ne lui appartiendront pas. Christian, qui avait recouvré sa liberté (on ne dit pas comment), fut satisfait de cette décision du légat, quoiqu'il pût remarquer avec chagrin que le partage de la Livonie s'était fait dans les proportions inverses.

Le printemps de 1235 amena de nouvelles troupes, avec cinquante nobles et chevaliers cuirassés, qui se distinguaient par la magnificence de leurs vêtemens et la richesse de leur attirail de guerre. Herrmann rentre en Pomésanie, et reprend cinq forteresses en peu de temps : ceux qui résistaient étaient mis à mort ou faits prisonniers; les autres, baptisés et traités avec douceur. On vit alors sortir des forêts des multitudes d'habitans qui vinrent se recommander à la grâce des vainqueurs; et la Pomésanie fut soumise.

Le margrave descend ensuite dans la Pogésanie. Les habitans se défendirent long-temps et avec fureur; mais ni la Sainte-Romowe, ni Potrimpos ne pouvaient empêcher l'Éternel de préparer les voies à son évangile; ainsi fut soumise encore cette province; et les actifs négocians de Brême et de Lubeck se hâtèrent de fonder (1237) la ville d'Elbing. Le commerce les attirait dans ce lieu déjà depuis des siècles : les jeunes citoyens de la

ville demandèrent bientôt à être régis par les mêmes lois que les habitans de Lubeck.

L'intervalle de paix auquel on était arrivé laissa rentrer dans les cœurs quelques sentimens plus dignes du chrétien. Hermann Balk en particulier donna l'exemple de la modération et de la charité : les pauvres païens et les nouveaux convertis purent commencer à comprendre qu'avec l'idolâtrie on n'avait pas prétendu leur ôter toute liberté, et qu'au contraire on était venu leur donner la véritable, celle qui consiste dans la délivrance du péché. Quoique l'Ordre se considérât comme maître du pays par droit de conquête, les indigènes eurent cependant leur part du territoire sous les mêmes conditions que les colons, moyennant certaines redevances et servitudes : ce furent des serfs sur un pied modéré. « Ce n'était pas comme des seigneurs, dit un chroniqueur de ces jours, mais comme des pères et des frères que le maître du pays et ses chevaliers parcouraient le pays. Ils visitaient les pauvres comme les riches ; ils invitaient les nouveaux chrétiens à leur table ; ils prenaient part à leurs fêtes domestiques ; ils prenaient soin des Prussiens pauvres ou malades, dans les hôpitaux qu'on venait de fonder, ou des veuves et des orphelins dont les maris ou les pères avaient succombé à la guerre ; ils envoyaient les jeunes gens qui montraient des dispositions, faire des études en Allemagne, et surtout à Magdebourg, pour qu'ils revinssent ensuite comme docteurs dans leur patrie (1). » « On faisait aussi à cette

(1) *Dusbourg*, P. 3, c. 68.

époque, par toute l'Allemagne, des collectes en faveur de ces jeunes gens, de même que pour les Prussiens pauvres ou malades; en sorte que les frères de l'ordre étaient loués pour cette humanité, même par ceux des Prussiens qui étaient encore idolâtres (1).

Les chevaliers mirent la même douceur à la propagation de la foi. Sans doute le baptême précédait généralement l'instruction, et l'on mettait trop peu d'importance aux voies d'une véritable conviction; mais c'était la faute du temps : Herrmann avait ordonné positivement qu'aucun Prussien ne devait être contraint à recevoir le baptême. Il est vrai que la nuée de moines qui se répandirent sur le pays n'observa probablement pas toujours cet ordre du souverain; mais il restait aux Prussiens opprimés la ressource des plaintes et des réclamations, qui ne manquaient pas d'être écoutées.

Ce fut un bonheur pour les pays conquis qu'il se trouvât à la tête des moines quelques hommes d'une piété véritable, animés à la fois de zèle et de modération : dans ce nombre nous devons remarquer de nouveau Guillaume de Modène, qui ne cessait de s'occuper de la prédication de l'évangile. A côté de lui était notre Christian, évêque de Culm; et quoique Dusbourg, chroniqueur de l'ordre Teutonique, montre dans ses récits qu'il n'aime pas cet évêque, il ne peut lui ôter le témoignage qu'il fut actif et zélé.

Du reste c'étaient, pour la plupart, des Domini-

(1) *Lucas David*, t. 2, p. 88.

cains qui étaient venus sur l'appel de Conrad; et l'instruction qu'ils donnaient était excessivement pauvre, comme le comportait l'époque. « On apprenait aux Prussiens les dix commandemens, le symbole des apôtres, quelques mots sur le baptême et le sacrement de l'autel, puis sur la repentance, la conversion à Dieu, et le pardon des péchés (1). »

Un des ouvriers distingués de cette époque fut un chanoine de Cracovie, *Hyacinthe*, disciple de Dominique, qui a été surnommé l'apôtre du Nord, et qui passa pour avoir un don distingué des miracles (2). Il naquit en Silésie en 1185; il étudia la théologie à Cracovie, à Prague et à Bologne, et retourna ensuite à Cracovie comme aide de l'évêque. Le chancelier de Pologne, son oncle, l'emmena en 1218 avec plusieurs autres à Rome, où l'éloquence de saint Dominique, qui se trouvait alors dans cette capitale, entraîna bientôt les esprits de ces jeunes gens. Hyacinthe devint un membre zélé de son ordre, et se mit, avec plusieurs de ses frères, à parcourir à pied l'Italie, la Carinthie, la Moravie et la Silésie, prêchant partout la parole de Dieu, et fondant des couvens. Ses discours entraînans produisirent de grandes réformations chez les habitans de Cracovie; puis, après avoir appelé toute la Pologne à se convertir et à faire pénitence, il s'achemina vers la Prusse, et séjourna quelque temps à Culm, à Elbing et sur les frontières du Samland. Sa prédication ne resta pas sans fruit, quoique le

(1) *Hist. Pruss.*, p. 72.
(2) *Bzovius*, *Ann. eccl.*, t. 13, p. 419; et *Alberti vita Hyacinthi.*

feu de son caractère ne lui permît jamais de rester long-temps à un même poste, pour cultiver les champs qu'il avait ensemencés. Il était semblable à une flamme, destinée à mettre le feu de tous côtés : partout il fonda des couvens destinés à former des jeunes gens au même genre de vie. Après avoir prêché dans toutes les contrées scandinaves, il passa en Russie, pour annoncer l'évangile aux Tartares qui ravageaient alors cette contrée : de là à Vilna chez les païens de la Lithuanie, où il réussit à rassembler dans un couvent une petite troupe de nouveaux convertis ; et après avoir ainsi parcouru sept à huit mille lieues de pays, et prêché l'évangile dans presque toutes les contrées de l'Europe, il retourna (1257) à Cracovie, où il termina ses jours.

Une épidémie qui éclata dans le pays arrêta pour quelque temps tout à la fois les mouvemens militaires et ceux des évangélistes : les chevaliers se renfermèrent dans leurs forteresses; les nouveaux convertis s'enfuirent dans l'épaisseur des forêts; et les païens accoururent en foule aux autels de leurs dieux. On chercha à compenser la dépopulation par de nouveaux appels à des colons étrangers; et il en arriva en effet de Pologne et de Poméranie : dans leur nombre plusieurs nobles, qui venaient se procurer du terrain à bon marché. Voilà comment les provinces conquises, et surtout la Pomésanie, virent naître ce singulier mélange d'habitans qu'on y put remarquer dès-lors. Mais quoique différens de langues et de mœurs, ils vécurent tous en paix les uns à côté des autres.

L'année 1239 vit la mort du grand-maître de

l'ordre, puis bientôt après celle de Hermann Balk; et la Prusse perdit ainsi les deux appuis les plus précieux de l'œuvre qui venait d'y commencer. Mais l'évêque Christian profita de cette circonstance pour donner essor, auprès du pape, aux plaintes qu'il renfermait depuis long-temps dans son cœur. « Les chevaliers, lui écrivit-il, ne permettent pas que les Prussiens qui se déclarent disposés à embrasser la foi reçoivent le baptême, sous prétexte que ces hommes incrédules finiraient par être dangereux aux chrétiens du pays quand ils se verraient en majorité. Il arrive souvent que les nouveaux convertis qui ont fait à l'évêque le serment de fidélité, sont vexés par les chevaliers quand ils ne veulent pas se soumettre à leur autorité; et ces vexations en ont repoussé plusieurs dans le paganisme : les chevaliers empêchent les pélerins de visiter les églises; et leur avarice sordide a été cause que plusieurs des nouveaux temples ont été surpris et détruits par les païens. » — L'évêque terminait ces plaintes en demandant son rappel (1).

On a reproché à cet évêque de n'avoir pas élevé ses plaintes du vivant de Hermann; mais il se peut qu'il ait été retenu par la crainte. — En général on voit que le découragement s'était emparé de l'ame de ce vieux missionnaire : la plus belle période de sa vie était écoulée depuis long-temps; et cette étoile, d'abord si brillante, va se coucher dans un ciel nébuleux. Mais en dernier résultat si Christian a souffert pour la cause de la justice, il a été bien-

(1) *Lucas David*, t. 1, p. 256.

heureux; car le jour vient où tous les torts seront connus et redressés.

Ce fut un *Conrad*, margrave de Thuringe, qui fut élu grand-maître en remplacement du défunt (1239); il nomma pour gouverneur de la Prusse *Henri de Vida*, homme distingué par ses qualités du cœur et de l'esprit. Mais avant même que ce dernier arrivât à son poste, les chevaliers pensèrent à porter un grand coup dans la province d'*Ermland (Warmie)* qui était tout entourée de châteaux forts. Balga (ou Honeda), le plus ferme de ces châteaux, au nord de la province, était entouré d'un côté par les eaux du Frischehaf, et du côté de terre par des marais et des bas-fonds, de sorte qu'on n'arrivait au pied des murailles de la forteresse que par une langue de terre étroite et bien fortifiée. A peine les païens eurent-ils appris que les chevaliers songeaient à attaquer cette forteresse, qu'ils y jetèrent, sous la conduite du vaillant Kodrum, l'élite de leurs guerriers, résolus de défendre leurs foyers et les autels des dieux jusqu'à la dernière goutte de sang. Cependant la disette et la famine les forcèrent bientôt à songer à une capitulation, et le général ennemi vint dans le camp pour en traiter. Comme le chef des chevaliers exigeait que la garnison embrassât la foi chrétienne : « Ces hommes, » répondit Kodrum, « aime» ront mieux périr jusqu'au dernier ». Cependant les chevaliers en restent à leur déclaration, et Kodrum rapporte cette réponse à ses soldats; mais à peine a-t-il fini de parler qu'il est assassiné par sa troupe furieuse. Les chevaliers, à leur tour, apprenant ce

crime, se jettent sur la forteresse, dont ils passent toute la garnison au fil de l'épée. Le peuple de la Warmie se lève en fureur comme un seul homme pour reprendre cette place, fût-ce au prix de torrens de sang; mais le nouveau gouverneur arrive avec un renfort; et toute la *Warmie*, avec le pays de *Natangen* et de *Barten*, tombe au pouvoir des chevaliers, ainsi que ses nombreuses forteresses. On relève ces dernières de leurs ruines; et autour d'elles s'établit bientôt un mélange de colons et d'indigènes baptisés : les idolâtres voyaient d'un œil jaloux cette troupe d'hommes, de femmes et d'enfans étrangers : aussi arriva-t-il souvent que les nouveaux venus furent obligés d'entourer leurs demeures de murs ou de fossés pour se défendre de leurs voisins.

En général les Prussiens domptés ne faisaient que comprimer une rage profonde. Malgré les soins et les bontés qu'on avait pour les nouveaux convertis, malgré les avantages d'agriculture et d'industrie que le christianisme apportait au pays, la vieille liberté, les vieilles mœurs, la vieille patrie étaient foulés aux pieds : il n'y avait pas une famille qui n'eût à pleurer des morts; et, ce qui était le plus cruel encore, les autels des dieux étaient démolis, la Sainte-Romowe était en ruines! Il ne fallait donc qu'une étincelle pour allumer le feu d'une guerre désastreuse : et cette étincelle se trouva dans les événemens de l'époque.

On a vu, en traitant l'histoire des Mongoles, que ces Barbares parurent, en 1241, dans l'orient de l'Europe, et qu'ils se jetèrent comme un déluge

sur la Russie, et s'étendirent dans les plaines de la Pologne (T. 3, c. 32, p. 116). A l'époque où nous sommes arrivés, Cracovie n'était plus qu'un monceau de ruines; et l'ennemi était sur la Vistule. Tandis que la Pologne, la Silésie et la Moravie rassemblaient tout ce qui était en état de porter les armes, l'ordre Teutonique jugea aussi nécessaire de ranger sur la frontière méridionale de la Prusse toute sa puissance militaire. La grande bataille de *Wahlstadt* eut lieu (*ibid.*); et quoiqu'elle eût été cruelle pour les Allemands, on a vu que des troubles intérieurs obligèrent les Mongols à se retirer bientôt après.

Cependant les Prussiens avaient profité de cette puissante diversion pour essayer de secouer le joug étranger; les agriculteurs chrétiens se virent surpris dans les champs au milieu de leurs travaux; la plupart n'osaient plus cultiver les campagnes que de nuit; et lors même que les semailles pouvaient parvenir à leur maturité, les païens venaient les enlever ou les détruire; de sorte que le pays fut bientôt en proie à la famine. Ce malheur fut accru par une défection inattendue. On a vu que *Swantopol*, duc de Poméranie, jaloux ou effrayé de l'accroissement de la puissance des chevaliers, s'alliait, quoique chrétien, au parti païen de la Prusse (p. 464); il finit par se déclarer ouvertement pour ce dernier. Il entre dans le pays avec une armée considérable, et alors l'insurrection éclate avec la rapidité de l'étincelle électrique. Les païens se lèvent de nouveau comme un seul homme; tout ce qui est Allemand ou chrétien est mas-

s femmes et les enfans sont emmenés en
n vain le légat du pape, Guillaume,
ace, exhorte; le duc dit qu'il vient
russe du joug étranger; battu plusieurs
es chevaliers, il revient sans cesse avec
ouvelles troupes; et les Allemands sont obli-
gés enfin d'aller se renfermer dans cinq forteresses qui leur restent, avec le petit nombre de colons qui ont échappé à l'épée.

Il se conclut pourtant, en 1243, une paix momentanée; et quoique la masse du peuple fût encore païenne, le légat en profite pour donner à la Prusse une espèce de constitution ecclésiastique. Mais cette constitution était si loin de ce qu'avait pu désirer l'évêque Christian, que cet homme, dit-on, en mourut bientôt de chagrin (1244). Puisse-t-il, après avoir si bien commencé, avoir compris encore avant de mourir que le règne de Christ n'est pas de ce monde!

Swantopol recommence la guerre l'année suivante; il remporte une brillante victoire sur les chevaliers; et il s'avance devant la ville de Culm, qu'il savait être complètement dégarnie de défenseurs. Cependant il en trouve les murs couverts de guerriers; c'étaient les femmes allemandes, qui s'étaient chargées des armes de leurs maris morts dans le combat, et qui repoussèrent l'assaut avec un courage héroïque. Mais tout le reste du pays est dévasté; plus d'habitans; les campagnes sont foulées aux pieds, les villages détruits, les églises renversées.

Les chevaliers reprennent alors le courage du

désespoir, et Swantopol est battu à son tour; de nouvelles troupes de missionnaires rentrent dans le pays; et dans leur nombre *saint Dominique* lui-même, ce zélé et célèbre fondateur de l'ordre qui porte son nom. Le pape envoie (1243) une lettre menaçante à Swantopol, en écrivant à l'archevêque de Gnèse que si cet homme ne se rendait pas à ses exhortations dans l'espace de quinze jours, il devait faire publier solennellement par toute la Pologne son excommunication et celle des siens, au son des cloches et à la lueur des flambeaux. Swantopol n'est point ébranlé; mais le grand-maître de l'ordre arrive (1246) à la tête d'une croisade, qui met la Poméranie à feu et à sang : après dix ans de guerre, Swantopol est enfin complètement soumis (1248); et la destinée de la Prusse semble être fixée.

La Poméranie étant domptée, les chevaliers peuvent porter toute leur attention sur les provinces révoltées de la Prusse : alors les chevaliers rentrent à Elbing, et dans le pays de Natangen : les ravages recommencent parmi ces païens, qui luttent depuis vingt ans avec un courage inouï : le légat du pape intervient encore une fois entre les chevaliers et les païens; et le 7 février 1249 la paix se conclut.

Il est évident, par les documens qui nous restent sur ce sujet, que ceux du parti chrétien qui rédigèrent les conditions du traité songèrent au vrai bien du peuple subjugué. On permit aux nouveaux convertis, ou même aux païens, pourvu qu'ils consentissent à assister à l'instruction chré-

tienne, d'acquérir et de transmettre à leurs héritiers toute espèce de propriété : le légat laissa les Prussiens libres de choisir eux-mêmes le système de lois sous lequel ils voulaient vivre; et ils demandèrent qu'on leur donnât les lois polonaises : on enseigna aux nouveaux convertis que la vraie liberté ne se trouvait que chez les hommes qui ne se livrent pas au péché : on interdit les pratiques païennes : les nouveaux chrétiens s'engagèrent à n'avoir qu'une femme, et à faire connaître leurs mariages à l'église : le meurtre des enfans fut sévèrement interdit. Chaque district s'engagea en outre à bâtir les églises nécessaires et à les pourvoir de tout ce qu'exigeait le culte : chacun dut respecter et sanctifier le jour du Seigneur; enfin les Prussiens durent encore reconnaître les droits de l'ordre Teutonique, et entrer pour leur part dans les guerres que cet ordre pourrait être appelé à faire. Il est clair que cette constitution, toute imparfaite qu'elle fût, était cent fois préférable aux usages et aux mœurs barbares qui avaient jusqu'alors régi la nation.

Le pays fut partagé en quatre évêchés, ceux de *Culm*, de la *Pomésanie*, de l'*Ermland*, puis du *Samland*, qu'on ne tenait pas encore. Chacun de ces évêchés fut subdivisé en trois portions, dont deux appartenaient à l'ordre, et la troisième à l'évêque, qui y jouissait des droits temporels et spirituels, en même temps qu'il conservait l'autorité religieuse dans les deux autres tiers.

Un moine qui avait long-temps été collaborateur de Christian, *Heidenreich*, homme fidèle et zélé

fut nommé évêque de *Culm* à la place du défunt; il n'avait guère pour évêché qu'un pays sans habitans, dans lequel il s'empressa d'appeler des colons: il put élever une cathédrale dès 1251. Il fonda quelques couvens dans la contrée, et il sut se faire aimer des chevaliers et du peuple.

L'histoire des premières années de l'évêché de *Pomésanie* est assez obscure; l'évêque de ce diocèse fut un *Ernst* de Torgau, frère prêcheur, qui s'était montré depuis plusieurs années l'un des plus dignes ecclésiastiques du pays. Comme ce diocèse avait été particulièrement dévasté, il eut plus de peine que d'autres à se relever; cependant on put, au bout de quelques années, rebâtir treize églises de villages. Quelques années plus tard encore on bâtit une cathédrale à *Marienwerder*.

L'évêché de l'*Ermland* aussi commença à se former peu à peu, et vit s'élever des églises et des écoles; mais il y subsista encore long-temps des restes d'idolâtrie. Ce sera sûrement quelque raison de ce genre qui aura engagé l'évêque à abattre, de sa propre main, un vieux chêne sacré dans le lieu où se trouve maintenant *Heiligenbeil* (sainte hache), entre Braunsberg et Brandenbourg.

Le pape exhorta de tout son pouvoir (1246), les abbés et les prieurs à seconder cette œuvre de la Prusse. « Comme notre sœur-église, que le Seigneur a établie dans la Prusse, en Livonie et en Esthonie, est encore trop petite pour pouvoir nourrir elle-même ses enfans du lait de la sainte doctrine, et qu'elle manque des livres nécessaires, nous vous prions de lui en envoyer de votre abondance, et

d'établir à vos frais des copistes qui leur en fournissent. »

En même temps les esprits des habitans s'accoutumaient aux nouveaux venus, et revenaient surtout des singulières idées qui s'étaient répandues sur le compte des chrétiens. Peu après que la forteresse de Balga eut été rebâtie, les habitans du Samland y envoyèrent un de leurs anciens, pour qu'il leur fît un rapport sur la manière de vivre de ces étrangers. Les chevaliers, informés du but de cette députation, lui montrèrent leurs maisons, leurs dortoirs et leurs églises : puis l'ancien retourna vers ceux qui l'avaient envoyé, et leur dit que les chevaliers étaient des hommes faits précisément comme eux ; qu'ils n'avaient pas le ventre plus dur (les cuirasses des chevaliers avaient fait croire le contraire) ; et que leurs armes, leur nourriture et tout le reste étaient passablement semblables à tout ce qui se voyait chez eux ; qu'ils avaient seulement un usage très-dangereux pour l'ennemi (parole remarquable !) c'est qu'ils se levaient toutes les nuits pour prier, et qu'ils allaient pareillement plusieurs fois par jour adorer leur Dieu ; et que par conséquent il croyait qu'à la longue il serait impossible de leur résister. « Ils mangent aussi de l'herbe, » ajoutait le rapporteur, « comme les chevaux et les mulets : or qui peut échapper à des gens qui trouvent sans peine leur nourriture au milieu d'une contrée inculte ? »

Toutes choses étant ainsi réglées, les chevaliers pensèrent sérieusement à s'emparer du *Samland*, qu'ils regardaient comme la clef de la Prusse ; et

une armée considérable y fut envoyée. C'était en hiver (1252 — 1253) : le Haaf était gelé, et il facilita la marche des troupes. L'armée passa avec dévotion près de l'endroit où Adalbert était mort comme martyr deux cent cinquante ans auparavant, et s'avança sans beaucoup de peine jusqu'au village de *German*, près duquel était l'antique sanctuaire des Prussiens, cette sainte *Romowe* connue dans ces pays dès le troisième siècle, depuis le temps des Goths. C'était là que le Griwe invisible et mystérieux faisait sa résidence : aussi la conquête de cet ancien et célèbre séjour de l'idolâtrie faisait-il l'objet de la vive ambition des chevaliers. Mais une nombreuse armée de païens s'était cachée dans l'épais taillis du lieu saint, et sortit comme une lionne dont on vient attaquer les petits : la bataille fut furieuse de part et d'autre; les chrétiens durent fléchir sous le nombre; et leur chef, à l'arrière-garde, fut abattu de son cheval à coups de massue.

Alors le pape renvoie une immense croisade et inonde de ses troupes le midi de la *Galindie*, dont le peuple se soumet de nouveau et donne des ôtages. Les croisés marchent ensuite contre les *Schamaïtes* (*les Samojitiens*) au-delà du Memel, peuple vaillant apparenté avec les Lettes et les Lithuaniens, et qui avait fait alliance avec les habitans du Samland. Il avait à sa tête un chef redoutable, qui faisait trembler les Lives et les Cures par ses constantes irruptions : mais on mit ce peuple dans l'impossibilité de soutenir ses alliés : le pape seconda les mesures militaires par quelques ordres

qu'il donna de son côté : déjà précédemment il avait défendu à qui que ce fût de fournir, par la voie du Memel, des armes, du sel ou des vivres aux insurgés; et ainsi le Samland voyait tous ses rapports et ses communications avec la Lithuanie entièrement anéantis.

En même temps l'éloquence enflammée d'un moine, *Barthélemi*, avait rassemblé sous les ordres d'*Ottokar*, roi de Bohême, une puissante armée; et ce monarque, qui avait fait vœu de marcher contre les païens de la Prusse, s'avançait lentement à travers la Silésie et la Pologne, entouré d'une multitude de chevaliers et de nobles, parmi lesquels se trouvait le comte *Rodolphe de Habsbourg*, alors dans la fleur de la jeunesse, qui ne se doutait pas que dans vingt ans il serait empereur d'Allemagne. En 1255 le roi se trouva aux embouchures de la Vistule, à la tête de soixante mille guerriers. Arrivé près du saint lieu où Adalbert avait souffert le martyre après avoir été repoussé de la Bohême, il résolut de laver son pays de l'opprobre qu'il s'était attiré par cette expulsion, en allant faire la conquête de la Sainte-Romowe. Il pénètre dans la profondeur des forêts : tout s'enfuit devant lui : et il se trouve en présence du chêne célèbre, et des antiques idoles dont il est entouré. Tout fut anéanti; et ainsi tomba en un moment le siége d'une idolâtrie qui avait duré mille ans, et dont les mystérieux autels avaient été abreuvés de tant de sang humain.

De là l'armée se rend dans le district de *Medenaw*, second siége de l'idolâtrie du pays, situé

plus avant vers l'Orient, derrière une immense forêt de quelques jours de traversée. On enlève, chemin faisant, la forteresse de *Nogympten*, près de *Studau* : les nobles du pays qui ont défendu la place sont obligés de recevoir le baptême, et le roi est leur parrain. Bientôt on vit arriver, l'une après l'autre, des troupes d'indigènes qui venaient pareillement se faire baptiser; le roi leur donnait de précieux vêtemens, et les accueillait comme des frères.

L'armée descendit ensuite vers le midi jusqu'à *Tapiau* sur le Pregel, et tout se soumit; parce que le roi, humain pour tout ce qui ne résiste pas, est sans pitié pour ceux qui refusent le baptême. « *Die* » *niet gedoopten was, sy mosten sterven,* » dit la vieille chronique; c'est-à-dire le baptême ou la mort.

Voilà la manière dont l'idolâtrie fut vaincue dans ce pays : et Ottokar retourna chez lui.

On établit ensuite une forteresse pour assurer la conquête du pays; et par reconnaissance envers le roi-chevalier, on lui donna le nom de Kunningsberg (*Königsberg*) (1255). On y bâtit une église, la première qui se soit élevée dans ces contrées; et le commandant de la place fut un chevalier humain, qui s'occupa aussitôt à bander les plaies de la guerre, à gagner les cœurs, et à introduire chez les vaincus un commencement de civilisation. Mais l'évêque du lieu vécut à la cour du roi de Bohême, qui avait besoin de lui; il ne s'occupa nullement de son malheureux troupeau : et ainsi le peuple du Samland resta, par le fait, pendant plusieurs années sans pasteur et sans chef, presque sans instruction,

et privé de tout ce qui devait compenser pour lui la perte de son antique foi et de sa liberté. Sans doute il arriva dans le pays des troupes de moines dominicains; mais c'était pour apprendre au peuple de vaines simagrées, qui n'avaient rien de commun avec cette foi sainte qui surmonte le monde.

Ce n'est donc pas étonnant si, dans de telles circonstances, la guerre sauvage qui avait déjà duré trente ans, se ralluma pour se prolonger encore trente autres années, avant que l'ordre Teutonique eût définitivement établi son autorité dans le pays: mais nous en abandonnons complètement les détails à l'histoire politique : l'opprobre en retombe sur l'église de Rome qui depuis long-temps ne savait plus travailler autrement; et c'est à Dieu seul que nous pouvons rapporter la gloire d'une sagesse qui tire le bien du mal.

Nous nous bornerons donc à dire, quant aux guerres qui se prolongèrent dans le pays, que les païens tentèrent de s'appuyer des Lithuaniens, qui venaient de former un puissant état, et qui se présentent dès ce moment dans notre histoire comme des ennemis redoutables. Ce peuple barbare, le dernier à défendre la cause de la libre idolâtrie, se réveille comme en sursaut à la vue du danger qui l'enveloppe; dans sa haine pour l'œuvre chrétienne il se jette sur la Courlande, où tout est massacré; puis il revient sur la Pologne; et les Prussiens, encouragés par cet exemple, s'insurgent avec eux. Il se livre sur les rives de la Durbe une horrible bataille (13 juillet 1261) : les chevaliers sont abandonnés par leurs alliés qui les trompent;

une foule d'entre eux restent sur le champ de mort ; et la Prusse presque entière se relève avec furie pour secouer les fers du christianisme qu'on lui a imposés : il n'y a qu'un cri dans toutes les provinces : « Liberté! Insurrection! » Depuis les rives du Samland jusqu'aux frontières de la Pomésanie le mouvement est universel : le 20 septembre toutes les églises sont renversées ou brûlées, les croix abattues, les prêtres assassinés, et tous les Allemands qui ne peuvent s'enfuir dans quelque forteresse voisine périssent d'une mort cruelle, ou sont emmenés en esclavage.

Mais cela ne sert qu'à amener une nouvelle croisade. Dès le commencement de 1262 il reparaît des forces supérieures qui s'avancent jusque dans la province de Natangen : les croisés recommencent leur brigandage; une masse d'ennemis sort des forêts et les écrase sous le nombre, à *Pokarwel*(Brandenbourg) : les païens rentrent dans l'Ermland, et emportent d'assaut la forteresse de Heilsberg où résidait l'évêque, et celle de Brauensberg; ils les démolissent et vont assiéger Kœnigsberg. Cependant cette insurrection s'apaise, en 1263, par l'arrivée de nouveaux croisés; et l'étendard de la croix est de nouveau planté sur toutes les hauteurs, depuis le Pregel jusqu'à la Drewenz.

On sentit qu'il fallait surtout songer aux provinces de l'Orient, qu'excitaient toujours les Lithuaniens; la guerre avec ceux de Nadrau, de Schalau et de Sudau, se prolongea encore pendant vingt longues années; et les choses en étaient venues à un point où il était peut-être vrai que les chrétiens

n'auraient plus de repos s'ils n'écrasaient le parti des païens.

Rodolphe de Habsbourg était monté sur le trône impérial au moment où l'armée allemande avait devant elle encore la partie la plus rude de sa tâche, la province de Sudauen, l'une des plus grandes de la Prusse, couverte de forêts et de sauvages bruyères, tout entrecoupée de lacs, d'étangs et de marais; de sorte que le pays tout entier ressemblait à une forteresse unique, bâtie par la nature, et où chaque pouce de terrain pouvait se disputer. Mais on en vint à bout. La boucherie recommença en 1277 et dura jusqu'en hiver 1283. Alors le dernier capitaine du pays, le vaillant *Skurdo*, qui avait constamment combattu à la tête de son peuple, perd enfin lui-même l'espérance; il rassemble toute sa troupe; et, après lui avoir communiqué son plan, il met lui-même le feu à son héritage paternel, détruit tout ce qu'il peut atteindre, et s'en va avec les derniers défenseurs du pays en Lithuanie. C'est ainsi que finit, au bout de soixante ans, la lutte pour la conversion de la Prusse! Encore une fois voilà Rome! Voilà son amour et sa piété! Voilà ce qu'elle destinerait à tous les peuples qui refuseraient de lui donner leur conscience et leur or.

Du reste toute cette histoire nous donne d'autres leçons encore; et elle nous rappelle qu'il y a dans le péché et dans l'idolâtrie, qui en est à la fois la plus grande manifestation, la cause et l'effet, un germe de dissolution auquel est applicable cette parole de Jésus : « Toute plante que mon père n'a pas plantée, sera arrachée et jetée au feu (Matth.

15, 13)! Car on a vu, dans tout ce qui précède, à quel point les pauvres Prussiens étaient divisés entre eux, et restaient étrangers au sort les uns des autres; on doit réfléchir aussi à l'incompatibilité qu'il y avait entre leurs mœurs et celles, plus humaines, de tout le reste de l'Europe, et à la cruauté qui régnait dans leurs habitudes. Ces hommes, si violemment amenés au christianisme, sacrifiaient des victimes humaines; le père pouvait ôter la vie à ses enfans, selon son caprice; les enfans donnaient la mort à leurs parens vieux ou malades; les serviteurs étaient immolés sur le tombeau de leurs maîtres; la femme vivait dans la dégradation.

D'ailleurs il faut encore se souvenir que l'évangile avait d'abord été présenté à ce peuple avec toute la douceur du christianisme : Adalbert d'abord, deux cent cinquante ans auparavant, puis Christian pendant seize années, avaient invité ces barbares avec amour et patience : il arriva donc ici, comme si souvent, que les péchés des uns punirent ceux des autres.

Les évêques du pays s'occupèrent pendant longtemps des arrangemens extérieurs de leurs diocèses sans s'inquiéter beaucoup de l'éducation et de la consolation de leur pauvre troupeau. On adjoignit les provinces nouvellement conquises aux quatre diocèses déjà subsistans : on créa des chapitres de chanoines pour assister les évêques dans leurs travaux et pour les environner d'éclat : puis on rebâtit les églises détruites. Mais enfin les chevaliers même de l'ordre Teutonique sentirent qu'il fallait s'occuper de l'instruction et de la conversion du

peuple. On songea donc sérieusement à établir des écoles : Honorius III et surtout Innocent IV prirent à ce sujet plusieurs mesures salutaires : on a vu que Guillaume de Modène, dans le but de pouvoir s'occuper d'autant mieux de faire du bien aux Prussiens, n'avait pas craint d'apprendre leur langue encore rude et barbare; et déjà dès l'an 1251 on trouva des écoles dans l'Ermland.

Cependant l'histoire reste très-obscure pour ce qui concerne les travaux de ce genre dans toutes ces contrées : et une chose frappante entre autres, dans cette histoire, c'est qu'on n'y trouve presque aucune mention de couvens qui aient été fondés dans le pays.

Il paraîtrait que les chevaliers et les évêques préférèrent long-temps tirer leurs ecclésiastiques de l'étranger, en jugeant qu'ils leur seraient plus fidèles et plus attachés que des indigènes. L'instruction du peuple resta donc extrêmement négligée; et ce n'est que vers la fin du treizième siècle qu'on trouve dans le pays un certain nombre d'institutions destinées à cet objet. On bâtit alors un grand nombre d'églises; les chapitres de chanoines devinrent autant de séminaires; et on eut soin de pourvoir ces chapitres eux-mêmes d'ecclésiastiques respectables tirés des couvens de l'Allemagne. On établit aussi en faveur de ces séminaires des bibliothèques; et on trouve dès-lors quelques évêques qui eurent soin de faire venir de l'étranger les livres nécessaires pour leur clergé.

C'est donc ici que nous terminerons notre histoire des missions de la Prusse; nous parcourons une

sombre époque; mais déjà luit au loin sur l'horizon de l'Europe l'aurore de meilleurs jours; cette perspective rafraîchissante nous aidera à fournir avec patience le reste de notre course.

CHAPITRE LIII.

LITHUANIE (1).

Les *Lithuaniens*, de la même famille de peuples que les Prussiens, apparaissent pour la première fois dans l'histoire vers la fin du douzième siècle; et le premier auteur qui en fasse mention est Nestor, dans ses Annales pour l'année 1105 (V. c. 46, p. 186). Ces *Lettowes*, comme on les appelait, sont les derniers peuples païens de l'Europe à qui la lumière de l'évangile soit arrivée; c'est donc aussi

(1) Sources. Les premières ne remontent qu'au seizième siècle. *Strykowsky* publia en 1582 une *Histoire de Lithuanie* qui ne se retrouve plus. — *Guagnini* en publia quelques extraits en latin, quelques années plus tard, dans son *Chronicon*. — On trouve encore plus de ces citations dans l'*Historia Lithuana* de *Kojalowicz* (Anvers 1569). — *Corpus Poloniæ historiæ* (Bâle 1582). — *Duglossi Historia Poloniæ* (Leipsik 1711). — *Schloetzer* est le premier qui ait donné une *Histoire critiq. de la Lithuanie* 1785 ; mais sa critique est peut-être un peu trop sévère, et il n'a presque conservé qu'une suite de noms. — La source, de beaucoup la plus importante pour notre histoire, se trouve dans les *fragmens dispersés* que renferment les *Chroniques russes*. — Voyez enfin les trois programmes académiques de Rhesa : « *De primis vestigiis relig. christ. inter Lithuanos propagatæ* » (Königsberg 1819).

par eux qu'après une course de quinze siècles nous terminerons notre histoire des missions de cette partie du monde.

Schloetzer dit quelque part que dans tout le nord de l'Europe, le christianisme, l'art d'écrire et l'histoire, en prenant ce dernier mot dans son sens le plus élevé, ont toujours paru à la même époque. Cette observation s'applique tout aussi bien à l'orient et à l'occident de l'Europe; car chez tous ce n'est que l'arrivée du christianisme qui met fin aux temps fabuleux et qui nous amène à la véritable histoire : ce n'est qu'à l'évangile du Fils de Dieu que l'Europe doit l'histoire de ses peuples : et qui peut dire dans quelles ténèbres nous serions assis, encore aujourd'hui, si l'Éternel n'eût fait luire son Orient d'en haut aux yeux de nos ancêtres?

Les Lithuaniens apparaissent plongés dans la misère et dans l'esclavage, sous la domination des Russes, jusqu'à l'époque où ils viennent figurer dans l'histoire, vers le milieu du treizième siècle : alors on les voit bientôt secouer le joug de leurs oppresseurs, et former un assez puissant état; mais ce qu'il y a de singulier en cela, c'est que les Prussiens ne soient entrés en relation avec ce peuple qu'au dernier moment de leur détresse, quoique les Lithuaniens fussent leurs voisins, issus d'une même race, et qu'ils eussent la même langue et la même religion. Peut-être faut-il attribuer ce fait à la différence tranchée du caractère des deux nations; car les Prussiens étaient passionnés de liberté, et les Lithuaniens montrèrent toujours un esprit servile, même sous leurs propres princes;

les Prussiens avaient de l'industrie et aimaient la paix, qui leur procurait quelques richesses; les Lithuaniens au contraire étaient paresseux et pauvres; enfin les Prussiens auraient eu honte d'exercer le métier de pirates ou de brigands, les Lithuaniens n'en connaissaient pas d'autre.

Ce peuple avait ses propres princes ou ducs, qui l'opprimaient cruellement; et ceux-ci étaient en en outre soumis aux princes russes, leurs voisins, qui les traitaient de là même manière. Quand un seigneur entrait dans la cabane d'un de ses serfs, il pouvait en enlever impunément tout ce qu'il lui plaisait, et en maltraiter les habitans à son gré : le peuple n'osait se montrer devant ses supérieurs sans leur apporter des présens; et, selon l'expression d'une chronique, chaque parole du juge valait de l'or. Les serfs, même lorsque le christianisme eut commencé à s'introduire dans la nation, étaient obligés de travailler cinq jours, quelquefois six jours de la semaine aux terres de leurs seigneurs, et n'avaient que le lundi pour s'occuper de leur propre maison : du temps de leur paganisme il n'y avait point de jours de fêtes institués pour les dieux; et les premiers convertis ne célébraient pas le dimanche, disant qu'il fallait aussi bien manger ce jour-là que les autres. Le pays était couvert d'épaisses forêts, d'étangs et de fleuves ramifiés sans fin; on y connaissait l'agriculture, et cependant la pauvreté des habitans était grande; il n'y avait de sel que ce qui venait de Russie; les Lithuaniens faisaient le commerce du miel et de la cire, qui s'en allait en Hollande par Dantzik. Tous les ani-

maux du pays étaient petits ; on trouvait dans les forêts beaucoup d'ures sauvages, de buffles noirs, d'élans, d'ânes et de chevaux. Les habitans buvaient dans les cornes de leurs bœufs ; leurs vêtemens étaient partout d'un drap gris qu'ils fabriquaient eux-mêmes ; et ils enveloppaient leurs pieds de morceaux de peaux d'animaux. « La plupart de ces gens, dit une chronique, sont grands, courageux et guerriers ; ils vivent de chasse au sein des forêts ; le terrain, très-lourd, s'y laboure avec le bois et non avec le fer ; ils attachent l'une à l'autre quelques perches pointues avec lesquelles ils s'efforcent d'ouvrir le sol : leurs maisons forment un carré long, et sont la vraie image de la misère et de la grossièreté ; dans le milieu brûle un feu autour duquel le chef de famille rassemble ses femmes, ses enfans et ses serviteurs, tandis que les animaux domestiques occupent le reste de la pièce.

Tel était l'état des Lithuaniens lorsque le christianisme vint leur présenter ses bienfaits : ils étaient adonnés aux vices les plus grossiers : la polygamie, l'ivrognerie et l'impureté y étaient générales ; ils faisaient même le commerce des hommes. Il n'y avait pas jusqu'aux hommes libres d'entre eux qui ne se crussent souvent obligés, dans la misère, de vendre leurs fils et leurs filles, ou enfin de se vendre eux-mêmes pour échapper à la famine.

Ils avaient les mêmes superstitions que leurs voisins, les Prussiens : comme eux ils étaient tombés de l'ancien culte du soleil dans le polythéisme, et ils adoraient les forces naturelles sous la forme des trois célèbres idoles de *Perkun*, de *Potrimp*

et de *Pitkull*, auxquelles ils offraient des victimes humaines; ils avaient aussi leurs bois sacrés, impénétrables, dans lesquels résidaient leurs Griwes; ils adoraient surtout le *serpent*; c'était le dieu domestique, que chacun nourrissait avec soin dans un seau qu'il conservait à cet effet; c'est devant lui qu'ils célébraient son culte : de temps en temps on lui sacrifiait des coqs; et on lui donnait toujours la meilleure portion du lait de la maison.

Il y avait plusieurs différences sensibles entre les Lithuaniens et les Prussiens; on ne trouvait pas chez les premiers cette hiérarchie si compliquée et si calculée qui embrassait toutes les classes de la nation prussienne : et ce n'était pas non plus dans les mains des Griwes, mais dans celles de la noblesse que résidait le pouvoir absolu qui enchaînait le peuple. Les Lithuaniens étaient aussi trop peu élevés dans l'échelle de la moralité pour que les idées de patrie et de religion eussent un grand poids sur leurs esprits; misérables esclaves ils n'étaient mus que par le sentiment animal de la conservation personnelle : aussi ne les voit-on engagés que dans des excursions de brigandage qui les jetaient par masses déréglées sur leurs voisins, aux dépens desquels ils se rassasiaient pour quelques jours.

Avec tout cela il paraît que ces demi-sauvages n'étaient pas entièrement étrangers à l'idée d'une autre vie, d'un jugement futur, et d'un retour des ames dans leurs corps. De là venait sans doute que les femmes lithuaniennes se donnaient la mort en se pendant à des arbres, quand leurs maris avaient

perdu la vie dans quelque combat; elles s'attendaient à les rejoindre dans l'autre vie. C'est pourquoi encore, sans doute, ils avaient dans quelques endroits retirés de leurs forêts des cabanes où ils conservaient leurs morts, auxquels ils venaient présenter de temps à autre quelque nourriture, comme une espèce de festin pour le monde invisible.

L'histoire confuse de ce peuple, très-laconique pour le courant du onzième et du douzième siècle, indique que, fatigué du joug des Russes, et profitant de leurs divisions intestines, il recourut aux armes pour recouvrer son indépendance. Il en vint même par degrés à s'emparer d'une partie de la Russie occidentale et méridionale, et à étendre son territoire depuis l'embouchure du Niémen jusqu'aux rives du Dniester, et depuis la frontière de la Prusse et de la Pologne jusqu'au Dniéper (1). De cette manière les princes de la Lithuanie régnèrent sur les vastes districts des Schamaïtes, de Vilna, de Grodno, de la Volhinie, jusqu'à Lemberg, de Tschernigow, de Minsk, de Mohilew, de Vitepsk, de Smolensk, et pendant quelque temps même de Kiew, se rendant ainsi formidables aux princes de Russie et aux ducs de Pologne.

Ces conquêtes des Lithuaniens amenèrent sous leur domination une multitude de chrétiens grecs, dépendans du métropolitain de Kiew; mais l'his-

(1) V. la carte d'Europe, où le nom de *Lithuanie* devrait se trouver à peu près à la place des mots *Russie blanche*, et celui des *Schamaïtes* tout près du mot *Semgalles*.

toire ne parle cependant presque d'aucun effort que le clergé russe ait fait pour la conversion de ses vainqueurs idolâtres ; et quoique l'église se fût établie dès la fin du douzième siècle en Livonie et en Esthonie, et qu'on eût fondé un évêché à Riga, tout près des frontières septentrionales de la Lithuanie, tous ces progrès du christianisme dans le voisinage de cet état restèrent sans effet sur les esprits grossiers de ce peuple. Incapable de réfléchir sur l'étendue des conquêtes que l'évangile avait déjà faites tout autour de lui, il ne savait qu'opposer une résistance brutale à ce qui se passait sous ses yeux : il se jeta sur les prêtres chrétiens de la Livonie et des Semgalles, pour les assassiner ou pour les sacrifier à ses idoles.

Cependant la Russie fut assaillie (1236) par cet orage des Mongols que nous avons rappelé encore dernièrement : ces Tartares, semblables à une nuée de sauterelles dont le soleil est obscurci, étaient arrivés, de peuple en peuple, comme des vagues amoncelées les unes derrière les autres, jusqu'en Pologne ; et ce ne fut pas sans plaisir que *Mendog*, grand-prince de Lithuanie, vit tomber dans les mains de ces barbares une foule de principautés russes et des centaines d'églises chrétiennes. Il pensa qu'il devait profiter du moment ; et désireux depuis long-temps d'anéantir la population chrétienne qui venait de couvrir la Livonie et la Prusse, il envoya, après avoir fait périr la plupart de ses proches parens, quatre neveux qui lui restaient, à la tête de quatre divisions, pour attaquer la frontière russe, tandis qu'il se disposait

à marcher sur la Livonie; mais Dieu trompa ses desseins. Ses quatre neveux réussirent, dans leurs expéditions, il est vrai; l'un s'empara de Drusk et d'une partie de Smolensk, un autre de Vitepsk, un troisième de Polotsk; mais tous quatre gardèrent leur conquête pour eux-mêmes; et dans le but de gagner les cœurs de leurs nouveaux sujets, ils se firent même baptiser comme membres de l'église grecque. En même temps les Tartares se retirèrent en Asie à la suite de la grande bataille de Silésie (1241) (p. 478); et le prince Lithuanien dut abandonner en hâte ses projets sur la Livonie, et se mettre à combattre ses neveux. Mais ceux-ci eurent recours aux chevaliers de Livonie, avec qui ils s'unirent. Mendog s'allie alors de son côté avec les Schamaïtes (Samogitie) et les Semgalles, pour fondre sur la Livonie. Mais un de ses neveux (qui avait reçu le nom de *Théophile* à son baptême), s'avança de Polotsk avec des forces considérables jusqu'en Lithuanie, et envahit même la résidence du prince; il fit une multitude de prisonniers qu'il emmena en Livonie; une autre portion de son armée se jeta chez les Schamaïtes : les chevaliers de l'Épée arrivent avec un surcroît de forces, et toutes les espérances de Mendog périrent.

Cet homme rusé ne vit alors d'autre ressource que de demander la paix aux chevaliers : mais il ne l'obtint qu'en se soumettant au baptême, et en approuvant les cessions de terrain qui avaient été faites à l'ordre par son neveu. « S'il le faisait, lui dit-on, il obtiendrait avec la paix encore la couronne royale». Mendog y consentit (1252), quoique

avec répugnance, et il envoya une députation à Rome. Le pape répondit avec joie, en ordonnant à l'évêque de Culm d'aller couronner le prince de Lithuanie et son épouse en leur qualité de roi et de reine de cet état : et la cérémonie se célébra dans la grande plaine de Nowgrodek, devant un immense concours d'hommes du peuple et de nobles.

Si le vrai christianisme gagnait momentanément bien peu de chose à tout cela, il n'en était pas de même de la cour de Rome, qui y voyait, quant à ces contrées, un gage de la chute du patriarcat de Constantinople et de la soumission de l'église grecque à la latine. Innocent IV s'en occupait depuis long-temps avec les princes et les évêques russes. Déjà en 1246 un prince de cette nation, *Daniel Romanowitch*, pressé de toutes parts par les Barbares, avait traité de cet objet avec le pape. Il est vrai qu'un autre de ces nobles avait déclaré que ni l'eau, ni le feu, ni l'épée, ne l'y feraient consentir; mais le pape continuait d'intriguer auprès du premier; et pour preuve de ses dispositions conciliantes il consentit, sur la demande de l'archevêque de Kiew, à ce que tous les nouveaux convertis de la Russie pratiquassent toutes celles des cérémonies grecques qui n'étaient pas en contradiction avec les latines. Le pape en vint même jusqu'à offrir à Daniel la couronne royale, et à lui donner d'avance dans ses lettres le titre de roi; mais le prince russe, réveillé probablement par ces excès mêmes, résista tout d'un coup, et toute la négociation échoua.

Le nouveau roi de Lithuanie se montra tout

aussi intraitable de son côté : il continua à servir secrètement ses faux dieux ; et à peine l'armée des croisés eut-elle tourné le dos (1255) qu'il posa le masque, persécuta les chrétiens, et se jeta en Pologne, ravagea la Masovie, et parvint même à faire soulever de nouveau toute la Prusse (c. 52, p. 487) On a vu à quel point l'œuvre des missions avait déchu à cette époque dans cette dernière contrée, et comment il semblait que tout allait y périr. Mais la main du Très-Haut arrêta l'exterminateur : le roi de Lithuanie, qui se livrait à toutes ses passions, fut assassiné par son gendre (1263).

Mendog avait un fils, *Wolstinik*, qui avait été baptisé à l'époque où le fut son père, et qui avait fondé, sur les rives du Niémen, un couvent où il avait passé plusieurs années. Il en ressort à la nouvelle de l'assassinat de son père, et il est proclamé souverain du pays en 1265. Pour n'oublier jamais les bénédictions dont il avait joui dans sa solitude, il porta pendant long-temps son vêtement de moine par-dessus tous ses vêtemens royaux. En même temps il agrandit les frontières de la Lithuanie par plusieurs guerres conduites avec succès ; il bâtit des églises, et fait venir des moines russes pour baptiser ses sujets. Il est vrai que les païens mécontens chassèrent ces étrangers ; mais une multitude de nouveaux convertis les suivirent et se firent baptiser par eux à *Pskow* et à *Nowgorod*.

Cependant il paraît que l'ambition s'empara bientôt du cœur du prince moine ; il fit la guerre aux chevaliers allemands de la Prusse et aux ducs de Pologne ; mais il fut assassiné dès 1266.

Suivent soixante ans entiers, pendant lesquels on n'aperçoit aucune tentative de missions en Lithuanie; il est vrai que les circonstances ne permettaient guère d'y songer. Le khan mongole *Berka*, qui occupait alors avec ses hordes une portion du midi de la Russie, ayant été amené au mahométisme par quelques négocians de la Buckharie, commença bientôt à persécuter les chrétiens de Russie; car cet état se trouvait depuis long-temps exposé à l'influence tartare; et l'on peut remarquer au sujet de ces épreuves de la Russie ce que disait le métropolitain Cyrille, dans une lettre pastorale adressée au clergé de l'état, au nom d'un concile qui se tint à Wladimir en 1274 : « Quel a été le fruit » de nos infidélités? Dieu nous a dispersés sur la » terre; nos villes sont prises; nos princes sont » tombés par l'épée; nos églises détruites, et nos » enfans emmenés en captivité! Nous avons appris » que plusieurs prêtres des contrées de Nowgorod » ne songent qu'à leurs plaisirs, ne baptisent per» sonne, et ne célèbrent plus le service divin : il » faut que ces mercenaires se corrigent ou soient » repoussés, etc. »

Voilà où en était l'église de ces temps et de ces contrées; et comme la Prusse occupait déjà vivement l'attention, tout conspirait à faire oublier ou abandonner l'œuvre, encore plus difficile, de la Lithuanie.

Quand l'ordre Teutonique eut réglé ce qui concernait la Prusse (1283), il recommença, il est vrai, les massacres de la Lithuanie; mais ce fut sans beaucoup de succès. Plus tard, en 1315, le trône

de cet état fut occupé par *Gedimin*, qui se soumit toute la Russie blanche, et dont les deux fils épousèrent des princesses russes, quoique lui-même restât païen. Las de la guerre qui durait depuis trente ans entre son peuple et les chevaliers, il consentit à envoyer (1324) une ambassade au pape Jean XXII, à Avignon, pour lui faire connaître qu'il était disposé à entrer dans l'église catholique romaine. Le pape députa quelques évêques à Vilna, que le prince venait de bâtir; et ceux-ci s'appliquèrent à la conversion du peuple, de concert avec des essaims de Dominicains et de Franciscains qui s'étaient répandus dans le pays depuis quelques années. Cependant la négociation n'eut pas le résultat qu'on en avait attendu; et il se passa encore une fois soixante ans entiers sans qu'il se fît rien d'important pour la conversion du peuple.

Au milieu de tout cela, la Russie se trouvait dans un état de dissolution effrayant : le pape la travaillait par ses émissaires : une multitude de chefs politiques s'y disputaient le pouvoir; et les Tatares, qui occupaient toujours une grande partie du pays, songeaient sérieusement (1327) à le soumettre au mahométisme. Pour combler la mesure de ces maux, l'orgueilleux *Magnus*, roi de Suède, entreprend (1338) une sanglante croisade contre les Russes afin de les soumettre à l'église romaine. Il fond sur le district de Nowgorod, demande « une dispute publique des philosophes » russes avec les suédois sur la préférence que » mérite l'église grecque ou la latine; » et comme le clergé russe la refuse, les Suédois se répandent

dans le pays, baptisent la population opprimée, et la forcent à entrer dans la communion romaine. *Casimir*, roi de Pologne, poursuit en 1340 la même méthode.

Cependant les Lithuaniens reprennent le dessus; leur chef *Olgerd* chasse les Polonais de la Volhinie, s'empare de *Kiew*, cette ancienne capitale de la Russie, et s'y établit. Il arrive, en 1368, jusque devant Moscou; mais le métropolitain Alexis le gagne à la foi en Christ. Olgerd est alors baptisé 1377 comme membre de l'église russe grecque; et son épouse s'occupe à soumettre une grande partie de la Lithuanie à cette même communion. Ce long règne d'Olgerd (1330-1381) vit ainsi s'établir dans le pays une lutte sourde entre l'église grecque et la romaine.

Un peu plus tard, vers 1385, la Pologne eut une princesse dont l'avènement fut extrêmement favorable à la cause de l'évangile dans toutes ces contrées. Ce fut *Hedwig*, femme éclairée et pieuse, qui fit le premier essai d'une traduction des saintes Écritures en polonais. Elle avait long-temps étudié la Parole de Dieu et les Pères de l'église; et elle a pris un rang marquant parmi les ecclésiastiques mêmes de son époque (1). On n'a plus rien de son essai de traduction; mais Jean Lasicius dit, dans son ouvrage : « *De gentis franciscæ gestis*, l. 1, » en avoir vu un très-beau manuscrit (2).

Sa piété réagit puissamment sur la Lithuanie:

(1) *Butler Lives*, etc., octob. 17, p. 425. Note.

(2) *Lelong bibl. sacra*, 1, p. 439.

car comme les états du royaume lui cherchaient un époux, *Jagellon*, fils et successeur d'Olgerd, hasarda de se présenter, quoique le père de cette princesse l'eût déjà promise, encore enfant, au duc d'Autriche contre une dot brillante. Mais Jagellon envoya quelques-uns de ses frères à la cour de Pologne avec des présens magnifiques, et avec l'offre de se faire baptiser, lui et tout son peuple, si elle lui voulait donner sa main; ajoutant encore qu'il rendrait à la Pologne tous les pays qu'il lui avait pris, et qu'il ferait tous ses efforts pour lui ramener la Silésie, la Poméranie et la Prusse, etc. Le mariage eut lieu; et Jagellon fut baptisé à Cracovie avec tous ses frères et plusieurs grands de sa cour (14 février 1386) : il reçut le nom de *Wladislav II*, et fut solennellement sacré roi de Pologne.

Il tint parole, et repartit pour sa résidence avec une multitude de seigneurs polonais, laïques et ecclésiastiques, afin de procéder à la grande œuvre de la conversion des Lithuaniens. On convoqua, pour le carême qui approchait, une diète générale à Vilna, où l'introduction de la religion chrétienne dans le pays fut décrétée comme loi de l'état. Le confesseur de la reine, le franciscain *Wasillo*, fut sacré évêque de Vilna par l'archevêque de Pologne; et l'on bâtit en plusieurs villes du pays des églises, qu'on pourvut richement de tous les objets nécessaires au culte. Le beau temple idolâtre de la capitale, où brûlait à l'honneur de Perkun un feu perpétuel, devint un temple chrétien et une cathédrale : il en fut de même, à proportion, de tous les autres temples du pays. Mais en même temps

que se prenaient toutes ces mesures paisibles, la diète décréta une malheureuse loi qui devint la cause de beaucoup de divisions dans cet état : c'est « qu'il ne se ferait aucun mariage entre les catholiques Lithuaniens et les chrétiens Russes avant que ces derniers eussent abandonné la communion grecque. » Puis on envoya au pape Urbain VI les hommages voulus.

Cependant les baptêmes n'allaient pas aussi vite que Jagellon avait pu se l'imaginer; les païens restaient attachés à leurs dieux; les missionnaires qu'on envoya dans le pays n'en savaient pas la langue; les moines abattaient les chênes sacrés à coups de hache, brisaient les idoles, renversaient les autels; et si le peuple n'osait se soulever, au moins il gémissait. Il fallut que le roi lui-même parcourût le pays avec les missionnaires pour donner à son peuple quelque idée de la signification du baptême, et pour lui enseigner, dans sa propre langue, l'oraison dominicale et le symbole des apôtres. Mais ce qui gagna surtout les cœurs à l'église romaine, c'est que chacun de ceux qui se faisaient baptiser recevait une belle robe blanche de laine, tandis qu'ils n'en avaient eu jusqu'alors qu'en lin. Alors on vit bientôt arriver une telle multitude d'habitans pour la cérémonie qu'il ne fut plus possible de faire la chose autrement que par masses : on les plaçait par groupes sur les rivages d'un fleuve; on leur répandait de l'eau dessus; et on donnait à chacun de ces groupes un nom chrétien qui s'appliquait à chacun des individus. Voilà comment le baptême fut administré en peu de jours

à plus de trente mille Lithuaniens; le souvenir de cet événement s'est conservé jusqu'à ce jour dans le nom du fleuve *Swienta* (fleuve sacré) (1).

Ainsi raconte Matthias, chanoine de Cracovie, dans sa *Chronique* de la *Sarmatie européenne* (2).

La dernière des tribus qui se soumirent furent les rudes et farouches Schamaïtes. C'était une peuplade particulièrement barbare, vivant au sein des forêts, dans de misérables cabanes qui n'avaient pour ouverture qu'un trou dans le toit. Ces hommes vivaient avec leurs animaux domestiques; ils adoraient le feu; et avaient aussi des bois sacrés, qu'on ne pouvait toucher, non plus que les animaux qui les peuplaient, sans payer ce crime de sa vie. Le roi de Pologne fit raser ces forêts par un corps d'armée : Wladislav, à défaut de prêtres qui sussent la langue, enseigna lui-même au peuple l'oraison dominicale et le credo, et il fallut que tout le monde se laissât baptiser. Nous ne citerons qu'un trait entre mille, de la pauvreté de l'intelligence de ces gens. Un jour qu'un moine bénédictin parlait au peuple de la création du monde, un des Samogitiens s'avança vers le roi et lui dit : « Ce prêtre ment quand il soutient que le monde a été créé; nous avons parmi nous des vieillards de plus de cent ans, et ils ne savent pas se souvenir que rien de pareil soit jamais arrivé; au contraire, ils nous racontent que le soleil, la lune et les étoiles ont toujours brillé jusqu'à présent. » —

(1) Swentziani, entre Vilna et Polozk ? ?

(2) *Corpus hist. Polon.*, t. 1, p. 143.

On dit à ce brave homme qu'il s'agissait d'une date beaucoup plus ancienne, et le peuple fut content. — Au fond, il se fait assez fréquemment, sous des formes plus savantes, des objections de la force de celle qu'on vient d'entendre.

Jagellon fut interrompu dans ses travaux évangéliques par un parent, *Witold*, qui déjà précédemment lui avait fait la guerre. Ce Witold s'allia aux chevaliers de la Prusse, entra en Lithuanie, et il fallut que le roi lui cédât le gouvernement de cette province (1392). Comme l'humeur farouche et cruelle de ce nouveau roi le conduisait sans cesse à de nouvelles expéditions, l'œuvre de la Lithuanie fut encore une fois interrompue. Cependant cet homme sanguinaire trouva son châtiment. *Tamerlan* venait d'entrer en Russie : Moscou ne lui échappa que par une espèce de miracle; mais le Tartare se préparait déjà à la retraite lorsque Witold vint le braver avec une armée. « Pourquoi marches-tu contre moi, lui fit dire le grand conquérant, je ne t'ai point attaqué? » Witold répondit : « Dieu me prépare le règne sur toute la terre : sois mon fils, et me paie le tribut, ou tu seras un esclave! » — Le général mongole s'avança dans les environs de Moscou, et l'armée de Witold fut anéantie.

On a vu ailleurs que Dieu brisa le fléau tartare en le retirant en 1406.

Jusqu'à présent Witold ne s'était nullement occupé du bien-être spirituel de ses sujets, quoique une grande partie d'entre eux se fussent unis à l'église grecque, d'autres à celle d'Occident, et que le plus grand nombre peut-être fussent encore

païens. Le vénérable *Cyprien*, métropolitain de l'église de Russie, rappela au prince son devoir; et Witold promit de ne mettre aucun empêchement au culte grec. Alors Cyprien vint séjourner à Kiew pendant dix-huit mois pour verser du baume sur les plaies du pays, pour y rétablir le culte, et surtout pour tâcher de gagner le cœur du prince lui-même, qui n'aimait pas voir ses provinces russes placées sous la direction d'un pasteur étranger, quelque pieux qu'il fût. Cyprien eut quelques succès; mais il mourut en 1406, et eut pour successeur dans la haute dignité de métropolitain de la Russie le moine *Photias*, homme inexpérimenté dans les affaires politiques, et ennemi de l'église romaine.

Comme le prince de Lithuanie commençait à prendre parti pour cette dernière, ce même prince convoqua à Nowogrodek six des évêques grecs de ses états (1414), sinon pour leur proposer de quitter leur communion, au moins pour leur demander d'élire pour leurs églises un métropolitain indépendant. Ses menaces les décidèrent : on nomma *Grégoire Zamblak*, métropolitain de Kiew : et Witold distribua entre les grands de la Lithuanie les villages et les districts qui avaient été assignés jusqu'alors aux métropolitains russes. L'importance de cet acte en donne une assez grande à la déclaration par laquelle l'assemblée des évêques le justifia. « Tout don parfait et bon, dirent-ils, vient d'en » haut, du Père des lumières. Or nous aussi, les » évêques réunis des contrées russes (actuellement » soumises à la Lithuanie), amis et frères dans le

» Saint-Esprit, nous avons reçu ce don; et notre
» ame s'est affligée à la vue de l'église délaissée de
» Kiew, qui n'a un berger que de nom, et non de
» fait. Le Dieu tout bon a touché le cœur de notre
» grand prince pour qu'il chassât Photias; et après
» avoir inutilement demandé au patriarche un autre
» métropolitain, ce prince a convoqué tous les
» évêques, princes, bojares, abbés et prêtres de la
» Lithuanie et de la Russie (Russie blanche) pour
» élire, sous l'influence du Saint-Esprit et selon
» le précepte des apôtres, *Grégoire*, métropolitain
» de l'église de Kiew. Anciennement les évêques
» avaient le droit d'établir des métropolitains; et
» les Bulgares, qui sont des chrétiens plus anciens
» que nous, et les Serbes ont pareillement installé
» leur chef supérieur. Mais que mentionnons-nous
» les Bulgares (et les Serbes)? Nous avons suivi
» le précepte des apôtres, qui nous ont transmis,
» à nous, leurs disciples, le don du Saint-Esprit,
» également efficace dans tous les évêques. Ras-
» semblés au nom du Seigneur, ceux-ci peuvent
» se choisir partout un docteur et pasteur digne
» de ce nom, que Dieu lui-même a élu pour
» cela, etc.

C'est ainsi que le siége métropolitain de Kiew fut détaché de celui de Russie. Witold travailla ensuite de toutes ses forces à faire entrer ce nouveau siége métropolitain dans la fusion de l'église grecque et latine qui commençait à s'exécuter sous le nom de l'Union : on envoya à ce sujet, en 1418, une députation lithuanienne au concile de Constance; mais la chose ne s'arrangea pas.

Seulement l'évangile pouvait être censé établi dans tout le pays.

Cependant le christianisme de ces contrées se trouvait, encore au quinzième siècle, dans une grande confusion; et il y resta même jusqu'à l'époque de la réformation. *Aeneas Sylvius*, plus tard élevé sur le trône pontifical sous le nom de Pie II, et qui fut secrétaire du concile de Bâle depuis 1431, raconte dans un de ses petits écrits sur la Pologne et la Lithuanie (1), une histoire qui jette beaucoup de lumière sur l'état de la Lithuanie à cette époque. « Un grand nombre de Lithuaniens sont encore attachés jusqu'à ce jour au service des idoles, quoique une grande partie d'entre eux se soit convertie de nos jours au christianisme. J'ai connu un Bohémien nommé Jérôme, moine pieux et savant, qui quitta sa patrie à l'apparition de l'hérésie des Hussites et se rendit en Pologne, où le roi *Wladislav* (Jagellon) lui donna des lettres de recommandation pour le grand prince de Lithuanie, *Witold*, dans les états duquel il annonça l'évangile pendant quelques années. Ce moine vint de là au concile de Bâle, et raconta beaucoup de choses presque incroyables sur l'état des Lithuaniens; et je ne pouvais les croire en effet, jusqu'à ce que j'eusse été avec quelques-uns de mes amis voir ce moine dans sa chartreuse au-delà du Rhin; voici ce qu'il nous dit : « Les premiers Lithuaniens que je visitai adoraient des serpens. Chaque père de famille conserve et nourrit dans un coin de sa cabane un de

(1) *Corp. hist. Pol.*, t. 1, p. 3.

ces animaux, auquel il rend son culte tous les jours. Je fis rassembler tous ces serpens dans une place publique et je les fis brûler. D'autres adoraient le feu sacré, que les prêtres du temple ne devaient jamais laisser éteindre; on consultait ces prêtres dans l'obscurité de la nuit sur l'état des malades; et ils prédisaient, par la nature de la fumée et de la flamme, si le malade guérirait ou mourrait. J'instruisis ce peuple, j'éteignis le feu; et j'établis le christianisme. Une autre tribu adorait le soleil et un énorme marteau de fer. Quand je leur en demandai la raison ils me dirent qu'une fois on n'avait pas vu le soleil pendant plusieurs mois, parce qu'un puissant roi l'avait enfermé dans une tour; que le zodiaque était venu au secours du soleil; qu'il avait brisé la tour avec ce grand marteau, et rendu au soleil sa liberté; et que c'était là la raison pour laquelle ils l'adoraient. D'autres adoraient les démons dans une sombre forêt, où une idole était dressée sous un grand chêne. J'annonçai la vraie foi à ce peuple pendant plusieurs jours; puis je leur dis d'abattre cet arbre. Comme ils hésitaient, je pris moi-même la hâche; et dès-lors ils travaillèrent à l'envi à abattre toute la forêt. Mais arrivés à un vieux chêne, dans le centre, objet d'une vénération particulière, l'hésitation recommença; un homme courageux qui essaya de porter le premier coup se blessa à la jambe et tomba demi-mort; la foule poussa des lamentations et trembla devant la colère des dieux; je leur représentai leur folie; je dis à cet homme de se relever et je me mis à abattre cet arbre. Mais les Lithuaniens restèrent

effrayés, les femmes poussèrent les hauts cris, et les hommes se présentèrent en masse au prince Witold pour exiger qu'on ne leur enlevât pas le séjour sacré des dieux de leurs pères, disant qu'ils ne savaient plus où les adorer; et Witold craignant une insurrection m'ordonna de quitter aussitôt le pays.»

Ce prince ambitieux rêvait, encore à l'âge de quatre-vingts ans, à une couronne royale; mais il mourut en 1430, laissant la Lithuanie dans l'état qu'on vient de voir; et les choses continuèrent de même jusqu'à ce que la réformation vînt jeter sur ces malheurenses contrées quelques rayons d'une lumière plus pure.

Si nous pensions que notre travail se terminât ici, ce serait le lieu de bien des réflexions, ou tout au moins d'une conclusion quelconque. Mais notre laborieux historien nous ayant donné l'espoir, bien naturel, de ne pas quitter son beau sujet au moment des impressions les plus pénibles, à la veille de la délivrance de l'église, et au point où son travail devient le plus facile, nous ne finirons aussi ce volume, et l'histoire des quinze siècles qui viennent de s'écouler, qu'avec le projet de raconter bientôt ce que le Seigneur a fait pour continuer la propagation de son évangile depuis les jours de la bienheureuse réformation jusqu'au moment présent. L'œuvre sera en général plus pure et plus belle: car, malgré toutes ses résistances, l'église romaine elle-même a été réformée.

Ce sont les mêmes considérations qui nous font renvoyer à un volume suivant l'histoire des abominables dragonnades qui ensanglantèrent l'Amérique méridionale vers la fin de l'époque que nous quittons, et qui, par leur date, auraient encore appartenu à ce volume. Nous aurons plus de courage pour en dire quelques mots lorsque nous nous sentirons arrivés au moment où se lève pour l'église une lumière consolatrice.

Du reste si nous promettons une suite, ce n'est qu'en nous souvenant bien que tous nos temps sont en la main de Dieu : car comment un auteur promettrait-il un long ouvrage, quand le lecteur n'est pas même assuré d'arriver au bout du volume qu'il tient ?

Que le Seigneur soit béni cependant, pour nous avoir amenés déjà jusqu'ici. Gloire soit à son saint nom !

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

AUX 4 VOLUMES QUI PRÉCÈDENT.

Les uns vont trop lentement ; d'autres vont trop vite : ce dernier cas a été peut-être celui du traducteur de ces 4 volumes. Mais quand on est talonné par la pensée de la brièveté de la vie et par l'impétuosité d'un imprimeur, le moyen, dans un ouvrage long et difficile, de ne pas laisser échapper une seule faute? Je prie donc le lecteur de vouloir bien indiquer aux endroits désignés les corrections ou additions suivantes. Pour éviter de compter les lignes j'indiquerai le haut de la page par la lettre *a*, le milieu par *i*, le bas par *u*, ce qui se trouve entre le haut et le milieu par *e*, et par *o*, ce qui est entre le haut et le bas. En combinant encore ces lettres par *ae*, *io*, *uu*, etc., on met le doigt sur la ligne.

Tome I.

Voyez d'abord le petit *Errata*, placé à la fin du 2e volume ; puis :

Page 8, e, *lisez* de part et d'autre. Ce qui
— 75, e, en Ethiopie, *lis.* en Mésopotamie.
— 196, o, 22 ans, *lis.* 32 ans. Cette faute dans l'âge de Julien se retrouve encore ailleurs.
— 329, o, *après* Turquie *ajoutez* Russie.
— 453, uu, nous avons pris, *lis.* j'ai pris.

Tome 2.

Page 197, o, la position encore, *lis.* encore la position.
— 372, o, quatre-vingt-dix ans, *lis.* 72 ans.
— 392, *au titre courant* (Sonale), *lis.* (*Souabe*).
— 444, ei, l'une de ces petites iles du Texel, *lis.* l'île de Helgoland.
— 450, io, *après* dans le Jutland, *ajoutez* vers 695.

Tome 3.

Page 78, e, *après* même décision, *ajoutez* et par le même homme (comparez p. 77, o, et 68, o).

— 101, o, mit fin au règne, *lis.* porta un rude coup au règne.

— 113, *dans l'Avis* : pourvu de 3 colonnes, *lisez* de 3 cloches : il baptise, etc.

— 150, i, *corriger d'après p.* 508 *du même volume.*

— 265, u, Gorm, roi, *lis.* parce que le roi, *et effacez la parenthèse* (p. 237).

— 289, u, 939, *lis.* 936.

— 292, *titre courant*, bataille, *lis.* baptême.

— 298, o, *après* en Norvége, *ajoutez* où il avait aussi poussé ses conquêtes.

— 299, ei, A son avènement, etc., *lis.* Il régna sur; *et effacez* à son avènement.

— 310, e, *lis.* qu'il coïncida bientôt avec la conversion de Svend qui revêtit quelques années plus tard, etc.

— 332, o, *après* le 1er missionnaire, *ajoutez* marquant et bien connu.

— 369, ou, qu'il employa, *lis.* qui travaillèrent.

— 427, ei, employa, *lis.* avait employés.

Tome 4.

Page 118, 2e ligne, sœur Dombrowka, *lis.* fille Dombrowka.



AVIS.

Le prix des 4 volumes dont se compose cet ouvrage est de 24 fr. y compris les 4 cartes.

Ouvrages du même Auteur :

	f.	c.
Qu'est-ce que l'Évangile ? 3ᵉ édition ; In-8°.	»	40
Doctrine de l'Écriture sainte sur l'adoration de Marie.	»	35
Défense des fidèles de Genève contre les sectaires de cette ville. In-8°.	1	»
Procès du ministre Bost et son acquittement par deux tribunaux. In-8°.	2	50
Histoire ancienne et moderne de l'Église des frères de Bohême et de Moravie. 2 vol. in-8°.	8	»
Recherches sur la nature et la constitution de l'Église chrétienne. In-8°.	2	»
Les Cantiques de l'Apocalypse en musique. 2ᵉ édit.	1	»
Les Cantiques du voyage du chrétien.	»	50
Le Psaume 118 en musique.	»	50
Marie Lothrop, ou Merveilles de la grâce de Dieu.	»	75

Tous ces prix sont ceux des ouvrages pris à Genève ou en Suisse.

IMPR. DE MARC AUREL FRÈRES.







